CARL SCHOENHOF
BOOKSELLER
BOSTON

Library of

Wellesley College.

NON MINISTRARI SED MINISTRARE.

Presented by

Prof. E. N. Horsford,
Camb., Mass.

No 25548

NOS FILLES

ET

NOS FILS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

NOS FILLES ET NOS FILS, 9e édition, 1 vol. in-18. . .	3	»
LES PÈRES ET LES ENFANTS AU XIXe SIÈCLE (*Enfance et Adolescence*). 11e édition, 1 vol. in-8.	3	»
LES PÈRES ET LES ENFANTS AU XIXe SIÈCLE (*Jeunesse*) 10e édition, 1 vol. in-18.	3	»
CONFÉRENCES PARISIENNES, 6e édition, 1 vol. in-18. .	3	»
L'ART DE LA LECTURE, 1 vol. in-18, 26e édition. . .	3	»
PETIT TRAITÉ DE LECTURE A HAUTE VOIX, à l'usage des écoles primaires, in-18, 10e édition.	1	»
L'ALIMENTATION MORALE PENDANT LE SIÈGE, in-18. .	»	25
LES DEUX MISÈRES, in-18.	»	25
LES EPAVES DU NAUFRAGE, in-18.	»	50
SAMSON ET SES ÉLÈVES, in-18.	2	»
LAMARTINE, in-18.	1	50
MARIA MALIBRAN, in-18.	»	75
LA QUESTION DES FEMMES, in-18.	1	»

3033 — Paris. Imp. Laloux fils et Guillot, 7, rue des Canettes

NOS FILLES

ET

NOS FILS

SCÈNES ET ÉTUDES DE FAMILLE

PAR

Gabriel J. Batiste Wilfrid

ERNEST LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Onzième édition

BIBLIOTHEQUE

D'ÉDUCATION ET DE RECREATION

J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

25548

HQ
769
L35

A MES TROIS PETITS-ENFANTS

MAURICE — GEORGES — GEORGINA

Je vous dédie ce livre à vous trois, car c'est à vous trois que je le dois. Il comprend et parcourt vos trois âges; il va de tes dix ans, ma petite Georgina, jusqu'à tes vingt ans, mon cher Maurice, en passant par tes seize ans, mon cher Georges. Nos causeries, nos petits voyages, les espérances ou les craintes que vous m'avez inspirées, les incidents de notre vie de famille, m'ont fourni la matière de ce volume. C'est tantôt un récit, tantôt une biographie, tantôt une étude morale, tantôt la mise en scène de quelque défaut que j'ai glané derrière les sermonnaires ou les moralistes, tantôt, enfin, quelque problème d'éducation dont je cherche la solution. Tel chapitre te paraîtra peut-être un peu sérieux, ma chère Georgina, mais tu le liras, parce que tu y retrouveras tes frères. Telle scène de famille te semblera un peu enfantine, mon cher Maurice, mais tu t'y plairas, parce que tu y reconnaîtras ta sœur.

Tout écrivain a devant lui, dès qu'il prend la plume, un auditoire fictif auquel il s'adresse. Je m'imagine toujours, par exemple, votre ami Hetzel, entouré, en écrivant ses albums, d'un petit peuple de bambins, un peu barbouillés, assez peu habillés, lui venant aux genoux, tendant vers lui leurs bras, leurs bouches, leurs yeux émerveillés, pendant que lui, penché vers eux, il embrasse l'un, il gronde l'autre, et leur parle à tous dans cette langue charmante qu'il a comme retrouvée sur leurs lèvres et dont il a gardé le secret. Mon auditoire est un peu plus mêlé et un peu plus grave, puisqu'il se compose de trois auditoires, je pourrais même dire de quatre, car derrière *nos filles* et *nos fils*, je vois leurs parents, et mon ambition, pour ces intimes récits, serait que les petits pussent s'y plaire et les grands en profiter.

E. Legouvé.

NOS FILLES

ET

NOS FILS

DEUX MAMANS DIPLOMATES

A Madame Vigo-Roussillon.

Le Pouliguen, 22 août 1875.

Que Marguerite fût la plus mignonne petite fille du monde, c'est ce que sa mère, Mme Dubreuil, pense sans le dire, et ce que tous ses amis disent en le pensant. Pourtant Marguerite a un grand défaut : elle ne veut pas absolument parler anglais. En vain a-t-on fait venir pour elle une bonne de Londres, en vain sa mère lui parle-t-elle anglais le plus qu'elle peut ; la malicieuse fillette écoute sa mère, écoute sa bonne, les regarde, les comprend, se met à rire, mais, quant à prononcer elle-même un seul mot, jamais ; pourquoi ?... Oh ! pourquoi ?... Devinez donc pourquoi les enfants font ou ne font pas les choses ; ils n'en savent rien. Ce qu'on peut dire, c'est que ce n'est pas, de la part de Marguerite, fétichisme national, culte exagéré pour sa

langue maternelle! Oh! non! elle en use très familièrement avec l'idiome de ses pères... La grammaire régente peut-être jusqu'aux rois, comme dit Molière, mais elle ne régente pas Marguerite. L'autre jour, elle arrive à sa mère, un peu honteuse. Son petit pantalon était déchiré, et déchiré non pas aux genoux, non pas aux jambes, non pas sur le devant... où donc alors? Devinez! Quand un pantalon déchiré ne l'est ni à droite, ni à gauche, ni par devant... il faut nécessairement qu'il le soit au... autre part! Marguerite avait donc sa petite culotte déchirée là! Étonnement de Mme Dubreuil, gronderie de Mme Dubreuil. « Maman! ce n'est pas ma faute! nous jouions sur la grande côte. Il y avait de grands rochers. J'ai été forcée de descendre *en m'asseoir*. » Que voulez-vous répondre à cela?... Marguerite a aussi du goût pour les néologismes. Si elle est trop près de la table, elle dit : *Déproche-moi*. Marguerite apporte aussi une logique rigoureuse dans les conjugaisons. Sous prétexte qu'on dit : Je viens, tu viens, elle dit toujours à sa bonne : *Vienez donc!* Quelquefois c'est à nos grands poëtes du XVIIe siècle qu'elle emprunte ses expressions, et quand approche l'heure du coucher, elle se rappelle sans doute la fable du Savetier et du Financier, car elle dit qu'elle a les yeux *pleins de dormir*. Le croiriez-vous? il n'y a pas jusqu'aux règles de la grammaire latine dont elle ne s'inspire pour colorer son langage, et, avant-hier, ayant reçu de sa mère un catalogue de fleuriste enrichi d'images de plantes et de fleurs : « Je le cache, a-t-elle dit, parce que, si les bourdons *viendront*, ils mangeront mes fleurs. »

Comment expliquer qu'avec cette liberté dans l'emploi de la langue française, on ne veuille pas absolument parler l'anglais? Je n'en sais rien, mais cela est. Mme Dubreuil a cependant employé un moyen tout-puissant. La grande joie de Marguerite, sa grande récompense... quand elle a été très... très sage dans la journée, c'est d'aller trouver sa mère dans son lit le matin. Elle arrive, marchant tout doucement sur le tapis, en chemise, pieds nus, vers les sept heures, et vient regarder si sa mère dort encore. Je dois ajouter que, pour en être plus sûre, si les yeux sont fermés, elle les ouvre tout doucement avec ses doigts, et à peine le sourire a-t-il paru sur les lèvres de la mère, à peine le *Je veux bien* prononcé, Marguerite se glisse dans le lit... Non! s'y glisse n'est pas le bon mot, il faut dire qu'elle s'y fourre, s'y niche, s'y blottit!... Il faut emprunter des comparaisons aux petits oiseaux, si on veut peindre un enfant dans les bras de sa mère, d'autant plus que les mères ont un art merveilleux pour faire un nid avec leurs bras. Une fois là toutes deux, côte à côte, les grandes causeries commencent. « Raconte-moi des histoires *de quand tu étais petite!...* » Rien n'amuse autant Marguerite que de se représenter sa mère à son âge à elle, de se la figurer en robe courte, ses cheveux sur les épaules, et surtout en pénitence! Mme Dubreuil est très habile à se donner dans le passé des défauts qu'elle n'a jamais eus, pour corriger Marguerite de ceux qu'elle a, et Marguerite se prête très bien à la fiction sans en être dupe.

« Je me rappelle, disait Mme Dubreuil, qu'un jour maman m'a bien grondée!

— Est-ce que ta maman était sévère ?

— Ah ! je crois bien !

— Plus sévère que toi ?

— Bien plus sévère !

— Ah!... Qu'est-ce que tu avais donc fait ?

— J'avais dit à un monsieur qui m'avait apporté un joujou :

« Merci, monsieur, ton joujou est bien laid !... »

Marguerite avait fait précisément cette réponse la veille.

« Mais, maman, si tu le trouvais laid !

— C'est égal ! quand quelqu'un vous fait un cadeau, on doit toujours avoir l'air de le trouver beau, on doit toujours avoir l'air d'être contente !

— Ah !... mais comment fait-on pour avoir l'air ? Moi, je ne sais pas... »

Qui fut bien embarrassée ? qui fut bien heureuse d'être embarrassée ? qui eut une folle envie de baiser bien tendrement Marguerite pour cette réponse?... Mme Dubreuil ! Mais elle se contint. Une de ses maximes était de ne jamais louer dans sa fille un mot gentil, et surtout un mot naïf. Louer la naïveté, c'est la détruire ! Enfin, un jour, avec cette persévérance qui fait des mères de si admirables institutrices, Mme Dubreuil pensa que son lit serait peut-être une excellente salle d'anglais, et qu'à l'aide de ces causeries du matin, elle pourrait arracher à son entêtée, sans qu'elle s'en aperçût, quelques *should*, quelques *could* et quelques *th*. La voilà donc qui entame une histoire où elle entremêle d'abord habilement les deux adjectifs qui enchantaient le plus Marguerite. C'était l'adjectif *petit* et l'adjectif *grand*. Quand sa mère lui parlait d'un grand... grand

arbre de Noël, ou d'un grand... grand ogre, Marguerite ouvrait les yeux, Marguerite ouvrait la bouche, Marguerite étendait les bras, comme si elle avait voulu se hausser jusqu'à la taille de ce géant!... Puis, quand Mme Dubreuil passait à la description d'une petite fée... d'un petit oiseau...

« Petit comme quoi? disait Marguerite.

— Tout petit! tout petit!

— Comme ça? disait l'enfant en montrant son petit doigt.

— Encore plus petit!

— Comme ça? reprenait-elle en descendant jusqu'à l'ongle.

— Encore plus petit!... »

Et à mesure que la mère rapetissait l'objet, Marguerite tâchait aussi de se rapetisser. Elle rapetissait ses yeux en les clignant. Elle rapetissait sa bouche en la plissant comme un petit *o* tout rond; elle rapetissait ses bras en les serrant contre son corps; elle rapetissait sa voix en parlant tout bas... tout bas!... on aurait dit qu'elle avait peur de faire trop de bruit et d'effrayer la petite créature imaginaire que sa mère lui décrivait. Ce que voyant et voyant aussi l'indescriptible émotion de plaisir où en était arrivée Marguerite, Mme Dubreuil jugea le moment favorable pour jeter adroitement, c'est-à-dire comme par hasard, quelques petits mots d'anglais et en provoquer d'autres... Mais Marguerite se révoltant s'écria :

« Ah! si tu me prends *tout mon amusant* pour ton ennuyeux *d'anglais*, ce n'est pas juste!... »

Et voilà encore une fois la descente en Angleterre manquée!

Sur ces entrefaites, Mme Dubreuil vint s'établir pour deux mois au Pouliguen.

Le Pouliguen est un séjour de bains de mer fort original. Figurez-vous sur une plage toute de sable, juste en face de la mer, une suite de petits chalets élevés sur de petites terrasses et entourés de verdure. A l'heure de la pleine mer, les baigneurs et baigneuses, en costume de bain, sortent par une porte percée au bas de chaque terrasse, ou même enjambent la balustrade (je parle des garçons), courent à la mer ou y descendent selon leur âge, s'y jettent, puis, le bain pris, ils remontent, tout ruisselants, par le même chemin, et vont se rhabiller chez eux. Cette façon de se baigner ajoute beaucoup à la facilité des relations ; se rencontrer une fois par jour dans ce costume abrège forcément le cérémonial des présentations, et c'est ce qui fait qu'on peut appeler le Pouliguen une plage de famille.

Vous devinerez donc sans peine l'accent de joie de Mme Dubreuil, lorsqu'un jour, rentrant dans son petit chalet, elle dit à son mari :

« Bonne nouvelle !... le chalet voisin du nôtre est occupé depuis hier par une famille anglaise.

— Eh bien ?

— Eh bien, il y a dans cette famille une petite fille de l'âge de Marguerite.

— Eh bien ?

— Eh bien, je vais tâcher que Marguerite fasse connaissance avec cette petite fille, joue avec cette petite fille...

— Je comprends ! s'écria M. Dubreuil, et qu'elle parle anglais avec cette petite fille !... Parfait !... Rien n'apprend une langue étrangère aux enfants comme

de la parler avec d'autres enfants !... Cela vaut toutes les gouvernantes du monde. Six semaines de conversation lui en enseigneraient plus qu'un an de leçons ; seulement les Anglais ne se lient pas facilement, et j'ai bien peur...

— Laisse-moi faire ! » répondit Mme Dubreuil avec confiance.

Voilà donc M. Dubreuil plein d'espoir, et voilà Mme Dubreuil descendant sur le grand champ de manœuvres des mères, sur la plage. La dame anglaise y était déjà avec sa petite fille. Mme Dubreuil s'installe... ni trop près, ni trop loin, juste à la distance convenable pour ne pas trop marquer l'intention d'entrer en relations, et en même temps pour saisir l'occasion, si elle se présente. Le bonheur veut que la petite Anglaise ait oublié sa pelle pour creuser le sable ; ses doléances commencent.

« Prête ta pelle à la petite fille, » dit tout bas et vivement Mme Dubreuil à Marguerite... Marguerite hésitant, Mme Dubreuil dépouille sans pitié sa progéniture au profit de l'étrangère ; la progéniture crie bien un peu, mais la mère lui renfonce ses cris en lui en promettant une plus grande. La petite Anglaise demeure tout interdite devant la pelle qu'on lui a mise dans la main ; mais la mère, saluant Mme Dubreuil de l'air le plus gracieux, dit à l'enfant :

« Remerciez madame, Mary. »

Mary répond par un gentil petit *Thank you, madam!* qui fait bondir de joie le cœur de Mme Dubreuil ; le *Thank you* était de l'accent le plus pur !... Un instant après, la dame vint remettre elle-même la pelle à Marguerite, en y ajoutant de très aimables

remercîments. Mme Dubreuil rentra triomphante chez elle... et du plus loin qu'elle aperçoit son mari :

« Le premier pas est fait !... La glace est rompue ! s'écrie-t-elle.

— Et moi, reprend le mari, j'ai joliment travaillé de mon côté.

— Comment cela ?

— En allant pêcher à la loubine, j'ai vu un monsieur qui pêchait en face de moi... C'était le père... la chance a voulu qu'il ait perdu tous ses cancres mous !

— Qu'est-ce que c'est que cela, les cancres mous !

— L'appât pour la loubine... Je lui offre les miens, il les accepte... avec reconnaissance, et nous échangeons quelques paroles de bonne grâce.

— Cela va ! s'écrie Mme Dubreuil, cela va !... Demain je dirai à Marguerite de demander à la petite fille la permission de *jouer à son tas*...

— Qu'est-ce que c'est que cela, *son tas ?*

— Son tas de sable... puis ensuite nous verrons ! »

En effet, après quelques jours de saluts gracieux d'une terrasse à l'autre, de bons services de voisinage offerts à propos par M. et Mme Dubreuil, et acceptés avec un empressement tout à fait antibritannique par la dame anglaise, Mme Dubreuil jugea l'affaire mûre et tenta un coup décisif. Voyant la petite Anglaise sur la plage avec sa bonne, elle dit à Marguerite :

« Va lui demander si elle veut venir goûter avec toi aujourd'hui dans notre jardin. »

Marguerite part en courant et revient bientôt.

« Eh bien?

— La dame veut bien!

— Dubreuil! Dubreuil!... s'écrie Mme Dubreuil, la mère consent! la mère consent!

— Tu en es sûre? dit le père; c'est bien étonnant de la part d'une Anglaise!

— Demande-le à Marguerite.

— Oui, dit Marguerite, c'est vrai! la dame veut bien! et je suis joliment contente! car elle consent *à la condition que nous ne parlerons jamais que français!...* »

Mme Dubreuil tomba consternée sur son siège.

« Je comprends! s'écria M. Dubreuil, en éclatant de rire. Voilà le pourquoi des saluts gracieux de notre voisine!... Vous jouiez toutes deux le même jeu!... c'est admirable!... »

A ces éclats de rire, la dame anglaise s'était rapprochée de la terrasse. M. Dubreuil alla vers elle et lui dit gaiement:

« Mes rires vous étonnent, madame, et vous désireriez peut-être en savoir la cause.

— C'est vrai.

— Eh bien, je ris de ma femme!

— De votre femme?... répondit en souriant la dame anglaise; de votre femme et de moi?

— Oh! madame!

— Convenez-en; j'ai tout deviné.

— Eh bien, avouez que c'est une bien amusante histoire!... Ma femme rêvant une maîtresse d'anglais dans votre petite fille, pendant que vous rêviez une maîtresse de français dans la nôtre!

— Et nos politesses mutuelles!... reprit la dame anglaise.

— Deux diplomates en face l'un de l'autre : Talleyrand et Metternich !... »

Cette bonne humeur inattendue les ayant tous mis à l'aise, M. Dubreuil reprit :

« Eh bien, madame, si vous m'en croyez, changeons de théorie. Une véritable Anglaise comme vous ne peut pas être pour le système prohibitif. Vous ne pouvez pas vouloir mettre l'embargo sur la bouche de votre fille et défendre l'exportation des jolies petites marchandises anglaises qui en sortent : ce serait du blocus continental. »

La dame anglaise se mit encore à sourire.

« Faisons mieux ; rendons la liberté à nos enfants ! Laissons-les parler comme elles voudront ! Aucune n'y perdra, et une au moins y gagnera. Si on ne parle qu'anglais, ce sera ma fille ; si on ne parle que français, ce sera la vôtre ; mais, ou je me trompe fort, ou ce sera toutes les deux.

— Vous croyez ?

— Sans doute. Pourquoi miss Mary refuse-t-elle de parler français, et pourquoi Marguerite a-t-elle horreur de prononcer un mot d'anglais ? Parce que nous le leur imposons comme une leçon. Mettons de côté le règlement, le commandement, la contrainte ; au lieu d'une surveillante rébarbative chargée de les rappeler à l'ordre, laissons venir entre nos deux enfants un intermédiaire aimable comme elles, d'autant plus instructif qu'il n'enseigne jamais, d'autant plus persuasif qu'il ne prêche jamais... et grâce auquel les enfants s'instruisent de la façon dont ils s'instruisent le mieux, sans s'en apercevoir...

— Et quel est donc cet intermédiaire ? reprit la dame anglaise.

— Le jeu, madame! le jeu! On ne le bénit pas assez. On ne l'honore pas assez. On ne s'en sert pas assez. Fions-nous à lui! vous verrez ce qu'il fera en six semaines pour nos fillettes, vous verrez quel joli article il ajoutera pour elles au traité du libre échange. »

Ainsi fut fait; mais qu'arriva-t-il? Bien autre chose que ce qui avait été prévu. La dame anglaise était, ainsi que Mme Dubreuil, une de ces mères pour qui l'amour maternel n'est pas une affaire de vanité ou de plaisir, ni même seulement un devoir, mais un sujet perpétuel de sérieuses et tendres préoccupations; toutes deux avaient sans cesse la conscience en éveil. Le rapprochement de leurs filles les rapprocha; elles se confièrent leurs craintes, leurs espérances, leurs désirs. Différentes de caractère, elles s'éclairèrent, elles se consolèrent, elles se rassurèrent, elles se soutinrent l'une l'autre. Et quand l'arrivée de l'automne les sépara, petits et grands emportaient une bien précieuse acquisition : les filles savaient une langue de plus, les mères avaient une amie de plus; amitié sainte et toute semblable à l'affection des fidèles qui s'aiment en Dieu : elles s'aimaient en leurs enfants.

« A MADAME LA REINE »

C'était vers 1838. M. G..., chef d'institution, travaillait dans son cabinet. Son domestique lui apporte la carte d'un monsieur qui désire lui parler.

« Faites entrer, » dit-il avec empressement.

Que peut donc lui vouloir le secrétaire des commandements de la reine?

« Monsieur, vous avez dans votre institution un enfant nommé Maurice Grenier?

— Oui, monsieur.

— Agé de dix ans?

— Oui, monsieur.

— Qui vient d'entrer en cinquième?

— Oui, monsieur.

— Oserais-je vous demander quel enfant il est?

— Bon petit sujet, ne ressemblant pas aux autres enfants.

— Oh! cela, je le crois! Et ses parents?

— Peu riches et s'imposant de grands sacrifices pour l'éducation de leur fils... Mais, à mon tour, oserais-je vous demander, monsieur, quel intérêt vous prenez à cet enfant?

— Cet enfant a écrit à la reine.

— A la reine!

— Et c'est elle qui m'envoie vers vous et vers lui pour lui apporter sa réponse.

— Maurice a écrit à la reine! Pourquoi? qu'a-t-il osé lui dire?

— Voici la lettre.

« Madame la reine,

« Comme on dit que vous êtes la maman de tous les Français, je vous écris pour vous dire que j'ai très envie d'avoir un *Robinson suisse*. Papa m'en avait bien promis un, pour le jour où j'aurais dix ans, mais voilà que j'ai dix ans et deux mois et que je n'ai toujours pas mon *Robinson*. Ça m'ennuie parce qu'on dit que c'est très amusant, et que j'avais dit à mes camarades que je l'aurais. Alors, j'ai eu l'idée de vous le demander, parce qu'on dit que vous êtes très bonne. D'ailleurs, je connais votre fils, le petit qui est encore en sixième, car j'ai composé à côté de lui, à preuve qu'il m'a jeté de la confiture d'abricots sur mon pantalon. Vous pouvez lui demander, il vous dira que c'est vrai. Enfin, madame la reine, j'ai très, très envie d'avoir *Robinson suisse*, et si vous me l'envoyez, vous me ferez beaucoup de plaisir.

« Votre très respectueux sujet,

» MAURICE GRENIER. »

Vous devinez bien le dénoûment : le secrétaire des commandements apportait le livre. On appela Maurice. Il fut encore plus embarrassé et plus surpris que joyeux. Il n'osait prendre le volume. Son maître de pension fit semblant de le gronder. Le secrétaire des commandements lui défendit de la part de la reine de dire que c'était elle qui lui avait

envoyé ce livre. Mais il n'y tint pas et le dit à tous ses camarades. La reine, dans les huit jours qui suivirent, reçut dix lettres de demandes pareilles, mais elle n'envoya plus son secrétaire des commandements à l'institution G...

L'ART D'ÊTRE GRAND'MERE

A Madame Jenny Sauvan.

On ne rend pas assez justice aux grand'mères. On ne voit trop souvent en elles que l'affection qui gâte; elles représentent aussi l'affection qui guide. Une maison où le fauteuil de l'aïeule est vide, n'est jamais une maison tout à fait pleine; car, avec l'aïeule, s'assied au foyer domestique le passé, c'est-à-dire un trésor d'expérience, de patience, de prévoyance, que la tendresse maternelle elle-même ne saurait suppléer. La grand'mère complète la mère; qu'est-ce donc quand elle la remplace? Nous avons tous vu de ces coups subits qui mettent l'aïeule au rang de chef de famille. Alors, être grand'mère devient un art. Il ne suffit pas d'aimer, il faut diriger, conseiller, instruire; cette éducation de l'enfant par l'aïeule offre plus d'un trait particulier. C'est un de ces exemples que je voudrais montrer dans ce chapitre, en racontant l'histoire d'une grand'mère et de son petit garçon.

§ 1.

Nous appellerons le petit garçon Joseph. Il avait perdu sa mère en naissant, son père deux ans après, et il fut recueilli par sa grand'mère, âgée de soixante-dix ans, qui se chargea de l'élever. Lourd fardeau à un si grand âge ! Mais il arriva alors ce qui arrive quelquefois : la grand'mère redevint jeune pour soigner cet enfant. Elle rompit avec toutes les habitudes et tous les besoins de la vieillesse ; plus d'heures régulières de repos, de repas, de lectures. Tout fut subordonné à son petit-fils. Elle plaça le berceau près de son lit ; elle ne craignit pas de troubler son sommeil de septuagénaire par le voisinage agité du sommeil de l'enfant. Elle se levait chaque fois qu'il l'appelait. Tombait-il malade, elle s'installait à son chevet, et passa quelquefois plusieurs nuits sans se coucher. Chose étrange ! sa santé n'en souffrit pas. Le cœur fait de ces miracles ; non seulement il soutient le corps, mais il le retrempe. Elle trouva le moyen d'être à la fois mère et grand'mère : mère, par l'activité et la vaillance du dévouement ; grand'mère, par je ne sais quoi, je ne dirai pas de plus tendre, mais de plus attendri.

Ses soins ne furent pas perdus. L'enfant était affectueux, câlin, expansif, avec un tour d'esprit assez singulier. Le jour où il eut sept ans, il entra tout radieux chez sa grand'mère, en s'écriant : « Quel bonheur ! mes péchés comptent ! » Il y avait un meuble qui jouait un grand rôle dans son existence : c'était une vieille bergère en velours d'Utrecht jaune. Cette bergère, placée au coin du feu,

servait de siège habituel à la vieille dame ; mais il en fallait toujours la moitié à Joseph. Il n'était content que quand, niché dans cette bergère trop étroite pour deux, bien serré contre sa grand'mère, son petit bras passé autour de sa taille, son jeune visage tout proche de ces joues ridées qu'il embrassait vingt fois dans un quart d'heure, il lui disait : « Et maintenant, raconte-moi des histoires d'autrefois... » Il y avait bien longtemps de cet autrefois-là, mais la vieille dame avait été témoin de si grandes et de si affreuses choses dans son enfance, qu'elle ne les avait jamais oubliées! Entrée comme demoiselle de compagnie dans une grande famille de la cour de Louis XVI, elle avait vu Marie-Antoinette à Trianon, et, par un hasard terrible, dix ans plus tard, elle s'était trouvée sur son passage le jour où celle-ci monta sur l'échafaud. Elle avait gardé un morceau du pain qu'on mangeait à Paris pendant la Terreur, et quand elle le montrait à l'enfant, il le prenait pour du charbon. Elle avait vu, chez un de ses parents, quelques-uns des hommes les plus célèbres de ce temps-là, Vergniaud, Mirabeau, Barnave ; elle les avait entendus parler, et, décrivant à l'enfant leurs figures, lui racontant leurs entretiens, leurs gestes, elle lui remplissait l'esprit de toutes les images de ce grand et terrible passé. L'histoire, racontée par les parents, est bien plus vivante que celle des livres ; mais les récits d'une grand'mère, ou d'un aïeul, se gravent en traits encore plus ineffaçables dans l'esprit de l'enfant, parce qu'ils l'entretiennent de choses plus éloignées encore, plus différentes de ce qu'il voit, et son imagination les grandit en raison même de la différence et de l'éloignement.

Ces récits finis : « Maintenant, mon petit Joseph, à toi ! lui disait-elle ; lis-moi un journal. » L'enfant savait très bien lire depuis l'âge de cinq ans ; c'était elle qui le lui avait appris. Savez-vous avec quelle méthode ? Avec une méthode qui n'avait rien de très scientifique, avec un bonhomme de pain d'épice. Joseph aimait beaucoup le pain d'épice ; ce que voyant, sa grand'mère, en femme d'esprit pratique, imagina, le jour où il eut cinq ans, de lui apprendre ses lettres, en plaçant tout à côté de l'alphabet un grand bonhomme de pain d'épice. Il était de profil, avait un chapeau de général et un sabre au côté ; sa figure et tout son corps étaient, à l'endroit, noirs et luisants comme du vernis, mais l'envers était d'un jaune mat et pâle ; son nez avançait beaucoup plus que ses pieds, qu'on pouvait trouver petits pour sa taille.

« Tu vois bien ce personnage, dit la vieille dame à Joseph ; il assistera à toutes nos leçons ; mais toutes les fois que la leçon aura été bonne, tu auras le droit d'en manger un morceau ; tu commenceras par où tu voudras. » Les premiers jours, ce voisinage troubla Joseph ; le bonhomme était beaucoup plus grand comme bonhomme de pain d'épice, que Joseph comme enfant, de façon que Joseph se faisait l'effet du petit Poucet à côté de l'ogre ; mais bientôt, l'idée de manger l'ogre le rassura, et la septième leçon ayant été bonne, sa grand'mère lui dit : « Tu peux commencer. » Il saisit immédiatement le nez. C'est toujours par le nez que les enfants vous prennent ; sans doute parce que le nez, comme m'a dit quelqu'un, est le manche de la figure. Après le nez, c'est le menton qui y passa, puis le chapeau

militaire, puis enfin, à la suite de longs efforts et de plus d'une alternative de bonnes et de mauvaises leçons, au bout de quatre mois de travail, l'enfant savait lire, et les deux talons du général, devenus un peu durs avec l'âge, mais gardant toujours bon goût, disparurent dans la bouche du petit lecteur, comme dernier gage de sa victoire. Je ne demande pas de brevet pour cette méthode; mais la vieille dame montra, en l'employant, une profonde connaissance des enfants : elle avait pris appui à la fois sur un défaut et sur une qualité ; sur la petite gourmandise de l'enfant, et sur son goût pour tout ce qui était singulier. La présence de cet assistant muet, qui allait toujours s'écornant, comme la lune, mettait son esprit en gaieté, tenait son imagination en éveil, et les deux grands moyens d'instruction pour les enfants sont, on le sait, l'imagination et les yeux.

§ 2.

La besogne de la vieille dame n'était pas toujours aussi facile. Une grand'mère a plus de peine qu'une mère à élever un garçon. Cette grande distance d'âge entre l'institutrice et l'enfant affaiblit ou gêne leurs rapports. Ils ne sont pas du même temps; ils ne vivent pas au milieu des mêmes idées; ils ne parlent pas tout à fait la même langue. La grand'mère est presque toujours trop près ou trop loin de son petit-fils : trop loin, si elle reste dans la dignité sévère de son âge; trop près, si elle veut descendre jusqu'à l'âge de l'enfant; elle s'y abaisse, s'y amoindrit, et y perd ce qui est le principe même de l'éducation, l'autorité. L'enfant, en face d'une grand'mère, se

sent instinctivement le plus fort. La vieille dame, chez qui une vie de travail avait développé un grand bon sens naturel, comprenait toutes ces difficultés, et se trouvait souvent fort embarrassée, avec un enfant qui avait toutes les effervescences, toutes les contradictions, tous les soubresauts de l'enfance. Pour abréger la longueur des soirées. elle lui avait appris un jeu de sa jeunesse, un jeu très simple, mais très fécond en péripéties, le jeu de la bataille. Eh bien. Joseph était très mauvais joueur, c'est-à-dire très rageur, et même un peu tricheur. Tant qu'il gagnait, il chantait, il riait, il se moquait de sa grand'mère, enfin il avait le triomphe gai et insolent; mais, dès que la chance tournait contre lui, il devenait grognon, sombre, colère; ce que voyant, la grand'mère commençait à tricher, elle aussi, mais contre elle-même, afin de faire gagner Joseph et de lui éviter le tort d'être de mauvaise humeur. Faiblesse excusable chez une grand'mère, une mère n'y fût jamais tombée. Sans doute, mes chers petits, il est quelquefois de bonne politique de vous épargner l'occasion d'une faute; mais, plus souvent, il faut savoir vous mettre nettement en face de votre défaut, et vous laisser avoir tort pour vous punir. La grand'mère de Joseph s'en aperçut bien. Plus il gagnait, plus il voulait gagner et plus il trouvait insupportable de perdre; si bien qu'un jour, la vieille dame ayant gagné trois parties de suite, bien malgré elle, Joseph prit les cartes et les jeta sur la table si violemment, qu'une d'elles effleura le visage de sa grand'mère; après quoi, ce méchant enfant alla se mettre dans un coin de la chambre, le visage tourné contre la muraille, et frappant du pied avec colère.

Cela dura dix minutes. Dix minutes, pour un enfant, en valent bien quarante pour une grande personne. Donc, au bout de ce temps, Joseph, qui, d'avance, s'était armé de fermeté contre les reproches de sa grand'mère, étonné de ne pas être grondé, étonné de ne rien entendre dans la chambre, baissa la tête sans se retourner (sa dignité ne le lui permettait pas), et regarda d'un œil, de dessous sous son bras, pour voir ce qui se passait. Que vit-il? Sa grand'mère, les mains jointes, avec de grosses larmes lui coulant le long des joues. Vous concevez bien qu'une seconde après, il était à genoux devant elle, lui baisant les mains, implorant son pardon, et lui demandant ce qu'elle faisait. « Joseph, lui dit-elle très doucement, je pleure parce que tu as été très méchant, et je prie pour que Dieu te fasse redevenir et rester bon. »

La chère vieille femme s'était servie des armes de son âge. Une mère aurait puni ; elle, elle pleura, et, grâce à la bonté de cœur de l'enfant, sa faiblesse se trouva sa force, et ses larmes devinrent le plus efficace des châtiments.

§ 3.

Joseph avait atteint onze ans ; il fallut commencer les études régulières. Sa grand'mère choisit à dessein, pour l'y placer, un établissement universitaire dont les élèves allaient au lycée, et qui était situé dans la même rue que sa maison, un peu plus haut. Pourquoi un peu plus haut? pourquoi? Parce que, de cette façon, les élèves, en allant au lycée le matin à huit heures et en revenant à dix heures et

demie, en y retournant à deux et en revenant à quatre, passaient forcément devant les fenêtres de la vieille dame, et qu'ainsi elle pouvait voir Joseph quatre fois par jour. Le matin donc, hiver comme été, dès que l'aiguille s'approchait de huit heures, la grand'mère s'approchait, elle aussi, de la fenêtre, et jetait vivement les regards au haut de la rue. Personne ne paraissait encore, car son cœur avançait toujours sur sa pendule, et le froid du matin, le froid de l'hiver, frappait parfois durement son visage de soixante-seize ans. N'importe. La fenêtre une fois ouverte, elle ne la refermait plus ; elle aurait eu trop peur de perdre une seconde de l'instant où, sans voir encore son petit-fils, elle voyait déjà la troupe dont il faisait partie. Enfin la porte de la pension s'ouvre; les premiers écoliers de la colonne paraissent! Penchée en dehors de la croisée, elle attend avec une ardeur fiévreuse l'apparition de la petite casquette, à laquelle elle a fait mettre un ornement particulier pour l'apercevoir de plus loin ; au milieu de la troupe qui approche, elle distingue Joseph des autres; il lui fait signe de la main : ce sont leurs arrangements particuliers; et quand il arrive devant ses fenêtres, elle lui envoie un baiser. Chose étrange! les écoliers sont bien moqueurs; pas un ne pensait à se moquer de la grand'maman. Ce petit manége avait, certes, frappé leurs yeux; mais, dès qu'il leur fut expliqué, il alla à leurs cœurs, et la raillerie s'arrêta sur leurs lèvres. La Fontaine a dit : *Cet âge est sans pitié;* le mot est vrai; mais cette dureté n'est bien souvent que de l'inintelligence. Ils sont sans pitié, parce qu'ils ne comprennent pas. Ils torturent l'oiseau, parce qu'ils ne savent pas qu'ils lui font du mal;

éclairez leur esprit, vous éclairerez bien souvent leur cœur. Ces écoliers le prouvaient le samedi. Le samedi était un grand jour ; les professeurs du lycée donnaient les places de composition, le samedi. Ce jour-là, la fenêtre de la grand'mère s'ouvrait dix minutes plus tôt. L'enfant ne passait pourtant pas avant l'heure ordinaire ; mais elle ne pouvait rester paisible dans sa chambre, car le samedi matin, au retour de la classe, Joseph lui marquait avec ses doigts son numéro de place, et sa place étant bonne en général, une seule main suffisait pour tout dire. Mais s'il était le *premier !*... Oh ! alors, ce n'étaient pas les doigts qui lui servaient de messagers télégraphiques, c'était une croix, une croix d'argent, que recevait le *premier*, et qu'il portait attachée par une chaînette à sa boutonnière pendant toute la semaine. Jugez si, ce jour-là, Joseph, en passant devant la fenêtre, agitait en l'air sa croix avec ivresse, et si la vieille dame se contentait de lui envoyer un seul baiser ! Mais voici un fait plus singulier. Ce jour-là, les écoliers qui étaient en tête de la colonne, en arrivant devant la fenêtre, agitaient leurs mains et les levaient en l'air, pour dire un peu plus tôt à la grand'mère : « Votre petit-fils a la croix. » Non, la jeunesse n'est pas aussi mauvaise qu'on le dit quelquefois ! Non, Dieu n'a pas voulu que l'âge de la grâce, de la gentillesse, fût l'âge de la laideur morale ! Non, il n'a pas créé ce frais visage, ce malin sourire, ce bon rire, ce clair regard, et tout cet éclat vermeil de santé et de fraîcheur, pour recouvrir un fond de méchanceté ! Non, ce jardin fleurissant, ce vert paysage ne cache pas un terrain aride ! Le flot de bonté est en dessous ! le flot de sympathie est en dessous !

S'il ne jaillit pas, c'est que nous ne savons pas le faire jaillir. Creusez des puits artésiens, parents, creusez des puits artésiens.

§ 4.

J'ai dit que la grand'mère avait mené une vie de travail. Ruinée par une faillite, elle avait bravement cherché dans un très modeste commerce une aisance plus modeste encore, et y avait contracté de sévères habitudes d'ordre et d'économie, que l'âge avait encore développées en elle. C'était bien heureux, car Joseph avait trop d'imagination pour avoir de l'économie, et sa petite tête, toujours en mouvement, ne lui prêchait guère l'esprit d'ordre ; un de ses oncles, à l'occasion de sa première communion, lui donna une petite montre en argent qui avait appartenu à un de ses cousins. La montre n'était pas bien belle, la montre n'était pas bien bonne, mais enfin elle marchait, elle faisait tic-tac, et ce tic-tac enchantait tellement Joseph, qu'il passait la récréation à ouvrir la boîte de fond et à regarder le balancier. Mais les balanciers n'aiment pas qu'on les regarde; cela les gêne dans leurs mouvements, surtout quand, comme Joseph, on les regarde avec les doigts. Est-ce cela? est-ce autre chose? Toujours advint-il, un beau jour, que le balancier s'arrêta. Voilà Joseph au désespoir. Il secoue la montre, il la retourne dans tous les sens; rien ne réussit. Que faire? comment raccommoder cette montre? Il se rappelle alors que, quand il est malade, on le met dans son lit, et que le médecin dit toujours : « Il n'a qu'à rester bien tranquille; qu'on le tienne chau-

dement, et cela ne sera rien. » Joseph s'en va donc chercher, au fond d'une armoire, une vieille pantoufle fourrée dont sa grand'mère ne se servait plus; il y couche soigneusement sa montre, en se disant : « Elle va se reposer, elle aura bien chaud, elle guérira. » Au bout de huit jours, il court à la pantoufle, il porte vivement la montre à son oreille : rien! pas le moindre bruit! Joseph n'en revenait pas; car il avait tour à tour quatorze ans ou quatre ans, tant il était resté crédule et naïf dès que sa petite tête se montait. Il fallut bien pourtant tout avouer à la grand'mère, qui fit raccommoder la montre, mais déclara à Joseph qu'il n'en redeviendrait possesseur que quand il serait devenu plus soigneux.

Malheureusement, son imagination lui jouait toujours de mauvais tours et lui inspirait de singulières idées.

A sa pension, il avait pour grand ami le fils d'un capitaine de hussards. Un jour, un jeudi, jour de récréation, l'ami de Joseph lui raconta, à lui et à trois de ses camarades, comment les hussards avaient les pantalons d'écurie les plus drôles du monde, en coutil bleu, fendus du haut en bas sur le côté, et rattachés dans toute la longueur par une foule de petits boutons. Là-dessus, voilà la tête de Joseph qui part et qui entraîne celle de tous ses camarades.

« Comme ce serait amusant d'avoir un pantalon pareil, fendu de haut en bas et rattaché par de petits boutons! Si nous fendions les nôtres! s'écria Joseph.

— Oui! oui! commence!

— Je veux bien. Qui est-ce qui a un canif? »

Entre six ou huit gamins il y a toujours un canif.

Joseph se met à l'œuvre, et commence à découdre sa culotte. Comment la recoudra-t-il? où aura-t-il des boutons? qui les lui attachera? Il n'y pensait même pas, tant il était absorbé par son travail et enivré des acclamations enthousiastes de ses camarades, qui l'entouraient, émerveillés. Juste au moment où il donnait le dernier coup de canif, un domestique arrive, en disant : « On demande M. Joseph au parloir; c'est sa grand'mère. » Quel coup de foudre! Les parents n'en font jamais d'autres! Que devenir? Joseph ne peut cependant pas paraître aux yeux de sa grand'mère avec son pantalon ouvert et flottant comme une bannière. Heureusement, c'était un garçon de ressources. « Mes amis, dit-il à ses camarades, cotisons-nous. Donnez-moi vos mouchoirs et vos cravates. Je vais les attacher autour de ma jambe droite, en guise de boutons. Et si ma grand'mère me demande ce que c'est, je lui dirai que c'est un jeu. » Ainsi fut fait. Le voilà qui part, la jambe droite toute pavoisée de six ou sept mouchoirs ou cravates de diverses couleurs, ce qui leur donnait un petit air de drapeaux, et il entre dans le parloir, marchant à la façon des crabes, de côté, du côté gauche, de façon à dissimuler quelque peu la jambe bariolée, et avec le faible espoir que sa grand'mère ne s'apercevrait de rien. Autant aurait valu prétendre dissimuler son nez au milieu de son visage.

« Hé! bon Dieu! qu'est-ce que tu as là?

— Ce n'est rien, grand'mère, c'est un jeu.

— Quel jeu?

— Le jeu des mouchoirs, grand'mère, un jeu très joli. »

Mais cette fiction ne put pas durer longtemps, et bientôt la grand'mère vit tout. « C'est bien, Joseph, lui dit-elle froidement; va mettre un autre pantalon, car tu ne peux pas rester ainsi, et je t'enverrai demain une autre culotte à la place de celle-ci. » Le calme de sa grand'mère le terrifia. « Justement, ajouta-t-elle, j'avais mis trente francs de côté pour m'acheter une bonne robe pour cet hiver; je les emploierai pour ton pantalon.

— Mais, dit l'enfant pâlissant, et ta robe?

— Je m'en passerai.

— Mais tu auras froid.

— Que veux-tu? quand on ne peut pas faire autrement!

— Mais si tu tombes malade?

— Ce ne sera pas ma faute.

— Mais ce sera la mienne! » s'écria l'enfant avec désespoir. Et le voilà saisi d'une telle crise de larmes, de sanglots, de remords, que la grand'-mère, après l'avoir un peu consolé, l'avoir envoyé changer de culotte et lui avoir juré de s'acheter une robe, l'emmena pour l'après-midi, et, une fois chez elle, lui dit : « Maintenant, assieds-toi là et écoute-moi. »

L'enfant, très sérieux, s'assit et ouvrit les oreilles bien grandes.

« Mon petit Joseph, tu arrives à douze ans; te voilà presque un homme : il est temps de te parler raison. Mon enfant, il y a des défauts qui sont des défauts, même pour les riches, mais que les pauvres ne peuvent pas se permettre; et le premier de ces défauts-là, c'est le manque d'économie. Or, sans être ce qu'on appelle pauvres, nous sommes

bien loin d'être riches, et ce n'est qu'à force d'ordre et de soin que j'arrive à faire honneur à nos petites affaires. Tu me coûtes très cher, mon ami. J'ai voulu que tu fusses placé dans une bonne pension; mais le prix de cette pension ne s'élève pas à moins de quinze cents francs par an. Je tiens à ce que tu sois aussi bien vêtu que tes camarades, à ce qu'il ne te manque rien ni comme livres, ni comme maîtres; mais je n'en viens à bout qu'en m'imposant beaucoup de petits sacrifices, que j'aurais voulu te cacher toujours, mais qu'il faut que je te révèle, puisque je n'ai que ce moyen de t'apprendre le prix de l'argent. »

Joseph écoutait.

« Tu m'as toujours vue, mon ami, me lever, pendant l'hiver, avant que notre petite servante entrât dans ma chambre; tu m'as vue faire moi-même mon feu; tu as remarqué, car les enfants remarquent tout, que j'entourais soigneusement ma bûche de derrière de cendre mouillée, et, quant aux bûches de devant, au lieu de les jeter l'une sur l'autre, au hasard, comme font les domestiques, je les dispose de façon à ce qu'il y ait toujours de l'air dessous, et jamais sur les côtés. Sais-tu pourquoi? Parce que la bûche de derrière, ainsi enterrée, me dure deux jours au lieu d'un; parce qu'un feu bien fait brûle moitié moins vite et chauffe moitié plus qu'un feu mal fait; parce qu'enfin, grâce à l'habile distribution de l'air, tout ce qui brûle chauffe, et que tout ce qui ne chauffe pas ne brûle pas. Et maintenant, t'expliquerai-je pourquoi je prends tant de soins, pourquoi, toute vieille que je suis, je me lève dans une chambre sans feu? Parce que j'économise

ainsi ma provision de bois, et que, ce que je ne dépense pas en bois, je puis le dépenser en objets utiles ou agréables à mon petit Joseph. »

Joseph commença à avoir un peu envie de pleurer.

« Tu vois, ajouta la vieille dame en riant, que le proverbe ment quand il dit qu'il n'y a que les fous pour bien faire le feu ; il faut y mettre aussi les grand'-mères... »

Joseph eut un peu envie de rire.

« Tu me reproches quelquefois, reprit la vieille dame, car tu es fort coquet pour ta grand'mère... C'est tout simple, puisque tu m'appelles quelquefois ta femme...

— Oui, tu es ma femme! s'écria l'enfant.

— Eh bien, tu reproches quelquefois à ta femme de ne pas se faire assez belle, de garder trop longtemps le même chapeau; c'est que, quand je vais pour en acheter un, je me dis tout de suite : « Si j'achetais, à la place, une jolie casquette à mon petit Joseph? »

Joseph commença à faire une horrible grimace pour s'empêcher de pleurer.

« Enfin, te l'avouerai-je? tu m'entends quelquefois dire que si je mets moitié chicorée dans mon café, c'est que je le préfère ainsi. Ce n'est pas vrai du tout. J'ai pris vingt ans du moka pur, et comme je suis friande autant que notre chatte, j'y avais grand plaisir ; mais le moka est beaucoup plus cher que la chicorée, et si je m'en donnais toute la semaine, comment donnerais-je, le dimanche, un bon déjeuner à mon petit Joseph? »

Oh! pour le coup, Joseph n'y tint pas, et un

hi! hi! hi! formidable annonça la cataracte de larmes qui lui couvrirent toute la figure.

« Ne pleure pas encore, mon petit, reprit la vieille dame, car je n'ai pas achevé la plus dure partie de mon sermon. Tu as un grand défaut qui en a un autre petit pour cousin germain. Tu n'es pas économe du tout, et tu es un peu gourmand. Je te donne quinze sous par semaine pour tes déjeuners du matin; eh bien, qu'as-tu fait, il y a eu lundi huit jours? Oh! je sais tout, moi. Tu es entré chez l'épicier du coin de la rue, et tu as acheté pour quinze sous de raisin sec. Est-ce vrai?

— Oui, répondit à voix très basse l'enfant, dont la honte sécha les larmes.

— S'il n'en était résulté pour toi, reprit la grand'-mère, que l'ennui de manger ton pain sec toute la semaine, j'en prendrais mon parti, charmée que ta gourmandise fût punie par ta gourmandise; mais, grâce à cette imprévoyante prodigalité, tu es resté pendant sept jours la bourse vide, et ta bourse vide t'a valu une petite humiliation et un grand chagrin. Le jeudi, à la promenade, la rencontre d'un pauvre homme blessé a ému le bon cœur de tes camarades, et on a fait une petite quête pour lui; mais toi, tu n'as pu rien donner, puisque, par ta faute, tu n'avais rien. »

Joseph baissa la tête, comme s'il eût voulu rentrer sous terre.

« Tu vois, mon ami, que l'économie n'est pas seulement l'ordre, la propreté; elle est aussi quelquefois la dignité, la générosité; et je veux te raconter un trait de ma vie qui te montrera qu'elle peut être une forme de l'amour maternel.

« Ton grand-père était un peu dépensier; c'est peut-être de lui que tu tiens ce défaut, car les défauts ressemblent à la goutte, ils sautent parfois une génération. Quand arriva la Révolution, quand tout le monde se mit à nous faire la guerre, l'or et l'argent devinrent rares, et parurent alors les assignats. Je t'ai expliqué ce que c'était que les assignats. Je prévis de très loin leur dépréciation, et comme j'ai toujours eu les qualités de la fourmi, j'amassai à grand'peine et je serrai avec grand soin quinze louis en or. Comment mon mari les découvrit-il? Je ne sais; mais cette découverte inespérée le combla de joie, et il prétendit mettre la main sur mon petit trésor. A quoi je lui répondis nettement : « Oh! cela, non! Cet or est à moi, vous n'y toucherez pas, car je le garde *pour donner du pain à nos enfants!...* » Là-dessus, éclats de rire, moqueries, reproches; mais je restai inflexible. Bien m'en prit. La guerre n'enrichit personne; avec la guerre vint la famine. Plus de blé, plus de farine, et plus d'argent! Les bourgeois les plus riches en étaient réduits à manger cette affreuse pâte noire dont je t'ai montré un morceau. Alors j'allai chercher mon épargne, et, avec mes quinze louis d'or, j'achetai ce que je n'aurais pas pu avoir pour cent mille francs en assignats, j'achetai un sac de farine, et, la nuit venue, les portes et les fenêtres bien fermées, je faisais griller, dans la cheminée de notre salon, de bonnes galettes de pain blanc, qui sauvèrent peut-être la vie de mes quatre chers marmots, puisque cette terrible famine tua beaucoup d'enfants. Eh bien, à quoi ai-je dû cet immense bonheur? A la prévoyance et à l'économie. »

Ainsi parla la grand'mère. Une mère aurait-elle

pu parler ainsi? Non. Car c'est à son grand âge même, à sa longue vie de travail, que la vieille dame devait cet accent à la fois convaincant et touchant qui gravait profondément dans le cœur de Joseph cette leçon d'économie et d'histoire.

§ 5.

Un grand événement se produisit alors dans la vie de Joseph : il acheta une tirelire! Vous êtes-vous bien rendu compte de ce que c'est qu'une tirelire? Ce petit vase, en terre cuite, avec une bouche largement fendue en haut, le tout valant à peu près six sous, représente bien des espérances, bien des calculs, bien des émotions. Chaque fois que le sou, ou le franc, jeté par l'ouverture, tombe au fond du vase, le bruit qu'il fait cause à l'enfant une commotion intime et profonde, car ce bruit, plus clair ou plus sourd, plus proche ou plus éloigné, dit l'étiage de la tirelire, c'est-à-dire la hauteur où en est le trésor, le degré de plénitude de la caisse. Ce degré, on ne le connaît jamais tout à fait, et on ne peut jamais le connaître, car un des traits caractéristiques de ce que j'appellerai la physiologie de la tirelire, ou, pour mieux dire, la psychologie des possesseurs de tirelire, c'est de ne pas compter ce qu'ils y jettent, de tâcher de l'oublier, et même de se tromper eux-mêmes sur ce qu'ils y ont jeté, c'est-à-dire de se faire accroire qu'ils en ont mis moins, pour avoir le plaisir d'en trouver plus... le jour où on la casse. Quel grand jour! quel battement de cœur quand on prend le marteau, quand on le voit s'abattre sur les flancs bruns de la précieuse poterie et faire rouler

à vos yeux toute cette multitude de petites pièces lentement amassées! Oh! ce jour-là, on trouve que l'arithmétique est une bien belle chose, l'addition une bien belle règle, et le mot *total* un bien beau mot!

Joseph avait donc acheté une tirelire. Dans quel but? pour quel objet? Il n'en avait rien dit à sa grand'mère, et sa grand'mère ne lui demanda rien, convaincue qu'il ne faut pas troubler les enfants dans la possession de leurs secrets quand ils sont innocents. Toute conscience a un dernier recoin qui n'appartient qu'à elle. Respectons donc les jeunes cœurs comme les jeunes nids, et ne troublons pas plus l'enfant dans le travail intérieur de ses sentiments et de ses pensées que l'oiseau dans sa douce incubation maternelle. La vieille dame ne pouvait cependant s'empêcher de sourire en voyant les efforts de Joseph pour lui dérober la connaissance de son secret; il n'allait visiter sa tirelire que quand il croyait n'être pas vu. Il y allait souvent. La grand'-mère, avec ses habitudes de commerçante, avait affecté un prix, un tarif à chacune des bonnes notes ou des bonnes places de Joseph; elle y mettait une étiquette, comme à ses marchandises d'autrefois: la croix de *premier* valait tant! vingt bons points, tant! une semaine de bonne conduite, tant! Eh bien, tout était pour la tirelire. Joseph avait une tante, qui, au premier jour de l'an, lui donna, comme étrennes, deux pièces de cinq francs; ce fut pour la tirelire! Au milieu de l'année, un prix de semestre lui valut, de la part de son parrain, un napoléon; pour la tirelire! Enfin la vieille dame apprit, non sans une émotion mêlée de quelque regret, que chaque semaine, Joseph

économisait la moitié de sa pension de déjeuners, ne dépensait plus qu'un sou par jour, et en mettait huit dans la tirelire. Que projetait-il donc? On arrivait au 15 août. Le 15 août était à la fois, pour Joseph, un triste et un doux anniversaire. Sa mère était morte et sa grand'mère était née ce jour-là. La vieille dame était persuadée que toutes les dates de famille, dates de deuil ou dates de joie, peuvent devenir dans l'âme d'un enfant comme autant de stimulants et de freins; elle croyait que le respect de ces pieuses commémorations, répandues dans le cours de l'année, crée pour ainsi dire dans les jeunes consciences une série de jours de pureté, de repentir, de bonnes résolutions, et qu'une âme bien née se reprocherait, comme une profanation, de faire quelque chose de mal un de ces jours-là; dans cette conviction, dans cette croyance à l'efficacité des souvenirs, la vieille dame consacrait toujours le 15 août à une visite au cimetière. Elle menait l'enfant sur la tombe de sa mère et lui parlait longuement d'elle. Quand elle recueillit l'orphelin, elle s'était fait le serment de lui rendre ses parents perdus, le plus qu'elle le pourrait, en les lui racontant sans cesse. Grâce à elle, Joseph connaissait son père et sa mère comme s'il avait vécu avec eux; il était au courant de leurs habitudes, de leurs sentiments, de leur langage; il avait, pour ainsi dire, leur portrait moral suspendu dans son âme, comme leur image matérielle au chevet de son lit. Le 15 août, au retour de la pieuse et triste visite, une personne qui aurait suivi Joseph l'aurait vu se diriger, avec grand mystère, vers une vieille armoire, y prendre un paquet enveloppé, aller le placer, sans

être vu, sur la table de travail de sa grand'mère, puis courir se cacher dans un cabinet vitré d'où il pouvait voir sans être vu. La vieille dame arrive. « Qu'est-ce donc que ce paquet? » se dit-elle à elle-même. Joseph, dans son coin, se mettait la main sur la bouche pour s'empêcher de rire. « Ah! bon Dieu! s'écrie la vieille dame après avoir déplié le paquet, ah! bon Dieu! le joli châle vigogne! Qui a pu le mettre là? qu'est-ce qu'il fait là? pour qui est-ce?... » A un petit rire étouffé qui partit du cabinet, elle tourna vivement la tête, et, apercevant l'enfant : « Ah! mon petit Joseph! c'est toi! c'est toi qui me fais ce cadeau! c'est toi qui me fais cette surprise!... Mais accours donc que je t'embrasse!... Quelle folie!... Il est trop joli!... Oh! voilà donc le pourquoi de cette fameuse tirelire!... Que tu es donc gentil!... » Et elle l'embrassait... et elle pleurait... et elle riait... « Mais comment as-tu deviné que j'avais envie d'un châle vigogne?

— Est-ce que tu ne te rappelles pas, répondit l'enfant, qu'il y a six mois, en passant devant un magasin où il y avait beaucoup de châles pareils, tu as dit : « Oh! j'aimerais bien un châle comme cela! »

— Et tu te l'es rappelé après six mois?

— Je ne pense qu'à cela depuis six mois!... Et, toutes les fois que je passais devant le magasin, je regardais toujours s'il y avait encore des châles semblables, et j'avais une peur terrible qu'on ne les vendît tous!

— Mais comment as-tu fait pour l'acheter?

— Je suis entré dans le magasin, et je l'ai acheté.

— Tout seul?

— Tout seul!

— Et penser, reprit la vieille dame en l'embrassant avec passion, que tu as mis là tous tes petits gains d'écolier, toutes tes étrennes, que tu t'es même privé de tes déjeuners, car je sais tout. Mais regarde donc comme il est soyeux. Et moi qui en avais si envie!... Je suis sûre qu'il t'a coûté quarante francs. » A ce mot, l'enfant poussa un tout petit « ah! », puis resta interdit, puis se mit à pleurer. « Qu'as-tu, mon enfant? » Il ne répondit pas, et continua de pleurer. « Qu'as-tu? Je ne te reproche pas cette dépense!... Je le devrais, car c'est une folie; mais je suis si contente que je ne le peux pas!... C'est que tu as eu plus que de la tendresse, tu as eu de l'imagination dans la tendresse. Tu pleures toujours? Qu'as-tu, au nom du ciel, qu'as-tu?

— J'ai... qu'on m'a fait payer ce châle soixante francs! »

La grand'mère resta court. Que faire? Revenir sur la parole échappée et consoler l'enfant en lui disant que le châle valait soixante francs, rien de plus facile; mais d'abord il ne l'eût pas cru, puis c'était mentir, puis enfin c'était perdre l'occasion d'une utile leçon, et la vieille dame, on a pu le voir, avait avant tout un grand sens pratique. Elle reprit donc : « Sais-tu ce que cela prouve, mon cher petit, c'est que les enfants ne peuvent jamais se passer de leurs parents, même pour bien faire. Tu ne pouvais pas me mettre de moitié dans ton secret, puisque tout le plaisir de la surprise eût été perdu; mais ta tante se serait fait une joie de t'accompa-

gner et t'aurait évité le désagrément d'être attrapé.

— Mais pourquoi ce vilain marchand m'a-t-il attrapé?

— Oh! d'abord parce que, s'il y a des marchands honnêtes qui se feraient scrupule de faire tort à un enfant plus encore qu'à une grande personne, il en est qui n'ont pas honte d'abuser de l'ignorance, de l'inexpérience et de la confiance des acheteurs. Si tu avais été plus prudent... Il est vrai que si tu étais prudent, tu serais peut-être moins gentil, tu ne serais plus mon bon petit Joseph qui ne voit rien en dehors de ce que son cœur désire dans le moment présent. En somme, tout est pour le mieux : ton joli cadeau aura été pour moi un grand sujet de joie, et pour toi un utile sujet de réflexion; tu te souviendras toute ta vie du châle vigogne. »

Joseph, voyant qu'en somme sa grand'mère était contente, fut vite consolé.

Le temps s'écoula; la grand'mère vieillit encore davantage, le petit-fils grandit, mais leur affection ne changea pas. Arrivé à quatorze ans, à quinze ans, Joseph ne connaissait pas de plus grand plaisir, le dimanche, que de passer la soirée avec sa grand'-mère et de se faire raconter, pour la dixième fois, toutes les belles histoires du passé. Il ne se nichait plus à côté d'elle dans la vieille bergère de velours d'Utrecht jaune, parce que la bergère était devenue trop étroite pour lui, mais je ne répondrais pas que le grand garçon ne s'étendît encore quelquefois tout de son long sur les genoux de la vieille femme, pour se faire dorloter comme quand il était petit. Il n'y avait de changement que dans les lectures de la soirée : Joseph, avec son imagination enthousiaste,

s'était pris de grande passion pour les tragédies de Corneille; et, quand huit heures sonnaient, les deux camarades (je ne puis les nommer autrement) mettaient, c'était le grand régal, des marrons à cuire sous la cendre, et on les mangeait au son des beaux vers de Corneille, car Joseph aimait beaucoup à déclamer les tragédies tout haut. Je ne suis pas bien sûr que la vieille dame, dont l'éducation littéraire était fort peu complète, admirât autant que le faisait Joseph, *Horace, Polyeucte*, *Cinna* et *Nicomède;* mais elle admirait Joseph, et Corneille en profitait.

Quelques mois plus tard, un matin, à sept heures, avant le départ pour le lycée, le chef d'institution fit appeler Joseph et lui dit de partir tout de suite pour aller chez sa grand'mère : la vieille dame avait été prise pendant la nuit d'une fièvre ardente. Joseph y courut tout bouleversé et rencontra le médecin : c'était une fluxion de poitrine. Hélas! la pauvre femme l'avait gagnée en restant, la veille, trop longtemps à la fenêtre, par un temps de neige, pour voir passer son petit-fils. « La maladie n'est pas forte, dit tout bas le médecin à la famille, et je l'en guérirai; mais la malade est bien faible : pourrai-je la guérir des remèdes, si difficiles à supporter à son âge?... » Il avait vu juste : le neuvième jour elle était sauvée, le dixième elle était perdue. Joseph ne la quitta pas une minute, ni jour ni nuit; en vain le suppliait-elle d'aller se coucher; quand le besoin de sommeil l'accablait (la nature est si impérieuse dans l'adolescence), il se jetait dans la vieille bergère au coin du feu, dormait une heure, et reprenait sa place à ce chevet. Chose étrange! cet enfant, si vif, si pétulant, si brouillon parfois, devint calme, précautionneux,

adroit. La garde-malade placée auprès de la vieille dame ne pouvait parler sans émotion des soins intelligents de ce jeune garçon; il était aussi habile qu'elle à soutenir la tête derrière l'oreiller, à présenter la tasse à la malade; et la malade, avant de boire, jetait sur lui un long regard plein d'une tendresse immense.

« Allons, grand'mère, bois encore cela, » lui disait-il en la grondant, car il la grondait, et elle trouvait une douceur infinie dans ce renversement des rôles; elle se sentait devenue comme l'enfant de son petit-enfant. Hélas! elle rejoignit bientôt la mère. Le matin du dixième jour, Joseph sommeillait auprès du feu; il s'entendit appeler tout bas. Il courut au lit. « Mon enfant, lui dit la malade, prends dans la boîte en bois brun la clef de mon petit secrétaire; ouvre-le; regarde dans le tiroir à droite : tu y trouveras dans une grande bourse une somme d'argent; cette somme est destinée à payer les frais de mon enterrement... Envoie chercher notre bon ami l'abbé F... » A ce mot, le pauvre garçon tomba la tête sur le lit, en poussant des cris de désespoir et en éclatant en sanglots.

« Allons! allons! mon petit Joseph, lui dit-elle d'une voix douce et calme, ne pleure pas si fort. Est-ce que tu croyais que je ne mourrais pas!... Pauvre enfant! quel chagrin il a!... Ah! j'ai bien eu raison de t'aimer comme j'ai fait, tu as un bon cœur!... Allons! un peu de courage!... » Et elle attirait sur sa poitrine cette pauvre tête toute secouée par les sanglots. L'attendrissement la gagna malgré elle. « Va! mon cher petit! lui dit-elle en l'embrassant, va! pleure!... tu as raison!... car tu perds

aujourd'hui ce que tu ne retrouveras peut-être jamais! Jamais personne ne t'aimera comme ta vieille grand'mère! Tu rencontreras dans la vie d'autres affections bien profondes, bien sincères, je l'espère, mais celle-là... celle-là... cette tendresse absolue, sans mélange, qui ne s'occupait que de toi, qui ne remplissait mon cœur que de toi... la connaîtras-tu encore? »

Ces paroles augmentant le désespoir de Joseph : « Égoïste que je suis! dit-elle, voilà que je l'afflige au lieu de le consoler! Allons! mon enfant, ayons du courage tous les deux; il s'agit de s'occuper de choses sérieuses. Et maintenant éloigne-toi; ces émotions m'ont un peu fatiguée; je tiens à garder ma tête libre le plus longtemps possible; je t'ai appris à vivre, je veux t'apprendre à mourir. »

En effet, ses dernières heures furent comme une muette leçon de courage, de patience contre la douleur, de soumission à la volonté de Dieu, avec, çà et là, quelques belles paroles de confiance en sa bonté.

Elle mourut le lendemain, et, toute morte qu'elle était, elle protégea encore Joseph. Il avait à peine quinze ans, il lui fallait donc un tuteur; elle désigna pour cette fonction, par son testament, son parrain, un vieil ami de la famille, chez lequel elle avait souvent trouvé conseil et appui dans son rôle de tutrice, et qui continua son œuvre auprès de l'enfant.

A la fin de l'année, il obtint des succès, il remporta des prix; mais il pleura sur ses couronnes, parce qu'il ne pouvait plus les lui porter, à elle; il les porta du moins à tout ce qui restait d'elle, et, quand il fut agenouillé sur ce tombeau, il ne put

s'empêcher de parler à celle qui était enfermée là, et il lui sembla qu'elle lui répondait. Cette douce et consolante habitude de communication avec les morts, c'était encore à sa grand'mère qu'il la devait, car c'était elle qui lui avait appris à regarder les êtres qui ne sont plus comme des absents avec qui l'on peut s'entretenir encore, sinon de bouche, du moins avec le cœur. C'est elle qui l'avait accoutumé à prendre toujours ses parents disparus comme témoins, comme conseillers, comme consolateurs. Le temps marcha; Joseph devint jeune homme, Joseph devint homme, Joseph devint riche, Joseph devint père, Joseph devint vieux; mais, parmi toutes ces métamorphoses d'âge et de position, il garda toujours près de lui un compagnon, un ami, qui occupait la première place dans son cabinet de travail, et qu'il interrogea plus d'une fois dans les moments difficiles : la vieille bergère de velours d'Utrecht jaune.

Telle est, mes chers enfants, l'histoire de la grand'mère et de son petit garçon. En écrivant les dernières lignes, j'ai senti que j'allais vous attrister; je ne me suis pas arrêté cependant, car il y a des larmes qui sont pour le cœur ce que la pluie est pour la terre, elles fertilisent.

A MADEMOISELLE LILI

A PARIS

Pouliguen, 18 juillet 1875.

Mademoiselle Lili,

Je ne sais pas votre adresse, mais vous êtes si connue à Paris, votre spirituel parrain, M. P.-J. Stahl, vous a fait une telle réputation, que je n'hésite pas à jeter cette lettre à la poste, sans autre désignation que celle que l'on employait pour M. de Voltaire : « Mademoiselle Lili, à Paris. »

Mademoiselle Lili, je suis sûr que vous avez souvent entendu parler d'une chose qui consiste à mettre un grain de sel sur la queue d'un petit oiseau ; je suis sûr que vous avez entendu vanter comme infaillible ce moyen de prendre l'oiseau, et je suis sûr aussi, qu'en personne raisonnable que vous êtes, vous avez haussé les épaules à ce conte, et si quelqu'un s'est avisé de vouloir le soutenir devant vous, vous avez répondu en riant que ce n'était pas vrai, que ce n'était pas possible !... Eh bien ! mademoiselle Lili, vous vous êtes trompée ! J'ai vu, moi, ce matin, quelque chose de plus extraordinaire encore. — De plus extraordinaire que de mettre un grain de sel sur la queue d'un oiseau ? — Oui, mademoiselle Lili ! — Eh ! quoi donc ? — J'ai vu mettre un grain de sel sur la tête d'un poisson,

qu'est-ce que je dis d'un poisson? de dix poissons, de vingt poissons, de cinquante poissons, et on les a tous pris, et on les a tous frits! Ah! voilà qui vous étonne! Vous ouvrez de grands yeux, et je vous entends, quoique le Pouliguen soit un peu loin de Paris, je vous entends me dire : « Contez-moi donc cela! » Le voici, mademoiselle Lili. Mais d'abord il faut que je vous dise que le Pouliguen est un petit port de Bretagne qui a été créé et mis au monde par le bon Dieu tout exprès pour toutes les petites mademoiselle Lili présentes et futures! Tout est à votre taille dans cette plage mignonne! Elle s'appelle un port, mais, en réalité, ce n'est qu'une baie ou plutôt encore qu'une anse; disons le mot, une crique. Le sable y est si fin que vos petits pieds pourraient y marcher tout nus sans se froisser; l'eau y est si basse que vous pourriez y avancer plus de cinquante pas dans la mer, avant que l'eau atteignît vos petits mollets; les vagues y sont si douces que, quand elles vous fouettent, elles ont l'air de vous caresser; la température y est si tiède, que vous pouvez vous y promener en chemise sans frissonner, et le soleil y est si voilé qu'il vous réchauffe sans vous brûler et vous dore sans vous noircir. Enfin, pour tout dire en un mot, les mères laissent leurs petits enfants courir tout seuls sur cette aimable plage sans être obligées d'y descendre avec eux, et se contentent de les surveiller de leur fenêtre ou de leur terrasse tout en continuant leur tapisserie et leur livre. Assez! assez! me dites-vous : le sel sur la queue! le sel sur la queue! — Un peu de patience! mademoiselle Lili, nous y voici. Or donc, ce matin, à neuf heures et demie,

par un beau soleil, la mer étant basse et retirée à plus de deux cents pas, nous sommes partis au nombre de quatre, dans le costume suivant : les dames, en robe remontant jusqu'aux genoux, pieds nus dans leurs espartilles à cothurnes rouges ou bleues, un petit panier d'une main, une petite bêche de l'autre, et au fond du petit panier, une bouteille d'eau salée et un bon paquet de sel! Vous entendez bien, un bon paquet de sel. Même appareil pour les hommes, qui avaient les jambes nues jusqu'aux mollets.

Arrivés à une place que la marée descendante avait découverte, nous voilà tous le nez penché vers le sable, avec des lunettes sur le nez, je parle de ceux qui, comme moi, naquirent en 1807... et cherchant quoi?... De petits trous pareils de forme et de grandeur au trou d'une clef moyenne. « En voilà un! » s'écrie tout à coup un des nôtres. Et soudain il se penche, prend une pincée de sel et la dépose doucement sur le petit trou, puis il y verse quelques gouttes d'eau de sa bouteille. « Silence! ne remuez pas, ne vous mettez pas devant le soleil. » Attente générale! Les quatre têtes font cercle autour du petit trou, en laissant bien le soleil y arriver. Au bout de quelques secondes, on voit à l'orifice du trou sortir comme un petit jet d'eau mêlé de sable noir. « Il y est! » dit-on tout bas. Quelques secondes après, nouveau jet d'eau. « Remettez du sel, » dit-on, encore plus bas! On remet du sel... alors... le sable commence à s'agiter, à se gonfler, à se fendiller... et tout à coup sort... une espèce de petit bras... ou plutôt de petite corne comme celles d'un gros limaçon... Un des spectateurs pousse un cri... et étend vivement la main!... Paff!... la

corne rentre!... Plus personne... le coup est manqué!... On recommence ailleurs... même cérémonie!... Sel, eau salée, soleil, silence. La corne reparaît... Tous les cœurs battent!... La corne s'allonge!... l'émotion redouble!... Puis bientôt, avec la corne, après la corne... paraît une coquille de la forme d'une gaîne, et de la couleur d'une gaîne de chagrin. Oh! pour le coup!... on ne perd pas de temps!... On se précipite sur la gaîne!... On tire!... La gaîne résiste! on persiste! Et on amène un coquillage long de dix centimètres, et terminé par une queue, ou, si vous l'aimez mieux, par un pied, d'une substance molle comme la partie supérieure... On avait pêché un Couteau!... ainsi s'appelle ce mollusque!... Et cette pêche s'appelle la pêche aux Couteaux! Par exemple, ayez bien soin de ne pas le laisser sur le sable, ou sinon... voilà le *pied* qui se met à travailler comme une main, comme une pompe, comme tout ce qui creuse et aspire! Il se contracte, se gonfle... il fait un trou dans le sable... puis tout à coup la coquille se redresse ainsi qu'un mât... et pstt!... disparu comme dans une trappe... Oh! c'est fini!... Il est perdu!... Vous aurez beau piocher le sable avec votre bêche!... Il est rentré à plusieurs pieds sous terre!... mais si vous avez le soin de ne pas le laisser échapper de cette sorte, vous retournez à la maison avec un joli plat de friture. Vous enlevez l'animal de sa coquille... vous le coupez en deux... vous le faites frire dans la pâte et vous avez un mets... excellent? C'est beaucoup dire. Figurez-vous une chair dont le goût rappelle un artichaut qui ressemblerait à un salsifis, qui se rapprocherait d'un

navet, qui aurait quelque rapport comme résistance avec du cuir!... N'importe! Si vous l'avez pêché vous-même, vous le trouverez délicieux!... Et maintenant, si vous me demandez pourquoi cet animal assez gros signale sa présence souterraine par un si petit trou, pourquoi il ne faut pas se mettre devant son soleil, pourquoi le sel le fait monter à la surface, pourquoi il faut ajouter un peu d'eau à ce sel, pourquoi enfin, et comment un homme a eu l'idée incroyable de cette pêche miraculeuse, je vous répondrai que je n'en sais rien du tout, et que les savants n'en savent pas plus que moi, mais ce que je vous en ai raconté suffira, j'espère, pour vous donner l'envie de voir ce petit port de Pouliguen, que vous connaissez déjà, que vous aimez déjà, car c'est là que s'est passée cette histoire si touchante, si amusante, si poétique, si comique, que votre ami M. Jules Sandeau vous a racontée avec tant de talent, et qui s'appelle *la Roche aux mouettes*.

PORTRAIT D'ENFANT

A M. Er. Desvallières.

Chacun de nous a dans la mémoire et dans le cœur toute une galerie de portraits d'enfants. Ces petites figures, rieuses ou sérieuses, fraîches ou pâles, naïves ou pensives, mais toujours mystérieuses... car l'enfance est le plus grand de tous les mystères, puisqu'elle est pleine d'avenir et qu'elle

contient à l'état de germe tout ce qui éclôra ou, hélas! avortera en nous... ces petites figures, dis-je, ont passé ou posé devant nos yeux, comme une joie, comme une espérance, comme une consolation, comme une leçon.

Je voudrais aujourd'hui évoquer un de ces souvenirs.

Mon petit héros était bien jeune quand je l'ai connu. Il n'avait pas un an. J'ai pourtant dû beaucoup à cette chère petite créature. Ceux d'entre nous qui sont restés à Paris pendant le siège savent que les plus dures épreuves n'ont pas été le danger, la fatigue des gardes aux remparts, les privations matérielles, mais surtout les privations morales, c'est-à-dire l'absence de la femme et des enfants, la maison vide, la table à un seul couvert, et les longues soirées passées dans l'isolement. Eh bien, ce petit enfant d'un an reforma pour moi un centre de famille; voici comment. Sa mère l'ayant mis au monde quelques jours après l'investissement, il lui fut impossible de s'éloigner, et elle resta à Paris avec son nouveau-né et son mari. Pour échapper à la tristesse de ma solitude, j'offris aux parents de cet enfant, qui comptent parmi mes plus chers amis, de réunir mes modestes provisions de siège aux leurs et d'aller dîner avec eux. Ils acceptèrent, et j'arrivais chaque jour à sept heures, transi de froid et tout assombri par les malheurs publics.

Eh bien, lorsqu'en entrant je voyais, au coin du feu, ce petit enfant sur les genoux de sa mère et éclairé par la clarté de la lampe de famille, il me semblait retrouver un chez moi, et mon noir chagrin se calmait. Il y a toujours, dans l'aspect de ce qui

est innocent et pur, un certain charme apaisant. Mais, dans les circonstances où nous nous trouvions, cet apaisement était presque une joie. Jamais je n'ai rien vu de si aimable que ce visage. Dès que j'arrivais, il me souriait; on eût dit qu'il voulait me consoler. Avec ses regards tendres, ses lèvres roses et entr'ouvertes, ses petits cheveux châtains tout frisés, et sa tête qui s'avançait affectueusement vers moi, il ressemblait à un Corrège. Il avait les yeux bruns de son père, mais tout baignés de la limpide clarté des yeux bleus de sa mère. Si douce était l'expression de sa figure, si douce était sa petite âme, qu'au lieu de lui donner son nom de Marcel, je l'appelais toujours Abel. J'eus le bonheur de lui être utile un jour.

Nous touchions à la fin de novembre. Nos provisions s'épuisaient, l'enfant commençait à souffrir un peu des privations de la mère. Dès que le lait de la nourrice s'appauvrit, le nourrisson pâlit... et Marcel pâlissait. Un jour donc, je traversais la rue, une femme jeune encore sort vivement de sa boutique et vient à moi; je reconnais la bouchère de notre quartier.

« Monsieur, me dit cette femme tout émue, il faut que vous me permettiez de vous serrer la main. J'assistais, jeudi dernier, à votre conférence sur l'alimentation morale; je suis revenue toute ranimée. « Cet homme-là m'a rendu le courage, ai-je dit à mon « mari... c'est fini! je ne me plaindrai plus! Voilà « ce que je vous dois, monsieur. » Puis tournant tout à coup à droite et à gauche un regard inquiet, comme lorsqu'on a peur d'être dénoncé, elle me dit tout bas :

« Voulez-vous un gigot? »

Vous jugez si j'acceptai!

J'arrivai dans la soirée chez notre hôtesse, enveloppé dans mon manteau jusqu'au menton ; puis, l'ouvrant tout à coup, comme Almaviva dans *le Barbier de Séville*, je brandis en l'air mon gigot cru... qui fut salué d'un cri universel d'admiration, et, comme dans ce temps-là, les gigots duraient plus d'un jour et que la reconnaissance de ma bouchère dura plus d'une semaine, j'eus le bonheur d'être pour quelque chose dans les couleurs qui refleurissaient sur les joues de l'enfant. Dans toute ma carrière dramatique, je n'ai jamais touché de plus beaux droits d'auteur.

Après le siège vint la Commune. J'offris un asile dans notre petite maison de campagne au père, à la mère et au cher petit ; je pus leur rendre l'hospitalité qu'ils m'avaient donnée à Paris, hospitalité également utile pour nous et pour eux. Une partie de la maison était occupée par des officiers prussiens, et nous entendions, le soir et le matin, le bruit sourd de la canonnade des forts... Eh bien, quand l'angoisse nous saisissait trop violemment, quand ces bruits sinistres et cette vue odieuse nous faisaient trop mal, nous emmenions l'enfant au fond du bois, là où nous ne pouvions rien voir et rien entendre... nous l'asseyions au milieu des violettes qui commençaient à s'ouvrir, et sous les arbres dont les bourgeons s'épanouissaient en petites feuilles, puis nous nous rangions autour de lui, comme dans les tableaux du Pérugin les fidèles se penchent et s'agenouillent autour de la crèche, et le doux rayon de ses yeux souriants luisait dans nos âmes comme une clarté

divine. A Paris, je l'appelais la *petite lumière du siège;* là, à la campagne, son regard nous consolait encore, nous rassurait encore... Vous devinez le dénoûment, vous vous apercevez que je dis... *je l'appelais, il souriait, il était...* Hélas! c'est qu'en effet, tout cela n'est plus! Cette pauvre petite fleur brisée est-elle une victime de plus à ajouter à tout ce que nous a ravi cette horrible guerre? Les rigueurs du siège l'ont-elles atteint jusque dans le sein et dans les bras de sa mère? Je ne sais; mais bientôt un coup terrible l'a emporté presque subitement.

Il est bien rare que les enfants aussi jeunes aient une physionomie particulière; cet enfant d'un an en avait une, il était déjà quelqu'un; son regard me reste devant les yeux, comme le sillon lumineux que trace derrière elle une étoile filante en traversant le ciel. Il a laissé cette impression même chez des enfants. Quelque temps après sa mort, une petite fille de quatre ans, sa cousine, était assise un peu songeuse près de sa mère. Tout à coup, relevant la tête : « Dis donc, maman, il pousse maintenant de petites ailes à Marcel, n'est-ce pas? »

UNE COMPOSITION EN ÉCRITURE

A Mademoiselle Georgina Desvallières.

§ 1.

« Grand-père, pourquoi écris-tu si mal?... »

Telle fut la question dont me salua ce matin ma petite-fille.

« Comment! mademoiselle... » répondis-je en prenant cet air piqué qui fait partie du petit rôle que les parents jouent volontiers avec les jeunes enfants et dont ceux-ci ne sont jamais dupes. Nous *faisons sans cesse semblant* avec eux, et ils s'y prêtent; nous sommes leurs comédiens ordinaires.

« Comment! mademoiselle, répondis-je donc, pourquoi j'écris si mal? Eh! qui vous a dit que j'écrivais mal?

— Tout le monde, grand-père.

— Qui ça, tout le monde?

— Maman, papa, mes frères, tes amis, ma marraine, mon...

— Assez! assez! Eh! que reproche-t-on donc à mon écriture, s'il vous plaît?

— Maman dit que, quand tu as des *i* à écrire, tu ne mets que les points. M. H... prétend que non seulement on ne peut pas te lire, mais que tu ne peux pas te relire toi-même. Ton ami M. B... raconte qu'un jour, invité par toi à dîner, il ne vint

pas parce qu'il n'avait jamais pu déchiffrer ta signature.

— C'est un niais! Puisqu'il ne pouvait pas lire, il aurait dû comprendre que c'était moi qui l'invitais. Eh! qu'est-ce qu'on dit encore?

— Les uns disent que ton écriture ressemble à des hiéro... hiéro...

— Hiéroglyphes.

— C'est ça!... les autres à un gribouillage.

— Ah! voilà comme on me traite! Eh bien, nous allons voir, mademoiselle! Tu écris très bien, toi, n'est-ce pas?

— J'ai eu un prix d'écriture à mon cours!

— Eh bien! mets-toi là. Prends une plume, une feuille de papier... et assieds-toi devant cette table. Tu y es? Oui. Je vais me mettre en face de toi, prendre comme toi du papier, une plume, et nous allons composer.

— Composer en écriture?

— Oui.

— Bravo! bravo! reprit l'enfant en battant des mains. Eh! que me donneras-tu si je gagne?

— Tout ce que tu voudras.

— Eh bien, je voudrais une belle poupée anglaise, en cire!... ou plutôt non, un petit berceau avec ses rideaux pour coucher la poupée que j'ai!... ou plutôt...

— Pas si vite! pas si vite! Attends d'abord que tu aies gagné.

— Ah! cela! j'en suis bien sûre.

— Vraiment! Eh bien, à l'ouvrage! »

Nous voilà donc tous deux penchés sur la table, avec un modèle de six ou huit lignes à écrire; et

attentifs! et la figure contractée! Notre travail fini : « Prends ces deux pages, dis-je à l'enfant, va les porter à la maîtresse de français de ton petit frère qui vient d'arriver; elle n'a pas de préventions contre moi, elle! demande-lui laquelle de ces deux pages est supérieure à l'autre. »

L'enfant part en courant, et revient l'air tout consterné.

« Eh bien?

— Eh bien, la maîtresse dit que c'est ta page qui est *la mieux*.

— Ah! ah! mademoiselle, répondis-je d'un air de triomphe.

— Mais alors, grand-père, reprit l'enfant, pourquoi n'écris-tu pas toujours comme cela?

— Oh! pourquoi?... pourquoi?... c'est assez difficile à t'expliquer... Essayons pourtant. Vois-tu, fillette, tu vas être bien surprise si je te dis qu'on n'écrit pas seulement avec ses doigts.

— Avec quoi donc, alors?

— Avec toutes sortes de choses.

— Lesquelles?

— On écrit avec ses yeux d'abord, puis avec son âge, avec sa santé, avec son caractère, avec son humeur d'aujourd'hui ou avec son humeur de tous les jours... avec son imagination.

— Je ne comprends pas, dit l'enfant en m'interrompant.

— Tu vas comprendre; seulement écoute-moi bien. Pourquoi ai-je bien écrit ces huit lignes? D'abord parce qu'il n'y avait que huit lignes; puis, parce que toute mon attention était concentrée sur cette page; je vivais, pour ainsi dire, tout entier

dans mes dix doigts. Quand j'avais ton âge, et tant que j'ai été écolier, mon écriture était, sinon élégante, du moins correcte, parce que des mots mal tracés, des lettres illisibles m'auraient compté comme des fautes de grammaire ou de style, et qu'un devoir mal écrit eût pu être classé comme un devoir mal fait. L'émulation, le désir de rester au premier rang, la sévérité de la règle contenaient donc ma main et maîtrisaient ma vivacité; mais, quand avec l'âge je devins mon maître, quand je n'eus plus personne derrière moi pour me contraindre et me punir, ma maladresse de doigts, car je suis naturellement très maladroit, commença à reprendre le dessus, et plus tard, lorsque je me mis en tête de composer des pièces de théâtre, oh! alors, l'imagination s'en mêlant, et l'impatience de mon esprit passant dans ma main... Mais tiens! je vais t'expliquer ces mots que tu ne comprends peut-être pas davantage, par un fait que tu as vu; c'est à ton souvenir que je vais en appeler.

— A mon souvenir? dit l'enfant.

— Oui. Tu te rappelles que, ce printemps, je descendis un matin au jardin, que je m'installai près de ta mère, avec mes papiers, et que je me mis à écrire à côté de vous une scène de comédie?

— Oh! oui! je me le rappelle!

— Eh bien, comment étais-je?

— Oh! tu étais très drôle! En commençant tu tenais bien ta plume, tu allais doucement, tu avais l'air très tranquille. Mais, à mesure que tu avançais, voilà que tu t'es mis à froncer les sourcils, à serrer les lèvres, et puis tes doigts remontaient, remontaient le long du tuyau de plume.

— C'est cela, et ils se crispaient! Et ils pétrissaient la plume! Et ils avaient l'air de lui en vouloir de ce qu'elle n'allait pas assez vite!... Et ils l'écrasaient sur le papier!

— Oui! oui! s'écria l'enfant.

— Et la pauvre plume, harcelée, prenait le mors aux dents comme un cheval emporté, et, de cahots en cahots, elle est arrivée à la dernière page, c'est-à-dire au plus affreux griffonnage.

— Ah! oui! oui!... C'est bien vrai! s'écria ma petite-fille en battant des mains. Quand tu as eu fini et que tu as eu donné ta scène à maman pour la copier, elle est partie d'un grand éclat de rire. Et elle m'a dit : « Regarde-moi ça!... » Et c'était un tas de petits points, de petits dessins, de petits zigzags... de toutes sortes de choses enfin, mais des mots... surtout à la fin, il n'y en avait pas un!...

— Rien de plus simple. Je n'avais pas écrit avec mes doigts, mais avec ma tête. C'est ce qui m'arrive tous les jours, même quand j'écris une lettre. Les deux premières lignes sont toujours très lisibles, mais à la troisième, voilà que je commence à prendre le petit trot... alors... la débandade commence.

— Mais, grand-père, pourquoi ne te corriges-tu pas?

— Je ne peux pas.

— Applique-toi! Maman me dit toujours, quand je fais mal : « Mademoiselle, c'est votre faute! c'est parce que vous ne vous appliquez pas! »

— Je ne peux plus m'appliquer, je suis trop vieux; l'habitude d'écrire vite est devenue une maladie incurable chez moi, et l'habitude d'écrire vite, c'est l'habitude d'écrire mal. Dieu sait cependant

combien je l'ai maudite! Si je te racontais tout ce que ma mauvaise écriture m'a valu d'ennuis, de désagréments, d'humiliations! Mes amis ont l'air de rire de mon défaut; mais, au fond, ils le blâment ou s'en irritent, ils ont raison. C'est une impolitesse de mal écrire, car c'est donner de la peine à ceux qui vous lisent; et c'est une sottise, car c'est gâter ce qu'on écrit. Tu entendras dire dans le monde par des personnes qui vous flattent tout haut, quittes à se moquer de vous tout bas, que mal écrire est le fait des gens d'esprit. Réponds-leur en leur montrant des lettres que je t'ai fait voir cent fois, des lettres de M. Guizot, de M. Mignet, d'Alexandre Dumas père, qui sont des modèles de calligraphie! Écris bien, fillette, écris bien! Une jolie écriture pour une femme, c'est comme une jolie toilette, une physionomie aimable, un agréable son de voix; cela prévient en sa faveur, on est porté à penser du bien d'elle.

— Mais alors, grand-père, reprit l'enfant qui m'avait écouté attentivement, c'est donc vrai ce que disait l'autre jour à dîner ton ami M. K...?

— Que disait-il?

— Qu'on pouvait juger le caractère des personnes sur leur écriture.

— Oh! oh! pas si vite! C'est une grosse question que celle-là, mademoiselle! Je te demande à y réfléchir... »

Nous nous séparâmes là-dessus, et je descendis au jardin, en réfléchissant. Ma première pensée fut d'admirer comme cette éducation de famille est féconde en résultats imprévus. On part d'un enfantillage et on arrive à une question sérieuse. Cette

composition en écriture m'avait conduit à un des problèmes physiologiques et psychologiques les plus mystérieux, les plus controversés, la relation de l'écriture et du caractère. Une fois sur cette voie, mon imagination ne s'arrêta pas en route ; je me mis à penser au problème lui-même, à sa solution, à chercher les moyens d'y arriver, et, de réflexions en réflexions, je me trouvai poussé... devinez où? Dans un de nos établissements scientifiques les plus considérables, dans un de nos plus riches trésors historiques, à l'ancien hôtel Soubise, aux Archives nationales; mon rôle d'élève commençait.

§ 2.

Il y a, aux Archives nationales, une collection que je recommande à tous les amateurs de curiosités historiques. Dans cinq grandes pièces, restaurées avec un goût charmant, et qui étaient jadis la salle des gardes, le billard, le salon et la chambre à coucher de la duchesse, se trouve aujourd'hui, rassemblée et comme résumée, toute une histoire de France. On a souvent essayé de représenter les diverses phases du passé et la marche de la civilisation par une succession chronologique d'édifices, de monuments, de tableaux, de portraits d'hommes illustres ou de souverains; c'est l'histoire racontée par l'architecture et la peinture. Aux Archives, c'est l'histoire racontée par l'écriture. Sur ces murailles, en effet, figurent et se déroulent une foule de manuscrits qui, s'étendant des Mérovingiens aux dernières années de la Restauration, représentent, pour ainsi dire, comme dans un tout petit miroir et par

un tout petit côté, la marche générale de l'industrie, de l'art et de l'éducation nationale.

C'est d'abord la transformation du papyrus en parchemin, et du parchemin en papier, qui nous fait assister à la création d'un des plus merveilleux outils de la civilisation. Que serait le monde moderne sans le papier?

C'est ensuite l'apparition de l'écriture gothique, qui, se substituant à l'écriture romaine en même temps que les cathédrales remplacent les temples romans, signale comme elles, dans le monde de l'art, l'avènement de la charmante et capricieuse déesse du moyen âge, l'imagination.

C'est enfin, c'est surtout l'éclatant témoignage du développement de l'instruction par l'entrée en scène de l'écriture individuelle. On sait que l'écriture a été longtemps la prérogative des scribes. Quelques-uns écrivaient pour tout le monde. Eginhard nous apprend que le grand Charlemagne ne savait pas écrire. Quand les croisés du XIIIe siècle arrivèrent à Constantinople, ils se moquèrent des Byzantins qui portaient une écritoire à leur ceinture, et on connaît cette formule consacrée dans les actes passés par la noblesse : « Ledit seigneur a déclaré ne pas savoir écrire, attendu sa qualité de gentilhomme. »

L'ignorance constituait alors un privilège.

C'est au milieu du XIVe siècle que la belle collection des Archives nous offre pour la première fois l'intervention de la main de l'homme dans les actes de sa volonté. Au bas d'une vitrine de la troisième salle, sur un parchemin jauni, à la fin d'un traité fait par un duc de Lorraine, on lit ce mot et cette date : « René, 1350; » c'est l'apparition de l'autographie

dans l'histoire et dans la vie. Une fois le mouvement donné, il se développe rapidement et se produit en une foule de manuscrits qui sont autant de témoignages curieux des temps où ils apparaissent. L'écriture des Valois est fine, mince, élégante, et rappelle la grâce un peu allongée des figures de la Renaissance.

Avec Louis XIV se développe cette écriture solide, grande, régulière, qui semble l'expression naturelle de la littérature classique; enfin, voici dès le début du XVIIIe siècle et jusqu'au XIXe, tout le flot de lettres individuelles, dont le nombre immense témoigne de l'extension infinie des relations sociales, et vous voyez revivre devant vous, contre signés des noms les plus illustres, les actes sublimes ou atroces, les événements terribles ou heureux qui ont enchanté, épouvanté et immortalisé les cent cinquante ans qui nous séparent de la mort de Louis XIV.

Parmi les documents les plus curieux de cette collection se trouvent deux lettres signées, l'une de Bonaparte, général en chef, l'autre de Napoléon, empereur. La première, sans doute, est irrégulière, abrupte, violente, et témoigne d'une force impétueuse et brutale, mais enfin elle ressemble à de l'écriture. On voit que celui qui écrit a besoin qu'on puisse le lire. Une fois empereur, il faut qu'on le devine! Pas un mot achevé! pas une lettre formée! pas une règle orthographique observée! Il traite les caractères et la grammaire avec le même mépris que les hommes. Il les écrase, il les torture, il écrit comme il monte à cheval. Quant à ceux à qui il s'adresse, tant pis pour eux s'il est illisible. Les despotes d'Orient parlent par gestes, et on com-

prend ; il parle, lui, en hiéroglyphes; qu'on le déchiffre! Cet homme a trouvé moyen de faire de l'autocratie avec l'écriture!

On le voit, j'avais insensiblement passé du domaine des faits dans le domaine de l'induction; la vue de ces témoignages autographiques me ramenait à la question posée par ma petite-fille, et peu à peu s'éveilla en moi toute une suite de réflexions et d'observations sur ce sujet. Quelle chose étrange! me disais-je : tout le monde se moque des gens qui prétendent juger du caractère par l'écriture, et tout le monde les imite.

Vous êtes dans un salon ; arrive une lettre d'un personnage illustre; quel est le premier mot qui sort de votre bouche? « Montrez-moi son écriture! » Après un examen attentif, qu'ajoutez-vous toujours? « Je lui supposais ou je ne lui supposais pas cette écriture-là. » Pourquoi? Pourquoi notre goût pour les collections d'autographes de personnages célèbres? Pourquoi attache-t-on mille fois plus de prix à quelques lignes insignifiantes signées d'un nom illustre qu'à la page la plus éloquente d'un inconnu? Pourquoi les éditeurs des livres renommés prennent-ils tant de soins pour joindre au portrait de l'auteur quelque fac-similé de son écriture? Pourquoi avons-nous tant de regrets d'avoir si peu de lignes de la main de Molière? Pourquoi? pourquoi? Parce qu'en dépit des railleries, nous sentons d'instinct que tout se lie et se tient dans l'homme, que tout ce qui part de lui témoigne de lui, et que, par conséquent, l'écriture a la valeur, non pas d'un portrait, mais d'un indice, d'un renseignement, d'un reflet, d'un écho, d'un parfum, d'une émanation. Ne

jugez-vous pas les hommes sur leur démarche, sur leur physionomie, sur leur son de voix, sur leurs gestes? Or, qu'est-ce que l'écriture, sinon un geste, et le plus expressif de tous les gestes? Car il est non seulement l'image de notre naturel, mais le produit de notre éducation, et il révèle à la fois ce que nous sommes et ce que nous faisons. Comment notre écriture ne dirait-elle rien de notre caractère, c'est-à-dire de nos habitudes constantes, quand elle reflète si fidèlement toutes nos dispositions accidentelles de cœur, d'esprit et de corps?

Notre écriture se modifie, et se modifie profondément, selon notre état de santé, selon notre humeur, selon la personne à qui nous nous adressons, selon l'objet pour lequel nous écrivons. On n'écrit pas une pétition de la même main dont on la repousse. On n'écrit pas à son supérieur comme à son inférieur; on n'écrit pas à une femme avant le mariage comme on lui écrit après. Avant, nous sommes tous des calligraphes; après, nous sommes presque tous des barbouilleurs.

Notre écriture change avec notre situation.

J'ai lu, dans un livre très intéressant de M. de Beauchesne, deux lettres écrites à quelques mois de distance par le pauvre petit Louis XVII. Quand l'enfant entre au Temple, son écriture est charmante, pleine d'élégance dans sa gaucherie enfantine; on y sent une éducation de gentilhomme. Un an après, quel changement! Les caractères sont déformés, abêtis; on dirait une écriture d'idiot; toutes les tortures physiques et morales de ce pauvre petit martyr et tous les forfaits de son bourreau sont écrits là dans ces quelques mots.

Je pourrais ajouter plus d'un fait significatif à ces observations : j'ai remarqué, par exemple, que presque tous les hommes raisonnables et froids écrivent droit, que les hommes mous et indécis ont une écriture qui descend, et les hommes d'imagination une écriture qui monte. Autre remarque singulière : aujourd'hui, en France, il y a encore un certain nombre de familles où se retrouve la grande écriture un peu monumentale, un peu lourde, mais pleine de dignité, du siècle de Louis XIV. Savez-vous à qui appartiennent toutes ces familles? A la haute aristocratie. Elles ont conservé ces caractères comme une tradition, comme une distinction; leur écriture est le témoignage de leurs prétentions nobiliaires, le reste de leurs privilèges; elle fait partie de leur blason.

Que conclure de tout ceci? Que la graphologie est une science, et que les autographes offrent un élément certain de diagnostic moral? A Dieu ne plaise! Les faits réfutent trop souvent cette théorie, et j'y trouve un démenti trop terrible dans la collection des Archives : Louis XVI et Robespierre ont la même écriture. Je me borne à dire que les études autographiques ne sont pas sans valeur dans les études psychologiques, que ce goût va bien à l'esprit curieux et investigateur de notre temps, et que, dans cette vaste enquête ouverte par le XIXe siècle sur l'âme humaine, parmi cette foule de témoins à charge et à décharge, un des plus amusants à citer et à consulter, en s'en défiant un peu, c'est l'écriture.

Tel fut le résultat de ma visite aux Archives. J'avais emmené ma petite-fille avec moi. Je lui montrai l'une après l'autre ces cinq belles chambres

dans le plus grand détail, je lui expliquai le sens de tous ces documents; je tâchai de rattacher ces aperçus, si nouveaux pour elle, à son petit bagage de connaissances acquises; enfin je lui communiquai en partie, sous une forme familière, les réflexions que m'avait inspirées notre excursion historique. Comprit-elle tout? Non. Comprit-elle complètement? Non. Eus-je raison pourtant de l'initier à ces pensées nouvelles? Oui. Les jardiniers disent que, parmi les graines semées par eux, il en est qui ne lèvent que deux ou trois ans plus tard. Elles dorment pendant quelque temps, puis, un jour, elles s'éveillent. Ainsi en arrive-t-il de certaines idées jetées dans l'esprit des enfants. Ces idées sont au-dessus de leur âge? N'importe. L'âge et les idées se mettront un jour d'accord. Semez toujours! seulement, veillez bien au choix des graines! Rappelez-vous qu'il y a des plantes vénéneuses! Ne prenez que des semences saines, fécondes, nourricières, de la fleur de semences! Quant à l'époque de la fructification, faites crédit à l'enfant, il s'acquittera un jour : c'est de l'enseignement placé à échéance.

LES DEUX RÉVEILS

A M. René Vallery-Radot.

Comme les mots sont d'imparfaites images des choses! Le même mot a un sens tout différent, éveille en nous des idées toutes différentes, si les

objets auxquels il s'applique diffèrent. Par exemple : Quoi de plus charmant que ce mot, le réveil d'un enfant? quoi de plus triste que celui-ci, le réveil d'un vieillard?

L'enfant s'éveille comme la fleur s'ouvre. La nuit a travaillé pour lui comme pour elle. La fleur s'ouvre au matin plus fraîche, plus parfumée, plus épanouie. L'enfant s'éveille plus rose, plus gai, plus fort. Ses lèvres brillantes et humides semblent couvertes de rosée; ses petits cheveux frisés et collés aux tempes par la légère sueur du matin, lui font comme une couronne; ses jambes et ses bras sortant à demi et par échappée de dessous ses draps, ont l'air de marbre rose; à peine ses yeux ouverts, il se met à rire... A quoi rit-il?... A la vie! C'est une amie qu'il retrouve! Si radieuse est sa figure qu'il semble revenir d'un paradis et rentrer dans un autre. Il ne descend pas de son lit, il saute à bas, demi-nu, et dès le premier pas, le voilà en possession de tout lui-même : ses mouvements sont libres, faciles, moelleux; il est toute souplesse et toute grâce.

Le réveil du vieillard est triste et lent. On dirait que le repos l'a fatigué. Il s'enfonce sous ses couvertures, de peur que l'air ne le frappe; ses yeux ont peine à soutenir la clarté du jour; sa tête est lourde. S'il a quelque souffrance habituelle, elle s'éveille en lui avant lui; elle semble l'attendre; et il est encore engagé dans les limbes du sommeil, que son infirmité lui dit tout bas : Je suis là! Ses membres sont raidis comme des ressorts rouillés; il entre péniblement dans la possession de chacun de ses organes; respirer, se mouvoir, parler, sont

autant d'actes qui ne vont pas pour lui sans effort. La résurrection même de ses facultés ne se fait pas d'un seul coup ; elles renaissent en lui l'une après l'autre ; il semble qu'il ait appris la mort et désappris la vie.

Voilà, certes, deux spectacles bien différents : autant l'un est riant, autant l'autre est sombre. Eh bien, vieillard, veux-tu que ton réveil soit le plus beau des deux? Cela dépend de toi. L'enfant qui s'éveille ne pense qu'à lui-même ; toi, ne pense qu'aux autres. L'enfant s'éveille pour jouer, pour jouir, pour être heureux ; tous les projets qu'il forme pour cette journée qui commence n'ont pour objet que des châteaux en Espagne d'amusements et de plaisir ! Toi, éveille-toi pour méditer, pour travailler, pour souffrir patiemment, et organise dans ton imagination ce jour de plus que Dieu t'accorde, en vue de la joie de tout ce qui t'entoure. L'enfant n'a guère pour vertu que de ne pas faire le mal ; que la tienne soit de faire le bien ! Je ne sais, certes, rien de plus touchant que l'hymne dicté par le poète à l'enfant qui s'éveille. Ce petit être s'agenouillant sur son lit à la voix de sa mère, joignant ses deux mains dans les mains de sa mère, et mêlant sa faible voix au chœur universel qui glorifie le Créateur, nous émeut comme la vue même de l'innocence et de la pureté. Mais que demande-t-il à Dieu? Il le prie, prière bien touchante, de donner la santé à celui qui souffre, la liberté au prisonnier, une demeure à l'orphelin, le morceau de pain à l'indigent ! Eh bien, toi, vieillard, tu peux mieux faire encore. Supplie Celui qui tient en sa main les âmes et les choses, supplie-le de mettre en toi, de te donner à toi, la

charité qui nourrit le pauvre, la pitié qui console le malade, le courage qui brise les captivités injustes, la paternité qui adopte l'orphelin, et alors, crois-moi, l'hymne même de l'enfant ne sera pas plus beau que la prière du vieillard à son réveil.

LA GREFFE MORALE

A M. Ed. Charton.

Bien peu d'hommes ont reçu de la nature une qualité complète. Bien peu d'hommes naissent complètement justes, complètement sincères, complètement courageux. Il en est des qualités humaines comme des charges d'agents de change; les plus riches n'en possèdent qu'une fraction, et comme il n'y a guère que des quarts ou des tiers d'agents de change, il n'y a guère aussi, du moins de naissance, que des quarts de héros, et même des quarts d'honnêtes gens. Dieu en use avec nous comme un sage père de famille; il nous donne un petit capital de vertus, pour que nous ayons le mérite de l'augmenter par le travail et d'en faire ainsi notre véritable propriété en en faisant notre œuvre.

Mais comment atteindre ce but? par quel moyen, par quelle méthode cultiver et développer nos qualités incomplètes? Je comprends facilement les diverses manières de corriger un défaut; il ne s'agit que de punir, de comprimer, de refouler, de tuer quelque chose enfin! mais faire éclore! faire naître! faire vivre! combien l'œuvre est plus difficile! Si

votre enfant n'a qu'une lueur de bonté, qu'un germe de droiture, qu'une parcelle de courage, comment vous y prendre pour faire de cette lueur une flamme, de ce germe un rameau, de cette parcelle un tout vivant et solide?

Ce problème m'a souvent agité dans le cours de mes études sur les rapports des pères et des enfants au XIXe siècle, et je n'y avais guère trouvé de solution, quand, l'été dernier, l'horticulture m'en donna une, et en me promenant dans mon jardin, l'esprit tout rempli de cette question, il me sembla entendre un rosier qui me répondait.

Quand on possède un rosier d'une espèce rare et délicate, quand on craint de le perdre et qu'on veut le conserver, que fait-on? On prend son greffoir, on détache du frêle arbuste un germe, un œil, comme on dit en botanique, puis on le greffe sur quelque églantier vigoureux; et, l'été suivant, cet œil, s'étant nourri pendant plusieurs mois des sucs puissants du sauvageon, devient à son tour un rosier robuste, qui s'épanouit en larges fleurs et en riche feuillage.

Eh bien, toute âme humaine a ses sauvageons, je veux dire ses dispositions natives et vigoureuses, où circule la sève énergique de l'églantier des bois. Chez les uns, c'est la fermeté, chez les autres, c'est la tendresse; tantôt c'est le bon sens, tantôt c'est l'imagination; parfois même c'est une qualité compliquée d'un défaut, comme par exemple l'orgueil, qui, d'un côté, confine à la fierté qu'on peut appeler une vertu, et, de l'autre, à la vanité qui est le plus grand de tous les vices... quoiqu'elle ne se trouve pas comprise dans les péchés capitaux, sans doute parce qu'elle en comprend deux ou trois à elle toute seule.

Or donc, pourquoi les pères n'imiteraient-ils pas les jardiniers? pourquoi, dans l'éducation de nos enfants, ne chercherions-nous pas à écussonner leurs qualités débiles sur leurs qualités vigoureuses?

Pourquoi, par exemple, si nos enfants ne sont courageux que de temps en temps, c'est-à-dire à moitié courageux et à moitié pusillanimes, ne mettrions-nous pas leur petit courage en nourrice chez quelque brave vertu robuste? J'entends d'ici votre objection : le courage est un don de nature, une affaire de tempérament; on l'a ou on ne l'a pas; cela ne s'apprend ni ne s'acquiert. Je proteste contre cette théorie ; il ne faut jamais consentir à une aggravation du péché originel, ni ajouter aux fruits défendus les qualités défendues. Vous l'avouerai-je? il me semble même que mon procédé d'horticulture s'applique particulièrement au courage.

Je pourrais, en effet, prouver par des exemples célèbres que la vaillance est une vertu essentiellement composite, et qu'il y entre une foule d'autres éléments que la vaillance même. Je pourrais vous montrer que l'héroïsme, c'est-à-dire l'énergie poussée jusqu'au sublime, n'est souvent qu'un faible courage enté sur un grand sentiment du devoir et que le mot peureux n'est pas synonyme du mot lâche; car la lâcheté, c'est de la peur consentie, et le courage n'est souvent que de la peur vaincue. Je pourrais citer le grand Turenne, tremblant de tous ses membres le jour d'une bataille, et jetant à son corps cette admirable apostrophe : « Tu trembles, vieille carcasse! Tu tremblerais bien plus si tu savais où je vais te mener! » Et Henri IV donc! Henri IV, que le premier coup de canon métamorphosait en *monsieur Argan*, et qui

s'écriait avec sa verve béarnaise : « Ah! scélérats d'Espagnols! Vous me le payerez!... » Mais j'aime mieux chercher mes autorités un peu moins haut, un peu moins loin, et vous offrir pour exemples un garçon de quinze ans et une petite fille de dix. Le garçon avait nom Castillo; il était élève dans notre lycée... et, tout Espagnol qu'il était, il servait de souffre-douleurs, de patito à tous ses camarades. Injures, coups, mauvais traitements, il recevait tout et acceptait tout. Il remplissait pendant l'année entière le rôle de l'agneau devant le loup. On part en vacances; au retour, le premier soin des enfants est de se jeter de nouveau sur leur proie et de faire rentrer Castillo dans son personnage de victime. Mais le premier qui essaye reçoit pour réponse un coup de poing, le second un coup de pied, le troisième une volée complète; mon Castillo se bat huit jours de suite comme un héros. Qu'était-il donc arrivé? est-ce que le courage lui avait poussé subitement au cœur, comme le duvet au menton? Non! l'âme humaine n'a pas de ces métamorphoses. Il était arrivé que Castillo avait un père, que ce père, absent depuis plusieurs années, avait employé les vacances et les loisirs du retour à raconter à l'enfant les actes de courage de ses ancêtres, leur vie pleine de traits de vaillance, et avait ainsi éveillé en cette petite âme, naturellement généreuse, le grand sentiment de l'honneur de famille. Chaque coup de poing que Castillo lança depuis à un de ses camarades était une dette qu'il payait à un de ses ancêtres. Pusillanime par tempérament, il était devenu courageux par fierté de race.

On s'étonnera peut-être que j'aie pris pour second exemple une petite fille. Je l'ai fait à dessein, pour

répondre à un préjugé bien étrange, mais fort commun, à savoir que les femmes n'ont pas besoin d'être courageuses. Lisez tous les livres d'éducation, vous y trouvez toujours le courage préconisé comme une vertu virile, jamais comme une vertu féminine.

Vous entendez même dire parfois que la pusillanimité chez les femmes est une grâce de plus et comme la compagne de la pudeur ! Au fond, cette théorie n'est autre que la vieille doctrine du moyen âge, qui voyait dans la femme un être inférieur, incapable de se défendre elle-même, et qui se la figurait toujours abritée et tremblante sous le bras protecteur de l'homme. Il serait temps d'en finir avec ces mièvreries et de regarder enfin la réalité face à face. Or, cette réalité, la voici : c'est que les femmes ont plus besoin de courage que nous, car la vie leur est plus dure qu'à nous, à part les périls de la guerre, qui ne sont qu'une exception dans la vie. Quel est le fléau, quelle est la souffrance, quel est le péril qui ne les menace pas comme nous ? Elles ont toutes nos maladies, et, en outre, elles ont les leurs. Il n'y a pas jusqu'à leur plus grande joie en ce monde, la maternité, qui ne leur soit tour à tour une fatigue, une douleur et parfois une cause de mort. D'où vient donc, quand elles ont à lutter contre tout, que nous ne les armons contre rien ? D'où vient que nous ne faisons pas honte de la pusillanimité à nos filles comme à nos fils ? D'où vient qu'il leur est permis, en face d'un péril, de pleurer, de crier, de nous affoler en s'affolant ? Est-ce que si un incendie éclate dans notre maison, si une peste décime notre ville, si une invasion dévaste notre pays, si une inondation ravage notre province, nos femmes, nos filles, nos sœurs, nos

mères n'en sont pas victimes comme nous? Est-ce qu'elles n'ont pas chaque jour quelqu'un à défendre, à protéger? Est-ce qu'enfin la vie ne leur crie pas à chaque instant, comme à nous : Supporte et soutiens! Imposons-leur donc les rudes leçons du courage, puisque Dieu leur ménage si peu les rudes leçons de la douleur.

Je reviens à cette petite fille, dont les parents sont mes plus chers amis, et que j'ai presque vu élever.

Elle n'était pas née héroïque, la pauvre enfant.

La vue du sang, surtout du sien, la faisait pâlir, et, quand il fallait en arriver à quelque opération un peu douloureuse, faire intervenir, par exemple, le grand épouvantail des enfants, l'être terrible à qui leur imagination prête l'aspect des tortionnaires du moyen âge, le dentiste!... ce nom seul saisissait l'enfant de terreur. Un jour pourtant, force fut d'y avoir recours, et je vis partir la mère et la fille pour cette dure opération. On ne parlait pas moins que de deux molaires à arracher. Au bout d'une demi-heure, la mère et la fille revenaient ensemble, avec les yeux rouges, avec la figure défaite, et, hélas! les deux molaires, au lieu d'être dans la poche de l'enfant, étaient encore dans sa bouche. A la vue de l'instrument de torture, l'enfant avait perdu la tête : cris! sanglots! lutte désespérée! fuite dans tous les coins de la chambre! et la mère, rentrant, déclara qu'elle n'était pas de force à condamner sa fille une seconde fois à un tel supplice.

Que faire? Je me tus, assez attristé, mais je me souvins de mon rosier, et je pris mon parti. J'avais souvent remarqué chez cette enfant deux dispositions tres caractéristiques : elle était à la fois très tendre

et très pieuse. La piété et la tendresse partent d'un même mouvement de l'âme; être pieux, c'est aimer en haut! mais, si les habitudes pieuses sont ordinaires chez l'enfance, la piété elle-même, dans tout ce que ce mot comporte, y est assez rare. Cette enfant en avait le don. Rien de plus touchant que de la voir toute petite apportée, au moment du coucher, sur les genoux de sa mère, s'y agenouillant elle-même et joignant ses mains pour faire sa prière. Il y avait alors, dans son regard, sur son front, dans ses yeux levés au ciel, comme une clarté qui n'était pas de la terre. Plus charmante encore était sa gentillesse, quand, la prière finie, elle blottissait son petit corps, qu'on sentait rond et potelé sous sa fine chemise, dans le même fauteuil que sa mère, et qu'elle allait se nicher dans son cou avec mille baisers répétés, mille caresses qui ne se trouvaient jamais assez proches, mille tendres efforts pour s'enfoncer de plus en plus dans ce cher cou. Une si profonde union dans cette enfant de l'affection humaine et de l'affection divine m'avait toujours frappé, et c'est sur ces deux points solides que je pris appui pour relever et soutenir son courage défaillant.

Après son triste retour, elle avait la tête fort basse. Je la laissai toute la journée digérer sa confusion sans mot dire. Le soir, au moment du coucher, je la pris à part :

« Tu as dû passer une bien mauvaise journée ? lui dis-je.

— Oh! oui, murmura-t-elle tout bas.

— Tu as dû te sentir bien honteuse!

— Oh! oui! »

Et elle parlait plus bas encore.

« Toi qui aimes tant ta mère, lui avoir fait tant de peine! Comme tu dois être chagrine!

— Oh! oui! »

Et ses paroles tremblaient sur ses lèvres.

« Eh bien! repris-je tout à coup avec force et en lui relevant le front, eh bien! veux-tu que, d'un mot et en un instant, je dissipe ton chagrin et que je chasse tes remords?

— Oh! oui! » s'écria-t-elle avec une explosion de joie.

Et tous ces « oh! oui! » traduisaient par leurs diverses inflexions tous les sentiments par lesquels avait passé cette petite âme. La voix des enfants est un instrument de précision. Elle a des finesses qui expriment les nuances les plus intimes de nos sensations, comme les délicats appareils de physique reproduisent les mille variations de l'air et de l'atmosphère. La voix des enfants vibre aussi vite et aussi juste que le fil électrique.

La pauvre petite fille était là devant moi, me dévorant des yeux, attendant avec anxiété l'explication de ma phrase :

« Veux-tu que je dissipe ton chagrin?

— Parle donc! me dit-elle enfin. Que feras-tu?

— Je ne ferai rien! C'est toi qui feras tout.

— Moi!

— C'est toi qui dans huit jours viendras de toi-même, sans que personne t'y pousse, me prier, tu entends bien, me prier, de te conduire chez ton bourreau.

— Chez le dentiste?

— Chez le dentiste! Nous partirons ensemble, je ne dis pas gaiement, mais allègrement, et tu revien-

dras contente de toi, car tu auras bravement accompli un sacrifice que tu sais nécessaire ! Ah ! te voilà toute stupéfaite ! Tu m'écoutes sans me comprendre ! Tu te demandes comment pourra s'opérer un tel miracle ! rien de plus simple. Il te suffira pendant huit jours de demander du courage.

— A qui ?

— A quelqu'un qui t'en donnera.

— Qui est-ce ?

— Quelqu'un à qui tu parles souvent.

— Mais qui donc ? qui ?

— Qui ? repris-je avec énergie. Celui en qui réside toute force, le bon Dieu. Tu le pries chaque soir et chaque matin, d'un cœur plein de foi, je le sais. Eh bien ! supplie-le au nom de ta mère, et au nom de la peine que te fait cette peine ; supplie-le ardemment, et avec confiance, de t'accorder l'énergie qui t'a manqué...

— Et il me l'accordera ?

— Je le crois. Essaye !

— J'essayerai ! »

Trois jours se passèrent sans un seul mot interrogateur de ma part. Je ne voulais pas troubler le travail intérieur de cette petite âme, je ne voulais pas me mettre entre Dieu et elle. Le quatrième jour, je vis l'enfant qui rôdait autour de moi.

« Eh bien, lui dis-je, où en es-tu ?

— Il me semble que cela vient un peu, me répondit-elle tout bas.

— Alors, continue ! un remède n'opère pas tout de suite. Il faut en prolonger l'emploi pour qu'il agisse efficacement. Double la dose !... »

Trois jours plus tard, nouvelle question.

« Eh bien?

— Cela vient! cela vient!

— Continue toujours. »

La semaine écoulée, elle s'approcha de moi d'un pas assez ferme.

« Sommes-nous prêts?

— Oui.

— Quand y allons-nous?

— Tout de suite.

— Je t'avais bien dit que c'était toi qui me le demanderais!... »

Nous voilà partis! Nous voilà chez le terrible opérateur. A la vue de l'enfant, il ne peut retenir un sourire d'incrédulité.

« Ne souriez pas si vite, lui dis-je, et regardez! »

Du doigt, je montrai à l'enfant le fauteuil; un peu pâle, mais d'une bonne pâleur, d'une pâleur virile, elle y marcha avec résolution, s'y assit, ouvrit la bouche d'elle-même, ne poussa pas un cri pendant l'opération, quoiqu'elle fût un peu dure, et, l'affaire finie, se retourna vers le dentiste et lui dit: « Merci, monsieur ».

Oh! pour le coup, j'en conviens, il me vint une larme dans les yeux. Le dentiste était stupéfait. Et la mère, quelle joie à notre retour! quelle effusion dans ses remercîments! Or, qu'avais-je fait? Je n'avais pas créé dans le cœur de cette enfant une force qui n'y était pas; Dieu seul peut tirer quelque chose de rien; j'avais simplement enté son frêle courage sur deux sentiments vigoureux, je lui avais composé une petite vaillance de renfort avec sa piété et sa piété filiale; je lui avais donné une leçon de greffe morale. Je dis une leçon, car cette expérience lui

servira toute sa vie. Certes, bien des fois encore, elle sentira son cœur se troubler devant un péril ou défaillir devant une douleur. Eh bien, je la mets au défi de ne pas se souvenir alors de cette victoire remportée sur elle-même et de ne pas y trouver le moyen d'en remporter d'autres. Elle aura appris par là à ne pas regarder une défaillance comme une défaite définitive; elle aura appris que l'âme a ses revanches; elle aura appris que, si les vertus sont sœurs, c'est, comme dans une famille bien réglée, pour que les plus fortes viennent en aide aux plus petites; elle aura appris enfin que la bonté ne sert pas seulement à être bon, ni la tendresse à être tendre, mais que, dans une âme bien née, tous nos bons sentiments doivent et peuvent former une sainte alliance où la force de chacun devient la force de tous.

Voilà mon observation psychologique, cher ami. Si je vous ai adressé ce récit des petites agitations d'une conscience de dix ans, c'est que pour vous, j'en suis sûr, rien de ce qui se passe dans le domaine de la pensée n'est petit, et que les révolutions des grands corps célestes ne comptent pas plus que les obscurs mouvements de l'âme la plus humble; car cette âme, à vos yeux, n'est pas seulement l'œuvre de Dieu, elle est son reflet et touche à l'infini par l'immortalité.

UN PARVENU

Que la langue française est pauvre! Je veux peindre une élévation légitime, et je ne trouve que le mot de *parvenu*. Le dictionnaire ne me fournit rien pour désigner celui qui est *arrivé*. Il y a un nom pour l'intrigue qui usurpe un beau rang, il n'y en a pas pour le mérite qui le conquiert.

Jamais, cependant, nul être ne fut plus digne d'une de ces appellations qui honorent, que celui dont je veux ici raconter l'histoire, car nul ne partit de plus bas, n'arriva plus haut, et n'employa moins la brigue et la cabale.

Je dis : ne partit de plus bas, et j'ai, certes, bien raison. Jugez-en : L'état des ouvriers des villes manufacturières, que la statistique nous montre comme entassés et végétant dans des caves sans jour et sans air, la position des mineurs enfouis comme le minerai lui-même dans les entrailles de la terre, ne nous représentent qu'imparfaitement l'origine infime, la vie silencieuse et sombre de cet être de rebut.

Aussi, comme il était traité! que de mépris! L'étable des animaux les plus immondes, voilà où on le reléguait quand il sortait de son trou, et les plus pauvres cabanes ne lui donnaient qu'à regret l'hospitalité.

Cependant il avait non seulement des qualités solides, comme sa fortune l'a bien prouvé depuis,

mais sa jeunesse n'était pas dépourvue d'une certaine beauté, beauté rustique et modeste, sans doute, assez semblable aux faibles couleurs et aux légers parfums des fleurs sauvages, mais qui en avait la grâce mélancolique! N'importe, on ne voyait pas plus son charme qu'on n'appréciait son utilité.

Notre héros vivait donc dans cet état d'abjection depuis... oh! depuis bien longtemps, quand la Providence appela sur lui les regards d'un savant, qui était en surplus un homme de bien.

Rien de si perçant que l'œil d'un homme supérieur; il démêle le mérite sous l'obscurité qui le couvre, comme un lapidaire devine un diamant sous la gangue qui l'enveloppe, comme un peintre aperçoit une tête de madone dans la noire figure d'une paysanne barbouillée. Notre savant s'arrête, examine le pauvre être dédaigné, se rend compte de ses qualités secrètes, voit en lui, qui le croirait? une créature qui peut devenir utile non seulement à elle-même, mais aux autres; que dis-je? un futur bienfaiteur de l'humanité; et il jure de lui faire faire son chemin dans le monde.

Mais comment? voilà le difficile.

Notre savant était cependant riche, honoré, bien reçu partout; mais, dès qu'il essayait de produire son protégé, dès qu'il le nommait seulement, les rires, les huées accueillaient sa demande de présentation.

Que fait-il alors? Il passe par-dessus la tête de tous ces riches négociants, de ces savants dédaigneux, de ces belles dames moqueuses, de ces grands seigneurs impertinents, et présente notre héros... à qui? au roi! Oui vraiment, c'est comme

je vous le dis, au roi lui-même, au roi d'un grand pays!

Par bonheur ce roi avait plus de bon sens que sa cour. Il est frappé du mérite de celui qu'on lui recommande; il l'adopte, il le vante, et un jour, dans une grande fête, lui, le roi, il paraît devant tout son peuple avec le pauvre diable à son côté.

Quelle gloire! quelle faveur! Voilà sa fortune faite! Ah bien oui! vous ne connaissez guère les castes! Un parvenu! un gueux crotté! un paysan tout noir de terre, obtenir un honneur, où eux, grands seigneurs, ils n'ont jamais pu arriver! Paraître en public avec le roi! Un cri d'indignation, un cri... tout bas, un cri de courtisan, répondit à ce sacrilège.

Le roi eut beau produire son protégé dans son plus beau costume, dans sa fleur de beauté; rien n'y fit, et, malgré souverain et savant, il allait retomber dans son ignominie, quand lui arriva pour le défendre une protection plus puissante que la science et un patron plus puissant que le roi, une révolution et un peuple!

Le peuple, qui connaissait de longue date le pauvre diable, et qui se sentait comme représenté par cette créature brillant peu et valant beaucoup, le peuple prend sa cause en main, et comme, dans ce temps-là, on n'osait pas trop contredire le peuple, son favori devint peu à peu le favori de tout le monde.

Lui, qui n'avait si longtemps connu que les étables, il voit s'ouvrir devant lui, une à une, les maisons de la robe, les hôtels de la finance, les châteaux des grands seigneurs, voire même les palais.

Il est bien venu de toutes les classes, il est convié à toutes les fêtes, il prend place à toutes les tables; le temps marchant, sa renommée, son influence s'étendent dans toute l'Europe; puis l'industrie, le commerce prenant un grand essor, on l'associe à une foule d'entreprises utiles.

Rien d'important ne se fonde, soit manufacture, soit invention scientifique, qu'on ne recherche son nom et son concours, et enfin, de degrés en degrés, de pays en pays, il arrive à cette gloire toute spéciale qui n'appartient qu'à quelques rares élus parmi les élus.

Quelle est donc cette gloire? Oh! vous la connaissez bien!

Il y a beaucoup d'hommes dont on vante le nom de leur vivant, et que même on célèbre quand ils sont morts; mais le vrai signe de la supériorité, le sceau suprême de la renommée, c'est que le monde s'occupe de vous quand vous êtes malade.

Eh bien! un jour, notre parvenu, notre arrivé, notre héros enfin, tombe malade.

Comment vous peindre l'émoi universel? Il devient le sujet de toutes les conversations, les journaux donnent de ses nouvelles; les académies s'inquiètent de remèdes propres à le guérir; le théâtre même s'occupe de sa santé, la chaire ne dédaigne pas de faire des vœux pour son rétablissement... Le peuple surtout, le peuple, pour qui il avait été un soutien, redouble de prières pour qu'il échappe au fléau...

Tant d'instances sont exaucées, et un jour...

Mais je m'aperçois que je commets un étrange oubli : voilà quatre pages employées à vous parler de

mon héros... et je ne vous ai pas encore dit son nom ! Voulez-vous le savoir ?

— Sans doute.

— Eh ! mais, c'est la pomme de terre !

LA PETITE FÉE BÉQUILLETTE

Au Dr Lailler.

Je l'ai trouvée, mon cher ami ! — Quoi donc ? — La mer !... — Où donc ? — Sur le bord de la mer. — Qu'est-ce que vous voulez dire ? — Le voici. Nous étions venus à Arradon, petite côte de Bretagne, village niché au-dessus de la mer du Morbihan, pour faire prendre des bains à nos enfants.

Un quart d'heure après notre arrivée, à peine les malles déposées dans notre petite maison de location, je cours vers la plage. Qu'est-ce que je vois ? des varechs échoués sur de petites mottes de terre noirâtre, du sable, des pointes de rochers émergeant çà et là de quelques minces flaques d'eau... mais la mer ? absente ! Elle était partie si loin, si loin, qu'il me fallait presque prendre une lorgnette pour l'apercevoir, et certainement je n'aurais pas eu trop d'un cheval et d'une petite voiture pour courir après elle ; ajoutez que le ciel était gris et bas, qu'il bruinait, que je ne distinguais la lointaine ligne blanchâtre qui représentait la mer qu'à travers un voile de brouillard, et que je regardais les coteaux environnants et le paysage, de dessous mon parapluie.

Je remontai navré, le but de notre voyage était manqué, notre séjour inutile. « Ne défaites pas les malles! » dis-je au domestique, et je me couchai roulant pour le lendemain mille projets d'excursions afin de chercher un bord de mer plus maritime.

Le lendemain, à peine levé, je sors mélancoliquement de notre village, et je me dirige vers un point du coteau qui domine le golfe d'Arradon. O surprise! changement complet de décoration! un des plus ravissants spectacles que j'aie jamais vus! un soleil éblouissant! la mer revenue pendant la nuit de son excursion lointaine, et remplissant jusqu'au bord le golfe devenu une immense conque de saphir. Çà et là, semées sur le flot étincelant, les petites îles du Morbihan, semblables à autant de pierres précieuses ou à de riches bijoux, les unes brunes comme une armure, les autres d'un bleu sombre comme le ciel du soir, celles-ci d'un jaune pâle; l'*île des Deux-Souris*, se relevant sur l'eau ainsi qu'une croupe d'animal; l'*île d'Arz*, scintillant au soleil comme si toutes ses maisons avaient été en feu; l'*île au Moine*, étendant sa longue côte dénudée et rugueuse comme un alligator accroupi; l'*île des Sapins*, sortant de l'eau comme une nymphe qui secouerait sa chevelure de feuillage; toutes pressant, entourant, resserrant, et, pour ainsi dire, sertissant le flot, et découpant ainsi cette belle nappe fluide en golfes, en lacs, en fleuves, en canaux, en ruisseaux, de façon à figurer le plus délicieux des archipels. Autour de moi, s'élevaient en gradins, en amphithéâtres, des bois, des jardins, des groupes de châtaigniers gigantesques, qui couronnaient les flots

de la mer par des flots de verdure !... Ébloui, enivré, je remontai en courant au village, vers notre logis, et je m'écriai en entrant : « *Défaites les malles! défaites les malles ! nous restons !* »

Cette petite expérience m'a montré, une fois de plus, qu'en voyage, il faut se défier de la première impression. Quand nous arrivons dans une ville ou dans un pays que nous n'avons jamais vu, au plaisir de la nouveauté se mêle la tristesse de l'inconnu. Ces lieux étrangers, ces visages qui passent indifférents devant nous, ces êtres pour qui nous ne sommes rien, ces habitations qui ne nous sont rien, ces fenêtres et ces portes closes derrière lesquelles notre imagination même ne peut pas rêver ce qui se passe, tout cet ensemble de choses muettes et fermées, nous serre le cœur : nous nous sentons tout seuls, il manque à tous ces objets le doux charme de l'accoutumance. Eh bien, l'accoutumance m'a peu à peu rendu délicieux ce petit pays qui m'avait d'abord paru si laid. Tout s'y est transformé pour moi. La mer d'abord! Elle se retire bien un peu loin, il faut en convenir, mais elle a des façons de revenir si gracieuses, et elle apporte, en revenant, de telles douceurs de température et de teintes, qu'on ne la voudrait pas autrement.

Son nom seul le dit. Savez-vous comment on appelle sa grande sœur, celle qui bondit et écume là-bas sur les âpres rochers de Saint-Gildas? on l'appelle *la mer Sauvage*. Elle, elle se nomme *le Morbihan*... la petite mer.

Sur l'Océan, le flux et le reflux ressemblent à une révolte. La vague, en revenant, semble lutter contre la main qui la pousse ; chaque lame se retire

avec autant de fracas qu'elle avance; chaque flot, en s'en allant, emporte quelque débris de la côte comme pour protester contre la violence qui le ramène en arrière après l'avoir poussé en avant.

C'est une bête farouche, à la fois enchaînée et déchaînée. Rien de pareil dans la petite mer, dans le Morbihan. Quand vient l'heure du flux, la vague, en remontant, n'envahit pas la plage, elle s'y glisse, elle s'y insinue, elle reprend grain à grain possession de la grève, profitant des plus petits creux pour s'y loger, des plus étroites fissures pour s'y introduire, gagnant lentement, mais gagnant toujours, sans bruit, sans écume, à la façon, oserai-je employer cette comparaison? à la façon de l'eau qui pénètre dans un morceau de sucre, par la loi de la capillarité.

La vie maritime n'est pas bien active sur cette petite plage : pas de grands bâtiments, peu de pêcheurs; mais rien de plus mélancolique et de plus doux que de voir, de temps en temps, sur le fond bleu turquoise du ciel, car le ciel et la mer sont du même azur un peu pâle, que de voir glisser silencieusement quelque voile rouge de sardinier, ou bien se dessiner la brune silhouette du bateau plat d'un gardien de quelque parc aux huîtres. Parfois seulement apparaît au loin, à l'entrée du golfe, quelque beau brick qui est venu chercher asile contre la tempête. A le voir ainsi immobile, avec toutes ses voiles déployées comme des ailes, on dirait un grand oiseau de mer qui s'est abattu sur un rocher.

Le pays n'est ni moins original ni moins attrayant que la côte. Ce qui en fait le charme particulier, ce n'est pas seulement ce merveilleux luxe de végé-

tation inconnu d'ordinaire sur les plages maritimes, ce n'est pas cette succession de vergers, de futaies, de pâturages, de prairies qui descendent vers la mer en s'enchevêtrant l'un dans l'autre avec mille pittoresques accidents de paysages; non ! c'est encore, c'est surtout le parfum de vie rustique et de vie antique qu'on y respire. J'ai vécu là deux mois en pleine métairie et en plein passé. Groupé sur la crête autour du clocher, le bourg d'Arradon va bien vite s'égrenant sur les flancs du coteau qu'il surmonte, et s'éparpille dans les chemins creux, à travers les landes d'ajoncs, sous les groupes d'arbres, en petites fermes isolées. Entourées d'un peu de champs, couronnées d'un peu de vignes, elles éclosent comme par enchantement devant chacun de vos pas; on dirait autant de nids cachés dans les feuilles. Et quelles nichées dans ces nids-là! Si humble que soit une habitation, n'eût-elle qu'une seule fenêtre à un seul carreau pour toute ouverture, et qu'une seule chambre pour tout logement, vous en voyez sortir quatre, cinq, six petits enfants, se tenant tous par la main; le premier veille sur le second, qui protège le troisième, qui garde le quatrième, qui porte parfois le cinquième. Les parents étant absents pour le travail, les enfants deviennent papas et mamans à trois ans! Tout cela, joufflu, riant, rose, armé d'une tartine de pain et de fromage, et d'une pomme verte! Nous voilà bien loin du régime tonique, jugé indispensable pour nos rejetons! Après les troupeaux d'enfants, les troupeaux de bêtes! Oh! dame! les bêtes forment au moins la moitié des habitants d'Arradon! Dix-huit cents âmes d'hommes! et autant de demi-âmes de vaches, de bœufs, d'ânes, de porcs, de poules,

de canards, d'oies, vivant sur un pied parfait d'égalité avec le roi des animaux. Chaque chaumière y ressemble à l'arche de Noé. Entrez-y, vous serez effrayé de tout ce qui y tient. D'abord, de grandes armoires, avec de grands tiroirs, lesquels ne sont autre chose que des lits; le soir venu, chacun grimpe à son tiroir, chacun, c'est-à-dire deux ou trois! dans ce pays-là on se couche... par couches et par tas! Puis..., je parle des plus pauvres logis, puis, dans un coin, le perchoir pour les poules; à côté, par terre, un nid pour les canards. Qu'est-ce qui grogne donc là-bas? C'est le cochon! Que voulez-vous? il faut bien que tout le monde vive!

Enfin, parfois, ainsi que dans les tableaux de l'Adoration des Mages, s'ouvre un volet de bois et apparaît une tête de vache; elle vient voir un peu ce qui se passe dans la famille. Un jour, je rencontrai un vieux paysan infirme qui se promenait avec un petit cochon; on ne se promène pas autrement avec un chien. Il l'appelait! il lui parlait! Il lui parlait deux langues, le français et le breton. Je m'étonnai de cette camaraderie. « Que voulez-vous, monsieur, me dit-il, *il* s'ennuie à la maison quand il est tout seul! je l'emmène, cela le distrait! moi aussi! Puis, je pense que la promenade lui fera du bien, et qu'à Noël, quand je le mangerai, il sera plus gras! » Vous ne m'accuserez pas, mon cher ami, de farder mes bucoliques! Eh bien! vous l'avouerai-je? en dépit et peut-être en raison de cette rudesse, de cette rusticité, ce pays m'a charmé. Pourquoi? Parce qu'il m'a reporté à deux cents ans en arrière! parce qu'avec le mauvais côté d'autrefois, ces braves gens en ont gardé le bon! parce qu'à la grossièreté des

mœurs se joint la simplicité des cœurs! La vie de cette population se résume en deux mots : elle travaille et elle prie. Pas un d'entre eux qui ne fléchisse le genou en passant devant la grande croix de bois du carrefour. Les jours d'enterrement, toutes les femmes, revêtues de leur sévère costume d'autrefois, robe de serge noire avec la jupe plissée, bonnet blanc avec longues brides flottantes, vont, après le service, s'agenouiller dans le cimetière qui confine à l'église, et prier sur les tombes aimées; je croyais voir un tableau de Holbein. Un jour, pendant le mois d'août et par une chaleur de 35 degrés, je regardais des garçons qui battaient le blé en plein midi, sur une aire en plein soleil. Passe leur curé; il court à eux, et le voilà qui, sans quitter ni sa soutane ni son chapeau de recteur, empoigne un fléau et en bat avec eux à toute volée pendant un quart d'heure. En 1870, quand les paysans sont partis comme mobiles, il n'a voulu quitter ni leurs corps ni leurs âmes, et il les a suivis comme aumônier et comme ambulancier. Certes, mon cher ami, je ne suis pas suspect de partialité pour l'ancien régime ni d'injustice pour le monde moderne; mais j'avoue que cette image du passé m'a été au cœur! Ajoutez que, si ces braves gens ne parlent même pas français (leur curé ou, pour me servir de leur expression, leur recteur est forcé de prêcher en breton), ils n'en ont pas moins profité de toutes les conquêtes de la Révolution; ils ont gardé leurs mœurs, mais ils ont adopté nos idées. Ils connaissent très bien leurs droits! Fort mal venu serait celui qui leur disputerait la liberté ou l'égalité devant la loi. Ils ne sont plus serfs que de leurs croyances.

Je vous entends d'ici, mon cher ami, dire tout en me lisant : « Eh bien, et son titre? Et la petite Béquillette, où est-elle?» Attendez! la voici! et avec elle le plus cher souvenir que j'aie rapporté de ce doux pays.

Un matin, en descendant à la plage, j'aperçus, à l'angle d'un des sentiers qui y conduisent, une petite voiture d'enfant, une voiture à bras. Derrière, et la poussant, un homme d'une cinquantaine d'années; de chaque côté, deux grands garçons de quinze à dix-huit ans; devant, une femme jeune encore qui inspectait la route et se retournait de temps en temps pour dire : « Prenez garde, il y a là un trou. » Enfin, dans la voiture même, une petite fille d'une dizaine d'années, rieuse, rose, jolie, mais ayant une jambe étendue dans le petit véhicule et emprisonnée dans une sorte d'éclisse. Arrivés à un coude abrupt du sentier où le terrain devenait impraticable, un des deux jeunes gens se mit à genoux d'un des côtés de la voiture, la petite fille lui grimpa gaiement sur le dos ; la mère, toujours en pionnier, passa la première par-dessus le petit amas de rocs qui faisait obstacle; le fils, chargé de l'enfant, enjamba après la mère; le père prit un des bouts de la voiture, le second fils l'autre bout, et tous deux, l'enlevant, franchirent l'obstacle à leur tour; puis, au bout de quelques pas, la route étant redevenue plane, la voiture fut remise sur ses roues, la petite fille dans la voiture, le père recommença à pousser, la mère à inspecter, et la caravane prit la direction de la plage.

Piqué de curiosité, je les suivis de loin, et, pour mieux les voir, j'allai m'installer à quelque distance sur un tertre qui domine le golfe. Quand j'y arrivai,

ils étaient déjà tous en costume de baigneurs. La mère entra dans l'eau la première, et, quand elle en eut jusqu'à la poitrine, elle se retourna et appela le père, qui lui porta l'enfant ; alors, avec une adresse et une ingéniosité qui ne se trouvent que sous les doigts maternels, elle étendit la petite malade horizontalement sur l'eau, dans l'attitude d'un nageur, l'y soutint de sa main droite placée sous la poitrine, passa vivement sa main gauche sous la jambe infirme, afin qu'elle ne pût pas remuer, et de cette façon l'enfant, étant libre de tout le reste de son corps, abandonna les trois quarts d'elle-même à tous ses élans de gaieté, d'agitation, de rire. Au bout de quelques minutes, le père alla la rechercher, la remit à une femme de chambre, puis mère, fils et père partirent ensemble à la nage vers l'*île des Souris*, tout semblables à une belle couvée de cygnes sauvages voguant de conserve sur un beau lac.

Vous le savez, mon cher ami, rien ne lie autant les parents que les enfants. Ces doux intermédiaires changent bien vite en amis des gens qui ne se connaissaient pas la veille.

En outre, la plage est le terrain qui rapproche le plus ; les jeunes y jouent, les vieux y causent, et naturellement ils y causent des jeunes. Aussi nos deux familles n'en formèrent bientôt qu'une, et nos enfants à nous eurent bientôt la petite fille pour amie ; mais le fait curieux, c'est que ne pouvant pas l'associer à leurs jeux, ils s'associèrent à son infirmité ; ils jouèrent tous à la jambe malade, si bien qu'un jour je trouvai une des nôtres, la plus jeune, gravement étendue sur le sable à côté de son amie, et la jambe enveloppée comme elle. « Je suis tombée,

me dit-elle, de l'air le plus sérieux, du haut d'une balançoire, et le médecin m'a ordonné le repos le plus absolu! » Bien entendu, le médecin, c'était sa sœur, qui dictait des ordonnances et commandait des remèdes tout à fait extraordinaires. Molière n'aurait pas trouvé mieux! Cette imagination d'enfant nous divertit fort la mère et moi, et, comme rien ne dispose mieux à la confiance que la gaieté partagée, je me sentis encouragé, après avoir ri avec elle, à aborder le sujet qui l'occupait si douloureusement, et j'osai lui dire :

« Qu'a donc votre petite fille? quand a-t-elle été atteinte? Est-ce un accident, une chute, un membre brisé?

— Non, une douleur subite au genou, en pleine santé, sans préliminaire, sans cause.

— Et sans gravité?

— Le médecin me l'assure. Pas de symptômes inquiétants. Presque pas de souffrance. Rien que de la gêne, mais une gène qui se prolonge, une condamnation au repos qui dure depuis trois ans.

— Depuis trois ans! Trois ans d'immobilité à son âge, alors que le mouvement est la vie, la santé, la gaieté! Pauvre petite! quel chagrin a dû être le sien!

— Non. Elle s'est résignée à son état avec une facilité qui me confond. Est-ce de la fermeté? y a-t-il dans le caractère des enfants, comme dans leurs membres, une certaine souplesse qui se plie sans effort à la nécessité? Je le croirais, car on m'a cité plus d'un exemple d'enfant ayant accepté un esclavage pareil à celui de ma fille avec une patience égale à la sienne.

— Elle ne se plaint pas?

— Jamais. Même dans son lit, car elle est restée parfois couchée plusieurs semaines de suite, elle a toujours été ce que vous la voyez, rieuse, vive, causante, la joie de la maison.

— Sa gaieté a dû souvent vous donner bien envie de pleurer, madame?

— Vous dites vrai; cela me touche beaucoup. Et si je ne m'étais défendu l'attendrissement auprès d'elle, je ne me contiendrais pas toujours, d'autant plus que sa patience n'est ni de l'ignorance ni de l'insensibilité. Elle ne se croit pas au bout de ses épreuves; un jour même, elle s'est échappée à dire : « Je sais bien que je ne guérirai jamais! »

— Elle a dit cela?

— D'une voix très sérieuse, mais sans pleurer. Parfois, cependant, son pauvre petit cœur faiblit. Il y a deux mois, regardant des petites filles de son âge courir sur la place de notre village, une larme lui est venue aux yeux, et tout bas elle a dit : « J'aimerais pourtant bien à courir comme ça. »

— Pauvre petite!

— Enfin, parfois elle a des chagrins d'amour-propre. Une des plus grandes difficultés pour moi, dans sa position, c'est de l'empêcher d'y penser. Comment l'occuper? comment remplir le vide immense que laisse, dans la journée d'un enfant, l'absence du jeu? Je ne parle pas de *jeu assis;* il n'y a là qu'une demi-distraction, l'enfant ne s'amuse qu'à moitié quand ses petites jambes ne sont pas de la partie. Reste sans doute le travail; mais à dix ans le travail n'est agréable que s'il est varié et partagé avec d'autres enfants. J'avais donc imaginé de l'en-

voyer à l'école des sœurs au moment des leçons de couture et de dessin ; je dus y renoncer.

— Pourquoi?

— Parce qu'il lui fallait y aller avec sa petite voiture, entrer dans la classe avec sa petite voiture, et que sa jambe tendue, son genou entouré d'un bandage attiraient les yeux des petites filles, provoquaient leurs chuchotements; elle se sentait regardée, et un jour elle entendit une des élèves dire en la voyant entrer : « Ah ! voilà la grosse jambe ! » Elle revint tout en pleurs et je ne l'y renvoyai plus. »

Un éclat de rire parti du petit groupe nous fit retourner les yeux vers nos malades volontaires et je fus frappé de la physionomie de cette enfant.

« Voyez donc, dis-je à la mère, quelle différence entre votre fille et les nôtres ! Elles sont toutes trois à peu près du même âge : le même sentiment de gaieté les anime; mais la figure de la vôtre est déjà celle d'une jeune fille, sinon par les traits, du moins par l'expression.

— Oh ! me répondit la mère, c'est que l'expression est l'image des impressions, et ce long commerce avec la contrainte, avec la privation, avec l'assujettissement, a exercé une grande influence sur son développement intérieur.

— En bien ou en mal?

— En bien et en mal. Cela sans doute l'a mûrie, mais en supprimant un peu l'enfance pour elle. C'est presque une femme. Elle est née avec l'esprit ouvert et assez perspicace; mais cette perspicacité est devenue une finesse perçante sous l'empire de l'immobilité. Rien ne rend observateur comme de ne pas pouvoir remuer. Elle voit tout, elle entend tout

et elle vous demande compte de tout. Les leçons ne sont pas faciles avec elle, surtout les leçons d'histoire sainte ou d'histoire naturelle. Nul moyen d'éviter ses questions ou d'y répondre par des phrases évasives. Elle ne se paye pas de mots. Il lui faut des explications précises et, si elles ne la satisfont pas, arrive cette terrible conclusion : *Ah! ça, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, maman?*

— Diable! répliquai-je en riant, je comprends que votre rôle d'institutrice doit être quelquefois embarrassant; mais, après tout, sous le coup de la souffrance, son caractère s'est fortifié, son intelligence a gagné, et je suis sûr que son cœur n'y a pas perdu.

— Non! sans doute, reprit la mère, mais pourtant...

— Pourtant?

— Là encore, il y a du bien et du mal. Elle a naturellement une âme très affectueuse, très tendre; mais affection et tendresse sont devenues plus exigeantes et plus jalouses. Je peux dire sans exagération qu'elle m'adore; mais elle veut être adorée. Il faut que je sois tout à elle. Parfois elle m'appelle et me dérange dans mes occupations, rien que pour constater son empire. Elle n'est pas satisfaite si je m'assois à côté d'elle avec un livre. Ce livre lui fait l'effet d'un rival qui lui prend sa part, et je l'entends encore me dire un jour : « Viens! mais avec *pas* ton livre... »

— Avec *pas* ton livre est admirable! m'écriai-je en riant. Voilà un adverbe mis à une place qui lui donne une grande force.

— Oh! elle est en fond d'expressions inventives.

N'a-t-elle pas dit, il y a quelque temps, à un de ses frères qui m'embrassait : « Va-t'en, tu l'embrasses trop ! *tu vas me l'user!* » Je lui appartiens, je suis sa chose !

— Vous pourriez même dire, ajoutai-je gaiement, que vous êtes tous sa chose ! car ma première rencontre avec votre caravane m'a montré qu'elle avait quatre esclaves à son service, son père d'abord...

— Oh ! son père est devenu sa mère.

— Mais vous alors, madame ?

— Moi, j'ai passé à l'état de grand'mère ! Dieu sait cependant que, s'il y a jamais eu femme au monde qui ne fût pas faite pour gâter ses enfants, c'est moi. Le mot même de *gâter* m'inspire une sorte de répulsion. Il dit si bien ce qu'il veut dire ! il exprime si bien ce qu'il est, c'est-à-dire destructeur, corrupteur, démoralisateur ! Ah ! si j'avais eu une petite fille ingambe et alerte, mon ambition eût été d'en faire la petite servante volontaire de tout le monde. Je ne sais pas de plus aimable nom que celui de serviabilité, et je n'en sais pas d'image plus charmante qu'une jeune fille. Ce clair regard saisissant au vol les désirs de chacun, ces membres souples s'élançant aussitôt pour y satisfaire, forment un spectacle délicieux ; c'est une qualité qui devient une grâce ; mais demandez donc à un pauvre être qui a besoin de tout le monde, de s'oublier pour tout le monde ! Nous nous sommes donc mis à ses ordres ; nous sommes ses bras et ses jambes. Quant à ses frères...

— Ne plaignez pas ses frères ! repris-je vivement. Ses frères apprennent auprès d'elle des qualités qu'ils n'auraient peut-être jamais eues sans elle !

Je les suis ! je les vois ! Comme ils sont dévoués, empressés, attentifs !

— Oui ! me dit la mère en souriant à demi, elle leur enseigne l'abnégation..... mais avec son égoïsme ! Oh ! tenez, ajouta-t-elle, voilà le terrible mot lâché ! voilà ma grande crainte ! Depuis trois ans, qu'est-ce qui a été le centre, le pivot de toute notre vie ? Ce petit genou. Tout tourne autour de ce petit genou ! voyages, séjours à la campagne, emploi des journées, des soirées, tout dépend de ce petit genou ! Il règle tout ! il modifie tout ! Eh bien, comment voulez-vous qu'une enfant voie pendant trois ans, quatre ans peut-être, tout le monde se subordonner à elle, et n'y prenne pas l'habitude du plus odieux des vices, la personnalité ? »

La pauvre mère s'arrêta alors, et ses yeux se remplirent de larmes. Je lui pris la main et je lui dis : « Laissez-la guérir et vous verrez ! L'égoïsme d'aujourd'hui deviendra demain du dévouement, de la reconnaissance, de la tendresse, de l'abnégation. Aujourd'hui elle use et abuse de vous, c'est dans la nature ! Elle ne se rend pas compte de ce que vous faites pour elle, c'est dans le cœur humain ! mais plus tard, l'âge et la guérison étant venus, peu à peu se réveilleront en elle, pour la transformer, ces trois années de dévouement de votre part. Alors, chacun des sacrifices dont elle a été l'objet, chacune des privations dont elle a été la cause, chacun des soins dont elle a été le but lui apparaîtront dans toute leur beauté et lui rempliront le cœur de gratitude, d'attendrissement et d'adoration ! Soyez-en certaine, madame, la jeune fille payera les dettes de la petite fille, et la jeune mère les payera encore mieux !

Oh! comme elle parlera souvent à ses enfants de ce *temps-là!* comme, au nom de ce *temps-là*... aux récits de ce *temps-là,* elle leur apprendra à vous connaître et à vous aimer! Madame, madame, je vous le dis en vérité, ce petit genou a déjà fait bien des choses en ce monde; il a fortifié le cœur de celle à qui il appartient; il a uni par des liens indissolubles la sœur et les frères, la fille et les parents. Eh bien, son rôle n'est pas fini... La maladie aura cessé depuis longtemps que ses bienfaits dureront encore! Vous en arriverez un jour à le bénir! »

La mère resta un moment silencieuse.

« Vos paroles m'ont émue, me dit-elle, elles m'ont fait du bien. Je voudrais vous en remercier. Comment y mieux réussir qu'en vous annonçant une bonne nouvelle pour ce petit genou? Mon cher médecin, qui s'associe à toutes nos angoisses, et que ce petit genou a bien souvent empêché de dormir, lui aussi, a fait cinquante lieues pour venir voir sa malade.

— N'est-ce pas lui que j'ai rencontré avec vous ce matin?

— Précisément. Eh bien, il est beaucoup plus content. Jamais aucun séjour de bains de mer ne nous a été aussi favorable. Est-ce l'influence de ces beaux arbres dominant la côte? est-ce l'action de l'air de mer, tamisé par les grands végétaux, comme dit notre ami? Je ne sais, mais le retour à la santé est visible. Demain nous faisons une première tentative, une première épreuve.

— Quelle est-elle?

— Venez à dix heures sur la plage, et vous le verrez. »

Le lendemain, j'arrivai à l'heure dite. Qu'est-ce que je vois! la petite fille debout... entendons-nous, debout sur deux petites béquilles, et s'essayant à marcher ainsi sur le sable. La mère suivait tous ses mouvements avec terreur.

« Vous voyez! me dit-elle, notre admirable ami, dans sa paternelle sollicitude, ne veut arriver à la liberté des mouvements que par degrés; mais enfin, c'est le premier degré. Pourtant, le croiriez-vous? Quand je l'ai vue ainsi posée sur ses deux petites béquilles, mon cœur s'est serré! Jusqu'ici elle n'était que malade; elle m'est apparue alors comme infirme. Les béquilles, c'est le signe...

— C'est le signe de la liberté, répliquai-je vivement. Ne regardez pas l'instrument, voyez l'usage qu'elle en fait. La voilà sortie d'esclavage! Comme elle se meut déjà avec grâce, avec souplesse, avec ivresse! Elle va reprendre possession du monde! Elle va refaire connaissance avec tout ce qu'elle n'apercevait que de loin! Elle va toucher! saisir! cueillir! respirer! Regardez-la! regardez-la! On dirait que tous ses sens lui reviennent à la fois! Quelle joie d'aller à chacun des petits rochers de la côte... et d'y aller toute seule! Comprenez-vous? toute seule, sans personne qui la pousse! sans personne qui la porte! Elle est redevenue maîtresse d'elle-même. Allons, je la baptise la petite fée Béquillette.

— Oh! le joli nom! s'écria l'enfant, qui s'était rapprochée de nous; je ne veux plus qu'on m'appelle autrement.

— Eh bien! petite fée, lui dis-je en riant, je vous apprendrai à vous servir de vos béquilles.

— Comment donc?

— Vous le verrez.

— Quand?

— Demain à dîner. »

En effet, le lendemain réunissait les deux familles dans notre très modeste logis. C'était un dîner d'adieu.

Nous partions. La petite fille m'adressait, pendant tout le temps du dîner, des regards d'intelligence, des regards de complice. Le dessert venu : « Par la vertu de mes béquilles, dit-elle, j'ordonne à maman de regarder dans sa poche !

— Qu'est-ce que ce paquet si bien enveloppé? dit la mère. Oh ! ce joli petit sécateur que j'avais admiré il y a trois jours à Vannes ! Mon voisin ! mon voisin ! ajouta-t-elle en me tendant la main, c'est un abus de confiance.

— Je n'y suis pour rien ! c'est la petite fée Béquillette qui a enjoint au marchand de vous l'envoyer...

— Silence !... reprit l'enfant. Par la vertu de mes béquilles, j'ordonne à mes deux frères d'aller chercher leurs chapeaux.

— Oh ! le joli porte-crayon ! Oh ! le joli petit portefeuille !... »

Les deux garçons accourent à moi pour m'embrasser.

« Je ne le mérite pas !... c'est la petite fée Béquillette !

— Silence !... Par la vertu de mes béquilles, j'ordonne que maman nous donne tous les jours pour dessert une bonne crème au café comme celle-ci ! »

Vous entendez d'ici les éclats de rire, les bravos !

D'autant plus que c'est à elle toute seule qu'elle avait imaginé cette dernière injonction.

« Eh bien! mon voisin, vous avez fait là de belle besogne! me dit la mère. Désormais, elle va se passer toutes ses fantaisies! et par la vertu de ses béquilles...

— Par la vertu de ses béquilles, madame, elle en arrivera bientôt à se passer de béquilles!... Cet hiver, quand j'irai frapper à votre porte à Paris, car vous me le permettez, n'est-ce pas? je compte bien voir les petites béquilles suspendues en *ex voto* à côté de son lit! Et, au printemps, par la vertu de ses béquilles, il lui arrivera, si vous le permettez, un joli bouquet pour son premier bal d'enfants, et je l'invite pour la première contredanse!

— Elle! danser! me dit la mère. Oh! j'en mourrais de joie!... »

La pauvre mère s'arrêta tout émue.

Je partis, moi, le lendemain. C'était le 1er septembre. Plusieurs mois se sont écoulés depuis; la petite fée va toujours de mieux en mieux. Comme j'attends le printemps avec impatience! Et, en l'attendant, j'envoie ce petit récit au *Magasin d'éducation*, ou plutôt je l'envoie aux lectrices de tout âge; plus d'une famille est frappée du même chagrin; plus d'une mère est en proie à la même inquiétude; plus d'une enfant est soumise à la même épreuve! Bénies seraient ces pages si elles donnaient un peu de courage aux enfants, un peu d'espérance aux mères.

JEAN PRIÉ

A M. le comte d'Esgrigny.

Ce qui m'a le plus frappé dans mon séjour en Bretagne, ce n'est ni le charme tout italien de la plage du Pouliguen, ni l'âpre beauté des rochers de la grand'côte, ni la pittoresque originalité des coutumes du bourg de Batz, ni la douceur des dunes toutes couvertes de giroflées et d'œillets, ni la grandeur historique des murailles de Guérande, ni l'éclat mélancolique des marais salants au coucher du soleil... c'est... c'est la vue d'un pauvre cordonnier de village, nommé Jean Prié. Oui, un cordonnier, un vrai cordonnier, qui fait des souliers, qui vit de faire des souliers, qui fait très bien les souliers, et, si humble que soit cette vie, le récit n'en paraîtra, je crois, ni sans intérêt ni sans utilité.

Il est fils de pauvres paysans. Il a trente-sept ans. Il a pris son métier comme gagne-pain; mais, dès sa première jeunesse, il essaya d'unir en lui l'artiste à l'artisan et se livra ardemment à la musique. Malheureusement la voix, les maîtres, les études lui firent défaut, et il retomba dans son pauvre atelier, en face de son rude établi, avec son tablier de cuir, son tranchet et son fil enduit de poix. Cependant le rêve habitait toujours cette tête. Un jour, le maire du Pouliguen, le comte d'E..., homme d'esprit, de cœur et de plus conchyliologiste fort distingué, se trouvant en rapport avec

Prié pour affaire de chaussures, fut frappé du tour d'esprit de ce très modeste artisan. Comment lui vint-il en idée de lui montrer sa belle collection de coquilles, de lui en donner quelques-unes, de l'encourager à en ramasser à son tour?... Je ne le sais, si ce n'est qu'au fond de tout collectionneur il y a forcément un missionnaire; qu'un goût passionné pour n'importe quoi vous souffle le feu sacré du prosélytisme, et que, Dieu merci! la contagion du bien n'est pas moins active que celle du mal. Quoi qu'il en soit, sous le coup de cette parole amie, s'ouvre devant l'imagination de Prié un monde nouveau, le monde de la nature! Le voilà qui, chaque dimanche, après la messe entendue (car, en fidèle Breton, il est resté fort bon catholique), le voilà qui part à six heures du matin, à pied, avec sa boîte de naturaliste en bandoulière. Tous ses camarades se moquent de lui. « Passer ton dimanche à ramasser de petits cailloux, au lieu de te reposer, de danser des rondes, de chanter avec les jeunes filles, de boire et de jaser sous les pins avec une bonne bouteille de bière en face de soi, et une bonne pipe à la bouche... Tu es fou!.. » Les enfants mêmes le raillent. Que lui importe! Il s'en va en quête et en conquête. Il parcourt à grands pas toutes les sinuosités de la côte depuis le Croisic jusqu'à Pornichet, heureux comme un roi, chantant à plein gosier, aspirant à pleins poumons la brise de mer, frappant sur les rochers avec sa canne en signe d'allégresse, et revenant le soir, harassé mais ravi, délassé par cette bonne fatigue en plein air du dur travail de la semaine, tout chargé enfin de dépouilles opimes. Mais, une fois ces richesses étalées

sur une table, qu'en faire? les regarder, les nettoyer, les ranger? grand plaisir sans doute! mais Prié voudrait plus, il voudrait les connaître. L'idée confuse de la science se fait jour dans cet esprit inculte. Voir, c'est bien ; avoir, c'est beaucoup ; savoir, c'est mieux. Comment apprendre? comment, sans maître, sans guides, sans livres, se retrouver dans ce dédale des productions maritimes? comment arriver à ce qui fait l'ambition, l'étude et parfois le désespoir des plus grands savants, à une classification? comment faire descendre sur cet amas confus de coquilles, cette belle lumière qui seule éclaire et féconde tout, l'ordre? Prié sent, devine que son plaisir ne sera complet que s'il est durable, et ne sera durable que s'il devient une étude. Mais quel problème pour un pauvre ouvrier! Il alla trouver le comte d'E... non sans hésitation, car un des caractères de cette bonne race bretonne, c'est la réserve et la fierté; il y alla pourtant, mais sans oser exprimer son désir, et se contentant, pour tout langage, d'étaler sa récolte devant son bienfaiteur, et de lever vers lui des regards interrogateurs et attendris qui semblaient dire : « Donnez-moi une leçon!... » M. d'E... le comprit; il lui prêta quelques livres; il lui apprit à les lire; il le mit en rapport avec un savant distingué que le hasard avait amené au Pouliguen, et aujourd'hui, à force de persévérance et de bons conseils, Prié possède une collection à lui, conquise par lui, classée méthodiquement par lui!... C'est un conchyliologiste! mais, ne l'oubliez pas, un conchyliologiste cordonnier; et là se montre un des traits les plus caractéristiques de cette forte nature.

Tout est mode dans ce monde. Prié est devenu à la mode au Pouliguen. Pas un voyageur un peu éminent à qui on ne présente Prié! Pas un collectionneur de coquillages qui ne prenne, le dimanche, Prié pour compagnon de ses promenades. Enfin, pendant mon séjour, on organisa au profit des pauvres un concert où figuraient parmi les exécutants quelques-uns de plus grands noms de France, car le Pouliguen est une station de bains de mer tout à fait aristocratique. Eh bien, Prié, qui se souvient de ses premières études musicales, a été invité à faire sa partie dans les chœurs, et tous les jeunes gens de grande famille lui donnaient la main et le traitaient en ami. Mais cette amitié ne rendait Prié ni orgueilleux, ni humble; il en est touché, il n'en est pas vain. En face de ces personnages si considérables à ses yeux, — songez que nous sommes en Bretagne, dans un pays où le sentiment de la hiérarchie règne encore dans les mœurs, — Prié demeure dans une attitude respectueuse et reconnaissante qui n'a rien de servile; sous la gratitude de l'ouvrier, persiste en lui la dignité de l'homme, sans qu'à son tour cette dignité enlève rien à la déférence et, ce qui est plus remarquable, à la ponctualité de l'ouvrier. Les personnes titrées l'appellent mon ami; soit! Il fait des souliers pour ses amis, et personne ne les fait mieux, ne les vend à un prix plus modéré et ne les livre plus exactement. Cet homme a trouvé l'art de s'élever très au-dessus de sa position, et de rester toujours à sa place.

Ce n'est pas tout, et nous allons le voir faire un pas de plus, s'élever d'un degré de plus dans le monde de l'intelligence. Il y a une grande difficulté

dans sa vie. Comment accorder ensemble son goût et son état? comment satisfaire aux entraînements de l'un et aux devoirs de l'autre? comment, avec son gain d'artisan, suffire à ses dépenses de savant? Sa famille, il est vrai, est peu nombreuse : il n'a que sa femme, qui l'aide dans son métier, et il commence même à la dresser à la chasse aux mollusques; mais d'autres êtres sont à sa charge, des êtres qu'il faut soigner, loger, entretenir, ce sont ses coquilles. Il a besoin de livres pour apprendre à les distinguer, d'armoires pour les serrer, de place pour mettre ses armoires; or, les livres, la place, les armoires, tout cela, c'est de l'argent et du temps. Le temps, il le prend sur ses nuits: mais l'argent, où en trouver avec un salaire qui ne suffit qu'à ses besoins? La Fontaine a dit : *nécessité l'ingénieuse;* il aurait bien pu en dire autant de la passion. Prié a donc imaginé d'appeler au secours de son goût intellectuel son adresse de main. Il a tiré de son amour pour la science, une industrie qu'il a chargée de satisfaire cet amour. Voici comment : la côte de Bretagne abonde en crustacés de toutes sortes; les homards, les crevettes, les crabes y pullulent. Frappé de cette richesse, Prié s'est mis en tête de préparer des crustacés pour les cabinets d'histoire naturelle. Tous les ornithologistes sont plus ou moins empailleurs; pourquoi les conchyliologistes ne le seraient-ils pas? Seulement, les difficultés abondaient pour lui. D'abord, le maniement des substances qui entrent dans tout embaumement est redoutable et demande de l'expérience et de la science. Puis l'empailleur n'est pas un pur manœuvre; son adresse est un talent; il ne se borne

pas à remplacer les organes intérieurs par du coton, et les yeux par de petits morceaux de verre; il lui faut rendre les attitudes, les habitudes des animaux qu'il reproduit; un animal empaillé est un être mort qui doit avoir l'air d'un être vivant. Eh bien, Prié, à force de patience, d'essais, de travail, s'est élevé à ce rôle d'artiste; ses animaux vivent; sous ses doigts la carapace du homard retrouve tout l'éclat vernissé de ses couleurs; la crevette renaît avec toute la vivacité de ses attitudes et la gracilité élégante de ses membres! Son succès enfin a été si complet que pendant mon séjour au Pouliguen, un savant qui s'est intéressé à lui, lui a fait vendre toute sa collection de crustacés au musée de Nantes! Quelle joie! gagner de l'argent autrement qu'à faire des souliers! Tirer de ses dix doigts une œuvre d'art qu'on lui paye! Il est vrai qu'on ne la lui a pas payée bien cher; le gain n'est pas considérable; n'importe, il lui suffira pour réaliser son rêve, car il en a un; il a son château en Espagne! Qu'est ce donc? De quitter son métier et de se vouer tout entier à la science? Non! il n'aspire pas si haut! D'entrer comme gardien de collections dans un musée? Ah! bon Dieu! sa visée n'est guère, grâce au ciel, à devenir esclave, et à se changer en un rouage administratif. Et la liberté! et l'air de la mer! et les courses sur la côte! et l'espoir de trouver quelque mollusque inconnu, de le nommer peut-être! Il aimerait mieux mourir que de renoncer à tout cela! Son ambition est beaucoup plus modeste, son rêve beaucoup plus proportionné à son goût, son désir beaucoup plus à sa portée. Cette ambition, ce château en Espagne, c'est d'avoir une fenêtre! Une

fenêtre!... A quoi bon? Le voici : Prié, ne pouvant pas faire ses préparations de crustacés dans sa boutique, a affecté à ce travail un petit fournil situé au fond du carré de jardin qui complète son logement; mais ce fournil a un grand défaut pour un laboratoire : on n'y voit pas clair; le jour n'y entre que par la porte... quand la porte est ouverte, de façon que Prié ne peut travailler qu'en ouvrant la porte; et voilà les jours d'hiver, les jours de neige, les jours de glace, les jours de pluie, rayés du nombre des jours de travail. Mais grâce à son gain inespéré, il va donc enfin pouvoir se donner une fenêtre! Ses premiers homards l'aideront à en empailler d'autres. Seulement, le pauvre homme ne se rend pas compte de ce qui va lui arriver; il ne se doute pas que la clarté du jour, une fois introduite dans son laboratoire, lui montrera ce qui y manque. Or il y manque à peu près tout. Il n'y a guère que les quatre murs! Et quels murs! Après l'avoir éclairé, il va donc falloir l'approprier, le meubler. Eh bien, tant mieux!... Il travaillera pour orner son sanctuaire. Chaque ustensile de plus sera une conquête et une joie de plus. Et fiez-vous-en à son incroyable adresse pour tirer quelque chose de tout, et tirer tout de rien. J'en ai eu la preuve, le jour de mon départ; car je n'ai guère passé de jour au Pouliguen sans découvrir quelque chose d'intéressant dans ce beau type d'ouvrier.

Prié nous avait accompagnés et guidés un dimanche dans une promenade conchyliologique; personne qui ne devienne ramasseur de coquilles sur les bords de la mer. Je voulais reconnaître sa peine. Lui offrir de l'argent? J'aurais craint de

le blesser. Lui donner un souvenir littéraire? Quel plaisir en eût-il tiré? J'eus recours à un mode de payement qui le charma. Tout le monde connaît la passion des Parisiennes pour les tables. Entrez à Paris, dans le salon d'une femme du monde, vous avez mille peines à naviguer au milieu de cet archipel où s'élèvent comme autant d'îlots, comme autant de récifs, des tables à ouvrage, des tables à écrire, des tables à dessiner, des tables chargées d'albums, de livres et de fleurs! Une Parisienne ne regarde un appartement comme sien, que quand elle l'a ainsi estampillé de tous ses goûts; c'est sa signature. Notre installation dans un chalet du Pouliguen amena donc nécessairement l'achat de quatre tables de bois blanc, qui, sous les doigts de la maîtresse de la maison et grâce à quelques tapis improvisés, se métamorphosèrent en étagères, en jardinières et en bureaux à écrire. Mais le jour de notre départ, grand embarras! Que faire de ces quatre tables? Donnons-les à Prié! s'écrie l'un de nous. Aussitôt fait que dit. Mais ce que rien ne peut rendre, c'est l'enchantement, c'est l'exaltation de ce brave homme en face de ces quatre tables. En cinq minutes, il les avait transformées par la pensée; il en désassemblait d'avance toutes les parties, pour les recomposer! Il en meublait tout son laboratoire, il en faisait des casiers, des armoires, des tabourets de travail; si bien que, touché de sa joie, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Savez-vous, Prié, ce qui me frappe le plus en vous depuis que je vous connais? C'est votre faculté de tirer du bonheur de toute chose; vous êtes un être rare, vous semblez heureux de votre condition! — Moi, monsieur, s'écria-t-il en

me pressant fortement les mains, je suis le plus heureux homme du monde! »

Je m'arrête à ce mot. Il dit tout. De quoi ce pauvre cordonnier était-il heureux? D'un peu de lumière descendue sur lui, grâce à une main amie. Que le maire du Pouliguen n'eût pas rencontré Prié, ou que, l'ayant rencontré, il ne l'eût pas deviné, l'artisan s'éteignait tristement dans l'ignorance et dans l'ennui. Eh bien, il y a en France des milliers de Prié qui s'éteignent, faute d'un rayon de lumière! Tandis que nous, classes privilégiées, nous multiplions les ingénieuses méthodes d'éducation pour éveiller chez nos enfants l'appétit de l'intelligence et leur rendre l'instruction facile et agréable, il y a dans le peuple des milliers d'esprits qui ont faim, qui meurent de faim, et qui n'attendent pour naître au sain et fécond bonheur de l'intelligence, qu'un encouragement, qu'un mot, que le don d'une coquille.

On s'est émerveillé de la richesse monétaire de la France, on s'est ému de tout ce que supposait de travail, d'économie, de capital amoncelé, ces milliards affluant tout à coup dans les caisses de l'État à l'appel de l'emprunt et au cri de la charité!... Mais imaginez-vous bien que les têtes en France sont cent fois plus riches que les bourses! Sachez bien qu'il y a dans vos provinces, dans vos campagnes, plus de facultés intellectuelles, enfouies et inactives, que de vieux louis au fond des antiques armoires ou des grossiers bas de laine! Le capital improductif qui dort dans les cerveaux français dépasse cent fois, non seulement ce trésor métallique qui a étonné le monde, mais cette puissance productrice qui jaillit comme par enchantement en moissons et en ven-

danges sur nos coteaux et dans nos plaines! Seulement, que faites-vous pour fertiliser le sol? Vous le labourez. Eh bien, labourez donc aussi le fonds de terre de l'esprit! Défrichez-le donc, législateurs! Ensemencez-le donc, hommes d'État, et vous verrez ce qu'il vous rendra!... J'entends souvent dire que le peuple français est ingouvernable! Dites donc ingouverné! Depuis cinq ans, vous êtes-vous adressés à lui une seule fois sans qu'il répondît à l'appel? Vous lui avez demandé de l'argent, il vous en a donné; de la patience et de la persévérance, il vous en a donné; de l'ordre, de la discipline, de la soumission à la loi, il vous en a donné. Ce peuple, qu'on appelait dédaigneusement un peuple de cigales, s'est trouvé avoir toutes les vertus d'un peuple de fourmis! *Et nunc erudimini! nunc intelligite,* comme dit la Bible. Comprenez donc ce qu'il vous demande à son tour, ce que vous lui devez, et ce que vous vous devez à vous-mêmes. Expropriez-le de son ignorance, pour cause d'utilité publique!

Nous voilà bien loin, ce semble, de notre pauvre cordonnier de village!... Hélas! non! car bien des années s'écouleront, je le crains, avant que tombe d'en haut sur notre terre de France une manne assez abondante pour nourrir et féconder tout ce qu'elle renferme de bonnes semences! D'ici là, et en attendant, mettons-nous tous individuellement à la besogne! Imitons le maire du Pouliguen! Cherchons autour de nous quelque Jean Prié à susciter et à guider!... Que chacun, enfin, mette au rang de ses premiers devoirs ce but si facile et si beau à atteindre : faire éclore une âme! Croyez-le bien, c'est la meilleure manière de refaire la France. Nous

serions une nation bien puissante le jour où l'on pourrait dire de nous dans le sens rigoureux du mot : La France est un pays qui compte trente millions d'âmes.

Je puis ajouter à ce chapitre un bienheureux post-scriptum. Publiées il y a deux ans dans *le Temps*, ces pages attirèrent sur Prié l'attention et la sympathie du ministère de l'instruction publique ; une gratification lui permit d'étendre ses travaux, et Jean Prié a aujourd'hui une petite maison à lui et une vitrine de crustacés à l'Exposition universelle.

VOYAGE SCIENTIFIQUE

D'UN IGNORANT AUTOUR DE SA CHAMBRE

A M. Victor Hart.

PREMIER FRAGMENT

« Père, quand partons-nous pour le voyage que tu m'as promis?

— Dans un quart d'heure.

— Dans un quart d'heure? et nos préparatifs?

— Ils sont faits.

— Tu as demandé la voiture?

— Nous ne prenons pas de voiture.

— Mais nos bagages?

— Nous ne prenons pas de bagages.

— Où allons-nous donc?

— Nous n'allons nulle part.

— Comment! nulle part?

— Nous ne sortons pas de la maison.

— Pas de la maison?

— Pas même de notre chaise. Notre voyage est un *voyage assis.*

— Tu veux te moquer de moi, père.

— Du tout, lève les yeux, regarde autour de toi, nous sommes en route.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Que c'est dans cette chambre, autour de cette chambre, que nous allons voyager.

— Il n'y a rien à voir dans cette chambre, nous connaissons tout ce qui s'y trouve.

— Ah! tu crois cela! Eh bien, tu n'en connais rien du tout.

— Mais pourtant...

— L'Évangile a dit un mot que je me répète souvent: *Habent oculos et non vident.* Ils ont des yeux et ils ne voient pas. C'est notre fait à tous. Nous vivons au milieu de merveilles que nous ne regardons pas. L'habitude de les voir nous empêche de les voir. Nous entreprenons des voyages lointains, pour aller admirer ce qui est à deux ou trois mille lieues, et nous ne nous rendons pas compte que nous avons là, sous nos yeux, sous notre main, les prodiges les plus intéressants et les plus inexplicables.

— Vraiment?

— Tous nous pourrions jouer à domicile l'intéressant rôle d'Œdipe, car nos maisons sont pleines de sphinx; seulement, nous ne les interrogeons pas.

Je veux les interroger avec toi, et je te promets que, sans franchir le seuil de cette porte, je t'arracherai autant d'exclamations de surprise et d'enthousiasme que si nous parcourions l'Auvergne et les Pyrénées.

— Commençons, père! commençons!

— Soit! Seulement, rappelle-toi que c'est un voyage scientifique et que je suis un ignorant. Ce que je vais te dire, je l'ai appris pour te le dire. Ne t'étonne donc pas si je m'arrête quelquefois en route, ou si je fais l'école buissonnière.

— Allons! partons!

— Par où commencerons-nous? Irons-nous à droite? irons-nous à gauche?

— Ah! je suis sûr, dit l'enfant avec impatience, que tu sais bien où tu veux aller.

— C'est peut-être vrai. Qu'allons-nous regarder d'abord? Ces vases dorés? Non, c'est trop riche. Ces tapis? Non, c'est trop rare. Cette cheminée? Non, les foyers sont trop souvent vides; il y a trop de gens qui n'ont pas de bois pour les remplir.

— Quoi donc? quoi?

— Je veux quelque chose de très commun et de très utile, quelque chose dont Dieu ait répandu partout la matière et qu'on ramasse en se baissant, quelque chose dont personne ne pourrait se passer et dont heureusement personne ne se passe; un trésor qui aide à la santé, à la beauté, à l'intelligence, qui, par une admirable transformation, se trouve à la fois et toujours à sa place, dans les fermes et dans les palais, qui coûte des sommes énormes et qui ne coûte rien, qui est brillant comme le papillon après avoir été obscur comme la chrysalide...

— Qu'est-ce donc, père ? qu'est-ce donc?

— Qui se mêle à tous les actes de notre vie, à nos repas, à notre travail, à nos plaisirs, qui sert à la jeunesse pour se parer, à la vieillesse pour se conduire...

— Qu'est-ce donc, père? dis-le-moi? »

En prononçant ces mots, l'enfant fit un mouvement et alla frapper de sa petite main une carafe qui tomba et se brisa...

« Tu as mis le doigt dessus, lui dis-je en riant; c'est le verre.

— Comment! le verre est tout cela?

— Bien plus que tout cela. Tiens! veux-tu voir un spectacle admirable?

— Oui.

— Eh bien, regarde-toi quand tu es assis à une fenêtre et que tu écris pendant un orage.

— Je suis un beau spectacle?

— Il n'y en a pas de plus beau. Au dehors, un trouble effroyable! Le vent souffle, la pluie tombe, les arbres les plus vigoureux plient, la masse des flots se soulève, c'est comme une convulsion de la puissante nature. En dedans de ta fenêtre, quelle tranquillité! Tu es un être bien petit, bien chétif, et tu travailles dans ce terrible désordre sans que rien t'interrompe dans ton occupation! Le papier sur lequel tu écris est immobile; ta plume, ta plume si légère, ne tremble même pas entre tes doigts. Or, qui te sépare de cette affreuse tourmente? Quel est ce tout-puissant rempart? Une feuille si mince que le papier ne l'est pas davantage, si fragile que le moindre choc peut la briser, si invisible, pour ainsi dire, que l'oiseau enfermé dans la chambre va s'y heurter, croyant que c'est encore de l'air;

et qu'est-ce que cette feuille? Une feuille de verre.

— Je n'avais jamais pensé à cela.

— Tu le vois, la conquête du verre, c'est la conquête du jour. Grâce au verre, nous disposons de l'air libre, en maîtres, nous décomposons ses éléments, nous en faisons deux parts; écartant ce qui pourrait nous y nuire, le vent, la pluie, le froid, les intempéries, nous emparant de ce qui nous est utile, la clarté. Grâce au verre, la clarté devient entre nos mains comme un serviteur docile, que nous introduisons dans nos appartements, à la place, dans la mesure, sous la forme qui nous plaît. Voulons-nous un jour mystérieux? avons-nous besoin de voir sans être vus? le verre dépoli ne laisse passer que la lumière sans le soleil, et nous cache en nous éclairant. Désirons-nous que cette lumière entre dans notre logis, avec toutes les couleurs de la plus riche palette? Nous changeons nos vitres en vitraux.

— C'est vrai.

— Attends! nous ne sommes qu'au début. C'est dans le verre que nous conservons nos vins, c'est dans du verre que nous les buvons; les fleurs qui ornent nos appartements fleurissent dans du verre; le verre défend nos pendules sur nos cheminées, nos montres dans nos poches, nos gravures sur nos murailles; les thermomètres sont en verre, les baromètres sont en verre; sans verre, pas d'instruments de chimie, de physique! Et ces lustres qui, par l'étincelant éclat des reflets, font mille bougies avec une bougie! et ces lentilles qui, dérobant au soleil sa chaleur, le forcent à brûler comme s'il était voisin de nous, et changent en un foyer ce qui tout à l'heure était un flambeau! et le prisme qui nous livre les

éléments mêmes de la lumière! et les glaces, les glaces qui donnent à l'homme ce que Dieu lui avait presque refusé, le spectacle de sa propre personne; les glaces, qui nous font voir ce qui est derrière nous, ce qui est à côté de nous, et qui même, si on les écoutait, nous donneraient plus d'une utile leçon, en nous montrant les traces du temps sur notre visage! Ajoutons enfin que, par une singulière coïncidence, l'accroissement de l'industrie verrière donne la mesure des progrès de l'instruction publique. On a remarqué et prouvé par des chiffres que plus l'éducation pénètre dans les villages, plus l'impôt des portes et fenêtres augmente; beau rapport entre la lumière matérielle et la lumière morale. Votre intelligence s'ouvre, il faut que votre maison s'éclaire; voir, c'est savoir. »

L'enfant me regardait émerveillé, et voyant que je m'arrêtais : « Encore! s'écria-t-il, encore!

— Oui! encore! car je ne t'ai rien dit des trois plus grands bienfaits du verre.

— Quels sont-ils?

— Il y a une chose aussi belle que le jour, ce sont les yeux; il en est une plus horrible que la nuit, la cécité. Voir, c'est vivre, c'est posséder, c'est marcher, c'est se défendre; mais, hélas! de quelle façon voyons-nous? A vingt ans, nos yeux nous appartiennent complètement, et l'espace est à nous; mais peu à peu ce beau royaume qu'on appelle le monde nous échappe province à province; vient la vieillesse, qui nous mesure le nombre d'heures où nous pouvons le regarder; bientôt nous ne voyons plus qu'à trente pas, qu'à dix; ce caractère est trop fin, impossible de le lire; cet objet est trop éloigné, nous ne

le distinguons pas. Adieu les veillées du savant! ses organes font défaut à son génie; retourne ta toile, grand peintre, tu ne peux plus diriger ni suivre tes pinceaux; prends garde à toi, vieillard qui t'aventures dans la rue, cette voiture va t'écraser; pleurez, vous tous, artistes, riches, pauvres, ouvriers, la cécité s'avance! Pleurez!... A moins que quelque fée bienfaisante ne vienne par un miracle réparer l'ouvrage détruit de la nature... La fée est venue, un talisman est dans sa main, talisman grossier, dont le nom est vulgaire, dont la forme est commune, dont la matière est sans prix, mais qui est sublime cependant; sais-tu ce que c'est?

— Les lunettes! s'écria l'enfant.

— Précisément! Les lunettes. Tu entendras dire souvent : Ne prenez pas de lunettes! cela use les yeux. La vérité est précisément le contraire. Les lunettes ne prolongent pas seulement nos regards, elles conservent nos yeux. Lire avec difficulté, c'est lire avec effort; lire avec effort, c'est se fatiguer pour lire; se fatiguer, c'est s'user. Sais-tu à quoi je compare les lunettes? Aux mères des petits oiseaux, qui triturent et broient le grain, pour n'offrir qu'une nourriture facile aux organes délicats de leurs petits. Eh bien, les lunettes facilitent à nos pauvres yeux la digestion de la lumière, en faisant pour notre vieille prunelle ce qu'elle ne peut plus faire, en rassemblant les rayons épars, en les réunissant en faisceau, et en les faisant pénétrer ainsi condensés dans notre pupille : c'est exactement le rôle des mères oiseaux. Ayant affaire à des estomacs délicats, elles modifient la nourriture pour leur rendre la besogne plus aisée.

— Oh! que c'est amusant! Je ne comprends pourtant pas complètement tout ce que tu me dis; mais...

— Tu le comprendras plus tard, c'est ce que je veux. Tout cela va fermenter dans ta tête; tu interrogeras, tu observeras, tu réfléchiras, mon but sera atteint. Mais continuons! Nous devons au verre une autre conquête aussi belle que les lunettes.

— Laquelle donc?

— Les lorgnettes.

— Quelle différence y a-t-il entre les lorgnettes et les lunettes?

— Tu vas en juger toi-même. Prends ma lorgnette sur ma table, et regarde le clocher qui est à un quart de lieue d'ici. »

L'enfant prit la lorgnette.

« Y es-tu?

— Oui.

— Eh bien, vois-tu ce clocher plus clairement qu'avec les yeux?

— Bien plus clairement.

— Tel est l'effet des lorgnettes. Elles rapprochent les objets éloignés, tandis que les lunettes servent surtout à éclaircir les objets rapprochés.

— Père, qui a inventé les lunettes?

— On l'ignore.

— Et les lorgnettes?

— Un enfant!

— Un petit enfant?

— Un enfant de ton âge. Vers l'année 1600, dans une ville de Hollande, à Alcmaër, vivait un fabricant lunetier, nommé Jacob Metzu. Son fils courait dans la boutique, jouant avec les verres, essayant

les lunettes, et, quoique toujours réprimandé, recommençait toujours... Il y a encore des enfants comme celui-là, n'est-ce pas? Un jour qu'il tenait à la main deux verres, l'un bombé, l'autre creux, par amusement ou par hasard, il approche le verre concave de son œil et éloigne un peu le verre convexe, afin de voir à travers les deux. Quelle est sa surprise! des objets éloignés, et que leur éloignement rapetissait ou obscurcissait pour lui, lui apparaissent clairs, grands, distincts. Il court à son père et lui fait part de cette merveille. Metzu examine, répète l'expérience, la trouve exacte, construit des tubes où ces deux verres sont placés à distance, et les lunettes astronomiques sont créées; et dix ans plus tard le grand Galilée, à l'aide de cet instrument, publie sous le titre magnifique de *Messager céleste*, « *Nuncius sidereus* », un livre qui rapportait effectivement des nouvelles de l'immensité! Oui, c'en est fait, l'homme est installé dans l'infini! Le ciel s'ouvre à ses yeux, et, en s'ouvrant, se peuple; les étoiles deviennent des soleils, les soleils des flambeaux d'univers inconnus; nébuleuses, germes de mondes, débris de mondes, astres se formant comme des créatures et se détruisant comme elles, groupes de planètes, groupes de groupes roulant et s'entre-croisant dans l'espace en ellipses harmonieuses et réglées, toute la création apparaît soudain à l'homme à travers ce petit morceau de verre; et l'homme, l'œil attaché sur ce spectacle, l'oreille ouverte au bruit lointain de ces célestes concerts, l'homme sent éclater dans son âme toute une existence nouvelle. Car ce qui importe le plus dans l'astronomie, ce n'est pas de savoir si Jupiter est

plus ou moins aplati sur ses pôles, si les montagnes de la lune ont quelques mètres de moins que le Righi : le vrai fond de cette admirable science, c'est son action sur nos cœurs et notre vie, c'est la place qu'elle nous donne dans la création, c'est l'anéantissement de notre orgueil humain devant tant d'univers plus grands que le nôtre et faits comme le nôtre ; c'est enfin cette porte ouverte sur notre destinée future... »

Je m'arrêtai à ce mot, en voyant mon fils me regarder. Je m'aperçus que je n'avais guère parlé pour lui, et pourtant l'examen rapide de sa figure m'empêcha de me repentir de ce que j'avais dit. Tout n'était pas étonnement sur ses traits ; ces mots d'infini et d'immensité avaient jeté sur son visage un peu pâle une sorte d'effroi intelligent : il n'avait pas compris, mais il avait senti. Avec le temps, les sensations de l'enfant deviendront les idées de l'homme.

Nous gardâmes quelque temps le silence tous deux ; mais bientôt, poussé par ce génie de la curiosité, qui est presque une vertu chez l'enfant, il me dit : « Père, un et un ne font pas trois, n'est-ce pas?

— Non, sans doute, mais...

— Eh bien, alors, tu me dois encore une histoire, tu me dois encore une des merveilles du verre, car tu m'en as promis trois et tu ne m'as parlé que des lunettes et des lorgnettes.

— Ah ! ah ! répondis-je en riant, je crois qu'il ne sera pas bon d'être ton débiteur plus tard ; tu sauras te faire payer. Payons donc. Prends ce papier placé là sur ma table.

— Je l'ai.

— Ouvre-le et regarde ce qu'il renferme.

— Oh! le joli petit instrument! Qu'est-ce que c'est que cela?

— Quelque chose que j'ai encore acheté pour toi, hier, en allant à Paris. Oh! mon métier d'instituteur me coûte cher.

— Explique-moi...

— Patience! Tu vois que c'est un petit tube avec un verre.

— Oui.

— Place au-dessous ce petit morceau de cristal.

— C'est fait.

— Mets sur ce métal une gouttelette d'eau.

— Elle y est.

— Maintenant, regarde!

— Oh! que c'est drôle! Que de choses dans cette goutte d'eau!... des vers... des herbes...

— Que tu ne voyais pas avec ton œil. Eh bien, voilà le troisième bienfait du verre, c'est le microscope. Il nous rend visible l'invisible! Essayer de dire par quelle combinaison de verres convexes et de verres concaves l'art arrive à grossir ainsi les petits objets, ce serait aller au delà de mon savoir et de ta compréhension. Plus tard, dans le cours de tes études, ces problèmes s'éclairciront pour toi; mais dès aujourd'hui t'apparaît une merveille sensible, évidente. Le télescope t'avait lancé tout à l'heure dans l'infini de la grandeur, te voilà descendant avec le microscope dans l'infini de la petitesse; tu pâlissais devant l'incommensurable, pâlis devant l'imperceptible!... Cette goutte d'eau est peuplée. Ce brin d'herbe est une république vivante! ce grain de sable est un monde! La vie! encore la

vie ! partout la vie ! Et avec elle, visible et palpable, le doigt de Dieu ! Ajoute que ces découvertes ne satisfont pas seulement ta curiosité, n'émerveillent pas seulement ton esprit, n'élèvent pas seulement ton âme ; elles sont un bienfait pour ton corps ! Pas un seul de ces secrets où l'art de guérir n'ait trouvé un remède ! Il y a des maladies qui étaient incurables, il y a cinquante ans, et qu'on guérit aujourd'hui radicalement en quelques heures... Grâce à quoi ? grâce au verre !

— Mais alors... père, s'écria l'enfant, dis-moi donc ce que c'est que le verre !

— Une histoire qui n'est peut-être qu'une légende te répondra. Des marchands phéniciens s'arrêtent un soir sur le bord de la mer. Ils y préparent leur repas, et se couchent ensuite auprès de leur feu qui s'éteint. Au réveil, que trouvent-ils ? Des morceaux d'une matière inconnue et transparente. Qu'était-il arrivé ? Le sable, sous l'action du feu, s'était fondu ; en s'amalgamant avec la cendre, il avait produit des fragments de verre, et c'est de cette invention de hasard qu'est sortie une des plus admirables industries humaines.

— Raconte-la-moi.

— Tu peux bien dire, raconte-les-moi ; car l'industrie verrière renferme trois industries, aussi belles les unes que les autres.

— Quelles sont-elles ?

— La verrerie, la cristallerie, la glacerie. Commençons par la verrerie. J'ai été voir un atelier pour pouvoir te le décrire.

— Et tu m'y mèneras ?

— C'est pour t'y mener que j'y suis allé, et c'est

pour que tu aies plus de plaisir à y aller que je te le décris.

« Au milieu d'une vaste halle ouverte et traversée par le vent, s'élève un grand dôme d'argile : c'est le fourneau. Une fois allumé, il dure trois ans. Sur ce dôme, de distance en distance, sont percés de larges trous, par où l'œil plonge dans le four, quand il peut en supporter l'éclat ; la flamme, toute blanche, remplit ce four comme un liquide, et les parois intérieures ainsi que la voûte ruissellent d'une sorte de sueur brillante ; tout autour de ces parois, un banc circulaire ; sur ce banc, des vases en argile ; dans ces vases, une matière liquide et bouillonnante : c'est le sable en fusion, c'est le verre. Voilà pour le dedans du fourneau ; au dehors, près de l'ouverture de chacun des trous, debout, sur une sorte de tréteau d'environ cinq pieds de haut, une canne à la main, l'ouvrier en chemise. Son visage est rouge comme la fournaise même ; l'eau ruisselle sur son front et ses membres ; mais il garde l'apparence de la vigueur et de la santé dans cette atmosphère de cyclope, tant notre corps semble créé dans la prévision de nos inventions les plus hardies. Il s'approche du trou, et avec sa canne percée dans toute sa longueur comme un tube, il cueille (le mot est technique et charmant), il cueille dans un des vases, un peu de cette pâte épaisse et ignifiée, qui se teint, au jour, des mille couleurs charmantes de l'opale ; il applique ses lèvres sur la partie supérieure de la canne, et souffle avec force : aussitôt, comme une bulle de savon se gonfle à l'haleine d'un enfant, ce morceau de pâte rouge se dilate et s'arrondit, d'abord gros comme une

prune, puis comme une balle, puis comme une petite sphère, toujours plus mince à mesure qu'il devient plus gros, toujours plus clair à mesure qu'il devient plus mince. Le moment est critique; l'ouvrier, du haut de son tréteau, balançant au bout de sa canne ce globe de feu souple et élastique, le fait monter, descendre pour répartir partout également la matière; elle s'étire, elle s'étire, lorsque soudain, et comme par inspiration, ce semble, le travailleur lui imprime un vigoureux mouvement de rotation; et comme l'atelier est plein de travailleurs, vous voyez au-dessus de votre tête sept ou huit globes de feu décrivant autour de vous des cercles enflammés, et prêtant à cette salle un aspect fantastique et presque effrayant, oui, effrayant! Si ces sphères éclataient, si cette matière liquide et brûlante allait jaillir! Vous tremblez. Mais peu à peu les sphères s'allongent, et en s'allongeant pâlissent; vous voyez poindre autour de la partie supérieure de la canne, la couleur claire et transparente du verre, pendant que la pâte épaisse et rouge se réfugie à l'autre extrémité; et bientôt, au lieu du petit morceau de matière enflammée, cueillie devant vous il y a cinq minutes dans la fournaise, vous avez un manchon de verre mince, brillant, solide, translucide, et tout semblable à ces longs fourreaux de verre qui couvraient autrefois sur nos cheminées les vases de fleurs artificielles : c'est une véritable métamorphose. Telle est la verrerie; il ne s'agit plus, pour débiter ce manchon en carreaux, que de le fendre dans sa longueur, ce qui se fait avec un morceau de verre froid si le manchon est chaud, et avec un morceau de verre chaud si le manchon est

froid; puis on le transporte dans un four disposé exprès, où un feu égal et modéré le fait s'ouvrir, s'étendre, se déplier pour ainsi dire comme un rouleau de papier; et une fois aplati, il durcit tout doucement en vingt-quatre heures.

« A la cristallerie, maintenant.

« Dans la cristallerie, le spectacle est encore plus intéressant, parce que l'action et le pouvoir de l'homme y éclatent davantage, et que cette belle matière du verre en fusion s'y montre plus obéissante, plus maniable, plus féconde en transformations subites et charmantes. Entrons : même fourneau, mêmes ouvriers, même matière, sinon qu'elle est faite d'un sable plus choisi et mêlé d'un oxyde de plomb, qui lui communique la limpidité. Mais là-bas, c'est le souffle de l'homme qui crée; ici, c'est sa main. L'ouvrier est assis; au lieu d'un tréteau, un établi; au lieu d'une canne, un compas, des ciseaux, des pinces; on dirait un tourneur, c'en est un : il travaille le verre comme le tourneur travaille le bois. A-t-il besoin d'un huilier, d'un pot à crème, d'un verre à pied, il cueille un peu de cette belle pâte, et soudain vous la voyez sous le compas s'aplatir en base solide, s'élancer en col élégant, s'avancer en bec fin et aigu. Il lui faut une anse, l'ouvrier l'attache comme un ruban, et si elle est trop longue, il la coupe. Au lieu de façonner le cristal, veut-il le couler? une petite forme de fonte est là devant lui ouverte et attendant; il y jette une goutte de lave bouillante et la ferme; et quand, après une seconde, elle se rouvre, la lave est devenue salière, coupe à facettes, vase taillé comme à la main.

« Dans la glacerie, le spectacle se transforme encore, et s'agrandit en se transformant. Tout autour de l'atelier, vingt fours de vingt-deux pieds de profondeur ; au milieu, un vaste fourneau avec des creusets hauts de plusieurs pieds. On n'y cueille pas au bout d'une canne quelques gouttes de métal, il faut enlever les creusets tout entiers et abattre un pan du four pour qu'ils passent. Une main de fer va les saisir bouillonnants dans la fournaise ; une chaîne de fer les porte, et un chemin de fer les conduit jusque sur une large plaque de cuivre, où, versée d'un seul coup, l'éblouissante nappe de feu roule à flots épais, comme la lave sur la pente d'un volcan, et inonde tout le sable d'une lumière étrange et féerique.

Quand le verre à vitres est refroidi, le travail est achevé ; mais quand la glace est froide, le travail commence : elle est onduleuse, il faut l'égaliser ; elle est terne, il faut l'éclaircir ; elle est rude, il faut l'adoucir ; et dix espèces d'ouvriers, un mois de travail, vingt instruments employés, vingt matériaux mis en œuvre, de l'eau, de l'émeri, du cuir, du fer, du papier, sont à peine suffisants pour rendre digne de figurer dans votre chambre cette glace que vous croyez payer si cher et qui a tant coûté ! Voilà bien des merveilles, n'est-ce pas ? Eh bien, d'où viennent-elles ? quel en est le point de départ ? qui les produit ? Le verre. Et qu'est-ce que le verre ? Un peu de sable mêlé à un peu de cendre. »

Je m'arrêtai.

« Est-ce que notre voyage est fini ? me dit mon fils.

— Oui.

— Quand en ferons-nous un autre? quand me montreras-tu autre chose dans la chambre?

— Quand j'aurai eu le temps de l'apprendre. »

LES TROIS ÉTATS

DE JACQUES L'AVEUGLE

A M. Charles Gounod.

Nous étions à la campagne depuis une semaine; c'était au mois de juin; les fenêtres ouvertes laissaient entrer dans le salon tous les parfums du jardin; Gounod venait de quitter le piano, et à la musique avait succédé une de ces intimes causeries sur l'art, où la parole a, dans la bouche de notre ami, le charme d'une de ses mélodies. Je lui racontai alors qu'un paysan aveugle, devenu notre voisin, traversait quelquefois, le soir, pendant l'été, à l'heure que nous appelons l'heure de Beethoven et de Mozart, la petite route gazonnée qui sépare sa cabane de notre habitation, venait s'asseoir par terre le long du mur de notre jardin; et là, pendant tout le temps que nous faisions de la musique, il restait immobile à écouter.

« J'aimerais bien à chanter pour cet homme-là! s'écria Gounod.

— Vrai! mon cher ami? Rien de plus facile. Il est deux heures; Jacques, c'est son nom, va revenir de son travail pour goûter.

— Comment ! de son travail? Il travaille?

— Je le crois bien. Il a trois états.

— Trois états !

— Qui l'occupent presque toute l'année. Je vais l'envoyer chercher, et en l'attendant je vous raconterai l'histoire de ses trois états. Ce sera, du même coup, vous raconter l'histoire d'une des créatures les plus singulières que j'aie rencontrées à la campagne; inculte, poétique, rustique, expansive, éloquente, et qui, précipitée violemment dans les ténèbres de la cécité, a retrouvé son chemin dans ces ténèbres, s'est refait une vie par son infirmité même.

« Tel est l'homme, voici le fait.

« Vous connaissez, je crois, mon cher ami, le petit village de Noisemont et la plaine qui nous en sépare. Cette plaine a aussi son caractère particulier : aride, rougeâtre, hérissée de pierres meulières en exploitation, crevassée d'excavations énormes, les quelques groupes d'arbres épars qui l'ombragent, ainsi que les rares champs en culture qui y verdissent, alternent avec des polygones de cailloux cubés, métrés ; le grincement du fer contre la roche qu'on brise et qu'on perfore, se mêle aux bruits charmants de la campagne, de sorte que le même cadre vous offre à la fois le rude tableau d'une usine et le riant aspect d'un paysage.

« Il y a une trentaine d'années, je traversais cette plaine avec un de nos plus chers amis, qui était maire de notre village, M. Desgranges. Tout à coup le bruit d'une violente explosion nous arrête, nous regardons : à quatre ou cinq cents pas, s'élevait de terre une fumée blanchâtre qui semblait sortir d'une cavité, puis des pierres jetées en l'air, puis des cris

horribles, puis, s'élançant de ce trou, un homme qui commence à courir dans la plaine comme un insensé. Il agitait les bras, poussait des hurlements, tombait, se relevait, disparaissait dans les larges crevasses de la plaine, et reparaissait encore. L'éloignement et l'inégalité de sa course nous empêchaient de le bien distinguer; mais, à la place du visage, je lui voyais un large masque rouge. Épouvantés, nous nous élançons vers lui, tandis que, de l'autre côté de la plaine, du côté de Noisemont, accouraient, en criant, des hommes et des femmes. Nous arrivâmes les premiers près de ce malheureux; sa face avait comme disparu, et n'était plus qu'une blessure; son crâne était ouvert, et des torrents de sang ruisselaient sur ses vêtements en lambeaux; à peine l'avions-nous pris dans nos bras, qu'une femme suivie de vingt paysans se jette devant lui : « Jacques! Jacques! est-ce toi? Je ne te reconnais pas!... Jacques!... » Le malheureux, sans répondre, se débattait avec fureur entre nos mains, et, en se débattant, il faisait voler le sang autour de lui. « Ah! s'écria tout à coup la femme avec une voix déchirante, c'est lui!... » Elle avait reconnu une large épingle d'argent qui attachait sa chemise et brillait à travers le sang.

« C'était lui, en effet, c'était son mari, le père de trois enfants, pauvre ouvrier mineur, qui, en faisant sauter une roche avec la poudre, avait reçu toute l'explosion dans le visage, et était aveugle, mutilé, peut-être frappé mortellement.

« On le transporta chez lui; le médecin appelé ordonna de l'envoyer immédiatement à Paris, dans une maison de santé, et de le confier aux soins d'un

oculiste. Au bout de six semaines, M. Desgranges m'écrivit : « Jacques est revenu. J'irai vous prendre à midi pour l'aller voir. »

« Nous arrivons. Je n'oublierai jamais ce spectacle. Jacques était assis sur un escabeau de bois à côté d'une cheminée sans feu, les yeux couverts d'un bandeau blanc; par terre dormait un enfant de trois mois; une petite fille de quatre ans jouait dans la cendre; une autre plus âgée grelottait vis-à-vis de lui, et en face de la cheminée, assise sur le lit défait, les bras pendants, sa femme! Ce qui se devinait dans ce spectacle était plus terrible encore que ce qui frappait la vue. On sentait que depuis plusieurs heures peut-être aucune parole ne s'était prononcée dans cette chambre; la femme ne faisait rien et semblait n'avoir souci de rien faire. Ce n'étaient pas des malheureux, c'étaient des condamnés. Au bruit de nos pas, ils se levèrent, mais sans rien dire.

« — Nous venons vous voir, dit M. Desgranges.

« — Merci, monsieur.

« — Vous avez eu là un grand malheur, mon pauvre Jacques!

« — Oui, monsieur Desgranges. »

« Sa voix était froide, brève, sans aucune émotion; il n'attendait rien de personne. Je prononçai les mots de secours, de compassion publique.

« — Des secours! s'écria la femme avec une fermeté désespérée, *on nous en doit! Il faut bien* que l'on nous secoure; nous n'avons rien fait pour avoir ce malheur; *on ne peut pas* laisser mourir mes enfants de faim. »

« Elle ne demandait pas, elle ne suppliait pas, elle réclamait. Cette impérieuse mendicité nous tou-

cha plus que toutes les lamentations ordinaires des pauvres ; mais combien s'accrut notre émotion, quand Jacques reprit d'une voix sourde : « Il faut bien que tes enfants meurent, puisque je ne vois plus. »

« Il y a de singulières puissances dans la voix humaine. Ce mot, prononcé d'une voix impassible, comme un arrêt, nous saisit au cœur, M. Desgranges et moi ; nous n'eûmes que la force de balbutier quelques vagues consolations, de laisser quelque argent sur la cheminée, et nous sortîmes consternés. Le lendemain, les paroles du médecin ajoutèrent encore à nos inquiétudes. « Il est perdu, nous dit-il ; ses blessures sont guéries, aucune lésion intérieure ; mais le chagrin l'a pris et le tuera. Les natures puissantes sont sujettes à ces coups violents. Il n'est pas seulement désespéré, il est humilié, il se trouve dégradé. Il ne mange plus, il ne dort plus ; les entrailles s'attaquent ; il serait mort dans un mois que je n'en serais pas surpris. »

« Un mois après, il était sauvé et travaillait.

— Par quel miracle ? s'écria Gounod.

— Par un miracle de charité, d'abord...

— Lequel ?

— Demandez-le-lui à lui-même, car le voici. »

Nous vîmes en effet paraître, dans l'allée, un homme vigoureux, petit de taille, et tâtant avec son bâton le terrain et les arbustes de l'allée, pour s'assurer de son chemin.

« Il est tout seul, me dit Gounod.

— Sa femme l'a conduit jusqu'à la porte, et une fois dans le jardin, il n'a besoin de personne, il connaît la route. »

Nous descendîmes les cinq marches du perron, et nous allâmes à lui.

« Jacques, voici un de mes amis qui désire vous voir.

— C'est donc une brave personne, puisque c'est un de vos amis, monsieur, reprit l'aveugle avec ce vif accent d'expansive cordialité qui lui est propre.

— Oui, certes, Jacques, une brave personne, car, depuis plus de vingt ans, il fait du bien à tout le monde, non seulement en France, mais dans toute l'Europe et même en Amérique.

— Il est donc bien riche! s'écria naïvement l'aveugle.

— Pas riche du tout!

— Alors, monsieur, avec quoi fait-il tant de bien?

— Avec de la musique.

— De la musique! reprit l'aveugle avec émotion.

— Ah! ah! voilà un mot qui vous touche. Eh bien, oui, mon cher Jacques, le bon Dieu a mis dans la tête de cet homme-là toutes sortes de beaux chants, qu'il en fait sortir quand il veut, qu'il chante lui-même avec une voix charmante, que des millions d'autres voix chantent après la sienne, et qui vont ainsi se promenant à travers le monde, comme des oiseaux du ciel dont les chansons, tombant sur la terre, consolent ceux qui souffrent, et charment ceux qui ne souffrent pas.

— Et ce monsieur qui est là a une nichée d'oiseaux comme cela dans la cervelle?

— Oui, Jacques! Et savez-vous pourquoi il a désiré vous voir? Pour vous chanter lui-même quelque chose pour vous.

— Pour moi! pour moi! s'écria l'aveugle.

— Oui, reprit Gounod en lui pressant la main. Ainsi entrez dans le salon et asseyez-vous.

— Dans le salon? non! mes sabots sont pleins de boue; mais, si vous le permettez, je vais m'asseoir en dehors, sur les marches du perron, et j'écouterai de là; c'est une place que j'aime.

— A votre aise! »

Voilà Gounod au piano, et Jacques assis sur le perron, avec son grand bâton entre les jambes, et ses yeux, ses yeux éteints, levés vers le ciel. Gounod chanta pendant plus d'une demi-heure, passant de *Faust* et de *Mireille* à *Guillaume Tell* et à *la Flûte enchantée*, et tous ces chants immortels se reflétaient sur le pâle visage de l'aveugle, en émotions à la fois confuses et profondes, en frémissements qui allèrent deux fois jusqu'aux larmes. Quand Gounod se tut, Jacques se leva; Gounod alla à lui, et l'aveugle, d'une voix toute tremblante, lui dit : « Merci, monsieur le chanteur; depuis une demi-heure, je n'ai pas pensé à mon malheur. »

Ce remercîment si simple toucha Gounod, qui répondit :

« Eh bien, mon brave Jacques, voulez-vous me prouver que je vous ai fait plaisir?

— Oh! oui! monsieur, mais comment?

— En me faisant, vous aussi, un grand plaisir.

— Mais comment? comment?

— En me racontant de quelle façon, et par qui, vous êtes sorti du grand désespoir où vous étiez.

— Oh! bien volontiers! monsieur. Vous parler de moi, ce sera vous parler de lui.

— Qui, lui?

— M. Desgranges.

— L'ami de notre ami, l'ancien maire de ce village.

— Oui, monsieur ; c'est lui qui m'a sauvé.

— Avec des secours ? avec de l'argent ?

— Oh ! oui, il m'en a donné de l'argent, et il m'en a fait donner ! La quête qui m'a valu trois cents francs, c'est lui qui l'a faite ! Le concert qui m'a rapporté quatre cents francs, c'est lui qui l'a organisé. Mais tout cela n'est rien ! Il m'a tiré de l'enfer ! C'était fini ! l'idée de mon malheur me mangeait ! Ne plus voir clair, ça me tuait ! je me sentais mourir, et je voulais mourir ! C'est lui qui m'a guéri le cœur.

— De quelle façon ?

— Par sa belle parole ! Oui, monsieur, lui, une personne si capable sur terre, pendant trois mois il est venu, tous les jours, d'une lieue, dans ma pauvre maison ! Il s'asseyait en face de moi, ce cher ami, et il se mettait à me causer, une heure, deux heures, jusqu'à ce que je fusse content.

— Que vous disait-il ?

— Il faudrait être lui pour répéter ce qu'il disait ; mais c'étaient des choses que je n'avais jamais entendues... Il me parlait du bon Dieu mieux qu'un curé ; c'est lui qui m'a rappris à dormir !

— Comment cela ?

— Il y avait deux mois que je n'avais dormi ; à peine assoupi, je me réveillais en me disant : *Jacques, tu es aveugle !* et alors ma tête allait, allait, comme une enragée ! Voilà qu'un matin, il entre, ce cher ami, et il me dit : « Jacques, cette nuit, quand vous vous réveillerez et que l'idée de votre malheur vous prendra, récitez tout haut une prière au bon

Dieu, puis deux, puis trois, et vous verrez que vous vous endormirez. » Et ça s'est fait comme il l'a dit. Oui, il a eu raison ! Le bon Dieu, ça endort quand on a de la peine. Gounod sourit. Jacques ajouta : « Ce qui me faisait le plus de mal, c'était que je me répétais toujours : Tu es inutile aux tiens... tu es *la femme* à la maison, c'est toi qu'on nourrit !... Mais lui se fâchant : « N'est-ce pas vous qui soutenez encore votre famille ? Si vous n'étiez pas aveugle, est-ce qu'on leur aurait donné sept cents francs ? — C'est vrai, monsieur Desgranges ! — Si vous n'étiez pas aveugle, est-ce qu'on élèverait vos enfants ? — C'est vrai, monsieur Desgranges ! — Si vous n'étiez pas aveugle, est-ce qu'on vous aimerait tous comme on vous aime ? — C'est vrai, monsieur Desgranges, c'est vrai ! — Voyez-vous, Jacques, ajoutait-il, il y a du malheur pour toutes les familles ; le malheur est comme la pluie, il faut qu'il en tombe un peu partout ; si vous n'étiez pas aveugle, votre femme serait peut-être malade, un de vos enfants serait peut-être mort : au lieu de cela, c'est vous qui avez tout, mon pauvre homme ; mais eux ils n'ont rien ! — C'est vrai ! c'est vrai ! » Et je commençais à me sentir moins triste, j'étais même comme heureux de souffrir pour eux ! Et je lui disais : « Parlez-moi encore, monsieur Desgranges, » et il me répondait : « Jacques, le malheur est le plus grand ennemi ou le plus grand ami des hommes ; il y a des gens qu'il rend méchants ; il y en a d'autres qu'il rend meilleurs ; vous, il faut qu'il vous fasse aimer de tout le monde, il faut que vous soyez si reconnaissant, si affectionné, que quand on voudra dire de quelqu'un qu'il est bon, on dise : bon

comme l'aveugle de Noisemont. Cela servira de dot à votre fille... » Voilà comme il me parlait, monsieur, et ça me donnait du cœur à être malheureux !

— Oui, mais quand il n'était pas là ?

— Ah ! quand il n'était plus là, j'avais des moments bien durs : je pensais à mes yeux... C'est si beau le jour ! O Dieu ! si jamais je revoyais clair, je me lèverais à trois heures du matin et je ne me coucherais qu'à dix heures du soir, pour amasser plus de jour ! Allons ! bon ! voilà que je me fais du chagrin ! Il me gronderait s'il vivait encore, ce cher ami !... car il me grondait quelquefois, et cela me faisait plaisir, parce qu'il voulait rendre sa belle parole méchante et qu'il ne le pouvait pas. »

Gounod, tout émerveillé de trouver de tels sentiments chez un paysan, désirait fort continuer l'interrogatoire, mais il hésitait par délicatesse. Je lui fis signe qu'il pouvait poursuivre ; il reprit : « Jacques, on me dit que vous travaillez, que vous avez trois états ; comment vous en est venue l'idée ?

— C'est encore lui qui l'a eue. Je commençais à n'être plus si chagrin, mais l'ennui me prenait. A trente-deux ans, être assis toute la journée sur une chaise ! Ce cher ami se mit alors dans l'idée de m'instruire, comme il me disait, et il me racontait de belles histoires : la Bible, l'histoire d'un vieil aveugle comme moi, appelé Tobie, l'histoire de Joseph, l'histoire de David, et puis il me les faisait répéter après lui... Mais cette caboche, c'est dur ! ça n'a pas été habitué à apprendre ; je m'ennuyais toujours de mes bras et de mes jambes ; et je devenais méchant. Voilà qu'il arrive un jour et qu'il me dit :

« Jacques, il faut vous mettre à travailler ». Je lui montre mes pauvres mains brûlées. « C'est égal, je vous ai acheté un fonds de commerce. — A moi, monsieur Desgranges? — Oui, Jacques, un fonds où l'on ne met jamais de marchandises et où il y en a toujours. — Il vous a donc coûté bien cher, monsieur Desgranges? — Rien du tout, mon garçon. — Qu'est-ce que c'est donc que ce fonds-là? — La rivière. — La rivière! Vous voulez donc que je sois pêcheur? — Du tout : porteur d'eau. — Porteur d'eau! mais des yeux? — Des yeux! me dit-il. Quand on en a, on s'en sert; quand on n'en a pas, on s'en passe; je vous expliquerai tout à l'heure comment. Allons, allons, vous êtes porteur d'eau. — Mais un tonneau, monsieur Desgranges? — Je vous en donnerai un. — Mais un haquet, monsieur Desgranges? — Je l'ai commandé au charron. — Mais des pratiques, monsieur Desgranges? — Je vous donne la mienne d'abord, 18 francs par mois (ce cher ami, il me payait l'eau aussi cher que le vin); d'ailleurs, il n'y a à dire ni oui, ni non; j'ai congédié mon porteur d'eau; vous ne voulez pas que ma femme et moi nous mourions de soif! — Cette chère madame Desgranges, par exemple! — Ainsi, mon garçon, dans trois jours, à l'ouvrage; et vous, madame Jacques, venez!... » Et voilà qu'il emmène ma femme, il lui commande des bretelles de cuir, il l'enharnache; nous étions tous ahuris... Mais arrêtez-vous donc quand M. Desgranges vous pressait! Et au bout de trois jours nous voilà au tonneau, moi attelé et tirant, elle derrière moi et poussant. Nous étions honteux en traversant le village, comme si nous avions fait quelque chose de mal; il nous sem-

blait que tout le monde allait se moquer de nous... Mais M. Desgranges était là ! dans la rue ! et disant tout haut : « Allons, Jacques, courage !... » Cahin... caha... nous arrivons, et le soir il nous met dans la main une pièce d'argent, en ajoutant : « Jacques, voilà vingt sous que vous avez *gagnés* aujourd'hui. » Gagnés !... monsieur, songez donc... gagnés ! Il y avait quinze mois que tout ce que je mangeais, on me le donnait. C'est bien bon de recevoir des bonnes personnes, c'est vrai ; mais le pain que l'on gagne, cela nourrit bien plus ! Et puis, c'était fini... je n'étais plus la femme ! j'étais ouvrier ! j'étais ouvrier ! Jacques gagnait sa vie ! »

Une sorte d'exaltation brillait sur sa figure.

« Comment ! lui dit Gounod, votre tonneau suffisait pour vous faire vivre ?

— Pas lui tout seul, monsieur ; mais j'ai encore un autre état.

— Un autre état !

— Eh, oui donc ! la rivière, ça coule toujours, excepté quand ça gèle, et, comme disait M. Desgranges, les porteurs d'eau ne font pas fortune avec le cristal ; alors il m'a donné un état d'été et un état d'hiver.

— Un état d'hiver ! Lequel ?

— Je suis scieur de bois.

— Scieur de bois !... c'est impossible ! Comment mesurer la longueur des bûches ? déterminer le trait de scie ? Comment couper le bois, enfin, sans vous couper ?

— Oh ! me couper ! monsieur, reprit l'aveugle avec une charmante nuance de suffisance ; d'abord j'ai été scieur de long autrefois, et la scie, ça me

connaît ; pour le reste, on l'apprend. M. Desgranges me mettait un tas de bois sous le hangar ; mon bois à gauche, ma scie et ma genouillère devant moi, et une bûche qu'il fallait scier en trois. Je prenais une ficelle, je la coupais grand comme le tiers de la bûche ; voilà une mesure. A chaque trait de scie je l'essayais, et ça allait, ce qui fait que maintenant tout ce qui se brûle et tout ce qui se boit dans le village, cela regarde Jacques.

— Sans compter, dis-je à Gounod, en prenant la parole à mon tour, qu'il est encore commissionnaire.

— Commissionnaire ! voilà le troisième état, reprit notre ami de plus en plus surpris.

— Oui, monsieur, répondit Jacques ; quand il y a quelque course à faire à Melun, je mets ma petite fille sur mon dos, et puis en route ! Elle voit pour moi, je marche pour elle ; ceux qui me rencontrent disent : « Voilà un monsieur qui a les yeux placés bien haut. » A quoi je réponds : « C'est pour voir de plus loin. » Et le soir il y a vingt sous de plus à la maison.

— Mais vous n'avez pas peur de vous heurter contre les pierres ?

— On lève les pieds donc, et puis je suis habitué ; je viens bien de Noisemont ici tout seul.

— Tout seul ! comment vous orientez-vous ?

— Je prends le vent en sortant de la maison, ça me sert de soleil.

— Mais les trous ?

— Je les connais.

— Mais les murs ?

— Je les sens ; quand on approche de quelque chose d'épais, monsieur, l'air arrive bien moins vif

au visage ; ce n'est pas que quelquefois on n'attrape de rudes coups ; comme, par exemple, si quelqu'un a laissé une petite charrette à bras sur le chemin... on ne se méfie pas... vlan ! à toi, pauvre quinze-vingt ! Mais bah ! qu'est-ce que cela fait ?... Il n'y a que quand je m'égare, comme avant-hier... oh ! alors...

— Vous ne m'aviez pas parlé de cela, dis-je à Jacques.

— J'ai été pourtant bien embarrassé, monsieur. Pendant que j'étais ici, le vent avait changé ; je ne m'en aperçois pas, je m'en vas ; mais, au bout d'un quart d'heure que j'étais dans la plaine de Noisemont, me voilà perdu, perdu à ne plus oser bouger. Vous la connaissez, la plaine ; pas de maison, pas de passant. Je m'assois par terre, j'écoute ; après un petit moment, j'entends, comme qui dirait à deux cents pas, un bruit d'eau qui coule ; je me dis : si c'était le ruisseau qui est en bas dans la plaine ! Je vais à tâtons du côté du bruit ; j'arrive... c'était le ruisseau. Alors je me raisonne comme ça : l'eau descend du côté de Seine-Port et le traverse ; je vais y mettre ma main, je sentirai le courant et j'arriverai. Ce que je fis, et j'arrivai chez Julienne, qui commençait à être inquiète...

— Ah ! s'écria Gounod, c'est admi...! »

Je l'arrêtai vivement, et l'emmenant à l'autre extrémité de la chambre... « Silence ! lui dis-je tout bas ; pas d'*admirable*. Ne corrompez point par l'orgueil la simplicité de cet homme. Regardez-le, voyez comme son visage est tranquille, calme, après ce récit qui vous a ému. Il s'ignore lui-même, ne le gâtez pas.

— C'est si touchant ! reprit notre ami à voix basse.

— Sans doute, et pourtant sa supériorité n'est pas là. Mille aveugles ont trouvé ces ingénieuses ressources ; mille les trouveront encore ; mais ce perfectionnement moral ! mais ce cœur ! ce cœur qui s'est ouvert si vite aux consolations élevées, ce cœur qui a accepté si ardemment le rôle de victime, ce cœur enfin qui l'a fait vivre ! Car, ne vous y trompez pas, ce n'est pas M. Desgranges seul qui l'a sauvé, c'est son affection pour M. Desgranges ; sa chaleureuse reconnaissance lui a servi de cordial... il a vécu parce qu'il a aimé. »

A ce moment, Jacques qui était resté au fond de la chambre, entendant que nous nous parlions bas, se leva doucement, et avec une délicate discrétion, dit à son petit garçon qui était venu le retrouver :

« Allons-nous-en sans faire de bruit.

— Vous partez, Jacques ?

— Je vous gêne, messieurs.

— Du tout ! dites donc du moins adieu à M. Gounod.

— Adieu, monsieur Gounod ! adieu, mon cher monsieur Gounod ! reprit Jacques avec son expansion impétueuse, et tout en baisant la main que Gounod lui avait tendue. Quand je serai trop triste, je penserai à vous, mon cher monsieur Gounod ! Cela me fera du bien, comme quand je pense à M. Desgranges ! Oh ! le pauvre cher ami... quand il vivait, rien que de le savoir dans le village, cela me rendait le cœur bien aise ; et quand il allait en voyage, je me faisais tourner par ma femme vers le pays où il était parti, pour respirer l'air du côté où il était ! Enfin, j'espère que le bon Dieu, à cause

que j'ai beaucoup souffert, me mettra dans le même paradis que M. Desgranges. »

Jacques, là-dessus, s'éloigna en agitant son bâton pour trouver son chemin, et nous continuâmes quelques instants à causer de lui.

« Eh bien, dis-je à Gounod, vous avais-je trompé en vous annonçant une créature vraiment singulière? Cette reconnaissance passionnée, ce mélange de naïveté et de grandeur ne sont-ils pas frappants? N'a-t-il pas des trouvailles de mots et de sentiments tout à fait imprévues?

« Je me rappelle qu'un jour, allant le voir, je le trouvai assis au coin de sa cheminée sans feu, avec un pauvre malheureux, devenu aveugle comme lui par une explosion de mine. « De quoi parliez-vous donc, tous deux? lui dis-je. — Du soleil, monsieur! » N'est-ce pas un mot sublime? Il ajouta avec cette étrange éloquence qui me surprend toujours : « La preuve qu'il y a un bon Dieu, monsieur, c'est la lumière! Les hommes font bien de petits semblants de jour, mais il leur faut du bois pour faire du feu, de l'huile pour faire de la clarté! Encore, cette clarté-là n'éclaire pas bien loin. Si on mettait le feu à la forêt de Senart, cela luirait à deux lieues, à trois lieues peut-être, mais à Paris, on ne verrait déjà plus rien. Tandis que la lumière du bon Dieu, dès qu'elle arrive, on la voit de partout, et tout est clair! clair!... » Et il prononçait ce mot clair avec une sorte d'extase. Ainsi voilà ce paysan aveugle qui cherche les raisons de l'existence de Dieu, et qui les trouve dans la lumière! glorifiant ce soleil dont il ne jouit pas! proclamant le Créateur au nom du bienfait dont le Créateur l'a privé! Son malheur

lui a servi de guide! son malheur lui a servi de maître! Où est le sage qui a monté plus haut que cet humble élève de la cécité ? »

UN PREMIER SYMPTOME

A M. E. Bersot.

Permettez-moi, mon cher ami, de dédier cette petite étude psychologique à notre plus pénétrant moraliste, au guide le plus aimé de la jeunesse.

Je déjeunais, un jour de cet automne, chez un de mes voisins de campagne, qui est venu planter sa tente dans notre village pour y vivre auprès de nous; les vraies amitiés sont des parentés par choix.

Mon voisin a trois enfants, élevés avec les nôtres, et qui m'appellent leur oncle. L'aîné, Pierre, a dix-sept ans : c'est un garçon réfléchi, silencieux et quelque peu mystérieux pour les autres, probablement parce qu'il l'est pour lui-même. Certaines adolescences sont ainsi pleines d'énigmes; le développement intellectuel et moral s'y achevant avec peine, le jeune homme est sous le coup d'un travail intérieur qui l'absorbe; il ne peut pas se répandre au dehors, parce qu'il est occupé en dedans.

Le second fils a treize ans. Il s'appelle Gaston. Tout en lui est expansion, gaieté, lumière, mouvement. Un des traits particuliers de son caractère est une déférence pour son aîné qui va jusqu'à l'adoration. Il vit l'œil fixé sur le visage de son frère,

comme sur une pendule chargée de régler sa vie. A quoi joueras-tu aujourd'hui pendant la récréation? — Je ne sais pas; Pierre n'a pas dit ce que nous ferions. — Veux-tu venir te promener sur la rivière, cette après-midi? — Je ne sais pas; Pierre n'a pas dit s'il voulait y aller. »

Pierre accepte cet hommage-lige aussi naturellement que Gaston l'offre; il naquit frère aîné comme l'autre frère cadet.

La petite fille, qui entre dans sa septième année, est vive et fine. Quant au père, un mot le définit : il aurait mérité d'être mère; à le voir avec ses enfants, on dirait qu'il n'a qu'un regret, c'est de n'avoir pas pu les nourrir.

Cet automne a été marqué pour Pierre par un grand événement. Son père lui a acheté son premier permis de chasse, lui a donné son premier fusil. Quelques arpents de bois et de plaines situés à une petite distance et loués pour lui ont servi à ses débuts de tireur. Il y a porté son esprit de réflexion, d'ordre et de prudence naturelle. Son arme est toujours en état d'entretien parfait; on peut l'avoir sans crainte pour voisin dans une battue, et, si grande que soit son émotion, il ne tire jamais sur un chasseur en le prenant pour un chevreuil. Le jeudi et le dimanche, on part à une heure pour ne revenir qu'à six heures; le cadet est de la partie, non comme chasseur, bien entendu, il joue le rôle secondaire de rabatteur, de chien courant, de chien d'arrêt; les jours de battue, on l'enrégimente avec les gamins du village; il est armé d'une gaule comme eux, il crie comme eux, il frappe comme eux dans les taillis, les ronces,

les halliers, et sort de là trempé de rosée, crotté jusque dans le dos, sa blouse déchirée, les yeux étincelants, les joues empourprées, et convaincu qu'il a tué tout ce qu'on a tiré. Au retour, il sert de porte-carnier à son père ; et quand il arrive à la maison chargé de ces dépouilles opimes, il a l'air d'un triomphateur antique.

C'est dans le sein de cette aimable famille que se produisit, pendant le déjeuner, un de ces faits intimes qui passent inaperçus pour les indifférents, mais qui frappent profondément ceux qu'intéresse tout ce qui touche à l'enfance.

Le garde d'un riche propriétaire des environs apporta une lettre de son maître ; cette lettre invitait mon ami à une belle partie de chasse pour l'après-midi, et le priait aimablement d'amener avec lui son fils aîné. Pierre pâlit, rougit, resta muet de bonheur. Être invité à une chasse princière ! être invité *comme fusil !...* Toutes ses vanités d'adolescence et de chasseur se trouvaient flattées à la fois. Il prenait la robe prétexte ; il passait jeune homme !

Tout à coup, au milieu du brouhaha général qu'avait produit cette invitation, éclata la petite voix aiguë de Madeleine (c'est le nom de la petite fille), qui, le doigt tendu vers son plus jeune frère, et les yeux pétillants de malice, s'écria : « Ah ! Gaston qui pleure ! » Tout le monde se retourne vers Gaston, et, en effet, nous voyons ses joues et ses lèvres trembler ; puis un déluge de larmes jaillit de ses yeux, avec ces mots entrecoupés : « Je ne pleurais pas !... C'est la faute de Madeleine !... C'est elle qui m'a fait pleurer en disant que je

pleurais... » Et le pauvre petit, se débattant contre un chagrin qu'il ne comprenait pas, éclata malgré lui en sanglots.

Un moment de silence suivit ce léger tumulte; on se leva de table, les chasseurs partirent, moi je restai avec la mère et les deux enfants, Madeleine et Gaston; je restai, plus que songeur, inquiet.

Qui de nous ne se rappelle avoir vu un jour, avec épouvante, éclater tout à coup sur le visage, dans la personne d'un enfant aimé, quelque symptôme de maladie grave? C'est une toux qui ressemble au croup! c'est une douleur aiguë dans la tête, qui annonce peut-être une fièvre cérébrale! ce sont des vomissements violents qui révèlent un profond désordre intérieur! Eh bien, j'éprouvais quelque chose de cette sensation poignante, en voyant soudain apparaître dans cet enfant, le plus affreux, le plus amer, le plus désespéré des vices, l'envie! Car il n'y avait pas à se le dissimuler, ses larmes étaient bien des larmes d'envie! Il ne pouvait pas être invité à cette partie. Il ne pouvait pas aller à cette chasse, puisque son âge le lui interdisait; son chagrin n'était donc pas le regret d'un plaisir perdu pour lui, mais le regret d'un plaisir arrivé à un autre, à son frère; c'était de l'envie! En vain, me disais-je, pour me rassurer, que ce vice était en désaccord absolu avec son caractère et avec sa tendresse fraternelle; je suis trop vieux pour ne pas savoir que la contradiction est le fond même de la nature humaine.

Depuis le départ des chasseurs, j'observais Gaston; il était triste, non pas de cette tristesse naturelle à l'enfant qui reste seul, mais de cette sorte

d'abattement mêlé de honte, qui indique une âme mécontente d'elle-même.

Que faire? gronder un enfant? le punir? le faire pleurer? Rien de plus facile. Mais comment attaquer un commencement de vice dans une jeune âme? comment le convaincre? comment guérir le malade? Terrible problème.

Dans mon anxiété, j'appelai à mon aide, par le souvenir, les maîtres dans l'art de pénétrer, de manier, et d'assainir les cœurs. Les lettres de direction de Fénelon et de Bossuet sont un de mes livres de chevet. Ces grands médecins de l'âme emploient souvent un remède singulier; au lieu d'accabler leur pénitent du poids de sa faute, au lieu de la grossir à ses yeux pour lui en inspirer l'horreur, ils la lui présentent, non pas atténuée, mais réduite à sa juste valeur, ils la lui font voir comme une conséquence naturelle de la faiblesse humaine, ils réconcilient le pécheur avec lui-même, et lui rendent ainsi la guérison plus facile, en lui montrant son mal comme plus ordinaire.

J'allai donc trouver l'enfant. « Gaston, sais-tu ce que c'est que la colère? — Oh! oui! répondit-il en soupirant. — Et la gourmandise? — Oh! oui! — Et la paresse? — Oh! oui! — Et l'envie? — Non! — Eh bien, l'envie, c'est le chagrin du bonheur des autres. Comprends-tu? — Non. — Tu vas comprendre. Il y a quelques jours, le jeune M. de Verdière rentre chez ses parents, pâle, sombre, la figure contractée, et jette son chapeau sur la table avec colère... Qu'avait-il donc? Il venait de voir aux Champs-Élysées, où il se promenait à pied, un de ses camarades monté sur un joli cheval, et

caracolant à la portière d'une belle voiture. Si la rencontre de son ami lui avait simplement inspiré le désir d'avoir aussi, lui, un joli cheval, rien de plus naturel et de moins blâmable. Mais c'est à la figure contractée, c'est à l'air sombre, c'est au chapeau jeté avec colère que commence la faute, c'est-à-dire l'envie, c'est-à-dire le déplaisir du bonheur qu'un autre possède. Commences-tu à comprendre? — Je crois que oui..., répondit-il un peu troublé. — Eh bien, es-tu parfaitement sûr que ce matin, quand tu as pleuré?... — Ce n'est pas pour cela que j'ai pleuré..., reprit-il vivement, c'est Madeleine qui... — Oui! je suis de ton avis! oui, c'est Madeleine qui a fait jaillir tes larmes! Sans son observation, tout se serait borné de ta part à une légère pâleur, à un léger tremblement de lèvres; tout se serait passé entre toi et toi; mais cette légère pâleur elle-même, qu'était-ce, sinon l'indice d'un sentiment intérieur? et ce sentiment, qu'était-ce, sinon un mouvement d'envie?... Madeleine ne t'a fait pleurer que parce qu'elle a mis le doigt sur une petite plaie intérieure. Je vais te faire une comparaison un peu vulgaire, mais qui te convaincra mieux que les plus fortes raisons. Écoute-moi bien. — J'écoute, répondit-il tout confus et la tête basse. — Quand tu te coupes, cela te cuit; mais une fois le sang arrêté, une fois la coupure fermée et séchée, toute cuisson cesse; au contraire, si un cousin ou une guêpe te pique, l'effet de la piqûre se prolonge pendant plusieurs jours, la petite plaie, quoique fermée, reste enflammée; pourquoi? Parce qu'il y a une goutte de venin au fond. Eh bien, voilà la différence d'un regret ordinaire et du chagrin pro-

duit par l'envie. Un regret simple, le regret d'un plaisir manqué, c'est une coupure; on en souffre un moment, on en pleure un instant, puis on se console. Mais la peine causée par l'envie est une plaie empoisonnée. La douleur survit à la blessure; ou, pour mieux dire, la blessure reste vive et saignante en dedans, parce qu'elle renferme du venin! Et si elle tombe, cette blessure, sur un bon petit cœur, comme le tien, le remords se mêle à la peine, on a honte de ce qu'on éprouve, on souffre d'avoir souffert. Eh bien, voilà où tu en es. Est-ce vrai? »

A ce mot, je m'arrêtai un instant, et j'attendis. Le pauvre petit avait le cœur oppressé, sa tête était abattue sur sa poitrine, et je voyais des larmes tomber de son visage. Alors, j'allai à lui, je l'embrassai et je lui dis : « Mon enfant, je t'ai affligé, je le devais! maintenant, je vais te consoler, car je le dois. » Il releva le front. « Si tu étais véritablement un envieux, ta maladie serait sans remède, et toutes les remontrances échoueraient contre cet incurable et effroyable vice. Mais, Dieu merci, il y a bien des nuances dans le mal! Les gens qui se portent le mieux ont des indispositions, les meilleurs terrains produisent de mauvaises herbes, et il pousse de mauvais sentiments dans les meilleurs cœurs. L'important est de soigner les indispositions pour qu'elles ne deviennent pas des maladies, d'arracher les mauvaises herbes avant qu'elles deviennent des plantes malfaisantes, et d'extirper les germes de vices avant qu'ils deviennent des vices. C'est ce que nous allons faire. — Comment?... comment?... s'écria l'enfant. — Le plus facilement du monde. La maladie n'est pas grave; un remède simple

suffira. Depuis ce matin, dès que la pensée de cette chasse te revient à l'esprit, tu la repousses parce qu'elle renouvelle ta peine. Eh bien, fais tout le contraire, jette-toi en plein dans cette idée; transporte-toi par l'imagination au milieu du bois, des chasseurs et des chiens! Cours auprès de ton frère! compte ses beaux coups! et tu reconnaîtras bien vite qu'il est un moyen sûr pour que cette chasse ne te fasse plus de peine, c'est qu'elle te fasse beaucoup de plaisir. »

L'enfant me regardait tout étonné. Je repris plus vivement : « Mais qu'est-ce que je dis? Il y a un remède bien plus efficace, un remède en action. Quatre heures sonnent, la chasse va finir, allons ensemble au-devant des chasseurs. Viens voir de tes yeux, toucher pour ainsi dire de tes mains le bonheur, le triomphe de ton frère... Prends-en ta part et tu verras!

— Je comprends! Partons! » s'écria l'enfant.

Nous voilà partis... Un quart d'heure après, nous rencontrons une voiture découverte qui ramenait les chasseurs. Gaston se précipite vers eux : « Qu'as-tu tué, Pierre? — Trois coqs et deux lièvres. — Donne! donne! » Et il les prenait, et il les regardait! et il les pesait, et il riait!... et il triomphait comme son frère!... « Eh bien? lui dis-je au retour. — Oh! oui, oui!... vous aviez raison!... Je ne sens plus rien!... Je suis guéri!...

— Guéri? repris-je lentement, guéri pour aujourd'hui! Mais il faut que cette guérison dure, il faut que cette journée compte. La vie t'offrira bien d'autres occasions d'être envieux! Tu verras plus tard passer à côté de toi, arriver à d'autres qu'à toi

bien des plaisirs que tu désireras, bien des bonheurs que tu auras peut-être rêvés; alors la petite vipère se réveillera et essayera encore de te mordre; marche sur elle et écrase-la! Tu sais le moyen, emploie-le! Dès que tu sentiras poindre en toi le premier, le plus léger mouvement d'envie, sors de toi-même! Élance-toi hors de ton cœur comme on se précipite hors d'une chambre où le feu vient de prendre, et réfugie-toi dans l'âme de celui qui est heureux! Si tu le connais, va le voir! S'il a une femme, une mère, une sœur, une fille, cours chez elles, plonge-toi dans leur joie!... Nourris-toi de leurs regards radieux, de leurs paroles d'actions de grâces, noie enfin ton chagrin dans le bonheur d'autrui! »

Je parlai avec tant de véhémence, que mes paroles entrèrent comme de force dans ce petit cœur étonné.

Je courus alors près de l'aîné, car il y avait lieu de lui parler, à lui aussi.

« Pierre, as-tu pensé une seule fois, au milieu de cette belle journée, à celui que tu avais laissé derrière toi? — A Gaston? — Oui! tu as vu ses larmes ce matin, larmes bien naturelles... C'était le premier plaisir qu'il ne partageait pas avec toi... c'était le premier signal de votre séparation!... — Notre séparation?... reprit-il. — Oui! vous voilà séparés! Chaque jour vous éloigne davantage l'un de l'autre; chaque jour, en grandissant, tu t'élèves davantage au-dessus de lui; et chaque jour aussi, ton intelligence, ton caractère, tes goûts t'emportent davantage loin de lui : vous êtes encore frères, vous n'êtes plus compagnons. Le voilà

donc seul, ce pauvre petit qui a toujours été deux! Il te regarde t'envoler avec une surprise mêlée de chagrin, à peu près comme, dans ce tableau de Rembrandt que je t'ai fait admirer au musée, le jeune Tobie voit l'ange qui lui avait servi de camarade, déployer tout à. coup ses ailes, et disparaître dans le ciel. Eh bien! sers-toi de tes ailes pour redescendre vers Gaston! Aime-le comme un frère aîné, c'est-à-dire à la fois fraternellement et paternellement. Fais-lui, le plus que tu pourras, sa part dans tous tes plaisirs! Il a toujours eu pour toi une affection naïvement profonde... Veille bien sur ce trésor! Les différences qui vous séparent aujourd'hui disparaîtront dans quelques années; vous redeviendrez du même âge, et alors grande sera ta joie de retrouver l'ami que tu auras su te conserver. »

Le soir, les deux frères furent charmants l'un pour l'autre; jamais ils n'avaient paru s'aimer autant. Je n'ai pas perdu ma journée.

L'ÉDUCATION D'UN FRÈRE DE ROI

A M. Henri Martin.

C'est dans une famille royale que nous allons pénétrer cette fois. Il semble que famille royale et famille privée, ce soit tout un. Les sentiments naturels sur lesquels repose la famille, amour filial, amour paternel, amour de mère, amour de frère et de sœur,

sont choses si saintes qu'on les regarde volontiers comme choses immuables. Il n'en est rien. Rois et reines, princes et princesses ne sont pas toujours pères, mères et frères de la même façon que nous. Ils ne peuvent pas l'être. La raison d'État entre forcément dans leurs sentiments et les modifie; ils ont des devoirs que nous n'avons pas, leurs droits diffèrent plus encore des nôtres. Pour n'en citer qu'un exemple terrible, Pierre le Grand a fait mourir son fils. Pourquoi? Des témoignages authentiques et récents le prouvent : pour ne pas laisser tomber son empire naissant dans les mains d'un fou. Convaincu, par des preuves irrécusables, que son œuvre périrait avec le tsarewitch, il l'a immolé à son œuvre. Si le père a tué le fils, c'est que le roi, au dedans de lui, avait tué le père. Qui connaîtrait l'histoire intime des familles régnantes serait parfois épouvanté de toutes les tragédies mystérieuses qui se jouent dans le fond des palais royaux. Le sang ne coule pas toujours dans ces drames-là; il ne s'agit pas toujours de meurtre; ce qui, le plus souvent, y tombe immolé, ce ne sont pas des créatures humaines, ce sont les sentiments humains. L'orgueil dynastique, l'ambition, la crainte, la raison d'État sont les exécuteurs. Ce récit de l'*Éducation d'un frère de roi* va éclairer d'un bien triste jour un de ces intérieurs de famille royale. On y verra une mère démoralisant ou laissant démoraliser un de ses fils par amour pour l'autre. Certes, le personnage qui est comme le héros de cette histoire est bien méprisé et bien flétri, et pourtant on se sentira saisi de pitié en voyant ce que la nature avait fait pour lui et ce que l'éducation a fait de lui! Un heureux hasard

de lecture ayant mis sous mes yeux le récit authentique[1] de ces premières années d'un frère de roi, je n'ai pas craint de m'attarder dans les détails de cette vie d'écolier royal; ils sont tous empreints d'un grand caractère d'utilité pratique; ils révèlent dans M. de Brèves un personnage digne de mémoire; ils préparent le dénoûment inattendu et déplorable de ces trois années de soins éclairés; par là, cette page d'histoire devient une saisissante page d'éducation.

Gaston, le frère cadet de Louis XIII, naquit à Fontainebleau le 25 avril 1608, six ans après son frère, deux ans avant la mort de son père; jusqu'à l'âge de sept ans, il resta entre les mains de Mme de Monglat, qui possédait et méritait la confiance entière de Marie de Médicis. Le jugement que la gouvernante portait sur son élève peut se résumer en ces mots : Enfant plein des plus heureuses dispositions, mais *mobile*. La justesse profonde de ce diagnostic moral va se révéler par ce récit.

En 1615, le 19 juillet, le jour où Gaston eut sept ans et trois mois, Marie de Médicis, sur la recommandation du maréchal d'Ancre, lui donna pour gouverneur M. de Brèves. M. de Brèves avait longtemps et heureusement servi l'État dans des missions lointaines, et son séjour à Rome comme ambassadeur l'avait placé au premier rang parmi les diplomates. Son préceptorat dura trois ans. Nous tenons de sa plume et de sa bouche le récit de ces trois ans. Nous le laisserons donc parler le plus que

1. Discours véritable, fait par M. de Brèves, du procédé qui fut tenu lorsqu'il remit entre les mains du roi la personne de Monseigneur le duc d'Anjou, frère unique de Sa Majesté. (*Mémoires d'histoire et de littérature*, par l'abbé d'Artigny, 1751.)

nous pourrons, car ni Rabelais ni Rousseau n'ont mieux dit ce que devait faire un gouverneur, et M. de Brèves a fait tout ce qu'il a dit :

« Le premier et le plus puissant moyen d'éducation dont je me sois servi, c'est la sujétion que je me suis imposée près de la personne du prince. Une table était toujours servie pour le gouverneur, je ne m'y suis jamais assis, m'obligeant à dîner et à souper toujours avec mon élève, pour ôter le moyen aux gens de basse étoffe à l'entretenir, pour l'obliger à la civilité, et l'habituer aux discours relevés, seuls dignes d'un prince de sa naissance.

« Pendant trois ans, j'ai fait placer chaque soir auprès de son lit une paillasse où j'ai dormi, pour ne pas le laisser à la discrétion de ceux qui couchaient dans la chambre, et pour empêcher qu'aucun d'eux ne prît occasion, s'il se réveillait, de lui dire quelque chose qu'il ne dût pas entendre.

« Jamais, pendant ces trois ans, il n'est sorti de son lit sans que je me levasse moi-même, et, à peine levé, il commençait la journée en priant Dieu, en le louant, en le remerciant et en faisant un sévère examen de conscience.

« Je n'ai jamais paru devant lui sans avoir des verges attachées à ma ceinture ; non pas pour le frapper, je ne me suis pas servi trois fois de ce genre de correction ; mais je croyais utile de lui imprimer par les yeux la crainte salutaire du châtiment ; en général, s'il était tombé en quelque faute, je le ramenais par un simple regard, par un raisonnement juste et quelquefois par une leçon pratique. »

En quoi consistaient ces leçons pratiques? En voici une que M. de Brèves lui-même a racontée :

« Un jour, Gaston, à table, employa une expression blessante vis-à-vis d'un des gentilshommes qui le servaient. M. de Brèves ne lui fit aucune réprimande; mais le soir, au souper, parurent pour le service les *galopins de cuisine*. Gaston s'en étonne. « Il ne vous faut plus que des gens de basse condition pour vous servir, lui répondit froidement M. de Brèves, puisque vous ne savez pas traiter les gentilshommes en gentilshommes. »

L'organisation générale et détaillée de l'éducation du prince répondait à ces principes.

M. de Brèves se proposait trois objets : l'instruction par les livres, l'instruction par les hommes, l'instruction par les choses.

Une bibliothèque, formée de tous les chefs-d'œuvre des diverses langues, était le meuble principal du cabinet de M. de Brèves, qui servait à Gaston de salle d'études; sur les murs, des cartes de géographie, des dortraits d'hommes illustres, des tableaux représentant quelques-unes des grandes actions du temps passé. Le choix des maîtres répondait au choix des livres.

« Comme le sieur de Brèves (c'est l'abbé d'Artigny qui parle, d'après le discours manuscrit de Brèves lui-même), comme le sieur de Brèves connaissait Monsieur d'un esprit prompt, actif, et qui prenait plaisir à l'entretien des habiles gens sur toutes sortes de sujets, il eut un soin particulier de lui trouver des personnes qui pussent satisfaire cette louable curiosité et lui remplissent en même temps l'esprit de choses bonnes et dignes d'un grand prince.

« Il commença par la charge d'aumônier ordi-

naire, de laquelle il fit pourvoir le sieur de Passart, gentilhomme de Picardie, très-savant et d'une conversation très-divertissante, homme de bien, et qui avait de bons sentiments de la religion. Sitôt que Monsieur était éveillé, M. de Passart commençait l'entretien, selon que l'occasion s'en offrait. Il ne manquait pas de faire toujours tomber le discours sur quelque moralité tirée de l'Écriture sainte ou de quelque autre bon livre, et cela avec tant d'adresse qu'il ne se rendait jamais ennuyeux.

« Le sieur de Brèves choisit en même temps quatre gentilshommes ordinaires pour être toujours près de la personne de Monsieur, savoir : le sieur de Machault, le sieur de Poysieux, le sieur de Gedoyn et le sieur du Plessis. Le sieur de Machault était de Paris, fort universel en toutes sortes de sciences, surtout en géographie comme en mathématiques, et s'en savait servir à propos et avec jugement; personnage, au reste, fort sage et fort civil.

« Le sieur de Poysieux, Dauphinois, n'était pas de cette force d'intelligence, mais fort sensé et plein de discrétion et de réserve.

« Le sieur de Gedoyn avait beaucoup d'esprit et grande connaissance des choses du monde; sa façon d'agir et de parler était toujours accorte, s'accommodant au goût de ceux avec lesquels il s'entretenait.

« Le sieur du Plessis était d'une humeur joviale, qui avait toujours mille contes à faire, et rencontrait heureusement de quoi que ce soit qu'on parlât; mais avec cela, ses discours n'avaient rien de bas ni de mauvais exemple. Ils se rendaient tous assidus aux heures qui leur étaient ordonnées, et,

connaissant que leur maître se plaisait à leur entretien, ils ne recevaient pas moins de satisfaction de le voir avancer de jour en jour et parler pertinemment de toutes choses en l'âge où il était.

« M. de Brèves, avec sa prestance, tenait bien sa partie dans ce monde-là, et voici un fait qui prouve comment il entendait son rôle :

« Un jour, dans un voyage fait en Normandie à la suite du roi, le maître et l'élève traversèrent un village où ils virent force peuple, vêtu de lambeaux, avec des visages qui semblaient l'image de la mort, et maintes maisons en ruine.

« L'enfant regardait ce triste spectacle en silence.

« — Comment ne me demandez-vous pas la cause de tant de misères? lui dit M. de Brèves. Est-ce qu'il vous semble juste que des habitants du royaume de France soient dans une telle condition?

« — Non, sans doute, reprit vivement l'enfant; mais pourquoi le roi mon frère le permet-il?

« — Monsieur, répondit M. de Brèves, vous devez juger qu'un corps couvert de sangsues est bientôt privé de son sang, et qu'il ne lui reste qu'une chair morte, collée sur les os : eh bien! la condition de ce misérable et pauvre peuple est semblable.

« — Quelles sont donc les sangsues qui le dévorent?

« — Les gens de guerre, qui, répandus par bandes sur tout le royaume, y jettent avec leur licence et leurs violences, le plus grand de tous les fléaux, la guerre civile. Voilà ce qui ravit à ces peuples leur substance, voilà ce qui les force à errer par les campagnes, vivant d'herbes comme les bêtes

brutes. Eh! quels sont les premiers auteurs de ces guerres civiles? Des grands par la naissance, des seigneurs comme vous, Monsieur, qui, sous prétexte de bien public, bouleversent toute la monarchie et forcent le roi, qu'ils trahissent, à fouler le peuple pour entretenir des hommes de guerre, afin de se défendre contre les entreprises criminelles. Mais je vous ferai lire nos histoires, et vous y verrez la vie honteuse et la fin misérable de tous ces grands qui ont desservi les rois. »

« L'enfant lui répondit :

« — Ils se fussent mieux conduits qu'ils n'ont fait s'ils avaient eu les exemples que j'ai sous les yeux. »

« Grande fut l'émotion de M. de Brèves à cette réponse; le mot, l'accent, le regard de l'enfant, tout lui en semblait singulier, touchant, et il ne put se défendre de dire :

« — Monsieur, à la manière dont vous avez prononcé cette phrase : *Ils se fussent mieux conduits*, il m'a semblé que vous faisiez allusion à un fait récent, à des personnages connus. A qui se rapportait ce mot... *ils?* Pensiez-vous à quelqu'un?

« — Je pensais à deux personnes.

« — A qui donc?

« — Au maréchal d'Ancre, qui est mort tragiquement pour s'être mal comporté envers le roi, et à mon cousin le prince de Condé, enfermé à la Bastille et à Vincennes pour cause de rébellion. »

« Ce blâme jeté sur Condé enchanta M. de Brèves; mais le nom du maréchal d'Ancre ne laissa pas que de l'embarrasser, car c'est le maréchal qui l'avait fait placer auprès de Gaston; il s'en tira par cette réplique adroite :

« — Monsieur, votre naissance diffère trop de celle du maréchal pour que son exemple vous regarde ; mais vous avez raison de faire profit de ce qui est arrivé aux princes du sang pour leur conduite.

« — Aussi ferai-je, répliqua l'enfant.

« — Eh bien, si vous le voulez, répliqua M. de Brèves, je vais vous apprendre un moyen pour vous garder de leur exemple et vivre toujours heureux.

« — Quel est ce moyen?

« — Votre condition est pleine de périls. Dès que vous serez en âge de porter les armes, vous deviendrez le point de mire de tous les mécontents et de toutes les ambitions ; vous ne trouverez que gens qui, sous le prétexte de vos grandes qualités, voudront vous pousser dans de criminelles entreprises. Le premier qui voudra vous induire à prendre parti contre le service du roi, sous quelque prétexte que ce soit, conduisez-le à l'heure même à Sa Majesté, et répétez tout haut devant elle les discours qu'on aura osé vous tenir. Agissant ainsi, vous préviendrez d'avance tous les soupçons où pourrait tomber le roi à votre égard ; vous vous délivrerez des artifices des méchants, et vous vous attirerez l'estime et l'affection des gens de bien, qui ne respireront que votre prospérité et votre gloire... »

Certes, ces paroles, rapportées par l'abbé d'Artigny d'après l'écrit de M. de Brèves, constituent un admirable programme d'éducation! Il n'y a rien de plus difficile que d'élever le frère d'un roi, et surtout d'un roi encore enfant lui-même ou qui n'a pas d'enfant! Il faut à la fois préparer son élève à être souverain et à ne pas l'être ; lui donner toute la variété de connaissances, toute l'ardeur pour le

bien public, toutes les ambitions généreuses, tous les nobles orgueils qui sont dignes du premier rang, et lui inspirer en même temps la modération, la sagesse, la patience qui conviennent au second. M. de Brèves visa constamment à ce double but, et l'atteignit si bien, qu'au bout de trois ans, l'esprit de Gaston, l'instruction de Gaston, son charme de reparties, son intérêt pour toutes les connaissances élevées et sa gentillesse de caractère étaient un sujet d'émerveillement pour tous ceux qui l'approchaient. Il n'y eut jamais, disent les mémoires, prince de cet âge de qui l'on eût tant espéré.

Sur ces entrefaites, le 23 avril 1618, vers les sept heures, un huissier du conseil vint avertir M. de Brèves, de la part du chancelier Sillery, de se trouver chez lui à neuf heures, pour chose qui importait au service du roi.

M. de Brèves s'y rend; il y trouve réunis, avec le chancelier, M. le garde des sceaux Guillaume du Vair, et M. le président Jeannin.

Le chancelier prit la parole en ces termes :

« Nous sommes rassemblés pour vous dire que nous avons remarqué depuis quelques jours que le roi a volonté de vous retirer d'auprès de Monsieur son frère. Nous avons jugé à propos de vous conseiller de prévenir Sa Majesté. Il vous appartient de lui dire votre regret de n'avoir pu le servir à son gré et de vous déclarer prêt à remettre entre ses mains les charges que Sa Majesté vous a données près du prince. Tel est l'avis que nous avons estimé devoir vous donner.

— Messieurs, répondit M. de Brèves, un tel avis venant de seigneurs prudents comme vous, ne

saurait être que très-sage. Je suis prêt à remettre à Sa Majesté les charges que je lui dois; il me les a données, il peut me les reprendre; mais ce qu'il ne peut m'ôter, c'est l'honneur. Or, les services que j'ai rendus à Sa Majesté, soit au dehors dans les ambassades, soit au dedans près de Monsieur son frère, ne méritent pas un aussi mauvais traitement que celui que vous m'annoncez. Veuillez donc me dire quelle faute j'ai commise. Quelle conduite coupable m'attire une peine si honteuse?... Je vous le demande... veuillez m'en instruire...

— Vous savez, monsieur, répondit le garde des sceaux, que les souverains n'ont pas besoin d'expliquer les motifs de leur volonté; il suffit qu'ils veuillent pour être obéis.

— Aussi suis-je prêt à obéir; mais d'abord je vous dois à vous, messieurs, qui êtes les représentants des volontés du roi, le récit exact et succinct de ce que j'ai fait comme gouverneur du prince. Mon premier soin fut de graver dans son âme la crainte de Dieu et le respect du roi. Je n'ai cessé de lui redire qu'il n'était rien que par le roi, qu'il ne pouvait rien que pour le roi, et qu'il ne dépendait que du bon plaisir du roi pour le réduire à la condition d'un simple gentilhomme de ce royaume.

« Quant à ses études, elles ont eu surtout pour objet la connaissance parfaite de la France. Il ne s'est pas livré, depuis trois ou quatre cents ans, une seule bataille qu'il n'en connaisse le nom, la date, les principales circonstances, sans oublier jamais le nom des chefs. Il connaît le règne, le caractère et la conduite de tous nos rois, et c'est sur leur exemple que je me suis appuyé pour lui

enseigner la libéralité et lui inspirer l'horreur de l'avarice.

« Quand il fut remis entre mes mains, il était d'un caractère ardent et mobile. Mais son naturel était bon; il n'aimait ni à faire ni à voir le mal. Aujourd'hui je peux dire que toutes ses inclinations sont celles d'un prince. Il a l'esprit superbe; voulant toujours vaincre et ne pouvant supporter l'idée d'être vaincu. Il parle souvent de faire la guerre aux ennemis de la France et de reconquérir ce qui a été usurpé, mais toujours pour le remettre au pouvoir du roi.

« Après ce récit sincère, messieurs, il ne me reste qu'une chose à faire. Je vais de ce pas à la Conciergerie me constituer prisonnier, et je vous prie de dire au roi que j'attends là mes interrogateurs et mes juges.

— Gardez-vous-en bien! s'écria le garde des sceaux, vous offenseriez grandement le roi!

— Soit donc! Je m'en abstiendrai, puisque vous le jugez à propos; mais veuillez me promettre de répéter à Sa Majesté tout ce que je vous ai dit, et requérir d'elle pour moi la faveur de remettre moi-même mon élève entre ses mains. »

Ils le lui promettent, et M. de Brèves retourne près de Gaston. L'enfant était encore au lit et dormait. M. de Brèves entra dans sa chambre, tira les rideaux, le réveilla, et ayant appelé l'aumônier, il dit à son élève qu'il devait le quitter. A ce mot, l'enfant fut saisi de tremblement et lui en demanda la raison d'une voix tout émue.

« Vous en êtes la cause, reprit M. de Brèves; le peu de succès que vous avez en vos études en

est le sujet. Le roi, qui vous aime chèrement et est très-désireux de l'avantage de votre éducation, attribue votre peu de progrès à ma négligence, et il a résolu de vous donner un autre gouverneur. »

L'enfant écoutait, tout saisi, le visage couvert de larmes, ne pouvant pas parler et pouvant à peine respirer. Un peu remis de son premier trouble :

« Monsieur de Brèves, dit-il d'une voix à tout moment brisée par les sanglots... si je ne me suis pas bien conduit... pourquoi ne m'avez-vous pas repris davantage? Oh! je serais content que vous me donniez cinq cents coups de fouet et que vous ne me quittiez pas! Oh! mon Dieu! je donnerais un bras pour que cela ne soit pas! Je vais aller chez le roi. Je vais me jeter à ses genoux pour le supplier de vous laisser avec moi!...

— N'en faites rien! lui répondit vivement M. de Brèves, le roi croirait que c'est moi qui vous fais agir et s'en offenserait. »

L'enfant, se retournant vers son aumônier, lui dit avec une sorte de désespoir :

« Si M. de Brèves n'était pas pour moi un bon gouverneur, pourquoi me l'a-t-on donné? et s'il est bon, pourquoi me l'ôte-t-on? »

M. de Brèves voyant redoubler les larmes et les plaintes de Gaston, qui s'était rejeté sur son lit en sanglotant, se rapproche de son chevet et lui dit, fort ému lui-même :

« Monsieur, vous devez vous apaiser et vous contenter de ce qui plaît au roi, car n'oubliez pas que vous lui devez toute obéissance, comme son sujet et comme son frère. Pensez quelquefois à cette dernière parole que je vous laisse pour adieu, et que

je vous adresse du meilleur de mon cœur, non dans mon intérêt, mais dans le vôtre, et pour l'obligation que j'ai au service de l'État. »

Comme l'enfant, à ce mot d'adieu, se mit à sangloter plus fort :

« Nous nous reverrons, lui dit M. de Brèves, car je vais moi-même vous conduire au roi, et vous remettre entre ses mains. »

A ce moment, entra dans la chambre de Gaston le sous-gouverneur, M. de Puylaurens.

« C'est M. de Puylaurens, lui dit M. de Brèves, qui désormais demeurera près de vous, et je vous prie de l'aimer et de le croire comme un gentilhomme sage qu'il est; il vous rendra tant de services qu'il ne vous semblera pas que je suis absent. Comme il faut commencer tout de suite ce qui doit être fait, je vais lui laisser le soin que je n'ai confié à nul autre, un seul jour, pendant ces trois ans : c'est lui qui va vous lever. »

Après ces mots, il se retira. Deux jours plus tard, il revint avec un papier à la main; c'était le résumé écrit du discours qu'il avait tenu au chancelier. Il le lut à l'enfant, en le priant, si ses souvenirs étaient bien présents, de l'avouer pour vrai, avec deux mots de sa main, fortifiés de sa signature ordinaire. L'enfant le lut et le signa. Une semaine plus tard, le 25 du mois, jour de naissance de Gaston, M. de Brèves reçut du roi l'ordre de lui amener son élève.

Le roi était dans le grand cabinet de la reine, accompagné de M. de Luynes, de M. le garde des sceaux et de M. le président Jeannin.

« Sire, lui dit M. de Brèves, j'ai appris de

messieurs vos ministres ce qui est de vos intentions, je suis prêt d'y satisfaire. Après quoi, sire, je supplie humblement Votre Majesté qu'elle me permette de me rendre prisonnier dans votre Conciergerie pour justifier ma vie. Je n'ai jamais eu dans tout le cours de mes services passés à demander ni grâce ni abolition, et je ne veux pas...

— Je sais qui vous êtes, monsieur, répondit le roi, et il ne s'agit nullement de vous envoyer à la Conciergerie.

— Où Votre Majesté m'ordonne-t-elle de me retirer?

— Je vous ordonne de rester à la cour, près de moi, et M. le garde des sceaux va vous faire connaître le reste de mes intentions.

— Monsieur de Brèves, reprit le garde des sceaux, le roi ne vous ôte pas le dépôt de la personne de Monsieur son frère pour des services que Sa Majesté ait reçus de vous; elle le fait pour certaines considérations qu'il ne lui convient pas d'expliquer. Mais, afin de vous marquer que Sa Majesté est satisfaite de vous, elle ordonne qu'il vous soit délivré cinquante mille écus de dessus son épargne, et que la charge de maître de la garde-robe de Monsieur son frère demeure à vos deux fils, le plus jeune devant avoir la survivance après l'aîné.

— Sire, répondit M. de Brèves, Votre Majesté console ma vieillesse; je vais vous amener Monsieur votre frère. »

Il s'approcha alors de la porte du petit cabinet de la reine, où il avait laissé l'enfant, et, l'appelant, le conduisit devant le roi, auquel il adressa ces paroles :

« Sire, voilà votre frère que je vous rends

sain de corps comme d'esprit et tantôt en âge de vous rendre de grands et singuliers services. » Puis, se tournant vers Gaston : « Monsieur, vous vous souviendrez, s'il vous plaît, des préceptes que je vous ai donnés, qui vous obligent à aimer Dieu sur toutes choses, et à servir le roi par-dessus tout. »

Il ajouta alors en faisant un pas vers le roi :

« Votre Majesté consent-elle que je lui baise la main? » Le roi y consentit. M. de Brèves lui fit alors une grande révérence, et laissa le frère près du frère.

Les réflexions se pressent dans le cœur et dans l'esprit après un tel récit. Qui a pu décider cette mère, qui a pu décider ce roi à arracher un te maître à son élève? La réponse est bien simple : on le lui a enlevé parce qu'il l'élevait trop bien; l'enfant devenait trop instruit, trop spirituel, trop affable, trop porté aux grandes choses; autant de défauts irrémédiables dans un frère de roi. Ceux qui entouraient Louis XIII lui soufflèrent à la fois au cœur la jalousie et la crainte. On le rendit envieux de Gaston comme frère, craintif de Gaston comme souverain. D'où est partie cette fatale inspiration? Est-ce de sa mère? Marie de Médicis a-t-elle sacrifié un de ses fils à l'autre, immolé sa tendresse maternelle à son ambition maternelle, étouffé dans leur germe les plus heureuses dispositions de Gaston pour assurer la tranquillité du règne de Louis XIII? Quelques mémoires du temps ont expliqué ainsi la disgrâce de M. de Brèves; d'autres y voient plutôt la main de M. de Luynes, irrité de savoir auprès de Gaston un favori du maréchal d'Ancre, et, dans les intérêts de sa haine, ayant présenté à Louis XIII

la supériorité de Gaston comme un danger pour l'État. Quel qu'ait été le coupable, voilà le fait, et voici les conséquences.

Le comte du Lude remplace M. de Brèves. Paresseux, vicieux, du Lude se décharge, non des honoraires, mais de la besogne, sur Contade. Contade, disent les mémoires du temps, était un homme de peu, rustique dans ses façons, grossier dans son langage, déréglé dans ses habitudes. On lui adjoint comme secrétaire des commandements du prince le sieur de Chazan, connu par ses basses complaisances de courtisan pour de Luynes; et les trois alliés manœuvrèrent si bien, qu'en moins d'une année, l'enfant jurait et buvait avec Contade, imitait le langage et les habitudes de du Lude et de Chazan, et que le second des fils de France n'était plus qu'un misérable vaurien.

Du Lude meurt. De Luynes, effrayé de voir les progrès dans le mal qu'avait faits Gaston, lui donne pour gouverneur un personnage recommandable par son mérite et ses rares qualités, le colonel Ornano, gouverneur de Pont-Saint-Esprit, et lieutenant général du roi en Normandie. Avec Ornano semble renaître M. de Brèves. Même énergie, même autorité, même activité; il remet les verges à sa ceinture, mais ce n'est plus comme un vain simulacre, il s'en sert résolûment et souvent! A côté du colonel, sa femme, qui le complète, et je dirai presque, le corrige. Personne d'esprit, de cœur, elle prend l'enfant sous sa protection, se porte garant de son bon vouloir, le captive par sa grâce; le mari représentait la force, la femme la douceur, et tous deux se partagent et remplissent si natu-

rellement ce double rôle, qu'après quelques mois les traces de du Lude et de Contade étaient effacées à leur tour du cœur mobile de l'enfant, qu'il était redevenu studieux, soumis, affectueux, et que toute sa tendresse passionnée pour M. de Brèves s'était reportée sur Ornano.

Quatre ans se passent ainsi. Gaston a quinze ans; son esprit, son goût pour les lettres et les arts, sa facilité de parole, sa noblesse de penchants ont reparu dans toute leur grâce animée; Ornano est fier de son ouvrage, toute la cour y applaudit... quand un élément nouveau entre subitement dans cette éducation étrange. Louis XIII n'avait pas d'enfants; on commençait à craindre qu'il n'en eût jamais, et sa santé débile semblait le destiner à mourir jeune. Une idée fatale traverse l'esprit d'Ornano. Si son élève devenait roi? En un instant, tout change dans cette âme ambitieuse et ouverte aux résolutions violentes. Gaston n'est plus pour lui son élève, c'est l'héritier du trône, l'héritier direct, certain, presque immédiat. Il se voit déjà lui-même le premier personnage du royaume, et maître réel d'un pouvoir dont Gaston ne sera que le dépositaire! Dès lors, plus de direction, plus de discipline, plus de fermeté, tout devient instrument de flatterie, de complaisance; arrivent ensuite les projets coupables; les rêves ambitieux, et Gaston entre dans la voie des conspirations et des trahisons. La suite, on la connaît. A dix-neuf ans, il conspire avec Chalais; Chalais est arrêté; Gaston, au lieu de le défendre, dépose contre lui, et Chalais est exécuté. Il conspire avec Montmorency, et Montmorency est exécuté. Il conspire avec le comte de Soissons; Soissons est tué

à la Marfée, et Gaston fait sa paix avec son frère et Richelieu. Il conspire avec Cinq-Mars et de Thou; ils sont exécutés; Gaston demande grâce pour lui-même et se retire à Blois.

Il meurt enfin à quarante-cinq ans, laissant dans l'histoire le souvenir du plus vil, du plus lâche, du plus ingrat, du plus traître des princes, et n'ayant sauvé du naufrage qu'une qualité qui est une accusation de plus contre lui : son rare esprit.

L'histoire de cette âme me paraît tragique ; l'histoire de cette éducation me semble terrible. Je n'ai jamais vu nulle part plus saisissante image de la puissance d'une bonne ou d'une mauvaise direction, plus douloureux spectacle d'une créature humaine pervertie par ceux qui devraient la moraliser. A Dieu ne plaise que j'absolve Gaston de ses crimes pour en charger ses instituteurs! quand on a fait autant de mal, c'est qu'on en portait quelque germe en soi. Mais il avait aussi d'autres germes en lui, des germes d'honneur, de reconnaissance. Bien cultivés, ils auraient pu étouffer les autres, au lieu d'être étouffés par eux; l'éducation n'est qu'une bataille : il s'agit d'armer ce que nous avons de bon contre ce que nous avons de mauvais! Ce n'était certainement pas un être pervers que cet enfant qui se jetait, en sanglotant, sur son lit, le jour du départ de son précepteur!... Et ce cri! ce cri déchirant... et prophétique!... *J'aimerais mieux perdre un bras et que vous restiez près de moi!* Ne dirait-on pas que l'avenir s'ouvre devant lui, que tous ses crimes futurs se dressent à ses yeux, et que c'est aux pieds d'un sauveur que le pauvre petit se précipite avec désespoir! Tout s'explique par le mot fatal prononcé par

Mme de Monglat, répété par M. de Brèves, et imprimé sur le front de l'enfant, comme son nom : *mobile!* Mobile, c'est-à-dire faible! O la faiblesse! la faiblesse! le plus fatal de tous les vices, puisqu'il les renferme tous, puisqu'il peut conduire à tous! Que sert à l'être faible d'être bon, d'être droit, d'être juste, puisque son âme est à la merci de la méchanceté, de l'iniquité, de la perversité des autres? La faiblesse est la faculté de gagner toutes les maladies morales qui vous entourent. Est-elle donc elle-même un vice irrémédiable? faut-il nous y résigner, chez nos enfants, comme à une fatalité? Le souvenir de Gaston nous répond. Il nous montre le double et immense empire de l'éducation, tout ce qu'elle peut en bien, tout ce qu'elle peut en mal; et c'est des lèvres de cette misérable victime de la faiblesse qu'est parti ce mot qui doit nous servir de soutien et de guide : *Mon cousin Condé n'aurait pas fait ce qu'il a fait, s'il avait eu les exemples que j'ai.*

Je n'ajoute rien à cette parole, si étrange dans la bouche d'un enfant : elle dit tout.

LA POLITESSE

A Madame Deroulède.

Quand le jeune homme entra dans le salon, tout le monde se retourna. Il était très grand, très pâle, très blond; une légère moustache ombrageait à peine sa lèvre supérieure; il portait l'uniforme d'of-

ficier, et sur son uniforme la décoration de la Légion d'honneur; il marchait appuyé sur deux béquilles.

La vue d'un jeune homme blessé émeut toujours; aujourd'hui, elle nous touche jusqu'au fond du cœur, car elle réveille l'idée de nos malheurs publics; la mutilation du soldat rappelle la mutilation de la patrie.

« Quel est ce jeune homme? demandai-je vivement à mon voisin. Comment est-il officier et décoré, étant encore si jeune? sa blessure est-elle plus qu'une blessure? est-ce une menace d'infirmité? » J'appris alors qu'à vingt ans (il en a maintenant vingt-huit) il s'était engagé comme volontaire dans l'armée de Sedan; que, fait prisonnier et conduit en Allemagne, il s'était évadé pour venir s'engager de nouveau dans le corps de Bourbaki; qu'après la capitulation, il s'était pour la troisième fois engagé dans l'armée de Versailles contre la Commune, qu'il avait gagné sa croix au combat de Villersexel, que sa blessure, toute grave qu'elle était, ne laisserait pas de traces, et qu'enfin, quoique blessé, riche, lettré, il avait voulu rester au service, décidé à consacrer toute son intelligence, tous ses efforts à l'éducation de ses soldats : j'avais un héros devant moi! Mon émotion fut profonde, d'autant plus profonde qu'elle fut double.

L'héroïsme à vingt-huit ans ne va pas sans un certain péril pour le héros lui-même. Tant de vives admirations vous entourent, tant de douces et enthousiastes sympathies courent au-devant de vous, qu'il est bien difficile de n'en avoir pas la tête un peu tournée. Comment se défendre, en dedans,

d'une certaine satisfaction orgueilleuse, et comment n'en rien laisser percer au dehors? Comment être héroïque à cet âge, sans être un peu plein de soi et sans le montrer dans ses regards, dans ses gestes, dans son accent? Or, ce qui me frappa le plus dans ce jeune homme, ce fut non-seulement sa modestie de bon goût, mais une autre qualité plus opposée peut-être encore à la vanité, car cette qualité est un hommage rendu aux autres, un sentiment réel de ce qu'on doit aux autres, l'oubli de soi pour les autres, et cette qualité, c'est la politesse. Ce jeune homme avait une politesse exquise. Voilà un mot qui semblera bien suranné, un éloge qui paraîtra bien mince.

La politesse n'est plus à la mode. On remarquait autrefois dans un salon les jeunes gens qui n'étaient pas polis; on remarque aujourd'hui ceux qui le sont. Nous voyons quelques parents supprimer la politesse de la première éducation, comme quelque chose de factice et de tyrannique. Habituer un enfant à ôter son chapeau en entrant dans un salon, l'astreindre à dire bonjour aux personnes présentes, le forcer, quand il va se coucher, à accompagner son bonsoir d'un baiser, leur paraissent autant de conventions et de contraintes sociales qui vont mal avec les deux plus charmantes qualités de l'enfance, le naturel et la sincérité. A quoi bon, disent-ils, condamner ces pauvres innocents à nos petits exercices de salon? Vous les rendez à la fois malheureux et ridicules. Ils ressembleront bien assez tôt à des poupées. L'éducation n'a rien à faire avec ces mouvements automatiques d'où la pensée est absente, et contre lesquelles les victimes protestent, souvent par

leur résistance, toujours par leur gaucherie! Franchement, ajoutent-ils, connaissez-vous rien de plus comique que ces dialogues à voix basse entre les mères et leurs fils : « Salue la dame, mon petit. — Je ne veux pas. — Allons ! sois bien gentil ! — Je ne veux pas être gentil. — Salue ! — Non ! » Le dialogue s'anime : « Monsieur, si vous ne saluez pas, vous irez en pénitence ! — Ça m'est égal !... » Là-dessus l'étrangère intervient... un peu par embarras personnel : « Laissez-le, madame, de grâce ! Je te tiens quitte de ton salut, mon petit ! — Non ! dit la mère, il faut qu'il salue... ou sinon !... — Ou sinon ! il sera fouetté !... » s'écrie le père, qui paraît à son tour ! Alors le tumulte éclate ! L'enfant crie, la mère soupire, on emporte le coupable, la visiteuse ne sait où se cacher. « Voilà ce que sont vos leçons de politesse !... Mais il y a de quoi la lui faire prendre en horreur, au pauvre petit ! » A quoi je réponds d'abord que les enfants n'y sont pas tous aussi réfractaires, surtout s'ils y ont été dressés, — j'emploie à dessein le mot dressés, — de bonne heure. Deuxièmement, l'idée de leur imposer un ennui ne me touche nullement, attendu que l'éducation n'est souvent autre chose que l'art d'apprendre à faire ce qui vous ennuie comme si cela vous amusait. Quant à leur gaucherie, je ne la nie pas, à la condition qu'on convienne qu'il n'y a rien de plus charmant que cette gaucherie même. Ces pauvres mioches qui vous ôtent gravement leur petit chapeau et vous font si sérieusement l'aumône de leurs petites joues m'enchantent ! leur air de ne pas penser à ce qu'ils font ajoute à leur charme ! Pour ce que l'on trouve de machinal dans ces actes, je vous

rappellerai le mot profond de Pascal : *Commençons par les pratiques, la foi suivra.*

L'homme a un corps comme il a une âme, et ce corps peut servir parfois d'instituteur à l'âme. L'habitude est une grande maîtresse d'école. Quand l'enfant salue, ce n'est d'abord que sa tête qui s'incline; quand sa bouche vous souhaite, comme dit André Chénier, la bienvenue au jour, ce n'est que sa bouche qui parle, mais à mesure que ces actes et ces mots se répètent, ils passent peu à peu des lèvres au cœur, du front à l'intelligence; les gestes se convertissent en sentiments ! Ajoutez que les enfants polis font seuls les jeunes gens polis. La politesse est comme le piano : si on ne l'apprend pas de bonne heure, on ne l'apprend jamais. Or, je crois bien utile de l'apprendre. Les gens qui ne jurent que par les États-Unis vous objectent qu'en Amérique on se soucie peu de la politesse. C'est précisément pour cela que j'y tiens, parce que c'est une qualité française. Certains esprits farouches la repoussent comme un reste de l'ancien régime. J'espère être de mon époque autant que personne, mais je ne répudie pas tout dans le passé; il avait du bon et du charmant, et c'est le charmant que je voudrais lui dérober pour en parer les sociétés nouvelles. La France ne sera complètement la France que quand elle alliera les manières d'autrefois avec les principes d'aujourd'hui.

Certes je connais beaucoup de politesses qui me choquent : il y a d'abord la politesse impertinente du grand personnage qui se sait bon gré d'être poli; il y a la politesse obséquieuse qui obsède; la politesse phraseuse qui irrite; la politesse quêteuse qui

dégoûte, car l'une ressemble à un mensonge, et l'autre à un placement. Mais quand elle reste dans la mesure et dans la vérité, quand elle se présente à nous avec ses compagnes naturelles, la distinction des manières et l'élégance dans le langage; quand elle produit cette habitude charmante qui est la prévenance; quand enfin elle s'allie, comme dans le jeune homme dont je vous ai parlé, avec une supériorité véritable, alors elle devient une qualité à la fois morale et physique, et rappelle, ce me semble, quelques-unes des œuvres les plus délicates du génie grec. Oui, je croyais entendre certains vers d'Euripide, je croyais regarder quelque statue de Polyclète, en voyant ce jeune et héroïque blessé se mouvoir dans le salon à l'aide de ses deux béquilles avec tant d'adresse, de simplicité et d'aisance; passer naturellement d'un ton à l'autre, approprier son langage à son interlocuteur, plein de respect avec les vieillards, de courtoisie sans fadeur avec les femmes, de réserve avec les jeunes filles, de gaieté avec les hommes de son âge, et, tout en le suivant du regard, je me penchai de nouveau vers mon voisin, et je lui dis :

« Il y a une mère là-dessous ! La politesse a pour premier fondement le respect pour les femmes, et ce respect-là ne s'apprend jamais mieux que sur les genoux maternels ! Ce jeune homme-là a été élevé par sa mère !

— Vous avez raison, me répondit mon interlocuteur, c'est bien sa mère qui la lui a inspirée, c'est elle qui la lui a léguée, mais ce n'est pas elle qui la lui a apprise. Il la tient de sa propre nature. Un jour, à cinq ans, il rencontre un pauvre très-vieux

et très-infirme. Sa mère donne un sou à l'enfant, qui le porte au vieux pauvre, mais, en le lui remettant, il ôte d'abord devant lui sa petite casquette et le salue. N'est-ce pas exquis? Quel enseignement profond! comme ce petit enfant qui se découvre devant la pauvreté et qui ajoute l'aumône du cœur à l'aumône de la main, nous montre tout à coup la politesse sous une forme nouvelle! Comme il nous dit sans le savoir, le cher petit! et son inconscience ajoute à la grâce et à la force de sa leçon, comme il nous dit clairement d'honorer dans tout être humain une créature de Dieu et un frère de douleur! Grâce à lui, nous avons le droit de compléter la phrase de Vauvenargues en disant : « La politesse est comme les grandes pensées : elle vient du cœur! »

DE

L'AVANTAGE D'AVOIR UNE FILLE

QUI NE VEUT PAS APPRENDRE L'ORTHOGRAPHE

A M. Régnier.

Voilà un titre piquant, j'espère! Le chapitre le sera peut-être aussi. Tout au moins aura-t-il le mérite de vous faire connaître un homme que vous devez tous aimer; car il fut digne d'être appelé votre ami, comme Berquin, et il a été le précurseur de notre cher et spirituel Stahl : c'est M. Bouilly.

Resté seul tout enfant, d'abord avec sa mère veuve, puis avec sa mère remariée, M. Bouilly trouva un père dans son beau-père. Arrivé à l'adolescence, il

éprouva un sentiment à la fois naturel et singulier. Son nom de Bouilly commença à l'ennuyer. Les plaisanteries de ses camarades de classe lui avaient appris que ce nom prêtait à rire; il avait plus d'une fois été forcé de se battre parce qu'on se moquait de son nom, et la vanité, lui poussant au cœur en même temps que le duvet au menton, le faisait rougir tout bas de ce nom comme d'un ridicule. Il alla donc trouver son beau-père, et avec ce mélange de diplomatie et de câlinerie qui est très-familier aux enfants, il lui demanda, en l'embrassant, la permission de s'appeler désormais Bourguin comme lui. Le beau-père le regarda entre les deux yeux :

« Eh! pourquoi veux-tu t'appeler Bourguin?

— Pour m'appeler comme vous.

— Ah! répondit le beau-père, rien que pour cela? rien que par affection?

— Oui! répliqua l'enfant en balbutiant un peu.

— Allons, mon petit Nicolas, dit le beau-père, je vois avec plaisir que tu ne sais pas mentir, même quand la vérité n'est pas claire pour toi... Je vais donc te dire ce que tu ne t'es pas dit à toi-même. Tu veux t'appeler Bourguin, parce que tu es embarrassé de t'appeler Bouilly. Eh bien, mon enfant, écoute-moi. Un honnête homme ne quitte jamais le nom de son père, et quand ce nom semble un peu ridicule, on n'a qu'une ressource, c'est de le rendre célèbre, si l'on peut; honorable et honoré, on le peut toujours. D'ailleurs un nom est ce qu'on le fait. Celui qui le porte le transforme à son image. Quand Racine, Boileau, Corneille et La Fontaine étaient obscurs, leur nom était certes tout aussi vulgaire que le tien; après leur gloire, il devint rayonnant comme eux.

Te le dirai-je? Parfois la bizarrerie de votre nom vous loge dans le souvenir des hommes; témoin les sobriquets, qui sont comme des clous brillants auxquels vos contemporains, et la postérité, accrochent votre mémoire; témoin ce grand peintre vénitien qui a immortalisé le surnom de Tintoretto, petit teinturier. Eh bien, mon petit Nicolas, ou je me trompe fort, ou ton nom de Bouilly t'aidera à être de ceux qu'on remarque. La réputation se compose de toutes sortes de choses. Si ton père ne t'avait pas donné ce nom-là, je ne te dirais pas de le prendre; mais tu l'as, garde-le, et si tu sais t'en servir, il te servira. »

Le brave homme avait vu juste. Pas un des ouvrages de M. Bouilly qui, en paraissant, n'éveillât des plaisanteries qu'il tournait à son avantage, par sa bonne humeur à y répondre ou sa bonne grâce à les accepter. Son nom et lui ne firent bientôt qu'un; on trouva qu'ils se ressemblaient, c'est-à-dire qu'ils rappelaient tous deux quelque chose de sain, de bon et de tendre : son nom fit partie de sa réputation de sensibilité. Mais voici qui est plus curieux. Le hasard lui donna pour contemporain et pour collaborateur M. Pain. Ils composèrent ensemble une comédie mêlée de vaudevilles, qui eut cinq cents représentations : *Fanchon la vielleuse*. L'année suivante, M. Pain fit jouer un vaudeville signé de lui seul et qui n'obtint qu'un médiocre succès. « Ah! dit-on, on voit bien que c'est du pain tout sec, il n'y a pas de Bouilly là-dedans. »

M. Bouilly eut un rare bonheur dans sa vie littéraire, c'est d'avoir deux réputations. Ces deux réputations s'ajoutèrent si heureusement l'une à l'autre, que la seconde commença quand la première finis-

sait, de sorte que cette arrière-saison, si cruelle pour les artistes, la saison de la décadence, ne fut pour lui qu'une transformation de talent et un changement de succès. Auteur dramatique fort applaudi jusqu'à quarante-cinq ans, il devint alors conteur populaire. Conteur, grâce à qui? Grâce à sa fille.

Nous voilà ramenés à notre titre. M. Bouilly eut une fille charmante d'esprit, d'intelligence, de vivacité; mais, arrivée à douze ans, elle ne savait pas l'orthographe et ne voulait pas l'apprendre.

On avait pourtant employé pour l'instruire tous les moyens et tous les professeurs des deux sexes. Le maître d'école y avait échoué; après le maître, une maîtresse; après la maîtresse, le curé; après le curé, une sœur; sans compter, bien entendu, la mère et la grand'mère. Enfin, un jour, le père s'écria: « J'ai trouvé le moyen!... » Il la fit donc venir un matin dans son cabinet et lui dit : « Mets-toi là et écris. » Elle savait écrire. Toute fière, elle s'assied devant son pupitre; le père commence à lui dicter l'histoire d'un sansonnet; le père inventa mille détails amusants ou intéressants sur le caractère, sur le naturel de cet oiseau; il en dicta à sa fille de quoi remplir deux pages. Enfin le voilà arrivé au moment où l'histoire commence : la petite fille est tout oreilles, mais le père s'arrêtant brusquement : « Je continuerai quand tu m'apporteras ces deux pages recopiées, et sans une seule faute d'orthographe? » Qui fut stupéfaite! qui fut désapointée? Je vous le demande. Comme Mlle Flavie,— elle s'appelait Flavie, — était habituée à ce qu'on fît toutes ses volontés, elle pria, elle pleura, elle trépigna, puis elle se calma, attendu que les enfants se calment toujours

quand les parents restent calmes, et son père lui ayant permis de demander des conseils pour son travail, la voilà consultant sa mère, consultant le dictionnaire, allant même frapper à la porte de sa vieille tante, et arrivant enfin, après trois jours d'étude, avec deux pages irréprochables comme écriture et comme orthographe.

« Bravo! dit le père, continuons! » Les efforts de sa fille l'avaient touché; son succès personnel l'avait flatté, si bien que, son imagination se montant, il inventa, il improvisa une histoire très piquante; et la petite fille, tout en écrivant, riait aux éclats. Mais tout à coup, au moment le plus intéressant, le narrateur s'arrête.

« Va donc! père! va donc!... la fin!... la fin!

— La fin, répondit froidement le père, je te la dirai quand tu m'auras recopié sans faute ces quatre nouvelles pages.

— Père! père! je t'en supplie, dis-moi la fin!

— Non!

— Je te promets que j'apprendrai par cœur quatre pages de grammaire.

— Non!

— Je prendrai des leçons tous les jours.

— Non, je ne te dirai pas la fin avant que tu m'apportes cette seconde dictée sans faute. D'abord je serais bien embarrassé de te la dire aujourd'hui, attendu que je ne la sais pas encore moi-même. »

Il fallut bien se résigner et se mettre au travail; et comme le père, traîtreusement, avait intercalé dans les phrases bon nombre de difficultés grammaticales, il ne fallut pas moins de dix jours pour que la petite fille mît son devoir en règle et fût digne d'entendre

le dénoûment. Enfin! l'y voilà! L'histoire s'achève, et avec un tel succès, de telles exclamations de plaisir de la part de l'enfant, que le père lui dit : « Or donc, écoute-moi bien!... Je n'ai plus peur que tu n'apprennes pas l'orthographe; tu as compris que la fille d'un homme de lettres qui ne sait pas sa langue rend son père même ridicule. Mais cela ne me suffit pas; tu m'as fait honte, il faut que tu me fasses honneur; il faut que d'ici à deux mois je puisse dire à notre ami le professeur de la Sorbonne, qui se moque toujours de toi : Interrogez donc ma fille!... et que ton interrogatoire soit un triomphe. »

Ainsi arriva-t-il. Mais voici un autre dénoûment bien inattendu et qui vous expliquera ce long titre, dont vous me demandez sans doute compte tout bas.

M. Bouilly était membre d'une société littéraire qui subsiste encore, et qui s'appelle la Société philotechnique. Un jour, il raconta à un de ses collègues sa petite invention paternelle.

« Lisez-nous donc un de ces contes à une de nos réunions particulières.

— Y pensez-vous? lire un conte fait pour une petite fille à une assemblée d'hommes graves!

— Ces hommes graves sont des hommes, sont des pères, et d'ailleurs, entre nous!

— Soit donc; mais à vous la responsabilité! »

Trois jours après, la lecture a lieu. Succès complet! Si complet, qu'on demande à l'auteur de lire ces deux contes (il en avait lu deux) à la grande séance annuelle, au Conservatoire.

« Y pensez-vous? s'écrie-t-il. Lire ces enfantillages devant six cents personnes! Entre un fragment

de poème épique (on faisait encore des poèmes épiques dans ce temps-là) et une scène de tragédie (on faisait énormément de tragédies dans ce temps-là), une telle disparate...

— Raison de plus. Le contraste est la meilleure condition du succès. D'ailleurs, nous ne sommes pas plus bêtes que nos six cents auditeurs, et puisque ces deux contes nous ont plu, pourquoi ne leur plairaient-ils pas?

— Soit donc, dit encore l'auteur; mais je vous déclare que ma première phrase sera pour expliquer au public que c'est vous qui l'avez voulu. »

Lecture publique... succès éclatant!... Attendez, attendez, vous ne devinez pas tout. Le lendemain matin, l'auteur écrivait dans son cabinet; on lui annonce un monsieur qui désire lui parler.

« Son nom?

— Il dit que monsieur ne le connaît pas.

— Qu'il entre.

— Monsieur, lui dit l'inconnu, vous avez lu hier, à la séance publique du Conservatoire, deux contes charmants.

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— Il est évident que vous avez dû en écrire d'autres?

— Oui, une douzaine environ.

— Eh bien, monsieur, je suis éditeur, je viens vous les acheter.

— Hein! s'écrie l'auteur, marchant de surprise en surprise, publier de telles babioles! Vous n'y pensez pas!

— J'y pense si bien que je vous offre 1,200 francs de la première édition.

— Jamais! je suis trop honnête homme pour vous laisser faire un tel marché.

— Cela me regarde, répond froidement l'éditeur; je vous réponds que le marché est bon. Veuillez y réfléchir; je reviendrai savoir votre réponse. »

Et il sortit.

Y réfléchir! Il appelle sa femme, il appelle sa fille, il leur raconte... ce conte, bien plus extraordinaire que tous les siens... quand, au bout de deux heures, un nouveau coup de sonnette les fait tressaillir... C'est sans doute l'éditeur impatient qui venait chercher sa réponse. Du tout : c'était un second éditeur qui offre 2,000 francs au lieu de 1,200. Concurrence! enchères! et, le soir, le livre était vendu pour 2,500 francs par édition, et sous le titre : *Contes à ma fille.*

Sa fille grandit, et, après les Contes, il lui fit deux volumes de *Conseils*. Ce n'est pas tout! Elle se maria; il écrivit pour elle deux autres volumes intitulés : *les Jeunes Femmes*. Après les *Jeunes Femmes*, les *Jeunes Mères*. Après les *Jeunes Mères*, sa réputation s'étant encore agrandie, il fut chargé par la famille royale d'écrire pour les deux enfants de la duchesse de Berri, c'est-à-dire pour le comte de Chambord et sa sœur, un recueil qui eut pour titre : *les Contes aux enfants de France*, et qu'on lui paya 24,000 francs... Vous comprenez qu'il eut tous les courtisans pour lecteurs; de façon qu'en quelques années, il publia douze volumes, qu'il doubla la fortune de sa fille... grâce à quoi? grâce à ce qu'elle n'avait pas voulu apprendre l'orthographe. Seulement, n'allez pas en conclure qu'il faut laisser là grammaire et syntaxe; cela ne rapporterait pas autant à tous les

pères, et c'est aux parents de tirer de ce petit récit l'affabulation convenable. Cette affabulation, la voici : c'est que nous ne remercions jamais assez Dieu de nous donner des enfants; car, même en tenant compte du désespoir que nous causent leurs maladies, et parfois même, hélas! leur perte, leurs insuccès et plus encore leurs défauts, ils n'en restent pas moins la plus pure et la plus féconde des joies de ce monde. Oui, nous trouvons tout en eux, si nous savons tirer d'eux tout ce qu'ils peuvent nous donner; nous y trouvons plaisir, consolations, enseignements, perfectionnement, et, comme le prouve l'exemple de M. Bouilly, lors même que nous travaillons pour eux, nous nous trouvons bien souvent travailler pour nous-mêmes et pour les autres.

LES CINQ ÉDUCATIONS

A Georges Desvallières.

Mon cher enfant,

C'est à toi que je dédie ces pages, car c'est pour toi qu'elles ont été faites. Je t'adresse ce chapitre, qui est un discours, car il te rappellera la date du 31 juillet 1877. Il remettra devant tes yeux cette première distribution de prix de l'École Monge, cette salle si élégamment décorée, ton grand-père dans ce fauteuil de président où tu étais assez fier de le voir assis, ton émotion en attendant la proclamation

des prix, ma joie de t'en remettre un, mon regret de ne t'en remettre qu'un, et enfin les applaudissements donnés à mes paroles par tes camarades, applaudissements que j'ai été si heureux d'entendre parce que tu les entendais.

Tel il fut dit, ce discours, tel je l'imprime, ne voulant rien déranger à ton souvenir, et espérant que les garçons de ton âge ne liront pas sans intérêt mes Cinq Éducations.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je suis un partisan résolu de l'École Monge. Pourquoi? Est-ce parce que j'ai trouvé ici plus de bien-être, plus d'air, plus d'espace, des classes moins nombreuses, des promenades plus intelligentes, des journées de travail moins chargées? Oh! sans doute, tout cela a compté dans mon jugement, car je ne puis comprendre qu'on ait fait une loi pour limiter le travail des enfants dans les manufactures et qu'il n'en existe pas une semblable pour les lycées! qu'on craigne si justement d'atrophier les corps et qu'on ne tremble pas d'atrophier les intelligences! Pourtant mon sentiment repose sur un motif plus grave encore : ce qui m'a frappé et charmé dans le plan d'études conçu par M. Godart, c'est sa conformité avec les lois du développement intellectuel de l'enfance.

Les étoiles n'apparaissent pas toutes dans le ciel à la fois; les fleurs d'un arbuste ne fleurissent pas toutes ensemble sur la tige qui les porte; elles éclosent successivement et à leur heure. Il en est de même des diverses facultés intellectuelles. Elles

naissent dans l'esprit de l'enfant comme ses membres et ses organes se développent dans le sein de sa mère, l'un après l'autre. Or, dans quel ordre se produisent-elles? Sont-ce les facultés d'abstraction qui paraissent les premières, ou celles qui dépendent des sens? Celles des sens. Et, parmi les sens, quel est l'organe dont le développement précède et domine tous les autres? Les yeux. L'enfant est tout yeux. Il a une puissance de regard incomparable. Nous sommes des aveugles à côté de lui. Entrez avec votre fils dans une chambre, dans un atelier, dans un palais, et, en sortant, interrogez-le; vous serez stupéfait de tout ce qu'il aura vu. En un seul regard, il aura fait l'inventaire des meubles, des murailles, des objets d'art ou de travail. Un homme du métier ne s'en fût pas tiré si vite. Tous les enfants sont nés commissaires-priseurs. Eh bien, c'est le commissaire-priseur que le plan d'études de l'École Monge développe d'abord en eux. La première éducation qu'ils y reçoivent est l'éducation des yeux et par les yeux. Leurs premières leçons portent sur les objets extérieurs, usuels, sur les sciences d'observation.

Il y a certes là un grand progrès, mais ce progrès en a produit un autre plus important peut-être; de cette première innovation en est sortie une seconde plus hardie encore! Comment, en effet, et par qui faire donner ces leçons nouvelles aux enfants? Les maîtres ordinaires n'y sont guère propres : leurs habitudes d'enseignement s'y opposent, leur amour-propre même y fait obstacle. Celui qui peut enseigner le latin et le grec, celui qui s'est exercé pendant vingt ans à la démonstration des

problèmes grammaticaux et philologiques, croirait quelque peu déchoir en expliquant l'usage et la nature des objets matériels. Il faut des maîtres nouveaux pour cette éducation nouvelle. C'est alors que M. Godart s'est rappelé qu'une femme[1] ayant inventé *les leçons de choses*, les femmes seules pouvaient donner les leçons de choses ; il s'est dit que leur esprit, moins philosophique que le nôtre et plus occupé des faits que des idées, se trouvait appelé par cette disposition même à cet enseignement pratique, et il a eu le courage, l'honneur d'introduire les femmes comme professeurs dans son école. Toutes les premières classes leur sont confiées; tous les petits enfants sont entre leurs mains. Il faut le dire hautement, ce progrès n'est pas moins qu'une révolution, la plus heureuse et la plus féconde des révolutions ! Ouvrir cette école aux femmes, c'était du même coup y faire entrer un élément nouveau et tout-puissant : l'affection. A Dieu ne plaise que j'accuse nos maîtres universitaires de ne pas aimer leurs élèves ! mille exemples me convaincraient d'injustice. Oui, l'Université est paternelle, mais elle n'est pas maternelle. Or, ce dont le petit enfant a le plus besoin, c'est de maternité ! Avec les femmes, la famille pénètre pour ainsi dire dans l'école, prolonge, continue l'influence des caresses, des tendresses, des familiarités du foyer domestique; avec elles enfin se réalise la belle pensée de Socrate. Socrate, parlant d'un de ses élèves qui ne profitait pas de ses leçons, disait : « Que puis-je lui apprendre? il

1. Je suis heureux de placer ici le nom de Mme Pape-Carpantier, qui a tant fait pour l'éducation en France.

ne m'aime pas. » Les femmes mêlées à l'éducation de l'enfant nous permettent de dire : Que n'apprendra-t-il pas d'elles? il les aime!

Nous avons dit assez de bien de l'École Monge; disons-en un peu de mal; parlons de ce qui lui manque.

Pour ce faire, montons, si vous le voulez, sur les hauteurs de Montmartre, embrassons de là le panorama de Paris, et cherchons quelles autres écoles peuvent donner à celle-ci d'utiles leçons.

Je commence par le quartier latin. J'aperçois derrière le Panthéon, non loin du Val-de-Grâce, une rue nommée la rue Tournefort, et dans cette rue une maison dont l'apparence me tente. Entrons; c'est une école primaire. Rien de particulier au premier aspect. Des enfants assis devant des pupitres; des cartes de géographie sur les murs, des tableaux de poids et mesures, ce qu'on voit partout. Midi sonne. Tous les enfants se lèvent. Où vont-ils? Jouer? Non, ce n'est pas l'heure. Ils se précipitent dans deux ou trois ateliers : atelier de menuiserie, atelier de serrurerie, atelier de modelage, atelier de sculpture sur bois. Voilà mes écoliers devenus ouvriers! au lieu de la plume, la scie, le marteau, le rabot, le ciseau; au lieu de faire des dictées, ils font des tables, des bancs, de petites armoires. Tout ce qui est à leur usage sort de leurs mains. Puis, à un second coup de cloche, ils laissent là l'outil et le tablier du travailleur, et les voilà revenus à la géographie, au calcul, à l'histoire. N'y a-t-il pas là un spectacle qui vous frappe? cette alliance de l'instruction intellectuelle et de l'instruction manuelle ne vous semble-t-elle pas une leçon?

n'y voyez-vous rien à prendre et à apprendre? Rassurez-vous, je ne veux pas imiter Jean-Jacques et faire de vous des menuisiers pour vous donner un moyen de gagner votre pain en temps de révolution; vous le gagneriez, je crois, fort mal. Le rude état d'ouvrier demande un rude apprentissage. Mais, à côté des arts d'agrément, ne pourrait-on pas instituer des métiers d'agrément, et pour vous, fils des classes aisées, élèves de l'École Monge, n'y aurait-il pas grande utilité à joindre à l'éducation des yeux l'éducation des doigts? Un fait me frappe toujours lorsque j'entre dans un salon, le soir. Les femmes cousent, brodent, tricotent, filent, dessinent, jouent du piano, exécutent des ouvrages de tapisserie. Que font les hommes? Ils tournent leurs pouces l'un autour de l'autre, ou ils dorment. Car, remarquez-le bien, dans les soirées de famille il n'y a guère que les hommes qui dorment. Pourquoi? Parce qu'il s'ennuient. Pourquoi? Parce qu'ils ne font rien. Pourquoi? Parce qu'on ne leur a rien appris à faire. Franklin a consacré deux pages pleines d'esprit à une pétition de la main gauche, se plaignant qu'on ne lui apprend rien à elle et qu'on apprend tout à sa sœur la main droite : les doigts masculins pourraient élever la même plainte contre les doigts féminins. On a inventé pour ceux-ci un nom charmant, les doigts de fée. Nous, que sommes-nous? Des doigts fainéants. C'est un vieux reste des préjugés féodaux, où l'on ne permettait aux classes élevées d'autre métier que le métier des armes, et où l'homme noble, en fait d'outil, ne devait savoir manier que l'épée. Mais, aujourd'hui, ne serait-il pas temps de comprendre que, puisque Dieu nous

a mis, comme aux hommes du peuple, ces dix jolis petits outils au bout des mains, c'est pour nous en servir? Affranchir vos dix doigts, ce serait vous affranchir du plus pesant des jougs, l'oisiveté, et de la plus désagréable des servitudes, la maladresse. Je peux vous parler savamment de la maladresse, je la connais. Je ne sais pas planter un clou dans un mur sans me frapper avec le marteau; je ne peux pas raboter une planche sans me raboter la main du même coup; et je me suis souvent demandé avec terreur ce que je serais devenu si j'avais été à la place de Robinson Crusoé.

J'espère qu'aucun de vous ne sera jeté dans une île déserte. Mais, sans sortir des aventures les plus ordinaires de la vie, que d'utilité, que d'amusement pour vous dans le maniement du tour, du rabot, de la scie, dans l'éducation de l'adresse enfin! L'adresse, mais c'est une fée que l'adresse! D'un coup de sa baguette, elle console, elle distrait, elle métamorphose. On ne peut pas toujours penser, parler, écrire. L'adresse comble les intervalles des occupations intellectuelles, ces intervalles si souvent remplis par l'ennui. A la chasse, à la pêche, en voyage, à la campagne, même dans vos jeux, le jeune homme adroit, industrieux est la providence de ses compagnons, car l'adresse ne consiste pas seulement à se servir des instruments et des jouets que l'on a, elle en invente quand elle n'en a pas. L'adresse est créatrice, et, comme telle, parfois, bienfaitrice. Vous serez tous soldats; eh bien, en campagne, un soldat peut devoir son salut à son habileté manuelle; les officiers de Crimée vous diront tous que l'industrieuse et naturelle adresse

du soldat français, son talent à s'improviser un abri, à se fabriquer un instrument de cuisine, n'a pas été pour l'armée britannique un des moins heureux résultats de l'alliance anglo-française. Ce n'est pas tout; l'éducation des doigts, à l'école Tournefort, ne s'arrête pas au métier, elle va jusqu'à l'art. Ces enfants modèlent la terre glaise, sculptent le bois, ouvragent en chêne tous les ornements d'architecture ou de menuiserie. Pour vous, cette éducation peut s'étendre plus loin encore, elle peut généraliser l'art du dessin. Comprenez-vous combien le dessin, mêlé à l'instruction tout entière, serait un utile auxiliaire pour l'enseignement de la botanique, de l'histoire naturelle, de la physique, de la mécanique? Rien de plus difficile à comprendre et à retenir qu'une machine qu'on vous raconte et qu'un animal qu'on vous décrit. Mais le dessin fait par vous des diverses parties de la plante, des divers organes de la bête, des divers ressorts de la machine, vous les graverait profondément dans la mémoire en les gravant d'abord dans vos yeux. Arbre, animal ou instrument scientifique deviendront comme vivants pour vous; il vous semblera, en les voyant naître pièce à pièce sous vos doigts, que vous les créez; vous vous en souviendrez comme on se souvient de son œuvre. Deux exemples illustres me serviront de dernier argument. Le plus habile menuisier amateur que j'ai connu était M. Saint-Marc Girardin. Il se faisait gloire d'établir lui-même ses rayons de bibliothèque; quand il était fatigué de lire ses livres, il se délassait en les logeant; c'était encore s'occuper d'eux; et le père de Molière, qui se désespérait si fort de ne pas trouver dans son

fils une suffisante vocation de tapissier, eût salué comme son digne héritier Victor Hugo. Nul, en effet, ne pose des rideaux, ne rembourre un fauteuil, ne cloue une tenture comme l'auteur de la *Légende des siècles*. On prétend que, dans un grand chagrin, il ne trouva de soulagement qu'en s'enfermant tout seul pendant un mois et en remeublant son appartement tout entier. Vous voyez que la plume et l'outil font parfois bon ménage et bonne figure dans la même main et qu'on peut, sans déroger, être artiste et artisan.

J'espère que ces modèles convaincront M. Godart, et qu'il trouvera dans son programme... où? comment? cela le regarde! un coin obscur pour l'éducation des doigts, et je termine par cette maxime : Tout enfant contient un petit animal industrieux; ne tuez pas le petit animal! Dans l'homme, élevez le castor!

J'ai à vous proposer une troisième éducation, j'en ai même une quatrième, j'en ai même une cinquième; mais allons par ordre, et surtout ne vous effrayez pas. Mon plan complet d'études ne durera pas plus de dix minutes.

Du Panthéon, nous tombons rue du Faubourg-Poissonnière.

Vous devinez où je vous mène? Eh bien, oui, c'est là! c'est au Conservatoire; et l'éducation dont je vous parle est l'éducation de la voix. N'est-il pas étrange qu'il y ait des professeurs pour tous nos exercices et qu'il n'y en ait pas pour le seul organe qui nous sert tous les jours, toute la journée et dans toutes les professions, la voix. On nous apprend à nager, à danser, à boxer, à gymnastiquer, à nous

escrimer, on ne nous apprend ni à parler, ni à lire. Bien plus, dans les lycées, on vous le désapprend parfois.

Un jour, un de mes enfants, ayant une fable de La Fontaine à réciter, eut le malheur de se souvenir des conseils que je lui avais donnés, et il fit la sottise de bien dire sa fable. Aussitôt tous ses camarades éclatèrent de rire, et le professeur lui dit sévèrement :

« Monsieur, on ne lit pas comme cela ; c'est ridicule. »

L'École Monge a eu l'honneur de rompre avec cette routine, en réclamant, il y a un mois, les conseils du maître des maîtres en l'art de lire, M. Régnier ; mais, pour que ses leçons aient toute leur force, il faut que vous ayez tous la conviction profonde de leur utilité. Je m'adresse donc à vous tous. Vous, maîtres, l'art de la lecture vous aidera tout ensemble à enseigner et à ne pas vous épuiser en enseignant. La voix est votre instrument de travail, apprenez à vous en servir pour apprendre à le ménager ; c'est votre instrument de persuasion ; apprenez à vous en servir pour arriver, suivant un mot expressif, à gagner l'oreille de vos élèves, car c'est par l'oreille qu'on va au cœur et à l'intelligence.

Vous, enfants, je vais vous prendre par votre faible. Qu'est-ce qui vous ennuie le plus dans votre métier d'écolier ? C'est d'apprendre des leçons par cœur. Eh bien, si vous voulez les apprendre deux fois plus vite, commencez d'abord par les bien lire. Une leçon bien lue est une leçon à moitié sue. La peine que vous prenez pour la rendre vous aide à la comprendre, et la comprendre vous aide à la rete-

nir. Le son même du mot le fait pénétrer dans votre esprit et l'y fixe. En voulez-vous la preuve? J'ai une vieille mémoire qui me sert depuis bien longtemps, et, comme telle, commence fort à s'user, tandis que la vôtre est toute nouvelle, toute fraîche, toute souple. Eh bien, je fais à celui d'entre vous qui voudra, la proposition suivante: prenons, lui et moi, au hasard, un morceau que nous ne connaîtrons ni l'un ni l'autre, et composons ensemble en récitation. Je parie que, s'il lui faut vingt-cinq minutes, un quart d'heure me suffira. Pourquoi? Parce qu'au lieu de m'enfoncer comme lui les mots péniblement dans la cervelle, à force de les répéter machinalement, je chargerai ma voix et mon intelligence de s'entendre pour venir au secours de ma mémoire. Voyons! vous laisserez-vous gagner de vitesse par un écolier de soixante-dix ans? Non! n'est-ce pas? Empruntez-lui donc le moyen de vous délivrer plus vite de votre corvée... Apprenez à lire, ne fût-ce que par paresse!

Pour vous, jeunes gens, un motif plus grave vous le conseille. Vous êtes tous destinés à des professions intellectuelles et libérales. Vous serez avocats, juges, médecins, savants, industriels; à ce titre, vous aurez des discours à prononcer, des rapports à lire, des comptes rendus à faire, des mémoires à discuter, des exposés de situation à présenter. L'art de la lecture est donc pour vous un art, non pas d'agrément, mais d'utilité. M. Régnier vous prouvera qu'apprendre à lire, c'est apprendre à parler. Si donc il y a parmi vous quelques hommes politiques en germe, je leur recommande ces leçons, dans l'intérêt de leur éloquence future!

Un quatrième progrès nous appelle : — où ? — rue de Vaugirard ! — Rue de Vaugirard ! — Oui tout au haut de la rue. — Tout au haut de la rue ! mais c'est l'établissement des Pères jésuites ? — Précisément. — Vous nous menez à l'école du progrès chez les jésuites ? — Sans nul doute. — Eh ! de quel progrès s'agit-il donc ? — D'un progrès qui n'est qu'une tradition conservée, que le maintien d'un usage d'autrefois, mais c'est marcher en avant que de reconquérir ce qu'il y avait de bon en arrière. Or, les écoles des jésuites sont presque les seules où les élèves jouent et courent comme autrefois. On ne sait plus courir dans nos écoles. Voilà l'éducation que je voudrais emprunter aux révérends Pères, l'éducation des jambes. Il est vrai que leurs élèves ont l'espace et que les nôtres ne l'ont pas ; mais l'espace n'est pas ce qui vous manque le plus ; vous n'avez pas le feu sacré. A peine arrivés à l'adolescence, vous devenez graves et calmes ; vous vous promenez deux à deux, vous causez deux à deux, sous la surveillance de maîtres vigilants ; chez les jésuites, les maîtres relèvent leur soutane et courent avec leurs élèves !

Ne me parlez pas, comme compensation, de la gymnastique. Je fais grand cas de la gymnastique ; mais c'est un exercice, ce n'est pas un jeu. Le jeu ! ce mot devrait être inscrit en lettres d'or dans le décalogue de l'enfance. C'est le synonyme de santé, de gaieté, voire même de bonté. J'ai connu des jours pareils à celui-ci ; je suis monté sur une estrade pareille à celle-ci pour y être couronné et embrassé par un homme aussi vieux que celui-ci ! J'ai entendu, au concours général, mon nom retentir dans la

grande salle de la Sorbonne. Eh bien! je ne jurerais pas que le plus vif souvenir conservé par moi des années de collège ne soit pas celui de ces ardentes parties de barres où l'on courait quatre ou cinq heures de suite! Comme on se sentait vivre! comme le sang se précipitait à flots joyeux dans les veines! comme on avait la tête libre de tout souci! comme on riait! Je ne comprends pas que les anciens, qui élevaient des temples à la jeunesse, à la beauté, même à la peur, n'aient pas consacré un autel à la gaieté!... au rire!... C'est un si puissant cordial dans la vie! Je pourrais vous citer tels illustres personnages historiques qui n'auraient pas été peut-être d'aussi grands hommes s'ils n'avaient pas été d'aussi grands rieurs. Croyez-vous que Henri IV aurait pu faire tout ce qu'il a fait, s'il n'avait eu pour auxiliaire sa gaieté? Quand son pourpoint était percé, quand ses ennemis le traquaient, quand ses amis le trahissaient, quand ses finances étaient à sec, il se sentait souvent tout près du désespoir; mais tout à coup jaillissait de ses lèvres une saillie qui chassait les soucis dans un éclat de rire. Je demandais un jour à M. de Lesseps quelle force l'avait soutenu à travers tant d'épreuves, de déceptions, d'hostilités! « Ma gaieté! m'a-t-il répondu; j'ai dompté les hommes et les choses en leur faisant toujours bonne mine. » Enfin le plus illustre de nos hommes vivants, celui à la gloire duquel rien n'a manqué, pas même la calomnie et l'ingratitude, croyez-vous qu'il aurait pu, à soixante-quinze ans, accomplir l'œuvre de notre salut, si, de temps en temps, au milieu des plus terribles épreuves, sa gaieté méridionale ne lui avait soufflé un

joyeux éclat de rire? Un éclat de rire, c'est un rayon de soleil! c'est une bouffée d'air pur! Riez donc, mes amis! riez! courez, jouez pendant que vous êtes encore dans vos vingt ans... Il vous en restera peut-être quelque chose à soixante-dix, et cela vous aidera à les porter! Le rire ressemble à un flot de bon vin, c'est le lait des vieillards!

Encore un pas, et nous sommes au terme de notre course. Cette fois, nous n'avons pas un long chemin à faire. C'est à quelques pas de vous que se trouve le dernier perfectionnement que je rêve pour vous, c'est au collège Chaptal. Le collège Chaptal est, comme vous le savez, le berceau de l'enseignement professionnel en France. Il s'est d'abord appelé collège François Ier. Mais ni François Ier ni Chaptal n'y sont pour rien; le seul fondateur fut M. Goubaux. A peine son œuvre commencée, cet homme de bien eut l'idée, que beaucoup ont adoptée depuis, d'organiser ses élèves en visiteurs des pauvres et des malheureux du quartier; il institua dans son collège une bourse pour la charité. Voilà la dernière éducation que je veux transplanter parmi vous, l'éducation du cœur. Mais le collège Chaptal peut vous donner encore à ce sujet une autre et importante leçon. Vous vous demandez sans doute comment il se peut que le nom de M. Goubaux, qui a fait une œuvre nationale, ne soit pas inscrit sur son œuvre. C'est une suite de cette ingratitude humaine qui semble se plaire à dérober aux inventeurs la gloire de leurs inventions. Pas une des grandes découvertes de notre siècle, qui porte le nom de celui qui l'a faite! La vaccine, la vapeur, le chloroforme, la télégraphie électrique, la photo-

graphie, autant de bienfaits immortels et anonymes. Je ne connais qu'une exception à cette règle d'oubli; elle est pour le malheureux docteur Guillotin, mort de douleur, dit-on, d'avoir vu son nom attaché à la guillotine.

Sans assimiler Goubaux aux grands génies dont j'ai rappelé les œuvres, on peut dire qu'il a compté parmi les bienfaiteurs de son temps ; puisqu'il a ouvert un horizon de plus à l'instruction publique; eh bien, le croiriez-vous? pendant vingt ans, j'ai vainement demandé à tous les gouvernements qui se sont succédé en France d'ajouter le nom de Goubaux au nom de Chaptal; partout et toujours j'ai échoué. En vain ai-je rappelé tous les sacrifices, tous les efforts, toutes les luttes que lui avait coûtés cette fondation; en vain ai-je répété qu'il avait doté la France d'un enseignement nouveau; qu'il avait doté la ville de Paris d'un établissement sans pareil; qu'il ne s'agissait pas pour l'État d'accorder une faveur, mais de payer une dette; que ce souvenir perpétué était le seul patrimoine des enfants de Goubaux; que ce nom inscrit sur cette maison serait pour les élèves une perpétuelle leçon de dévouement à la patrie, rien n'y a fait; partout, toujours j'ai trouvé une résistance occulte, anonyme, inerte, invincible, qui a fini par exproprier le bienfaiteur de son bienfait. Profitez de cet exemple, mes chers amis! Vous qui avez le bonheur de constituer une école libre, vous qui ne dépendez ni d'un ministre, ni d'un préfet, ni d'un administrateur public quelconque, vous qui pouvez prendre pour seule loi votre conscience et votre cœur, faites honte à ceux de qui relève le collège Chaptal de leur ingra-

titude, par votre reconnaissance, et qu'un jour on lise sur le seuil de cette maison : ÉCOLE *Monge-Godart.* J'espère que ce sera dans très longtemps, car M. Godart n'a guère d'autre manière d'être canonisé, et on ne canonise les gens qu'après leur mort. D'ici là, il aura le temps de former plusieurs générations de vrais et solides Français. Nous en avons grand besoin. La France est bien malade, mais heureusement vous êtes là, vous la jeunesse, vous l'avenir. Votre tâche est rude, mais belle. Votre patriotisme ne peut pas avoir l'enthousiasme et les illusions du nôtre. Nous, générations de 1830, nous aimions la France avec orgueil, pour tout ce qu'elle était; aimez-la, vous, pour tout ce qu'elle n'est plus et pour tout ce qu'elle peut redevenir! Mais pour cela ne comptez que sur vous. Le temps des hommes providentiels est passé. A leur place règne celui que les Allemands appellent énergiquement *Herr Omnes, Monsieur Tout le monde!* Voilà votre règle; et souvenez-vous que si le *Connais-toi toi-même* est la première loi morale des individus, le premier devoir des peuples majeurs est dans ce mot : *Sauve-toi toi-même.*

UNE GUÉRISON DIFFICILE

A M. Jules Sandeau.

I

Il y a une vingtaine d'années, je déjeunais chez un de mes voisins de campagne. Une vieille parente, qui l'a aidé à élever ses enfants depuis la mort de sa femme, occupait la place de maîtresse de maison; mon ami était en face d'elle; puis, de chaque côté, ses deux fils, sa petite-fille, deux invités, et une place vide; cette place vide appartenait à un ami qu'on n'attend jamais, parce qu'il se fait toujours attendre. Nous achevions la première moitié du repas, quand le retardataire entre.

Il entre bruyamment, gaiement, follement.

« Quelle honte! s'écrie-t-il tout en se débarrassant de son chapeau, de sa canne et de son pardessus. Je meurs de confusion! Ne vous levez pas! faites comme si vous ne m'aviez pas vu entrer! Une demi-heure de retard! c'est abominable! mais la faute n'est pas à moi! Voici la coupable! dit-il en tirant sa montre; c'est cette créature extravagante qui est cause de tout! »

Et là-dessus, toujours debout, il entame sur sa montre, sur l'imagination de sa montre, sur le caractère de sa montre, une histoire si folle, si pleine de fantaisie, que nous éclatons tous de rire.

« Allons! asseyez-vous, lui dit mon ami, et réparez le temps perdu.

— Non! non! s'écrie-t-il, la pénitence d'abord?»

Et il va se mettre à deux genoux devant la vieille dame, lui baise les mains avec les mines de componction les plus comiques, puis il tire de sa poche une boîte de bonbons qu'il a achetée pour la petite fille... C'est ce qui l'a retardé!... La marchande était si jolie! Et là-dessus, tout en gagnant sa place, portrait de la marchande... Il se met à table. Sa justification continue. Cette fois, c'est aux mets qu'il s'adresse, c'est à eux qu'il demande pardon : manger si vite des plats qui mériteraient d'être savourés avec tant de recueillement! Enfin il entremêle si plaisamment l'éloge du déjeuner et ses anathèmes contre lui-même... que dirai-je? il fait de son inexactitude quelque chose de si amusant, de si aimable, de si gai, que chacun de se dire tout bas :

« Quel dommage que ce garçon-là fût arrivé à l'heure! »

Seul, mon ami ne riait pas. Sa physionomie sévère, même un peu triste, faisait un tel contraste avec la gaieté générale, qu'en sortant de table, je ne pus m'empêcher d'aller à lui et de lui dire :

« Qu'avez-vous donc?

— J'ai, me répondit-il, que, grâce à cet écervelé, voilà mon travail d'un mois renversé. Ses folles gaietés ont fait plus de mal à mon fils aîné que quinze jours de sages conseils ne lui feront de bien. Comment voulez-vous que je combatte efficacement, chez lui, son fatal penchant à l'inexactitude, quand elle lui apparaît sous les traits d'un défaut charmant, amnistié par vos rires et vos sympathies?

— Il me semble, répondis-je, que voilà des mots bien graves pour une chose légère : *fatal penchant, combattre énergiquement;* vous ne parleriez pas autrement d'un vice!

— Oui, je sais, reprit-il, que l'inexactitude compte à peine comme un défaut, dont les sermonnaires ne s'occupent pas, dont les moralistes s'occupent peu, et dont le monde ne fait que rire.

— C'est qu'en réalité, mon ami, il n'y a là qu'un travers, qu'une mauvaise habitude, qui, chez les jeunes gens surtout, tient à leur âge même, fait partie de leurs qualités d'effervescence, d'ardeur, d'oubli de la vie réelle, et tombe de soi avec l'emportement des premières années.

— Ah! vous croyez, vous, que l'inexactitude se corrige toute seule?

— Toute seule? Non. Je regarde comme très sage le père qui fait entrer la correction de ce défaut dans son plan d'éducation; mais je crois qu'en général, ce défaut n'est pas bien profond, ce mal n'est pas bien grave, et que cette guérison n'est pas bien difficile. »

Mon ami garda un moment le silence; puis, avec un accent qui m'étonna :

« Ce mal si peu grave a troublé toute ma vie, ce défaut si léger a gâté devant moi les plus aimables qualités, et, pendant dix ans, j'ai vu tout l'effort de ma volonté et de ma tendresse échouer devant cette guérison si peu difficile. »

Je me récriai.

« Écoutez, ajouta-t-il, je vais vous dire ce que je n'ai jamais dit à personne. Ne me remerciez pas trop de ma confiance, mon intérêt personnel y a sa part.

Je vous aime non-seulement comme ami, mais comme père; les problèmes de l'éducation de famille vous occupent comme moi, vous agitent comme moi; en vous prenant pour confident, c'est un conseiller, c'est un auxiliaire que je cherche, et, quand vous saurez pourquoi je redoute tant pour mon fils ce défaut, vous m'aiderez peut-être à le guérir. Venez donc vous promener avec moi dans le jardin, et nous causerons. »

Une belle allée de platanes, située à peu de distance de la maison, nous conviait à une promenade péripatétique, et mon ami commença ainsi sa confidence :

« J'avais épousé, à trente ans, une jeune fille du plus aimable naturel, pleine de charme, de grâce, et toute propre à rendre un honnête homme heureux. La date de sa naissance lui donnait dix-neuf ans, mais son caractère, son cœur et sa figure n'en avaient guère que seize. Je l'aurais volontiers appelée, comme la Dora de Dickens, *my wife child*, ma femme-enfant. Je m'aperçus, au bout de quelques jours, qu'élevée par une mère faible, créole d'origine et de caractère et qui idolâtrait sa fille, ma femme ne connaissait guère, dans le cours habituel de la vie, d'autre règle que sa fantaisie et ses impressions du moment. Elle ne savait jamais l'heure, et sa montre ne la savait pas beaucoup mieux qu'elle, n'étant jamais remontée que de temps en temps, ce qui trouble beaucoup les montres. Au début, ce laisser-aller, ce décousu m'amusa; la ponctualité et la lune de miel ne vont guère ensemble, et il ne tenait qu'à moi de croire que ma femme n'oubliait tout le reste que parce qu'elle pensait uniquement à moi.

Mais lorsqu'à l'expiration de mon congé, il fallut que la réalité fît place au roman, quand le mariage devint le ménage, quand je repris ma vie de travail, alors commencèrent à se faire sentir tous les inconvénients de ce défaut d'exactitude. Mes affaires me forçaient à sortir à heure fixe et exigeaient une régularité absolue dans les heures des repas. Le déjeuner devait être servi à onze heures. A onze heures précises, j'entrais dans la salle à manger... Personne! parfois même, rien sur la table! Madame avait donné les ordres trop tard; ou, si le déjeuner était prêt, c'était madame qui ne l'était pas. J'attendais dix minutes, un quart d'heure, et, de guerre lasse, je commençais seul un repas qui me faisait mal, parce que je le mangeais seul, parce que je le mangeais vite, et parce que je le mangeais de mauvaise humeur. J'essayai quelques observations, légères d'abord, puis plus vives. Ma femme accueillit les unes et les autres avec la même bonne grâce, avec le même désir de se corriger; mais, seize années de mauvaises habitudes avaient si profondément enraciné en elle son défaut natif, qu'il triompha des meilleures résolutions. Après quelques jours de régularité, les retards recommençaient, et je dus renoncer à cette douce réunion du matin autour de la table commune; je déjeunais seul dans mon cabinet, et je ne voyais ma femme que le soir.

« Je suis d'une famille où les anciens serviteurs font souche; j'avais été élevé par un domestique de mon père, devenu immeuble par destination, et qui possédait toutes les habitudes d'ordre et de ponctualité qu'on prête à la domesticité d'autrefois. L'inexactitude de ma femme lui donnait parfois à lui-même

des apparences d'oubli et de négligence qui le révoltaient; un jour, je ne sais quel reproche injuste amena sur ses lèvres une réponse malséante qui m'obligea à me séparer de lui. J'en pris d'autres qui, au lieu de se révolter, se gâtèrent. Rien ne fait plus vite un mauvais serviteur d'un bon que l'inexactitude du maître; la règle disparaissant d'en haut disparaît forcément d'en bas ; nos gens deviennent inexacts à leur tour, et si on les admoneste, ils vous jettent votre défaut au visage comme excuse du leur. Que répondre? les congédier? Oui! mais, comme on ne congédie pas son propre défaut en même temps, on ne change que pour recommencer.

« Dieu nous envoya deux garçons et une fille. Pas de mère plus tendre que ma femme : elle eût donné, sans hésiter, sa vie pour ses enfants; son plus grand bonheur avait été de les nourrir. Son plus vif désir fut de les élever, au moins jusqu'à dix ou douze ans, et son intelligence, son instruction même, n'étaient pas au-dessous de cette tâche difficile. Il fallut pourtant nous séparer de très bonne heure de nos fils, et les envoyer dans une pension voisine. Pourquoi? Parce que la première condition de toute bonne éducation est la régularité; parce que l'intelligence des enfants, comme leur caractère, comme leur cœur, a besoin avant tout d'ordre, que leur santé morale est à ce prix comme leur santé physique, et que ma femme n'était jamais prête, ni pour les faire sortir, ni pour les habiller, ni pour les faire manger, ni pour les faire travailler.

« Le charmant naturel de ma femme et notre heureuse situation dans le monde nous attiraient de nombreuses invitations à dîner. Le jour arrivé, je ne

manquais jamais de lui dire, en rentrant : « N'oublie pas qu'il faut partir à sept heures ; aie soin d'être prête. — Sois tranquille ! sois tranquille ! » A sept heures, j'entrais au salon ; ma femme n'y était pas. J'allais frapper à sa porte. « Tout de suite ! tout de suite ! » Au bout d'un quart d'heure, je retournais frapper encore. « Dans une petite minute !... » La petite minute en durait dix, quinze, et me voilà arpentant la salle à manger, avec mon chapeau sur la tête, mes gants jaunes aux mains, mon pardessus sur le dos, et maugréant, et regardant vingt fois ma montre, sentant qu'on nous attendait, au supplice enfin !

— C'est que vous, mon cher ami, lui dis-je, vous êtes un modèle d'exactitude, et les défauts d'autrui ne nous sont jamais aussi insupportables que quand ils nous blessent dans nos qualités.

— Sans doute ! Mais avais-je tort, lorsqu'en arrivant enfin pour ce dîner, en arrivant les derniers, nous étions forcés de mentir, d'inventer mille excuses absurdes auxquelles personne ne croyait ; de voir le mécontentement du maître de la maison et l'empressement de la maîtresse à se précipiter sur la sonnette pour qu'on servît tout de suite !... Ce sont de petites choses... soit ! mais la vie de tous les jours est faite de petites choses. Le bonheur de tous les jours se compose de petites choses, et les petites choses sont souvent fécondes en grosses conséquences. La patience m'échappait parfois. Je ne pouvais retenir sur mes lèvres des reproches sévères qui provoquaient, de la part de ma femme, des réponses blessantes, et alors des altercations, des reproches, des larmes, des journées de bouderie, la paix intérieure

troublée enfin! Un jour, nous entreprîmes avec des amis un voyage en Suisse. Ce plaisir devint bientôt, grâce à elle, un ennui insupportable. Ses perpétuels retards agaçaient, irritaient nos compagnons de route. Elle nous fit manquer une admirable excursion, en nous faisant manquer un départ de chemin de fer. Nos amis se plaignirent vivement d'elle. Je la défendis tout haut, mais je l'accusais tout bas. Nos relations avec nos compagnons devinrent pénibles. Je saisis un prétexte d'affaires pressantes pour interrompre le voyage et revenir à Paris; j'avais perdu mes vacances et deux aimables relations. Comprenez-vous maintenant mon ressentiment contre l'inexactitude, et ma crainte en la voyant poindre chez mon fils? Ne croyez pas que je calomnie cette disposition et que je la place trop haut dans la hiérarchie des infirmités morales. Je sais qu'elle n'appartient pas à la sombre famille des vices; elle ne tient pas à une perversité de l'âme, elle ne part d'aucun sentiment bas ou mauvais : c'est un petit défaut, mais un petit défaut tenace et funeste comme un grand, surtout pour un homme. L'homme a un état, des devoirs sociaux, sa vie à faire; or, quelle est la première règle de toute profession? quelle est la première condition de tout succès professionnel? La ponctualité. L'étudiant qui arrive en retard à son cours, le médecin qui se fait attendre au lit du malade, l'avocat qui n'est pas exact au rendez-vous de consultation, sont des êtres nuisibles aux autres et à eux-mêmes : ils compromettent leurs études, leurs malades, leurs clients. Rien ne nous crée plus d'ennemis que l'inexactitude, car elle est une des formes de l'impolitesse et une preuve d'oubli des autres;

or, ce que les autres nous pardonnent le moins, c'est de les oublier. Parfois, une heure de retard a gâté toute une vie. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr rapporte, dans ses Mémoires, qu'un général, plein de feu et de génie militaire, mais habituellement inexact par paresse, perdit l'honneur d'une victoire certaine, pour être arrivé sur le champ de bataille une demi-heure après le moment fixé. Comment donc combattre ce fatal penchant dans mon fils? J'ai en main un remède radical peut-être, mais auquel je ne puis me résoudre.

— Lequel?

— Je pourrais lui raconter l'histoire de sa mère. Je pourrais l'effrayer, en lui montrant tout le mal qu'elle m'a fait et qu'elle s'est fait à elle-même par ce seul défaut. Mais porter atteinte en lui à ce cher souvenir me semblerait un crime. Et cependant la maladie gagne, les symptômes héréditaires se multiplient, le temps presse, et je me sens désarmé. Venez-moi en aide. »

Mon ami, à ces mots, s'arrêta assez ému, et je restai, moi, fort touché, mais fort embarrassé de sa confiance. Après quelques instants de réflexion, je lui dis :

« Si nous procédions comme les médecins? Quand on donne à un médecin quelque maladie à guérir, que fait-il d'abord? Il en cherche la cause, la connaissance de la cause pouvant l'aider puissamment à combattre l'effet. Or, tout défaut, comme toute maladie, n'est qu'un effet; il part d'une passion, d'un sentiment : cherchons donc dans votre fils le principe de son défaut, et nous attaquerons le défaut dans son principe.

— Vous mettez le doigt, me répondit mon ami, sur le point le plus singulier de l'inexactitude : elle ne part pas d'une cause comme la plupart des défauts, elle part de plusieurs causes, elle tient à l'âme humaine par plusieurs petites racines différentes, et c'est précisément ce qui le rend si difficile à déraciner. Tantôt elle vient de la paresse, tantôt de la distraction, tantôt de la lenteur des mouvements, tantôt de la maladresse des doigts. Une foule de gens sont inexacts, parce que leurs mains s'embrouillent dans toute espèce de préparatifs ; parfois le manque d'ordre dans les idées amène l'inexactitude : tous les brouillons sont inexacts ; souvent il faut en accuser ou l'imprévoyance, ou la mobilité dans les idées, ou l'inaptitude à mesurer le temps. J'ai connu des inexacts qui étaient toujours en retard, parce qu'ils se croyaient toujours en avance. Ils sont de la famille du lièvre de La Fontaine : *J'ai bien le temps* est leur mot. L'amour-propre a sa part dans ce genre d'inexactitude ; sûrs de leur facilité, ces gens-là ne commencent les choses que quand il faudrait penser à les finir. Il y a encore les inexacts par imagination ; ma chère Dora était de ce nombre. La vivacité de ses impressions lui ôtait le sentiment du temps ; une fleur, un livre, une idée qui lui venait à l'esprit, l'emmenaient tout à coup à mille lieues de ce qu'elle avait à faire. Que de fois ne s'est-elle pas oubliée au milieu de sa toilette commencée, parce qu'une partition ouverte sur le piano lui montrait tout à coup une jolie mélodie, que cette mélodie l'arrêtait sur place, l'attirait, la fascinait, et la faisait entrer malgré elle en conversation avec Weber ou Beethoven ! Enfin, le bavardage est une grande cause d'inexactitude ;

bavarder, c'est, comme on dit, s'oublier; en d'autres termes, c'est oublier tout ce dont on doit se souvenir. J'ai connu une jeune fille qui manquait de la sorte même ses rendez-vous avec son fiancé; l'amour du bavardage l'emportait sur l'amour. Je pourrais vous citer les inexacts qui font attendre tout le monde par égoïsme, parce qu'ils n'aiment pas à se gêner, et qu'ils s'inquiètent très-peu de troubler les autres, pourvu qu'ils ne se troublent pas eux-mêmes. Mais il n'y a rien de pareil chez mon fils, et je vous en ai assez dit pour vous montrer combien il est difficile de guérir un défaut qu'on ne sait comment attaquer, tant il repose sur des causes différentes, tant ces causes agissent tour à tour isolément ou simultanément, tant enfin les vices de naissance, les vices de transmission sont plus tenaces que les autres, l'hérédité mêlant, pour ainsi dire, les infirmités de notre âme à notre substance corporelle et les faisant couler dans nos membres avec notre sang.

— Eh bien, dis-je à mon ami, puisque la cause du mal est si difficile à constater, adressons-nous aux symptômes, faisons de la médecine expérimentale. Le fait joue un grand rôle dans ce défaut : combattons-le dans le fait et par le fait! L'inexactitude est une habitude; cherchons les cas les plus habituels où elle ait lieu de se montrer, comme, par exemple, les rendez-vous pour projets de plaisir ou d'affaires, ou bien les repas...

— Oh! s'écria mon ami, vous tombez précisément sur la plus fréquente occasion de chute pour les inexacts. La voix qui crie le plus dans le désert, c'est la cloche du déjeuner. On a inventé les deux coups, pour ôter tout prétexte à l'irrégularité; les inexacts

s'en servent comme d'une excuse : « Je n'ai pas entendu le premier coup !... j'ai cru que c'était le premier coup !... » Ils arrivent, comme les belles dames aux messes de huit heures du matin dans les châteaux, après l'évangile. Chaque début de déjeuner est marqué ici par les mêmes scènes. La place d'Octave est toujours vide. La colère me prend ; je me précipite dans l'escalier, et je crie d'une voix de Stentor : « Octave !... » Pas de réponse. « Où est M. Octave? demandé-je au domestique. — J'ai vu M. Octave aller du côté du petit bois. — Appelez-le ! et sonnez une troisième fois ! » Et voilà la cloche qui sonne fiévreusement ! et voilà les cris : « Monsieur Octave !... monsieur Octave !... » qui remplissent tout le jardin.

— Eh bien, dis-je à mon ami, demain, au déjeuner, nous commencerons le traitement. Votre fils n'est plus un enfant, et n'est pas encore un jeune homme, la leçon peut être excellente. A demain ! »

II

Le lendemain, déjeuner avec deux invités ; on avait reçu des huîtres de Paris. Tout le monde est dans la salle à manger, sauf Octave. On commence sans lui. Il arrive cinq minutes après.

« Donnez-moi des huîtres, dit le jeune homme au domestique.

— N'en donnez pas ! » dit le père d'un ton bref et ferme.

Le jeune homme pâlit. Cette leçon, donnée devant des étrangers, devant les domestiques, l'humilia

jusqu'au fond de l'âme ; et il reprit d'une voix tremblante :

« Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire, reprit le père docile à mon conseil, que dorénavant tu n'auras pas le droit de toucher à un plat, quand il sera arrivé avant toi dans la salle à manger. Donc, aujourd'hui, pas d'huîtres ! »

Le jeune homme se leva et s'apprêta à sortir.

« Je vous ordonne de rester ! dit le père.

— Oh ! vous êtes trop cruel ! s'écria la vieille parente : ces huîtres sont si bonnes !

— Tant mieux !

— C'est le supplice de Tantale !

— Vous voulez dire de Cancale, » répondit le père.

Ce mot ayant excité l'hilarité générale, le dépit du jeune homme devint de la rage ; et le domestique lui ayant offert du second plat :

« Je n'en veux pas ! dit-il, je ne veux rien !

— A ton aise ! répondit froidement le père.

— Oh ! c'est impossible ! s'écria la vieille dame tout émue, vous ne pouvez pas condamner cet enfant à mourir de faim !

— Il est bien de force à passer un repas s'il en a envie ! » reprit froidement le père.

Les plats se succédèrent devant le jeune homme, en lui jetant un parfum tentateur ; mais son orgueil tint bon ; il causait, il riait, il tambourinait des airs sur son assiette ; toutefois sa physionomie protestait contre son assurance. Il se sentait ridicule, il était blessé, sans compter les réclamations de son estomac de quinze ans, de son appétit de chasseur, car il avait couru la plaine toute la matinée, de façon que le sup-

plice fut complet. A peine tout le monde levé de table, il se jeta sur un morceau de pain qu'il alla dévorer avec rage dans sa chambre. La leçon était rude; elle agit toute une semaine; toute une semaine, le père avait beau être exact, il trouvait toujours Octave debout devant sa place, quand il entrait, lui, dans la salle à manger. Mais, au bout de huit jours, soit retour du mal, soit calcul, — les jeunes gens, comme les domestiques, sont très diplomates, et ils combattent, pour la tranquille possession de leurs petits défauts, avec toutes les armes, y compris la ruse, — au bout de huit jours donc, il essaya timidement une petite inexactitude de cinq minutes; il la paya séance tenante. Or, justement, ce jour-là était le jour d'un de ses mets favoris; il fallut s'en passer, et comme il était naturellement un peu gourmand et, vu son âge, assez vigoureux mangeur, son estomac lui fi un sermon dont il se souvint. Rien de tel qu'u défaut corrigé par un défaut, et qu'un pécheur con verti par un péché; la rechute est très rare. Après un mois d'expérience, Octave était devenu un modèl d'exactitude deux fois par jour.

« Deux fois par jour, c'est quelque chose, dis-je à mon ami, mais ce n'est pas tout; les repas ne remplissent pas la journée; il y a d'autres devoirs que ceux de l'estomac; de plus, le déjeuner nous a fourni deux auxiliaires puissants, un besoin et un défaut. Il faudrait trouver maintenant quelque autre allié aussi fort que la gourmandise.

— Nous en trouverons, me dit en riant mon ami. Octave a plus d'un aide précieux à nous fournir dans ce genre-là. Sa petite personne n'est pas mal tournée, et il en a conscience.

— Bien!

— Il commence à avoir une assez jolie voix de ténorino, et ses petits succès de musicien augmentent fort son amour-propre.

— Tout cela est bon! tout cela est bon! repris-je en riant; il ne nous faut plus qu'une occasion où nous puissions confier notre seconde leçon à sa vanité. La Providence nous l'offrira, ou nous la ferons naître. »

III

A quelques jours de là bourdonnaient, volaient, s'agitaient en tous sens les petites abeilles de nos deux ruches, je veux dire le petit peuple de nos deux maisons. Les vacances avaient rempli de jeunesse toutes les habitations environnantes. Que faire? quel plaisir inventer? Jouons la comédie! Approuvé à l'unanimité. La représentation s'organise; Octave a l'honneur d'être choisi pour un rôle, un très petit rôle, composé à peine de quelques lignes, pouvant être joué par tout le monde, mais où on avait intercalé une ronde qui ne pouvait être chantée que par lui.

La représentation avait lieu dans un château voisin, à six kilomètres de distance. Le jour arrive.

« Départ à six heures précises! dit le père, heure militaire! »

Dix minutes avant six heures, une voiture louée à la ville voisine entrait dans le jardin et s'arrêtait devant le balcon. A six heures sonnantes, le père, la vieille parente, les enfants et moi, nous prenons place dans l'intérieur ou sur la banquette. Octave

seul manquait à l'appel. L'importance particulière qu'il attachait à sa toilette, l'agitation inséparable d'un premier début, l'avaient rendu nerveux dans ses préparatifs. Un bouton de chemise tiré un peu trop fort et qu'il fallut recoudre, une cravate chiffonnée par impatience et qu'il avait fallu changer, lui avaient mangé ces quelques minutes qu'on ne rattrape jamais, et le coup de six heures l'avait surpris en chemise.

« Partons! dit le père qui était sur le siège et qui conduisait.

— Les cinq minutes de grâce! s'écria la vieille dame.

— Pas de grâce! »

Et la voiture se met en mouvement. A peine sortis du jardin, à peine quelques pas faits sur la route, nous voyons apparaître, sur le seuil de la porte, notre jeune homme appelant de toutes ses forces et faisant des gestes désespérés.

« Trop tard! » s'écrie le père.

Et d'un coup de fouet, il enlève les chevaux et les fait partir au galop.

« C'est monstrueux! c'est féroce! s'écrie la vieille dame.

— Tant mieux! il s'en souviendra plus longtemps.

— Mais que direz-vous au maître de la maison?

— Ce qui est! que nous sommes partis sans Octave, parce qu'il n'était pas prêt.

— Vous ne ferez pas cela!

— Je le ferai! »

Et il continue à fouetter les chevaux.

« Mais vous punissez tout le monde! vous faites manquer toute la représentation!

— Je ne ferai rien manquer du tout.

— Qui remplira son rôle?

— Moi! répondit le père gaiement et en hâtant toujours les chevaux... Il n'est pas long ce rôle! à peine quelques lignes!... Un peu jeune pour moi, peut-être...

— Eh! est-ce aussi vous qui chanterez sa ronde? répliqua la vieille dame exaspérée. Il la chantait si bien!

— Soyez tranquille! répondit le père, il la chantera. Il arrivera à temps. Six kilomètres, ce n'est pas une affaire pour des jambes de son âge!... Allons! nous voici arrivés. »

La voiture s'arrête; on descend.

« Et M. Octave? s'écrie le maître de la maison.

— Il va venir, dit le père, ne vous inquiétez pas! »

Mais rien qui s'inquiète si vite, rien qui s'agite si fort, rien qui s'agace si facilement que la gent irritable des acteurs de société. Voilà tout le monde en émoi. On met deux jeunes gens en sentinelle, sur la route, pour guetter l'arrivée du retardataire. Il n'arrive pas. L'inquiétude augmente. Que s'était-il donc passé? Rien que de très simple. Le pauvre garçon a pris un chemin de traverse, pour ne pas affronter l'entrée par la grande cour, en face de tous les invités l'attendant peut-être sur le perron. Il s'est donc glissé par les derrières du château et va s'asseoir un moment sous un massif pour reprendre haleine, — car il avait couru, — s'essuyer le front, rajuster ses cheveux, épousseter ses habits et sa chaussure, et il se dirige vers un petit salon du rez-de-chaussée. Son nom, prononcé très haut, l'arrête.

Ce petit salon était celui où s'habillaient les acteurs, les acteurs qui l'attendaient! Oh! comme lui apparut alors cruellement la vérité de cette maxime : « Le temps qu'on passe à attendre les gens, on l'emploie à dire du mal d'eux! » Comme on se plaignait amèrement de son inexactitude! comme on l'accusait! quelle mordante revue de tous ses autres petits travers! quelle pénétration implacable de tous ses défauts! Son caractère, sa figure, sa tournure, son chant, tout y était passé par les armes. Humilié et irrité, il s'élance vers la porte pour entrer, puis il s'arrête : il craint de faire un éclat ridicule... Et, cloué sur place, attendant qu'il se sente plus calme, et ne pouvant pas se calmer, car les railleries, les quolibets, les reproches montaient toujours, il pense un moment à repartir.

« Non! se dit-il, ce serait trop lâche! »

Il entre. Un immense : *Enfin! c'est bien heureux!* part de toutes les bouches et lui perce le cœur comme une nouvelle injure. On le presse... on le bouscule... Commençons! commençons! Frappez les trois coups! On commence. Sa scène arrive... Mais l'émotion, la contrariété, la fatigue de la course avaient altéré le timbre de sa voix; il chante mal, il chante faux. Pas un applaudissement, à la fin de sa ronde. Je le voyais de ma place pâlir sous son rouge. Le père était aussi pâle que lui. Le retour, le soir, dans la voiture, fut morne; personne n'ouvrait la bouche. A l'arrivée, j'entraînai le père à l'écart, et je lui dis :

« Pas de regret! Cette seconde épreuve est rude, mais elle portera fruit. Maintenant, à la troisième. Jusqu'ici, nous ne nous sommes servis que de ses

défauts ; faisons appel à ses qualités. Oh! je suis un médecin implacable. Vous m'avez chargé de la cure : il faut qu'elle soit complète! »

IV

Quelques semaines se passèrent. Un voyage m'emmena pendant trois mois hors de notre petit pays. Ma première visite de retour fut pour mon ami.

« Eh bien, lui dis-je en entrant, Octave?

— Je suis plus content de lui, mais il n'est pas guéri. Il faudrait un coup décisif qui le frappât, comme vous me l'avez dit, dans ses bons sentiments; il faudrait qu'il en arrivât à avoir honte de l'inexactitude comme on a honte d'un vice.

— Eh bien, lui répondis-je, fiez-vous à l'inexactitude même, pour vous offrir l'occasion que vous cherchez. »

Quelques jours après, en effet, nous étions réunis dans la bibliothèque de mon ami. La veille, il avait chargé son fils d'aller demander un renseignement important à un fermier des environs.

« Surtout, avait-il ajouté, sois chez lui à neuf heures précises, l'heure de son déjeuner; autrement, tu courras risque de ne pas le trouver. »

Le jeune homme arrive; il n'apporte pas le renseignement désiré : le fermier était sorti.

« Tu n'y étais donc pas à neuf heures précises?

— Si, vraiment.

— Il déjeunait donc en ville?

— Précisément, répondit le jeune homme ; mais j'y retournerai à trois heures.

— La chose n'est pas la même, répondit mon ami ; ce retard est pour moi plus qu'une contrariété : j'avais absolument besoin de ce renseignement ce matin. Enfin, tu y retourneras à trois heures. Allons déjeuner. »

Nous sortions à peine de table, que le fermier arrive.

« Vous! s'écrie mon ami. Par quel heureux hasard?

— Ce n'est pas un hasard : en rentrant, à onze heures et demie, j'ai appris que vous m'aviez envoyé votre fils. Je viens savoir pour quel motif.

— Un motif assez important, et je vous remercie de votre empressement à venir jusqu'ici. Mais, sans indiscrétion, chez qui donc déjeuniez-vous ce matin?

— Chez moi.

— Chez vous! s'écrie mon ami. A quelle heure, donc?

— A mon heure ordinaire, à neuf heures.

— Neuf heures? vous en êtes sûr?

— Comment! si j'en suis sûr! reprit en riant le fermier; si sûr, que j'ai regardé ma montre en me levant de table et qu'elle marquait neuf heures trente-cinq minutes, quelques instants avant l'arrivée de monsieur votre fils. »

Il se fit dans le salon un silence mortel. Chaque parole du fermier tombait sur nous comme un coup de massue. Le père avait les lèvres serrées. Le jeune homme, pâle comme un mort, les yeux fixés à terre, n'avait pas même la force de balbutier. Il avait menti!

menti pour excuser son inexactitude! et son mensonge éclatait aux yeux de tous! Le fermier, étonné du trouble de nos physionomies, reprit en riant :

« Ah! çà, qui a pu vous conter cette bourde de déjeuner en ville? Ce n'est pas votre fils, puisque ma femme lui a dit que je sortais de table... »

Chaque mot accentuait encore plus le flagrant mensonge. Le père, pour échapper à une explication qui devenait une honte pour son fils, emmena vivement le fermier, sous prétexte de causer avec lui de ce renseignement, et je restai seul avec le jeune homme. J'allai à lui et je lui dis :

« Vous connaissez le *Menteur*, de Corneille? Relisez la scène du père et du fils : le vieux gentilhomme vous montrera, en vers immortels, que le vice le plus bas, le plus indigne d'un homme de cœur, c'est le mensonge, puisque le mensonge amène le démenti, et que le démenti ne peut se laver que dans le sang. Eh bien, mon cher enfant, sachez-le : tout homme inexact est forcément un menteur! Qu'il le veuille ou non, il ment, il mentira, ou il a menti! Voyez donc si vous voulez conserver un défaut qui peut produire un tel vice. »

Octave avait un véritable sentiment d'honneur. Grande fut donc son émotion, et cette troisième leçon s'imprima fortement en lui. Il en fallut pourtant une dernière; il fallut un coup plus terrible, un coup qui allât droit au cœur, pour en déraciner cette fatale habitude.

Trois mois après, nous projetâmes une excursion à un ancien château des environs. La course était un peu longue pour la petite Madeleine; on emporta les provisions d'un déjeuner sous les arbres,

et il fut convenu qu'Octave, qui n'avait pas pu nous accompagner, viendrait nous rechercher, avec la voiture, sur le bord de la rivière, à l'endroit où abordait le bateau de passage. L'heure et le lieu étaient clairement indiqués. Notre journée de promenade finie, nous descendons vers la rivière, nous la traversons, nous débarquons. Pas d'Octave! pas de voiture! Qu'était-il donc arrivé? Qu'Octave appartenait aux inexacts par imagination, c'est-à-dire que, parti longtemps avant l'heure avec la voiture, il rencontra, sur la route, un point de vue si pittoresque, qu'il ne put résister à descendre de voiture pour le dessiner, en se payant de la formule ordinaire : J'ai bien le temps! qu'il perdit dans son travail la mesure de l'heure; qu'il n'eut pas le courage, quand le sentiment confus lui en vint, de s'arrêter net au milieu d'un croquis presque achevé, et qu'il emprunta au devoir quelques minutes pour le plaisir.

Quand il s'apprêta à repartir, il arriva ce qui arrive presque toujours quand on est en retard, que le cheval, par ses mouvements d'impatience, avait dérangé l'économie de l'attelage; il fallut tout remettre en ordre, et comme il se pressa parce qu'il se sentait pressé, il fit mal ce qu'il avait à faire; il fut obligé deux fois de le recommencer. Une fois en route, talonné par l'heure (sa montre, qu'il venait de regarder, lui disait implacablement : Tu es en retard!), il hâta à coups de fouet le pas du cheval; mais le cheval n'était pas habitué à courir si rapidement. Octave dut le laisser souffler au haut de la côte, et le résultat final fut un retard d'une demi-heure... d'une demi-heure qui avait suffi au ciel pour

se couvrir et au temps pour tourner à l'orage, une demi-heure pendant laquelle la pluie et la grêle, nous surprenant sur une côte sans abri, nous mouilla tous jusqu'à la moelle des os. Or, nous n'étions pas seuls; avec nous se trouvait la petite Madeleine, aussi délicate de santé que fine d'esprit et de cœur; de façon que quand Octave arriva, il trouva sa petite sœur frissonnante, glacée, les lèvres bleuâtres, qu'il fallut la porter jusqu'à la voiture, qu'on ne put parvenir à la réchauffer pendant toute la route, et que le lendemain on prononça ce terrible mot de « fluxion de poitrine! » Rien, non, rien ne peut exprimer le désespoir du jeune homme! Pendant les neuf jours que dura le danger, il ne quitta pas un instant le chevet de la petite malade. Tout ce que le remords ajoute à la douleur, il le sentait avec mille nouvelles tortures sans cesse ravivées par la vue du désespoir de son père. Il n'osait pas le regarder. Il n'osait pas lui parler. Il se faisait à lui-même l'effet d'un meurtrier. Il l'était en effet, puisque son retard seul avait amené le danger de sa sœur. Au bout de neuf jours, le médecin déclara l'enfant sauvée. Avec quelle émotion éperdue Octave se précipita aux genoux de son père et le supplia de lui pardonner, en versant des torrents de larmes, les premières qu'il eût versées depuis le commencement de la maladie! Oh! cette fois, c'en était fait! il était bien guéri!... Il en était arrivé, contre son défaut, à la haine, à l'horreur! horreur si profonde, que pour éviter toute occasion de rechute il se jeta violemment dans la disposition contraire. Vingt ans se sont écoulés depuis ce jour. Depuis vingt ans, il est non seulement le modèle, mais le martyr de l'exactitude.

Son père lui a cédé son étude, si bien qu'il est plus ponctuel encore que son père. Il n'arrive jamais à un rendez-vous une minute après, ni une minute avant, il arrive à l'heure sonnante. Nous l'appelons en riant « l'homme à la montre ».

Il a, en effet, armé sa ponctualité d'un instrument de précision ; c'est une montre admirable, à répétition, qu'il a payée fort cher, afin de posséder un véritable chronomètre. Elle ne varie pas d'une minute en un mois. Cette montre en main, il a calculé le temps précis que lui demande chacun des actes habituels de sa vie, ses repas, sa toilette, sa barbe à faire, le parcours de chez lui au palais, la distance de la gare du chemin de fer à sa maison de campagne. Il se lève et se couche toujours à la même heure, c'est-à-dire à l'heure de sa montre, car il ne se fie à aucune autre. Quand il conduit sa femme au bal, car il est marié, l'heure réglementaire du départ est deux heures du matin. Le moment venu, ce ne sont pas les pendules du salon du bal qu'il consulte, il a trop de mépris pour elles ; ce sont autant de menteuses à qui on fait dire tout ce qu'on veut, qu'on avance ou qu'on recule, pour tromper les maris et les pères. Il ne s'en rapporte qu'à sa montre! Elle est l'arbitre de sa vie! Je prétends que sa montre est sa conscience.

« Riez! riez! me répond-il, je vous le permets ; mais rappelez-vous donc, mon ami, que pour me guérir, il a fallu me prendre par la faim, par la gourmandise, par l'amour-propre, par la honte, par l'honneur, et enfin par le plus terrible des remèdes, un danger de mort et un danger de meurtre, c'est-à-dire par le remords! Vous appelez, en riant, ma

montre ma conscience. Vous avez raison. Grâce à elle, ce ne sont pas seulement mes habitudes extérieures qui sont devenues régulières : elle a réglé mon âme elle-même. L'ordre est entré dans mon esprit et dans mon cœur, en entrant dans ma vie. Je sais bien que je suis tombé dans un autre genre d'inconvénient. Le monde se partage en deux classes : les gens qui attendent, et les gens qui font attendre ; je n'ai que changé de supplice, en passant de la seconde classe dans la première ; mais, sans compter que j'aime beaucoup mieux souffrir des autres que faire souffrir les autres, j'ai trouvé un moyen d'utiliser mon rôle de victime. Mme de Genlis raconte, dans ses Mémoires, qu'ayant entrepris un ouvrage de tapisserie, auquel elle ne travaillait que deux fois par jour, pendant quelques minutes, en attendant, à l'heure du déjeuner et du dîner, les convives qui n'arrivaient au salon que l'un après l'autre, elle se trouva, au bout de quelques années, avoir fait un meuble complet. Eh bien, je porte toujours avec moi deux choses, ma montre et mon Horace ; dès que j'arrive à un rendez-vous le premier, je prends mon cher poète, et j'en apprends quelques vers par cœur. A ce métier, j'ai, depuis quinze ans, appris toutes les odes, toutes les satires, toutes les épîtres, y compris l'*Art poétique*, et, depuis l'année dernière, j'ai commencé Virgile. Pour peu que je vive, je ne désespère pas, grâce à l'exactitude, de devenir ainsi un latiniste très-distingué, et il se trouvera que les moments les mieux employés de ma vie seront ceux que les autres m'auront fait perdre. »

RESPECT A LA VIEILLESSE

Quoi! si sur quelque terre étrangère et lointaine
Reste une vieille église, un vieux temple, une arène
Vous voilà pleins d'ardeur et les yeux enflammés,
Quittant ce qui vous aime et ce que vous aimez
Pour voir et saluer ces débris de matières;
Et quand vous approchez de ces antiques pierres,
Le cœur vous bat, vos pieds tremblent, et de vos yeux
S'écoulent lentement des pleurs religieux!
Quoi! tout ce qui s'éteint vous attriste et vous touche;
Un arbre qui jaunit, le soleil qui se couche,
Une œuvre d'art détruite, un fronton renversé,
Arrachent quelque hélas! à votre cœur glacé;
Et l'homme, la plus sainte et la plus solennelle
Des ruines que Dieu sur la terre amoncelle,
L'homme, débris qui souffre et sent qu'il est débris
L'homme, en tombant, n'aura de vous que vos mépris,
Et vous insulterez des cris de votre haine
Ce front, temple écroulé de la pensée humaine!
Ah! par pitié pour vous, pitié, pitié, pour eux!
Que le temps fasse un pas, ils sont morts, et vous...
[vieux!]

LA PROBITÉ DANS L'ENFANCE

A M. Victor Schœlcher.

La probité est une vertu bien particulière, en ce sens qu'il y a non seulement des degrés, mais des catégories de probité. Ce sont les compartiments d'un même logis, mais ils ne communiquent pas toujours entre eux. Très peu de personnes ont naturellement toutes les probités. Tels hommes réputés honnêtes, et qui ne vous feraient pas tort d'un centime dans un compte, vous vendent sans scrupule, comme excellent, un cheval auquel ils connaissent un défaut irrémédiable, mais non rédhibitoire ; la probité de ces gens-là s'arrête à la porte de l'écurie. D'autres, qui auraient horreur de vous prendre de l'argent, ne vous rendent jamais celui qu'ils vous ont emprunté. D'autres vous rendent votre argent et ne vous rendent jamais vos livres [1]. Quelques-uns, collectionneurs passionnés de gravures, d'autographes, d'objets d'art, trouvent dans leur passion une circonstance si atténuante qu'ils ne pensent même pas à avoir des remords de leur improbité.

Un de mes amis avait rapporté d'un voyage au

1. Je trouve ce joli passage dans une lettre de Guy-Patin : « J'ai prêté un volume rare à M. D... qui l'a prêté à M. F... qui l'a prêté à M. L... qui ne me l'a pas rendu. Je remarque qu'on retient bien plus les livres que ce qu'il y a dedans. »

Mexique plusieurs curiosités très précieuses, et entre autres une petite Vierge de Guadalupe, costumée de la façon la plus originale. Arrive un matin chez lui un amateur enragé de bibelots; il se passionne à première vue pour cette petite statue : « Vendez-la-moi, je vous en supplie. — Elle n'est pas à vendre. — Je vous en donnerai le prix que vous voudrez. — Je n'en veux aucun prix. — Eh bien ! s'écria-t-il avec la naïveté de la passion, donnez-la-moi ! — Vous moquez-vous ? répond en riant mon ami. — Je vous en conjure ! je ne peux pas m'en passer. Cette petite statue me tourne la tête ! — La bonne plaisanterie ! —Vous me la refusez ? — Oui ! — Eh bien, je la prends ! » Et là-dessus, il la saisit et l'emporte bravement, sans remords, à la façon des Romains enlevant les Sabines ! Mon ami, stupéfait de ce rapt original, lui dit pourtant : « Vous savez que je ne vous la donne pas ! — C'est entendu ! » répond le voleur, et il s'en alla... Certes, un larcin commis sournoisement, frauduleusement, eût été plus blâmable, mais enfin on ne peut pas dire que ce fût honnête !

Il est des domestiques, parmi les plus sûrs, qui ne se font aucun scrupule de vous dérober un fruit, un verre de liqueur, un gâteau ; ce qui se mange et ce qui se boit ne compte pas dans leur accommodante probité. Un homme se regarderait comme déshonoré si on le supposait capable de jouer avec des cartes biseautées ; mais que le hasard ou même la ruse le rende maître d'un secret dont la divulgation influera certainement sur les fonds publics, et il courra jouer à la Bourse, à coup sûr, autant dire avec des dés pipés.

Combien de braves gens n'hésitent pas à frustrer le Trésor public par de fausses déclarations de ventes, de baux, sous prétexte que l'État n'est pas quelqu'un ! Mais c'est bien plus que quelqu'un, c'est tout le monde, et tout le monde représentant ce qu'il y a de plus sacré dans la société, la loi. N'importe, on commet allègrement cette fraude, quoiqu'elle soit aggravée d'un mensonge, et souvent d'un mensonge signé.

Je ne puis me rappeler, à ce sujet, sans en rire et sans en être touché, le trait caractéristique d'un de mes plus chers amis. Il porte dans toutes les choses de la vie, et surtout dans les questions d'argent, une inflexibilité de principes, un absolu dans la probité, une délicatesse allant jusqu'au chevaleresque, qui lui ont valu dans le monde le surnom de Don Quichotte. Or donc, X... revenait de Belgique avec sa belle-mère. La brave dame avait acheté à Malines de fort belles dentelles et les avait adroitement cachées dans ses malles, au milieu de ses robes. Arrivés à la frontière, son gendre lui dit :

— N'oubliez pas de déclarer vos dentelles, chère belle-maman.

— Par exemple ! il me faudrait payer des droits énormes.

— Mais ces droits, vous les devez.

— Je les dois ! A qui ? pourquoi ?

— Parce qu'il y a une loi sur l'importation qui frappe d'un impôt...

— Est-ce que c'est moi qui l'ai faite, cette loi ? est-ce qu'on m'a demandé mon avis pour la faire ? Je la trouve absurde, moi, cette loi ; je la trouve

inique, oppressive... et je ne comprends pas qu'un libéral comme vous approuve une telle tyrannie. J'y échappe, c'est mon droit.

— Mais c'est de la contrebande, belle-maman, et la contrebande est une fraude.

— Assez! reprit-elle assez sèchement. Vous n'avez pas la prétention, j'imagine, de m'apprendre ce que j'ai à faire. Donc, taisez-vous. »

Il se tut; mais, quand on en vint à l'examen des malles et que le douanier demanda aux voyageurs s'ils n'avaient rien à déclarer, mon ami, avec le calme qui lui est propre, répondit : « Oui, monsieur; madame a ici des dentelles, qui, je crois, doivent payer à l'entrée. »

La fureur de la dame, vous vous l'imaginez. Elle ne pouvait rien dire, le douanier était là; il lui fallut ouvrir ses malles, dérouler ses bandes de Malines et payer un droit qui lui parut exorbitant. A chaque pièce de dentelle qu'elle montrait et à chaque somme d'argent qu'elle tirait, elle lançait à son gendre des regards furibonds et des imprécations sourdes, qu'il essuyait avec un flegme imperturbable. Mais l'histoire eut un dénoûment bien imprévu. La vue de l'honnêteté a un tel ascendant, même sur ceux qu'elle condamne ou irrite, que, la visite finie et les deux voyageurs restés seuls, la belle-mère de mon ami se retourna vers lui, et, après un moment de silence, lui sautant au cou : « Mon gendre, vous êtes un brave homme, il faut que je vous embrasse. »

Voilà un bien long préambule; où tend-il? où nous conduisent toutes ces réflexions philosophiques? A un fait particulier d'où elles sont nées, et qui met en scène le sujet de cette étude, la probité dans l'enfance.

Je suis, depuis quelques années, en relations de confiance affectueuse avec une mère qui m'appelle, en riant, son moraliste consultant. Chaque fois que l'éducation de ses enfants fait surgir devant elle quelque intéressante question relative à la famille, elle m'en fait part, et de là, entre nous, une correspondance où les lettres que je reçois vont souvent bien plus au fond des choses que celles que j'écris.

Je vais donc laisser la parole à cette mère. Sous sa plume, le récit sera une action.

2 juillet 1876.

« Mon vieil ami, depuis huit ans, vous le savez, mon fils m'a fait faire bien des pas dans le monde de la réflexion et de la conscience. Aujourd'hui, il me jette dans un indicible émoi. Voilà toutes mes idées sur les hérédités morales renversées! Je croyais aux bonnes souches, aux bonnes races. Une de mes joies, en épousant mon mari, était de penser à tout ce que des enfants nés d'un tel homme apporteraient, dans ce monde, de probité native et d'honnêteté sans alliage. Un petit fait a ébranlé toutes mes espérances. Il ne m'aurait pas effrayée s'il eût été isolé; mais déjà quelques symptômes fugitifs, quelques indices vagues avaient éveillé ma sollicitude à ce sujet.

« Une vieille tante qui demeure avec nous a une manie assez commune chez les personnes de son âge et de son temps, la manie des provisions. Vous vous rappelez que les armoires pleines de linge

étaient l'orgueil de nos grand'mères, et que les armoires pleines de conserves étaient leur joie. Ma vieille tante possède donc un tiroir où elle entasse deux ou trois livres de sucre en morceaux cassés, afin d'assurer d'avance, et pour un mois, le service régulier de son café au lait du matin et de son verre d'eau à la fleur d'oranger, le soir. L'adresse fureteuse des huit ans de mon garçon a bien vite dépisté ce trésor, et, dès que ma vieille tante n'est plus chez elle, voilà mon maraudeur qui entre dans la chambre à pas de loup, décroche la clef du tiroir dont il a découvert la cachette, et pille le magasin, avec la discrétion de quelqu'un qui compte bien y revenir. Jusqu'ici, sans doute, rien de bien grave; la morale de beaucoup d'enfants ne s'élève pas toujours au-dessus de celle des domestiques : ce qui se mange ne compte pas; voler des friandises, ce n'est que *chiper*, et ce qu'il y a de *niche* dans ce larcin arrive encore comme circonstance atténuante. Pourtant, un détail me frappe et m'attriste : c'est la clef décrochée !

« Si le tiroir avait été ouvert, si la tentation s'était offerte à lui inopinément, s'il n'y avait succombé qu'une fois, je l'excuserais ; mais la préméditation, la combinaison, la récidive constituent un véritable larcin. Il sait bien qu'il fait mal, puisqu'il se cache ; sa modération même dans ses fraudes, son art à les espacer pour pouvoir les dissimuler tout en les recommençant, dénote un esprit de ruse qui est trop souvent le compagnon de l'improbité. Aussi, quand ma vieille tante, qui sait son compte, attendu que son tiroir est tenu comme un livre de dépense, et que le total des morceaux se divise en autant de

petits tas qu'il y a de tasses de café et de verres d'eau à la fleur d'oranger dans le mois; lors donc qu'elle m'a dit : « Il m'en a pris deux mardi, trois le surlendemain, un seulement le dimanche, » j'ai été aussi affligée de l'habile échelonnement de ces petits larcins que de ses larcins mêmes. M'alarmé-je à tort? Répondez-moi. »

Je lui répondis immédiatement : « Ne vous effrayez ni trop, ni trop tôt. Il y a très souvent chez les enfants un peu du renard, ou plutôt du petit sauvage. Or, chez les sauvages, l'idée de propriété est chose fort confuse ; la distinction *du tien* et *du mien* y consiste généralement à prendre le tien pour en faire le mien. C'est le fait et l'honneur de la civilisation d'avoir élevé jusqu'au rang d'une vertu et d'un devoir le respect du bien d'autrui; à ce titre, elle rentre dans l'éducation, et ce n'est là qu'une chose de plus à apprendre à votre enfant; ajoutez que la gourmandise a sa part dans cette petite improbité, et l'explique. Donc, pas de sujet de crainte excessive; rien qui ressemble à une perversité exceptionnelle chez votre fils. Seulement, commencez vos leçons le plus tôt possible. »

Quelques jours après, je reçus cette seconde lettre :

10 juillet 1876.

« Mon inquiétude est devenue du chagrin. Je ne peux plus en douter, mon fils n'est pas honnête.

Jugez-en. Chaque matin, il part pour une pension voisine et revient à l'heure du dîner. Ce départ matinal et cette absence qui dure tout le jour nous ont amenés à lui constituer un petit budget pour ses déjeuners, ses jeux, ses promenades du jeudi. Il a, selon un mot familier, son petit *argent de poche*.

« Quoique mes livres ne soient pas aussi rigoureusement tenus que le tiroir de ma tante, cependant je compte et veux compter. Grands furent donc mon étonnement et ma peine, quand je crus m'apercevoir que mon fils avait gonflé sa bourse d'écolier aux dépens de la mienne. D'abord je me refusai à un tel soupçon ; il me sembla que je le calomniais; mais hier, appelée par une visite au jardin, je laissai imprudemment traîner sur ma table à ouvrage mon porte-monnaie, dont je venais de compter le contenu. C'était dimanche, jour de congé. Je sors du salon; je descends dans le jardin où m'attendait un visiteur; mon fils y jouait avec sa sœur. J'entre dans le petit bois pour y promener le voisin qui venait me voir, quand tout à coup, à travers les arbres, je vois l'enfant se glisser dans le salon, et deux minutes après, en ressortir vivement, et l'air agité. Je rentre, je cours à mon porte-monnaie ; il y manquait une pièce d'un franc et une autre de cinquante centimes. Ce fut un coup affreux.

« Je tombai sur un fauteuil en sanglotant. Sans doute, pour les enfants, ce qui est à leurs parents leur semble encore à eux. Ils se disent peut-être qu'ils ne nous dérobent que leur propre bien. Sa faute n'est, je veux le croire, qu'une ignorance, une erreur de conscience; mais peut-être aussi est-ce le germe d'une maladie morale incurable. Les malhon-

nêtes gens commencent ainsi. Cette perversité précoce éclate parfois chez les enfants des plus honnêtes parents. Le fils d'un de nos plus chers amis fut chassé, à seize ans, de son collège, pour avoir volé à un de ses camarades une pièce de cinq francs. Si un pareil malheur nous fût arrivé, je ne sais pas ce que mon mari serait devenu. Je frémis de penser à ce qu'il ferait s'il apprenait seulement le larcin de son fils ! Quel parti vais-je prendre? comment couper dans sa racine, comment étouffer dans son germe ce vice naissant ? En fait de guérisons morales, je ne crois qu'à celles où l'on est soi-même le guérisseur. Je ne crois aux plantes vénéneuses bien mortes que quand on se les arrache soi-même du cœur avec indignation et furie. Voilà ce que je cherche! Une épreuve, une épreuve décisive, radicale, qui m'ouvre son âme et la lui ouvre à lui-même! Il faut que je sache ce qui s'y passe, ce qui s'y cache! Il faut que je sache ce qu'elle est, ce qu'elle peut, cette bête hideuse tapie dans le for intérieur de mon enfant. Si vous trouvez quelque moyen, écrivez-le-moi; si j'en trouve un, je vous l'écrirai. »

15 juillet 1876.

« J'ai trouvé. Demain je fais la tentative. Ce que j'essaye est bien grave; mais je verrai clair enfin. Je tremble comme à la veille d'une opération d'où doit sortir l'arrêt du médecin, qui vous dit : « Votre fils est perdu ! » ou : « Votre fils peut être sauvé! »

Deux jours après.

« Voici ce qui s'est passé. Nous étions réunis tous trois dans le salon, mon mari, mon fils et moi. L'enfant écrivait un devoir. Alors, d'une voix un peu émue, que je tâchais pourtant de rendre calme : « Mon ami, dis-je à mon mari, j'ai une nouvelle fâcheuse à vous apprendre. — Laquelle? — Vous avez comme moi de l'affection pour notre petit domestique, Joseph? — Je le crois bien, je l'ai vu naître; je l'ai retenu à sa mère il y a treize ans, quand elle le nourrissait encore, pour l'attacher à notre service; il est fils de braves gens! Je l'aime beaucoup. Que lui arrive-t-il donc? — Vos éloges rendent ma réponse plus difficile. — Parlez. — Eh bien, ami, je crains que Joseph ne soit pas honnête. — Pas honnête, Joseph! pas probe! C'est impossible! — Si je vous disais que je suis à peu près sûre... plus qu'à peu près... qu'il a volé! — Volé! s'écria mon mari, volé! Joseph! Quand? à qui? quoi! Quelles preuves en avez-vous? — Une preuve irrécusable! c'est à moi qu'il a volé! — A vous! après tout ce que nous avons fait pour lui! quand nous l'avons élevé comme notre enfant! Mais ce serait aussi abominable... que si notre fils!... Comment vous en êtes-vous aperçue? »

« Je restai un moment sans répondre et suivant mon fils de l'œil.

« Il était devenu un peu pâle au commencement de l'entretien, et, quoique toujours penché sur son papier, sa plume s'était arrêtée; il écoutait.

« Je repris donc lentement : Il y a quelques jours, j'avais oublié mon porte-monnaie, là, sur cette table à ouvrage.

(Un léger tremblement saisit mon fils.)

« Je savais le compte exact de mes pièces de monnaie...

(Chacune de mes paroles augmentait le tremblement de mon fils.)

« Je descendis au jardin, laissant Joseph ici à côté, dans la bibliothèque qu'il nettoyait, et où je l'entendais aller et venir. Personne que lui dans ces deux pièces. Au bout de quelques instants de promenade, je reviens brusquement, et j'entends des pas qui semblaient se précipiter au dehors. J'entre dans la bibliothèque, Joseph n'y était plus. Je cours à ma bourse, il y manquait deux pièces d'argent.

(Mon fils devenait livide.)

« Le vol est donc évident. Maintenant, mon ami, que faut-il faire? »

« Mon mari gardait le silence. Il semblait profondément ému. Sa figure, d'ordinaire si calme, trahissait un trouble extraordinaire. Il répondit enfin, d'une voix très-altérée :

« Il n'y a qu'une chose à faire... tout dire aux parents. Pauvres gens! quel coup! Des cœurs si honnêtes! Que va devenir le père? Je me figure ce que j'éprouverais si j'apprenais que mon fils!... »

« Ici il s'arrêta, ses larmes contenues lui coupaient la voix.

« Je regardai mon fils : ses lèvres se choquaient l'une contre l'autre.

« Mais que direz-vous aux parents, mon ami? —

Tout! — Est-ce que vous chasserez Joseph? — Si je le chasserai! s'écria-t-il. Je ne pourrais plus le voir! Les fripons me font horreur! »

« Je fus effrayée de la figure décomposée de mon fils. Nous, mères, nous sommes bien vite au bout de notre inflexibilité; et je repris doucement : « Calmez-vous, mon ami! Pensez que Joseph n'a que treize ans. Il est encore possible de le corriger. Il y a bien de l'inconscience dans les fautes de certains enfants. Ils font souvent le mal, parce qu'ils ne se doutent pas que ce soit le mal!

(Je parlais pour mon fils, pour le réconcilier un peu avec lui-même.)

« Ne vaudrait-il pas mieux tâcher de s'adresser à la conscience de cet enfant, lui faire sentir à lui-même sa faute? — Un coup violent, répondit mon mari, la lui fera seul sentir. Ce qu'il a fait est injustifiable. Je vous promets d'arrêter la colère du père. Tel que je le connais, elle pourrait être terrible. Mais, s'il me demande un conseil, je le lui donnerai sans hésiter. — Que lui conseillerez-vous donc? —De mettre pour trois mois son fils dans une maison de correction. — En prison! m'écriai-je avec effroi, car ma pensée n'avait pas été jusque-là.

(Mon fils était blême de terreur.)

« En prison! si jeune encore! presque enfant! Son chagrin sera du désespoir! — Tant mieux! la leçon sera plus forte. D'ailleurs il l'a méritée! Comment! nous voyons tous les jours de pauvres petits malheureux expier par la détention des larcins qu'excusent la faim, l'ignorance, l'abandon, et nous épargnerions, nous, cette peine à des enfants qui volent par vice!...

« Je tressaillis à ce mot de vice.

« Oui, par vice! puisqu'ils étaient mis à l'abri de la tentation par le bien-être et avertis du mal par l'éducation. S'il y a un moyen de sauver Joseph, c'est celui-là! Il n'est peut-être pas incorrigible, mais un châtiment terrible peut seul le corriger! Il faut, avant que nous le rendions à la société, qu'il ait appris par la souffrance, par l'humiliation, ce qu'est cette grande vertu de la probité, qui est le fondement de l'état social même, puisque sans elle il n'y a dans le monde que mensonge, iniquité, spoliation et haine. Je vais écrire au père de Joseph. »

« Mon mari, à ce mot, se leva et se dirigea vers son cabinet; mais mon fils, mû comme par un ressort, s'était levé en même temps, et, courant à son père, il se jeta par terre. Il semblait qu'il voulût se mettre sous ses pieds, et il criait, avec un mélange effrayant de sanglots et de larmes : « Je ne veux pas! Tu n'iras pas! tu n'écriras pas! Joseph est innocent! C'est moi! c'est moi qui suis le coupable! — Toi! s'écria mon mari en le relevant violemment. — Oui! moi! dit l'enfant, dont la terreur avait disparu devant le sentiment du danger de son camarade. Oui! moi! c'est moi qui ai pris l'argent de maman! C'est moi qu'il faut envoyer en prison! Je veux que tu m'y envoies! Tu as raison! Punis-moi! punis-moi! »

« Et sa voix s'éteignit dans les larmes.

« Mon mari était tombé sur un fauteuil, anéanti. J'en profitai pour relever l'enfant, le prendre dans mes bras, l'emmener dans la pièce voisine, en lui disant : « Reste là. » Puis je revins à mon mari.

« Il vous a dit vrai! il est coupable! Je le savais! J'ai cru, comme vous, qu'une leçon terrible était nécessaire! J'ai tenté l'épreuve. Si cruelle qu'elle ait été, je m'en applaudis. Son aveu, et surtout la manière dont il a fait cet aveu, effacent un peu sa faute à mes yeux. La faute était d'un enfant, l'aveu est d'un homme. Le fond même de son âme s'y est montré, et cette âme n'est pas basse. Calmez votre chagrin, mon ami; nous avons écrasé la tête du serpent. Votre fils sera digne de vous! »

« Mon mari n'avait pas la force de me répondre; il se leva pourtant, il me suivit, et nous entrâmes dans le petit salon où j'avais caché l'enfant. Il n'y était plus. Étonnée, presque inquiète, je m'élance vers la fenêtre... et qu'est-ce que je vois? Mon fils, courant après Joseph qui était au bas du perron, se jetant à son cou, et lui donnant une petite montre qu'il s'était achetée avec ses étrennes. Joseph se débattait, refusant la montre. « Prends-la, Joseph! prends-la! lui disait mon fils, je t'en supplie! »

« Sa pensée, que je devinai, m'émut profondément. Ce besoin de réparer, de compenser le tort qu'il avait non pas causé, mais failli causer à son camarade; cette idée de le dédommager du soupçon injuste qu'il avait fait planer sur lui, me parut d'un cœur trop délicat pour être malhonnête. Me retournant donc vers mon mari, je lui dis : « Êtes-vous rassuré? — Une blessure si cruelle ne se guérit pas si vite, me répondit-il. Je suis touché, mais non consolé. »

« A ce moment entrèrent Joseph et mon fils. « Monsieur, dit Joseph, voilà une montre que M. Maxime

veut absolument me faire prendre; mais je ne veux pas. Il ne peut pas me la donner, n'est-ce pas, monsieur? »

« Mon mari resta un moment comme interdit: des larmes roulaient dans ses yeux. « C'est très-bien, ce que vous faites-là, Joseph, dit-il au petit domestique; ne pas s'approprier ce qui ne vous appartient pas, c'est de la probité; refuser ce qu'on croit ne pas devoir accepter, c'est mieux encore, c'est de la délicatesse. Vous donnez là à mon fils une double leçon, dont il profitera, j'espère. Prenez cette montre, je vous y autorise. Allez! mon enfant. »

« Joseph sortit aussi confus qu'heureux. Mon mari alla à son fils et lui dit : « Je te promets d'oublier ce qui s'est passé, mais à une condition, c'est que tu te le rappelleras toujours! »

LA FRANCE

A M. Mignet.

Selon moi, on n'entretient pas assez les enfants de grandes choses. Le mot de Patrie n'a pas assez de place dans leur éducation. Sans doute Corneille n'est pas leur auteur, et qui voudrait ne les nourrir que des sentiments sublimes d'*Horace* ou de *Cinna*, courrait risque de les rebuter sans les instruire; mais, quand les évènements parlent le langage

de Corneille, quand quelque circonstance présente fait tout à coup éclater sous nos yeux les grandes leçons des poèmes tragiques, il est bon alors de prendre l'enfant par la main et de le plonger dans ces beaux ou terribles spectacles. Ne vous croyez pas obligé de les amoindrir pour les faire descendre jusqu'à lui; il saura bien monter jusqu'à eux, porté par l'émotion de tous ! C'est donc sous le coup de nos récentes calamités (les inondations de 1875) que je viens, sans crainte et sans préambule, parler aux jeunes lecteurs du *Magasin*, non pas de leurs plaisirs, ni de leurs études, ni de joies, ni même de leurs devoirs de famille, mais de nos malheurs publics ; et m'adressant à eux comme à des hommes, je leur dis : « Encore un coup sur la France ! encore un fléau ! encore un désastre ! Dieu n'est-il donc pas lassé de nous punir ? et si grandes qu'aient été nos fautes, ne les avons-nous pas assez expiées ? Depuis cinq ans, quelle calamité nous a été épargnée ? Après la guerre étrangère, la guerre civile ! après les massacres sur le champ de bataille, les assassinats dans les cités ! après le bombardement, l'incendie ! après l'incendie, les inondations ! après la rançon de l'ennemi, la rançon des éléments ! Depuis cinq ans, la maternelle nature elle-même semble s'être faite marâtre pour nous accabler. C'est elle qui, pendant la guerre, pendant le siège de Paris, a tourné contre nous tour à tour la neige, la glace, le dégel, la pluie, la crue des fleuves, et voilà aujourd'hui qu'elle se déchaîne sous une forme nouvelle pour nous frapper encore ! Comme si elle s'irritait qu'une seule partie de notre cher pays échappât à la vengeance céleste, la voilà qui se pré-

cipite à la ruine des contrées que la guerre avait épargnées! Que dis-je? par un raffinement de cruauté, elle choisit la plus magnifique année d'abondance; et jalouse, ce semble, de ses présents mêmes, des récoltes dont elle faisait déjà épanouir la promesse dans nos plaines, elle saccage tout en un jour! Elle ajoute au désespoir de la ruine la douleur de l'espérance trompée; si bien que cette nation, jadis l'objet de la crainte, de l'envie, et, ce qui vaut mieux, de l'admiration, de la sympathie générale, est devenue un sujet de pitié!

Certes, voilà de quoi désespérer tout ce qui porte le nom de Français!

Pourquoi donc, après cette sombre énumération, ne suis-je pas triste jusqu'à la mort?

Pourquoi mon âme rapporte-t-elle du fond de cet abîme où elle vient de se plonger, je ne sais quelle consolation, quelle espérance, quel orgueil?

C'est que, tout en regardant le calvaire, je regarde aussi la victime; c'est qu'en comptant ses blessures, je considère la façon dont elle les a supportées et les supporte encore; c'est que je la vois se relever sous chacun des coups qui la frappent, grandir à chacune des épreuves qui l'exercent, et faire de chaque étape dans la voie douloureuse un pas de plus vers le but final, la résurrection! Pour tout observateur attentif, il n'y a pas, depuis cinq ans, un seul de nos malheurs, une seule de nos traverses dont nous n'ayons tiré quelque profit moral. La nation, mise ainsi à l'école de l'humiliation, de la privation, ajoutons encore, de la dissension, est devenue peu à peu plus patiente, plus ferme, plus sensée, plus clairvoyante. Au milieu de toutes

les agitations qui la pouvaient troubler, la masse laborieuse a démêlé instinctivement le but où elle devait tendre, et y a marché progressivement, mais sûrement. Quelle ardeur à réparer les ruines! que d'efforts de travail et d'économie! Nous avons vu peu à peu les plus impatients se calmer, les plus effervescents s'assagir, tous enfin mettre au premier rang ces qualités moyennes et jadis dédaignées, la modération, la résignation, le bon sens, jusqu'au jour où, ce grand désastre des inondations éclatant tout à coup, éclatèrent de nouveau en même temps les anciennes vertus nationales : l'élan, le dévouement, la générosité, l'héroïsme! N'y a-t-il pas dans ce double réveil un bien bon motif d'espérance, et n'est-ce pas à ce signe que se reconnaissent les peuples qui se régénèrent? Certes, nos chères contrées du Midi nous offrent en ce moment le plus douloureux des spectacles; mais quel admirable spectacle aussi, que tant de prodiges de charité et de vaillance! Sur quel champ de bataille la France, aux temps de sa gloire, a-t-elle déployé plus d'énergie qu'au milieu de ces villes écroulées, de ces champs dévastés, de ces populations éperdues, de ces ondes charriant ensemble des cadavres et des débris! Dans cette ruine de la France, l'âme de la France s'est réveillée! A peine le cri de détresse est-il parti de Toulouse qu'il a retenti au cœur de toutes les autres cités! Toutes se sont senties sœurs! L'Alsace et la Lorraine, si cruellement retranchées de notre patrie, se sont de nouveau proclamées françaises par leur générosité envers la France! De toutes parts, de tous les coins de l'Europe comme de tous les coins de notre pays, sympathie! dons!

secours! De toutes parts, liens resserrés! solidité raffermie! haines éteintes! Plus de divisions de partis! de classes! En face de telles calamités, ces trente millions d'hommes n'ont plus qu'un cœur, ce cœur n'a plus qu'une pensée, la France! qu'une passion, le salut de la France! qu'un but, la gloire de la France! Eh bien! je ne puis croire que de tels élans ne laissent pas plus de traces qu'un sillon d'éclair, et qu'il n'y ait pas là comme un prélude de concorde générale. Malheurs et vertus, tout nous y pousse. Ne semble-t-il pas que ce nouveau et terrible fléau, en visitant les contrées épargnées par la guerre, ait eu pour objet de nous courber tous sous le même niveau de douleurs, afin qu'ayant tous souffert patriotiquement ensemble, nous comprenions qu'il y a quelque chose à qui nous devons sacrifier nos ressentiments, nos espérances, nos opinions, et que ce quelque chose est ce que les anciens nommaient du beau nom de *res publica*, la chose publique, et que nous nommerons, nous, la Patrie.

UNE MÈRE PERSÉVÉRANTE

A Mme J. Reynaud.

J'ai vu cet automne une mère dont j'ai besoin de vous parler.

Cette mère a deux fils, séparés l'un de l'autre par une différence d'âge de trois ans. Il est difficile

de se figurer deux plus mauvais écoliers. L'aîné a mis cinq ans à apprendre à lire, le cadet quatre. Tous deux semblent être nés sans mémoire, sans attention, sans faculté de compréhension. Leur incapacité était différente dans son principe. L'intelligence de l'aîné ressemblait à une maison où rien ne peut entrer; celle du cadet à une maison où rien ne peut rester. Figurez-vous un logis où il n'y aurait ni portes, ni fenêtres, et sur les murs duquel viendraient se heurter sans y pouvoir pénétrer jamais, tous les oiseaux du ciel : voilà l'image du cerveau de l'aîné. Représentez-vous au contraire une hutte ouverte à tous les vents, n'ayant ni toiture, ni clôture, et où tout ce qui vole, oiseaux, insectes, abeilles, moucherons, entre, sort, passe, tourbillonne sans s'arrêter une seconde : voilà l'image du cerveau du cadet. Les idées venaient se briser contre la tête de l'un, et ne voulaient pas faire leur nid dans la tête de l'autre. Après la lecture, vinrent l'écriture, l'orthographe, le calcul, les éléments de la langue latine. Même lenteur pour apprendre, même impuissance pour retenir. Heureusement pour eux, ils avaient pour mère une femme de tête et de cœur, et qui, en bonne chrétienne, se rappelant que l'espérance est une vertu théologale, ne se permit pas de désespérer de ses fils. « Ce sont de déplorables écoliers, disait-elle, qui le sait mieux que moi? Dès qu'on les fait asseoir devant une table avec un livre sous leurs yeux, la figure de l'aîné se contracte, ses sourcils se froncent, ses lèvres se serrent, le voilà muet comme une souche et immobile comme une borne; tandis que l'autre s'évapore, se volatilise!... Mais ôtez-les de la classe, rendez-les à la vie ordinaire, à la vie de

famille, au jeu, vous retrouvez en eux des enfants assez bien doués et assez observateurs. Ce qui leur manque, ce n'est donc pas l'intelligence, c'est l'intelligence scolaire. Il ne faut que tourner du côté de l'étude les dispositions qu'ils montrent pour le reste. Il ne s'agit que de faire jaillir ce qui est enfoui chez l'un, et de condenser ce qui est vaporisé chez l'autre, c'est-à-dire persévérer et attendre! J'attendrai et je persévérerai. Les puits artésiens ne sont pas inventés pour rien; ils nous apprennent qu'il y a des enfants dont les facultés sont à fleur de terre, tandis qu'il y en a d'autres chez qui il faut fouiller comme à Grenelle, à treize cents mètres, pour faire jaillir la source. Eh bien, je vais continuer à perforer la caboche de mon aîné, et quant à l'autre, je me rappellerai mon métier de jeune fille, je courrai après mon papillon, jusqu'à ce que je l'attrape! »

Ainsi fit-elle, la tendre et vaillante femme, et pendant plusieurs années, elle servit d'institutrice et de répétitrice à ses deux garçons, leur faisant redire vingt fois la même leçon, leur apprenant pendant plusieurs mois de suite le même fait d'histoire, la même règle de grammaire, et répétant à ceux qui la plaignaient ou l'admiraient : « Je ne fais que mon devoir. Ce n'est pas leur faute à ces pauvres petits s'ils sont ainsi; c'est moi qui les ai mis au monde comme cela; c'est à moi de corriger mon œuvre. »

Tant de soins eurent leur digne loyer.

L'aîné se réveilla le premier, et le moment de son réveil fut l'époque de sa première communion. Ces habitudes d'examen intérieur, de bonnes résolutions, d'efforts pour s'améliorer, profitèrent à l'intelligence, comme au caractère et au cœur; l'enfant s'accou-

tuma à vouloir, et s'associa pour ainsi dire à sa mère afin de percer l'enveloppe qui lui cachait, à lui aussi, ses propres facultés. Une fois que l'ouverture faite eut permis de voir clair dans ce cerveau et de passer en revue ce qu'il renfermait, on y trouva un esprit assez solide, une puissance d'attention assez rare, et une grande ténacité dans l'effort. La compréhension ne se distingua pas d'abord par une grande vivacité; mais, quand on lui laissait le temps, elle arrivait au but sans trop dévier. Chose étrange! la mémoire elle-même s'éveilla, toujours un peu lente, mais sûre. Enfin, avec l'adolescence, les facultés d'imagination apparurent à leur tour et se révélèrent avec une certaine ardeur, confuse mais intense, que j'appellerai un feu sombre.

Que sera ce jeune homme quand il deviendra homme? S'élèvera-t-il au-dessus des régions moyennes? Nul ne peut le dire. Mais ce qu'on peut affirmer dès aujourd'hui, c'est qu'il aura une tête bien faite, un esprit sensé, une intelligence capable de se proposer un but et de l'atteindre. Enfin, ce sera un homme. A qui le devra-t-il? A sa mère. Elle l'aura créé deux fois.

La besogne n'est pas aussi avancée avec l'autre. D'abord il est encore bien jeune, douze ans à peine. Pourtant le progrès a commencé. Il sent son infirmité et voudrait la combattre. Je l'ai entendu une fois s'écrier du haut de l'escalier, d'une voix désespérée : « Maman! maman! viens! » La mère y court. « Que veux-tu? — Viens m'empêcher de perdre mon temps! » lui dit-il avec un déluge de larmes... car il appartient à la tribu des pathétiques. « Ce n'est pas ma faute! » et il sanglotait tout en parlant. « Je

cherche *Venatio* dans le Dictionnaire, je trouve *Chasse*, et alors, au lieu de penser à ma version, je pense à la chasse. » La mère alors s'assied auprès de lui, lui met son papier bien droit sur son pupitre, l'empêche de lever la tête, de manger sa plume, de donner des coups de pied à la table, de se dresser tout debout sur sa chaise, contraint enfin son corps à l'immobilité, parce que c'est toujours son corps qui, en remuant, entraîne son esprit, le condamne au tête-à-tête, au vis-à-vis avec son cahier, et, après tous ces préliminaires, l'amène quelquefois à produire cinq ou six phrases qui se suivent.

Je l'ai vue pourtant l'autre jour redescendre désolée de la classe d'étude. « Il est stupide! me dit-elle. C'est fini! Il est stupide! Je viens d'assister à sa leçon de grammaire latine! Une phrase que son maître lui a expliquée hier, une règle qu'il a apprise vingt fois, il ne la sait plus! Il ne la comprend plus! Il nous regardait comme si on lui parlait hébreu!... Et pourtant, reprenait-elle tout à coup avec énergie, non! non! il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose dans ce follet-là! Son impuissance d'apprendre n'est pas seulement de l'ineptie. L'imagination y a sa part. Il ne comprend pas son *Epitome*, parce qu'il pense à tout, excepté à l'*Epitome*. Les oiseaux, le jardin, la rivière, la natation, les animaux de la basse-cour, tout cela fait trop de bruit dans sa cervelle pour qu'il puisse entendre la voix calme de l'étude! mais il l'entendra. Je ne crois pas que jamais j'en puisse faire ni un homme d'affaires, ni un négociant; mais il y a une goutte de lumière sur ce front! Il est hardi, ouvert, sensible, aventureux de caractère; il plaît à tout le monde: il faut

donc qu'il ne soit pas l'être borné et bouché qu'il paraît à l'étude! Tenez, mon ami, ajouta-t-elle en s'animant, il faut que je vous fasse part d'un fait très singulier que j'ai remarqué chez les enfants! Leur figure a souvent de l'esprit avant eux. Je n'ai pas entendu sortir de la bouche de mon fils un seul mot qui valût d'être remarqué; mais à défaut de ses paroles, ses yeux sont spirituels. — C'est vrai, repris-je avec conviction. — Eh bien, s'écria-t-elle avec joie, il y a là un signe qui ne trompe pas. C'est comme une bouteille sur laquelle l'étiquette se trouve placée avant que le vin soit dedans; mais le vin vient toujours après. J'ai un autre motif d'espérance. J'ai entendu l'autre jour ce méchant garnement lire à sa sœur une fable de La Fontaine. Je suis restée stupéfaite de la justesse, de la finesse, de la force de ses intonations. Lire ainsi, c'est comprendre, c'est presque commenter; car, qu'est-ce que les inflexions, sinon l'écho, je dirais presque le portrait de nos sensations, de nos sentiments, de nos jugements? Peut-être il en est de la voix de ce garçon comme de sa figure; elle en dit plus qu'il ne s'en rend compte. Les effets qu'il produit sont plus instinctifs que raisonnés, n'importe! L'instinct d'aujourd'hui sera de la raison demain. Voilà ce que je me dis pour relever mon courage maternel. Ai-je tort? — Si peu tort, ma chère amie, lui répondis-je en lui prenant les mains, que j'écrirai ce que vous venez de me dire, et que je l'imprimerai, pour que les mères apprennent de vous que la première vertu des parents qui élèvent leurs enfants, c'est de se redire sans cesse le mot de saint Paul : *Sperare contra spem!...* Espérer contre l'espérance. »

LES ENFANTS

ET LES DOMESTIQUES

A M. Cuvillier-Fleury.

Voilà une question bien complexe. Elle a des aspects bien divers. Elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était il y a cent ans. Elle n'est pas en province ce qu'elle est à Paris. L'âge des enfants, leur sexe, la position des parents, leur fortune, leur caractère, sont autant de circonstances qui la modifient. Selon qu'on habite dans un hôtel ou qu'on loge à un troisième étage, qu'on a dix serviteurs ou qu'on en a deux, les relations des enfants avec les domestiques changent et doivent changer. Le nom même de domestiques (*domestici*) convient-il encore aux serviteurs d'aujourd'hui? Font-ils encore partie de la *domus?* On le voit, notre question embrasse beaucoup de questions. Je n'ai pas la prétention de la traiter tout entière. J'en prendrai un seul côté, le côté présent. Je l'examinerai dans une seule classe, la bourgeoisie. Je ne considérerai qu'une moitié des enfants, les filles. Je tâcherai enfin de résumer les idées générales qui naissent du sujet dans un fait particulier, et ce fait, je l'emprunterai au journal d'une mère.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UNE MÈRE.

10 mars 1869.

Hier ma fille arriva chez moi tout en pleurs. Son petit cœur de neuf ans était gonflé de sanglots. « Qu'as-tu, mon enfant, au nom du ciel, qu'as-tu? » Là-dessus, récit entrecoupé de larmes. Depuis près de deux ans, j'ai pris à mon service une femme de chambre appelée Julie, qui me satisfait complètement. Intelligente, propre, courageuse, active, son mari, en mourant, lui a laissé tout le soin d'une petite fille, un peu plus jeune que la mienne, et qu'elle a placée chez sa mère à la campagne. L'enfant est tombée malade d'une fièvre muqueuse. On l'a écrit ce matin à Julie; de là sa douleur, et de là aussi le chagrin de ma fille. Elle a vu sa bonne pleurer, elle a pleuré comme elle; elle a entendu sa bonne se désespérer, et elle s'est désespérée autant qu'elle! Enfin, sa bonne s'est écriée avec sanglots: « Et penser que je ne suis qu'à dix heures de mon enfant et que je ne peux pas aller la rejoindre! qu'elle souffre et que je ne peux pas la soigner! qu'elle va peut-être mourir et que je ne lui dirai pas adieu. » Là-dessus, ma chère petite Madeleine, tout en courant, est arrivée à moi. « Laisse-la partir! laisse-la partir!... Elle ne demande que quatre jours! le temps de la voir... de l'embrasser... — Oui, ma petite fille! oui! Je lui donne huit jours, dix s'il le faut, va le lui annoncer! » Madeleine partit toute joyeuse, et revint au bout d'un instant,

toute triste. — Julie te remercie bien, maman! mais elle ne peut pas s'en aller. Le voyage, aller et retour, lui coûterait quatre-vingts francs, et quatre-vingts francs, c'est trop pour elle; elle ne les a pas. » Ma fille, fort contristée, se remit sur son petit tabouret à mes pieds, et reprit sa couture; moi, je repris ma tapisserie, et tout en travaillant, j'entrai dans mille réflexions sur le sort des domestiques; puis mon aiguille commença à prendre le train de ma pensée, c'est-à-dire à aller très vite et fiévreusement. Ainsi en arrive-t-il souvent; quand un homme marche à grands pas dans la rue, ce ne sont pas toujours ses jambes qui courent, c'est sa tête.

Je réfléchissais donc combien ce nom de mère, si cher pour nous, est douloureux pour les femmes en service. Tout pour elles est privations, sacrifices, peines dans la maternité. A peine l'enfant regardé, embrassé, sans avoir pu lui donner une goutte de leur lait, car cette sainte communion de l'enfant avec la mère leur est défendue, elles remettent le pauvre petit aux mains d'une étrangère qu'elles n'ont peut-être vue qu'une fois, dont elles ne connaissent ni le caractère, ni le cœur, et qui l'emportera au loin, le plus loin possible, pour que cela coûte moins cher, et voilà que commencent les angoisses de la séparation. Premier objet de terreur! l'enfant supportera-t-il ce voyage? Un redoublement de froid suffirait pour le tuer. Il arrive, il est installé... où? comment? Elle ne peut pas même le suivre par la pensée dans ce lieu inconnu où il vit, et bientôt, pour tout lien entre lui et elle, de temps en temps, une lettre, qui se résume en une demande. « Je dirai à madame que je n'ai plus de

sucre. Madame veut-elle m'envoyer du savon, du linge, des habillements? » La confection de ces petits habillements est la seule joie de la mère. On la voit le dimanche, ou le soir, après son travail fini, penchée jusqu'à minuit sur un petit jupon de futaine, sur quelques débris de la garde-robe de ses maîtres qu'elle rajuste, qu'elle répare, et qu'elle envoie là-bas, non sans les avoir baisés plus d'une fois, comme s'ils devaient porter ses baisers à l'absent. Parfois, grand événement, quelque photographe ambulant a passé dans le village, et elle reçoit au jour de l'an, le portrait de celui... qu'elle ne reconnaît pas... à peine l'a-t-elle entrevu! et il est si changé depuis ce temps-là! Rien de plus doux, pour nous, mères riches, que d'assister à toutes les métamorphoses de visage, à toutes les conquêtes d'intelligence, à toute l'éclosion physique et morale de nos enfants : les yeux qui s'ouvrent, le regard qui naît, la bouche qui sourit, les cheveux qui poussent, les dents qui pointent, la langue qui bégaye, sont autant de sujets de joie et d'espérance. Eh bien, ces bonheurs, qui sont de simples bonheurs naturels, qui devraient être le lot de toutes les mères, la femme en service les ignore. L'enfant, au sortir de nourrice, ne revient pas chez elle... Elle n'a pas de chez elle. Il lui faut trouver, comme Julie, quelque parente retirée à la campagne, en province, qui élève l'enfant à sa place. Elle ne peut ni surveiller sa santé, ni combattre ses défauts... ni se faire aimer de lui, et enfin!... si comme Julie... elle apprend qu'il est malade, mourant... elle ne peut pas... Oh! je n'y tiens plus! ce serait trop cruel! quatre-vingts francs sont

quelque chose dans mon budget de toilette; et puis, il faut bien l'avouer, je me rêvais, pour l'anniversaire de mes trente ans, un joli chapeau... que je comptais charger de défendre ma figure! Bast! un joli chapeau de moins... une petite bonne action de plus... j'y gagne! Et, me levant vivement, je cours à mon secrétaire... j'y prends quatre-vingts francs, et je dis à Madeleine : « Va donner cela à Julie, et qu'elle parte! » Le saut de joie de ma fille, son avalanche de baisers, et les remerciements de la mère m'ont bien payée de mon sacrifice.

18 mars.

Julie est revenue. Son enfant est sauvée. La mère est bien heureuse!... Quand je dis bien heureuse... je dis trop. Est-ce un reste d'inquiétude? est-ce une crainte pour l'avenir? Je ne sais, mais il reste un nuage sur son front. Qu'a-t-elle?

25 mars.

Je sais le mot de l'énigme. Nos enfants sont les grands intermédiaires entre nos domestiques et nous. On nous fait dire par eux ce qu'on désire, pensant que les messagers aideront à la réussite du message. Ils sont très diplomates les domestiques, et comme les enfants, de leur côté, n'aiment rien tant que d'être de moitié dans un petit secret, dans un petit manège, ils jouent le jeu des autres pour

leur compte, ce qui fait qu'ils le jouent très bien. Mademoiselle ma fille est donc arrivée hier près de moi, avec une mine mystérieuse, et de petits mots adroits jetés comme par hasard dans la conversation. Oh! Julie l'a bien dressée! J'ai feint de ne pas comprendre. Renonçant alors au discours par insinuation, elle en est venue à ce que ces messieurs appellent l'argument *ad hominem* et m'a tenu à peu près ce langage : « Voilà, maman! Imagine-toi que le médecin a dit que la pauvre petite fille de Julie ne guérirait jamais, si elle restait là-bas. Il paraît que l'air est très mauvais! qu'il donne la fièvre!... Enfin, tout le contraire d'ici... où l'air est si bon! où l'on se porte si bien! — Autrement dit, répondis-je en riant, Julie voudrait faire venir sa fille ici. — C'est ça, maman! mais elle ne veut pas le faire sans ta permission, et elle n'ose pas te la demander. — Et alors, elle t'a chargée de la commission! — C'est ça, maman! —Mais où mettra-t-elle cette enfant? — Elle a trouvé une petite pension tenue par les sœurs, une très bonne petite pension, très bon marché, où l'on apprend très bien, et où l'on est très bon pour les enfants. — Eh bien, c'est parfait. — Oui! seulement... — Ah! il y a un seulement. — Oui; seulement, on ne peut pas coucher sa fille, et alors... — Alors Julie ne peut pas la faire venir. — C'est ça, maman! Et alors tu comprends comme elle a du chagrin! — Je le comprends. — Il paraît pourtant qu'il y aurait un moyen. — Lequel? pourquoi Julie ne me l'a-t-elle pas dit? — Elle n'ose pas. — Mais elle te l'a dit à toi. — Oh! oui! — Eh bien alors, dis-le-moi. — Oh! non! Julie me l'a

bien défendu! — Pourquoi? — Parce qu'elle a peur que tu ne veuilles pas. — Parle toujours, nous verrons après. — Eh bien, voilà! Oh! ce serait un très bon moyen. La petite Thérèse viendrait tous les soirs coucher ici. — Ici? — Oui! avec sa maman! dans le lit de sa maman! Elle n'arriverait que pour se coucher! et elle s'en irait tout de suite en se levant! cela ne dérangerait personne... Tu ne t'en apercevrais même pas! et la pauvre Julie serait si contente!... Veux-tu? » Je ne répondis rien. « Est-ce que tu ne veux pas?... C'est qu'il paraît que cette pauvre petite fille... elle mourra... si elle reste là-bas. Oh! maman!... je t'en prie!... je t'en prie!... » A ce... *je t'en prie!*... si bien sorti du fond du cœur, je n'eus pas la force de répondre par un non, et la fille de Julie entrera en pension chez les sœurs, dans huit jours, et tout le temps de notre séjour à la campagne, elle couchera avec sa mère... Oui! mais après? quand nous retournerons à Paris? comment ferons-nous? Oh! je m'en fie à Julie pour souffler encore à Madeleine quelque très bon petit moyen, que Madeleine me soufflera à son tour, et... et je serais bien étonnée si je résistais!

15 octobre.

Plus de six mois se sont écoulés depuis ce jour-là. Les sœurs parlent avec grand éloge de l'intelligence et du caractère de l'enfant. Seulement, les choses n'ont pas tout à fait marché comme on me l'avait annoncé. La petite Thérèse,

c'est le nom de l'enfant, ne passe pas tout à fait inaperçue dans la maison. Elle revient souvent avant l'heure du coucher, je l'ai trouvée plus d'une fois à table avec les domestiques ; le dimanche et les jours de fête, la mère la garde à côté d'elle dans la lingerie, l'emploie à quelques travaux d'aiguille qui lui sont personnels, l'emmène avec elle à la messe et aux vêpres ; mes prévisions et nos conventions sont un peu dépassées... Mais Madeleine aime tant cet enfant... à cause du bien qu'elle lui a fait !... La reconnaissance du bienfaiteur est souvent plus sûre que celle de l'obligé ! Puis, à cet âge-là, c'est chose si douce qu'une compagne qui est une contemporaine. Jouer tout seul, ce n'est pas jouer, et quand j'entends dans le jardin ces deux éclats de rire qui se répondent, quand je les vois toutes deux, adroitement et ardemment attachées toute une journée à la confection de quelque robe de poupée, ou que ma fille me revient d'une course dans notre petit bois, le teint empourpré, les yeux brillants, le visage étincelant de gaieté et de santé, je me dis que Dieu me récompense en elle de ce que je fais pour l'autre.

10 juin 1874.

Un lien nouveau s'est formé entre moi et Julie. Elle m'a montré, à l'époque de la guerre, un dévouement véritable. A ce moment, l'incertitude de l'avenir, la crainte de la gêne, déterminèrent un certain nombre de maîtres à congédier une partie de leurs domestiques. Mon mari garda tous les

nôtres. Jeter sur le pavé, au début d'une telle crise, des serviteurs fidèles, lui parut comme à moi une cruauté. Il ne voulut même pas que leurs gages fussent diminués. « Notre prévoyance, me dit-il, nous a assuré quelques économies; que nos domestiques en profitent comme nous! Je pars pour Paris avec le valet de chambre. Toi, va en Bretagne avec tes deux enfants et la cuisinière. Quant à Julie, je la laisserai avec sa fille dans notre petite maison de campagne pour sauver ce qu'elle pourra du pillage. » L'intelligence de Julie, sa présence d'esprit, son courage firent merveilles. Elle déménagea toute la maison, mit les meubles en sûreté, installa les troupes de passage dans la grange, dans les communs, partout où ils ne pouvaient pas nuire, et notre village ayant été évacué, elle ramassa les objets usuels auxquels je tenais le plus, les petits meubles qui étaient pour moi un souvenir, et vint, à travers mille dangers, me les apporter en Bretagne. Jamais arrivée ne fut plus opportune. La cuisinière était hors de service, par suite d'une chute. Tout le fardeau de la maison était retombé sur moi ; j'étais à la fois maîtresse, mère et servante ; j'habillais, je nourrissais, je soignais tout mon petit monde... Cela ne me déplaisait pas. La responsabilité ne me pesait pas plus que la fatigue. C'est un bonheur pour nous, femmes des classes aisées, qui sommes habituées à voir tout ce qui est autour de nous vivre pour nous, quand quelque événement public ou privé nous force à vivre pour les autres, et nous apprend que le nom de chef de famille n'est pas trop lourd pour nos forces. Julie ne m'en apporta pas moins

un réel secours. Ce qui me toucha le plus, ce ne furent pas seulement ses soins, son activité, ses ressources, ce fut surtout sa délicatesse et son cœur. Mon mari m'avait donné comme viatique la moitié de ses fonds de réserve : Julie se montrait plus économe de mon petit pécule que moi-même ; elle se refusait presque tout pour moins dépenser. Nos malheurs publics me déchiraient l'âme : elle était aussi patriote que moi, et elle l'était à cause de moi. Que de fois la vis-je entrer éperdue, hors d'haleine, épuisée par une course à toute vitesse, pour m'apporter un peu plus tôt une nouvelle un peu moins mauvaise ! Notre logement se composait de deux petites pièces qui servaient de chambres à coucher, de salon et de salle à manger. De là un rapprochement matériel de tous les instants. Plus grand encore était le rapprochement moral. Nous mettions en commun nos pensées... comme nos robes ; tout cela ne faisait qu'un. Les malheurs publics sont de grands éducateurs ; ils élèvent les âmes qui valent quelque chose et les purifient de leurs petits défauts. Julie n'avait presque plus rien de ses susceptibilités et de ses irritabilités ordinaires... car il faut bien convenir que je l'avais reconnue pour irritable et susceptible ; occupée de ma fille comme moi, elle lui parlait le même langage que moi. Quant aux deux enfants, elles vivaient comme deux sœurs ; ce qui nous était un sujet d'angoisse leur était un sujet de jeux ; elles jouaient à la guerre. Enfin ces quelques mois passés dans ce petit port de Bretagne, si près les uns des autres et si loin de ce que nous aimions, avaient fait de notre égalité d'existence

une sorte d'égalité de condition. Revenus après l'armistice, rentrés dans notre maison de campagne, cette intimité de passage ne s'effaça qu'à demi de nos habitudes. Julie continua à intervenir dans tout ce qui touche Madeleine; elle se mêle de sa toilette, de ses plaisirs, elle la gronde même quelquefois; je prétends en riant que, depuis notre séjour dans le Morbihan, Madeleine est devenue pour elle une sorte de nièce à la mode de Bretagne.

30 juin.

Une visite que j'ai reçue hier de mon amie Juliette m'a fort troublée. Elle est beaucoup plus du monde que moi; mais, au milieu du tourbillon de la vie élégante, elle a gardé un vif souvenir de notre affection de jeunesse, et elle vient de temps en temps jeter, par bouffées, dans le calme de ma vie, les saillies de son bon sens mondain et positif. Je l'appelle, en riant, une évaporée raisonnable. A quoi elle me répond : « Et toi, tu es une raisonnable romanesque; ta raison est toujours dans le sentiment; moi, je suis la femme pratique. » Elle arrive donc hier, et, avec sa soudaineté habituelle : « Qu'est donc cette petite fille qui joue avec Madeleine? — C'est la fille de Julie. — Qu'est-ce que Julie? — Ma femme de chambre. — Tu laisses ta fille jouer avec la fille de ta femme de chambre? — Sans doute. — Tu as tort. — Écoute d'abord l'histoire, car il y a une histoire... » Et je lui conte ce qui s'est passé. « Eh bien, sais-tu ce

qu'elle prouve, ton histoire? C'est que tu as eu trois fois tort : tort de faire venir cette enfant, tort de la laisser coucher chez toi, tort d'en faire la compagne de jeu de ta fille. — Mais songe donc... — A ton séjour en Bretagne? Oui, c'est une circonstance atténuante; mais on n'absout pas les gens pour les circonstances atténuantes, on abaisse leur peine, et tout ce que je peux faire pour toi, c'est de déclarer ta faute explicable, mais c'est une faute.» A ce moment, les deux petites filles passaient près de nous. « Prends donc garde, dit Thérèse à Madeleine. — Ah! bon Dieu! s'écria mon amie, voilà bien autre chose! Cette petite fille tutoie ta fille? — Oui. — Et ta fille sans doute?... — Bien entendu. Quel inconvénient y vois-tu entre deux enfants de douze ans? — Quel inconvénient? C'est que cela n'a pas le sens commun. — Mais... — Écoute-moi bien : je me crois une bonne femme et j'espère être une bonne maîtresse. Quand mes domestiques sont malades, je les soigne; quand ils sont dans la peine, je les aide; quand ils sont dans l'embarras, je les conseille; mais de l'intimité entre moi et eux, de la familiarité entre eux et mes enfants, jamais! jamais! Mes sentiments à leur égard ressemblent aux figurants dans les tragédies... ce sont des personnages muets! pleins de sincérité, de cordialité, toujours prêts à agir, mais ne parlant pas. — Rappelle-toi donc que Julie m'a rendu un véritable service! — Tant pis, te voilà à l'état d'obligée vis-à-vis d'elle! or, nous ne pouvons plus être les obligés de nos domestiques. — Julie appartient à la race d'élite des vieux domestiques. — Oh! les vieux domestiques!

s'écria mon amie en riant, tu tombes bien! moi qui prétends qu'il faudrait les changer tous les six mois! — Ah! par exemple! — C'est évident! As-tu remarqué que quand on prend un domestique nouveau, on cherche, pendant le premier mois quels sont ses défauts, et qu'après on cherche bien souvent quelles sont ses qualités? C'est tout simple! au début, il cache tout ce qu'il a de mauvais et met en montre tout ce qu'il a de bon; c'est comme les nouveaux mariés; d'où il suit qu'une succession de domestiques constituerait une succession de lunes de miel. — Quelle folle! — Du tout! je parle très sérieusement. — Voyons, peux-tu nier que mille exemples prouvent qu'autrefois?... — Autrefois était autrefois; et aujourd'hui est aujourd'hui. Autrefois les domestiques faisaient partie de la famille, ils y naissaient, ils y mouraient. Aujourd'hui ils ne font que traverser nos maisons; ce sont des étrangers, des nomades. Autrefois un serviteur qui se sacrifiait pour son maître pensait ne faire que son devoir et se trouvait payé par son sacrifice même; aujourd'hui... — Mais c'est aujourd'hui, repris-je vivement, c'est chaque année qu'une illustre compagnie..... — Ah! répliqua Juliette, en m'interrompant, je devine ce que tu vas me citer!... les prix de vertu, les prix de l'Académie... dont un bon tiers revient à de vieux serviteurs... mais je ne te parle pas de ceux qui les obtiennent, je te parle de ceux qui ne les obtiennent pas!... Et tu conviendras bien que c'est la majorité. — Sans doute. — Et que, dans cette majorité, il y a plus d'un dévouement un peu grognon, un peu acariâtre, voire même un peu

paresseux, ce qui fait que je suis toujours tentée de leur dire :

Aimez-nous un peu moins! servez-nous un peu plus!

Je t'indigne!... C'est que j'ai eu aussi, moi, une vieille bonne qui m'affectionnait... Ah !... seulement, son affection avait toujours la quittance à la main. Rappelle-toi que tu entendras sortir de la bouche de Julie... et probablement à propos de sa fille, la phrase sacramentelle : *Après ce que j'ai fait pour monsieur et madame !* — Ah! tais-toi! m'écriai-je avec vivacité, tu désenchantes tout avec ton prétendu bon sens. — Ce n'est pas mon bon sens qui parle, ma chère amie, c'est celui d'un homme que tu aimes et honores, mon mari! — Que t'a-t-il dit? — Un mot qui m'a convaincue et me sert de règle : « Les filles, autrefois, n'appartenaient pas aux mères, m'a-t-il dit, elles appartenaient aux nourrices d'abord, puis aux bonnes, puis aux gouvernantes, puis aux couvents, puis aux filles suivantes, comme parle Molière. Quelles sont, en effet, dans ses comédies, les confidentes, les conseillères des Marianne et des Isabelle? Les Dorine et les Lisette. Aujourd'hui, grâce à Dieu, les mères ont reconquis leurs enfants. Qu'elles les gardent! » Voilà ce que m'a dit mon mari, on ne peut pas mieux dire... Et pour en revenir à toi, parlons nettement. Ta fille peut-elle rester l'amie de Thérèse? Non. Thérèse pourra-t-elle toujours tutoyer Madeleine? Non. Madeleine doit-elle regarder toujours Julie comme une sorte de tante? Non. Tu as donc eu tort d'établir des rapports qui ne

peuvent pas durer, et tu seras forcée de briser péniblement ce que tu as noué imprudemment. Voilà ma prédiction ! » Là-dessus, elle partit, me laissant fort songeuse.

Le lendemain.

Je viens de recevoir la lettre suivante de Juliette : « Ma chère amie, notre causerie d'hier demande un post-scriptum et un erratum. Je ne veux pas que tu m'accuses d'injustice ou de dureté ! Comprends-moi donc bien. Il y a évidemment, aujourd'hui, plus d'une famille où les rapports des domestiques et des maîtres sont pleins de sympathie de la part des uns, sans cesser d'être pleins de déférence de la part des autres; mais cela tient, sois-en sûre, à ce que cette sympathie est toujours accompagnée de réserve. Le mal commence où commence la familiarité ! Quand les idées de hiérarchie étaient implantées dans les mœurs, l'on pouvait sans inconvénient se familiariser avec ses serviteurs, car ils se souvenaient toujours du rang du maître, même quand celui-ci l'oubliait. Mais aujourd'hui, avec les idées d'égalité qui courent, on n'a plus alors pour garant de leur déférence que leur bon caractère... Or, si je ne me trompe, ce n'est pas le fait de ta femme de chambre; penses-y ! »

12 août.

Deux petits incidents, arrivés il y a quelques jours, m'ont donné à réfléchir.

Une fort aimable femme, qui vient de s'installer dans notre voisinage, m'a amené ses deux filles. Cette visite m'a charmée. Ces deux enfants sont bien élevées; elles ont l'âge de Madeleine, et mon imagination maternelle rêva aussitôt en elles de gentilles compagnes pour ma fille. La sympathie, du reste, s'était déclarée entre elles du premier coup. Un quart d'heure après l'arrivée, je les voyais toutes trois rire et jaser sur la petite terrasse. C'était un dimanche. La fille de Julie arrive selon son habitude, traverse le salon, et va se joindre au petit groupe. « Quelle est donc cette enfant? » me demande ma nouvelle voisine. Je le lui dis : ma réponse amena sur sa figure une expression de surprise et de mécontentement. Même effet parmi les trois amies. L'arrivée de Thérèse coupa court à la gaieté, à l'expansion. Les deux petites étrangères semblaient choquées, Madeleine embarrassée, Thérèse elle-même gênée. La mère, en me quittant, ne me parla plus du désir de réunir encore nos enfants. Avait-elle fait le même projet que moi, et l'intimité de Madeleine et de Thérèse l'en a-t-elle détournée? Je le crains. Qui a tort, elle ou moi? Voilà ma conscience en éveil. Si ce rêve d'intimité ne se réalise pas, je regretterai beaucoup les filles pour Madeleine, et la mère pour moi.

Le dimanche suivant, les fêtes de l'Assomption ramenèrent Thérèse à la maison pour plusieurs jours. Madeleine commence une partie de crocket avec elle. Un coup douteux produit une altercation; les mots aigres s'échangent, et Thérèse, qui a quelque chose du caractère ardent de sa mère, lance à Madeleine une repartie qui ressemblait à une mal-

honnêteté. Tort d'enfant, tort que toutes les amies de cet âge se permettent entre elles, mais qui me choqua singulièrement de la part de Thérèse. Plus j'oublie qu'elle est la fille de ma femme de chambre, plus elle devrait s'en souvenir; il y a là un manque de tact qu'on pourrait presque appeler une ingratitude. Julie aurait dû lui apprendre que le changement d'âge doit changer les rapports, et que la familiarité, naturelle entre toutes petites filles, est choquante entre filles de quatorze ans. Enfin, faut-il tout dire? je vois poindre en moi, depuis quelque temps, un sentiment nouveau et dont je ne puis me défendre. Je commence à m'impatienter que Thérèse fasse plus de progrès avec les sœurs que Madeleine avec moi; qu'elle soit plus adroite que Madeleine, plus vive d'esprit que Madeleine, plus gracieuse que Madeleine. Mon Dieu !... qu'on préfère à Madeleine... une de ses compagnes... je ne m'en blesserais en rien... mais que la fille de ma femme de chambre soit plus jolie que ma fille... cela m'agace, cela m'irrite... Il me semble qu'elle n'en a pas le droit, et une petite mésaventure qui m'est arrivée récemment a très fort mortifié mon amour-propre maternel. Une dame que je connais à peine, m'aborde avec les compliments les plus sympathiques, les mieux sentis sur ma fille : « Quelle jolie taille! quelle figure spirituelle! quelle aimable physionomie! » Je triomphais, quand je m'aperçois qu'elle s'était trompée; elle avait pris Thérèse pour Madeleine. Enfin, inconvénient beaucoup plus grave, Madeleine trouve trop souvent dans Thérèse une obéissance docile à sa volonté, à ses caprices; de là des habitudes de despotisme, d'égoïsme qui

entravent toute bonne éducation... Décidément Juliette pourrait bien avoir eu raison.

13 avril 1872.

La prédiction s'est accomplie. Avant-hier, à table, une expression plus que vulgaire, presque grossière, est sortie de la bouche de Madeleine. Mon mari a bondi sur sa chaise. « Qui t'a appris un mot pareil? — Je l'ai entendu dire à Thérèse, répond l'enfant tremblante. — C'est bien, laisse-nous. » Elle sort, nous restons seuls. « Ma chère amie, me dit mon mari, voilà un mot qui doit vous éclairer. C'est un symptôme. Madeleine n'a répété que celui-là, mais Thérèse lui en a appris probablement plus d'un autre. J'hésite depuis quelque temps à vous dire mon sentiment et ma résolution, mais il ne m'est plus permis d'hésiter. Il faut couper court à la familiarité de Madeleine avec la fille de Julie. La fréquentation des domestiques est, en général, sauf quelques rares exceptions, mauvaise pour nos enfants, surtout pour nos filles. Elles n'y apprennent pas seulement des paroles qu'elles doivent ignorer, elles s'y initient à des pensées, à des actions dont la connaissance seule est déjà un mal. Vous ne vous doutez pas, avec votre naturelle élévation de sentiments, de ce qui se raconte souvent autour d'une table de cuisine. Or, la fille de Julie, confinant à la fois à la cuisine et au salon, est comme l'intermédiaire, le fil conducteur qui porte aujourd'hui à l'oreille de Madeleine, et porterait demain jusqu'à son âme, ce qui pour-

rait la troubler, plus que la troubler! Il faut éloigner la fille de Julie. Mettez dans cette séparation toute mesure, tout adoucissement, mais je veux qu'elle soit prompte et absolue. »

Me voilà en face du dénoûment prévu par mon amie! il me faut dénouer péniblement ce que j'ai noué imprudemment.

Ma perplexité est grande. J'aime réellement Julie, mais je connais ses défauts. Elle est violente, passionnée : dès qu'il s'agit de sa fille, elle n'est maîtresse ni de ses sentiments, ni de ses paroles. Le coup sera rude, car éloigner sa fille de nous, c'est l'éloigner d'elle; enfin, mon mari le veut, et il a raison; à mon devoir!

Le lendemain.

Julie sort de chez moi. « Asseyez-vous là, ma fille, lui dis-je quand elle entra, et causons de choses sérieuses. Que comptez-vous faire de Thérèse? — Comment! madame? — Oui! voilà Thérèse qui approche de ses quatorze ans. Les sœurs ne peuvent plus lui rien enseigner, son éducation est finie, sa vie commence, il faut penser à son avenir... Qu'en comptez-vous faire? — Madame le sait bien, la femme de chambre de mademoiselle. Je veux qu'elle vive toujours auprès de mademoiselle, et auprès de madame... Mademoiselle Madeleine le lui a souvent promis. Je l'élève dans cette seule idée. Je lui apprends tout ce que je sais; je lui fais apprendre tout ce que je ne sais pas; elle travaille avec moi; elle commence à coif-

fer aussi bien que moi; elle écrit beaucoup mieux que moi; dans deux ans elle saura faire une robe comme la meilleure couturière; enfin mon ambition est que mademoiselle ait en Thérèse une telle femme de chambre, que tout le monde la lui envie et que personne ne puisse jamais la lui prendre, car ce sera une amie à toute épreuve. »

Il y avait dans les paroles de Julie, dans son accent, une telle simplicité, une telle confiance d'affection, que je me sentis touchée, et ce n'est pas sans hésitation que je lui répondis : « Je reconnais bien là votre dévouement, Julie, mais c'est un rêve, ma pauvre enfant, et on ne bâtit pas sur un rêve. L'avenir ne nous appartient pas. Quel sera le sort de ma fille? Cela dépend de son mari. Quel homme sera ce mari? Où l'emmènera-t-il? Autant d'éventualités auxquelles nous ne pouvons pas sacrifier le sort de votre fille. Je suis plus ambitieuse pour elle. Je lui veux une existence indépendante, où son travail lui assure l'aisance, et j'ai trouvé ce qu'il lui faut. — Quoi donc, madame? répondit Julie toute tremblante. — Vous connaissez Mme Vauthier? — La blanchisseuse de dentelles? — Oui; elle a un établissement très convenable. C'est là que je vais placer Thérèse. Elle apprendra un état sous les yeux d'une maîtresse habile, qui est en outre une excellente femme, et plus tard... — Mais, moi! madame, moi! je vais donc perdre ma fille? —Vous ne la perdrez pas. — Je ne la verrai plus! elle vivra chez Mme Vauthier, elle ne vivra plus avec moi. — Hélas ! ma pauvre Julie, c'est le sort des mères. Moi aussi, il me faudra me séparer de Madeleine quand je la marierai. Je m'y résoudrai

pourtant, parce que je le ferai pour son bonheur, comme vous y consentirez, vous, dans l'intérêt de votre fille. — Oh! pauvre enfant! pauvre enfant! reprit Julie en étouffant ses larmes, quel chagrin pour elle! Elle aimait tant Mlle Madeleine! — C'est une amitié qui ne pouvait pas durer plus que l'enfance. Leur différence de situation, de relations aurait tôt ou tard brisé ces liens. C'est, ajoutai-je avec précaution, c'est... comme ce tutoiement réciproque, il n'est plus convenable. Madeleine dira toujours *tu* à Thérèse... mais Thérèse... — Doit l'appeler mademoiselle!... répliqua Julie avec amertume... C'est juste! c'est bien!... Oh! je comprends!... je comprends!... C'est pour éloigner ma fille de Mlle Madeleine que madame la met en apprentissage! Madame rougit de Thérèse!... C'est bon! c'est bon!... Quand faudra-t-il qu'elle parte?... Pourrai-je aller la voir quelquefois? — Vous êtes injuste, Julie; je ne songe nullement à vous enlever votre fille, et les vacances venues, c'est-à-dire dans deux mois, elle pourra venir passer quelques jours avec vous. — Merci, madame, merci!... répliqua Julie d'une voix étouffée; je vais tout préparer... pour... pour le départ. » Et elle s'éloigna précipitamment. Allons! voilà qui est fait! Mais ç'a été dur.

17 septembre.

Pas si dur que ce qui s'est passé aujourd'hui. Le second et inévitable dénoûment vient d'éclater. Trois mois s'étaient écoulés depuis le départ de Thé-

rèse. Elle est revenue, il y a huit jours, passer ses vacances ici. Plus de tutoiement! La vanité blessée de Julie y a mis bon ordre; plus de jeux communs! mais des causeries en cachette, dont un mot, entendu par hasard, m'a révélé le danger.

Je me promenais le soir sur la terrasse. Dans une salle basse située au-dessous, se trouvaient réunis tous les gens de la maison, sauf Julie. « Vous ne savez pas! dit un de nos domestiques au jardinier d'une habitation voisine, votre maître se remarie! — Ah! bah! — Chut! c'est un mystère! — Comment l'avez-vous su? — Par Thérèse qui l'a su de Mlle Madeleine, qui l'avait entendu dire par hasard à ses parents. Nous nous doutions de quelque chose, et en interrogeant adroitement... Ces petites filles, ça ne sait pas ce que ça dit, et on leur fait dire tout ce qu'on veut. » Je m'éloignai indignée. Cette indiscrétion de Madeleine, ce manège, la divulgation de ce secret, tout me blessait au cœur. Notre ami ne s'était confié qu'à nous; des raisons puissantes lui faisaient désirer le silence, une parole indiscrète pouvait faire rompre ce mariage. Pour la première fois m'apparaissait ce vice si souvent reproché aux domestiques, et auquel je ne voulais pas croire, le besoin maladif de savoir ce qui se dit parmi nous, ce qui se fait autour de nous, et leur habileté à se servir de nos enfants comme de reporters. Mon mari partagea mon mécontentement. Thérèse est mandée au salon. A peine commencions-nous à lui adresser des reproches ainsi qu'à Madeleine, que Julie entre. En entendant l'accusation portée contre sa fille, elle pâlit, ses lèvres tremblent... « Ce n'est pas ma fille! s'écrie-

t-elle. Ma fille est incapable de jouer ce vilain jeu-là. — Elle l'a fait innocemment, je le crois, répond mon mari, mais elle l'a fait. C'est elle qui a interrogé Madeleine, et c'est elle qui a répété. — Ce n'est pas elle!... » répliqua Julie; et la voilà qui s'irrite, qui s'emporte!... « On en veut à ma fille! on déteste ma fille! Il me semble pourtant qu'*après ce que j'ai fait pour monsieur et madame!...* » Puis un mélange de reproches, de récriminations contre Madeleine, se terminant par ce mot: « Tout cela, c'est des menteries! » A peine la parole prononcée, elle s'arrête court... toute rouge de confusion. « Laissez-nous, Julie, » reprend mon mari froidement. Elle sort. « Ma chère amie, me dit-il, je sais ce qu'il y a d'affectueux dans votre cœur, et je vais vous affliger, mais l'hésitation ne m'est plus possible. Nous avons sagement séparé Madeleine de Thérèse, il faut aujourd'hui nous séparer de Julie. — Pour un mot! m'écriai-je vivement, mot inexcusable, j'en conviens, mais dont elle a déjà, soyez-en sûr, regrets et remords, dont elle vous demandera pardon. — Le mot n'est rien, répondit mon mari, le fait est tout. Or, le fait, c'est que, par vos bontés pour Julie, vous l'avez gâtée. Tenue à distance, elle serait restée un excellent serviteur; traitée comme une amie, elle a pris dans la maison une place qui n'est pas la sienne. Rien de plus touchant, je le sais, que le point de départ de cette petite usurpation; mais le mal n'en est pas moins réel : vos quatre mois passés en Bretagne ont donné à Julie des habitudes d'intimité et même d'autorité qui deviendraient bientôt intolérables. Elle a un très grand cœur, mais elle a un très mauvais carac-

tère; or, les défauts de caractère vont toujours s'aggravant avec l'âge. Elle se croit sur Madeleine les mêmes droits que vous, et elle en use beaucoup trop; le petit amour-propre de votre fille commence à s'en irriter, demain elle en souffrirait; demain, nous serions obligés d'accomplir durement une séparation qui peut s'effectuer aujourd'hui encore avec d'affectueux regrets. Employez donc les ménagements, conciliez votre gratitude légitime avec mon désir, acquittez largement le *après ce que j'ai fait pour madame*, mais séparez-vous de Julie. »

Le lendemain.

J'ai réfléchi toute la nuit; ce matin, j'ai fait part de mon projet à mon mari. Il l'a approuvé. A peine me quittait-il, que Julie est entrée dans ma chambre pour me coiffer. C'est un soin où elle excelle, et où elle se plaît. Dans la grande affection qu'elle a pour toute ma personne, mes cheveux ont une place à part. On peut convenir sans trop de coquetterie qu'on a de beaux cheveux, et le goût que Julie a pour les miens lui arrache chaque matin, quand elle fait son office de coiffeuse, des exclamations d'enthousiasme, qui me font sourire... et qui me font plaisir. Ce matin donc, elle est entrée à l'heure ordinaire et a commencé sa besogne accoutumée. Nous ne nous disions rien, mais je voyais dans la glace devant laquelle j'étais assise, se réfléchir cette figure placée derrière moi; et ses yeux gonflés me disaient assez à quoi elle avait employé la nuit. La vue de cette tristesse m'ôtait un peu de courage. Pourtant, après

quelques hésitations : « Julie, lui dis-je, vous savez quelle affection j'ai pour vous... » Le peigne lui tomba des mains et, sans me laisser achever, elle s'écria : « Madame va me renvoyer ! — Vous renvoyer, non ! Julie ! lui dis-je, en nouant moi-même mes cheveux au hasard... Voyons ! calmez- vous... et causons. » Mais elle n'eut pas la force de se contraindre. « Madame va me renvoyer ! je le sens ! j'en suis sûre ! Oh ! j'ai eu bien tort hier ! mais ce n'est pas ce malheureux mot ! Il y a autre chose ! Monsieur ne m'aime pas ! — Vous êtes injuste, Julie, monsieur vous estime et sait ce que vous valez; vous allez en juger vous-même ; écoutez-moi donc. — Oui, madame ! et elle tomba assise sur un petit tabouret. — Ma pauvre Julie, vous êtes partagée entre deux affections dont l'une doit nécessairement être sacrifiée à l'autre. Vous m'aimez profondément ! — Oh ! oui ! madame ! très profondément ! personne ne saura jamais à quel point j'aime madame. — Oui, répliquai-je en souriant, mais vous aimez encore plus votre fille, n'est-ce pas? et c'est plus que juste. Eh bien, sans que vous le vouliez, son absence vous rend irritable, vous aigrit... — Je fais pourtant tout ce que je peux pour me contenir, madame ! — Je le crois, mais vous n'y réussissez pas toujours, et vos regrets, votre tendresse, se traduisent en paroles dont vous vous repentez... sans doute, mais... qui n'en sont pas moins blessantes. — Vous voyez bien, madame, que monsieur me chasse ! — Non ! vous dis-je. Oh ! quelle tête ! Écoutez-moi donc. — Oui !... vous avez raison, madame, j'écoute ! j'écoute ! D'ailleurs ce que j'ai dit hier est très mal, et je mérite d'être punie. —

Je ne vous renvoie pas, Julie; je ne vous éloigne pas de moi, je vous réunis à votre fille. — Comment! madame! dit-elle en se levant à moitié. — La maison où elle est en apprentissage est une bonne maison; on peut y réaliser des bénéfices modestes, mais certains. La maîtresse est malade, elle désire vendre son fonds, je l'achète et vous le donne. — Oh! madame! — Il est juste, après ce que vous avez fait pour nous, que nous assurions l'avenir de votre fille. Vous ne la quitterez plus et vous lui serez d'un immense secours. Elle est jeune, vous la guiderez. Je vous connais; avec votre intelligence, vous doublerez la valeur de la maison, et quand Thérèse sera en âge de se marier... » La pauvre femme ne pouvait parler, les sanglots la suffoquaient. Quelques paroles confuses s'échappèrent seulement de sa bouche! « Oh! madame! madame!... Ah! que j'ai raison de vous aimer!... » Puis tout à coup, se levant : « C'est égal! cela me fend le cœur! moi qui comptais tant mourir ici!... Élever les enfants de Madel.... de mademoiselle Madeleine! — Dites Madeleine. — Et il va falloir vous quitter!... — Pour retrouver votre fille! pour vivre près de votre fille! — Oui! oui! madame!... vous avez raison... toujours raison!... vous êtes à la fois raisonnable et bonne, vous... oh! bonne! surtout! Je comprends si bien pourquoi vous me dites tout cela! Et vous occuper de votre pauvre femme de chambre!... Et penser à la consoler!... Et pleurer avec elle!... car vous pleurez aussi! Ah! ma maîtresse! ma chère maîtresse!... permettez-moi de vous embrasser! » Deux amies ne s'embrassent pas plus sincèrement. Notre émotion calmée, elle me dit : « Allons, ma-

dame, il faut achever votre coiffure! c'est la dernière fois! » Et nous voilà toutes deux, moi assise, elle debout, en face de cette glace qui nous avait souvent vues ainsi. La pauvre femme prolongeait sa besogne le plus qu'elle pouvait... disant tout bas: « Quel chagrin de ne plus coiffer ces cheveux-là! » A ce moment, mon mari entra. Notre physionomie lui dit tout. Julie avait pâli en le voyant entrer, mais avec sa nature toute d'élan, elle alla à lui, et lui dit: « Merci, monsieur, de ce que vous faites pour moi. — Nous ne faisons que notre devoir, Julie, et croyez bien que ce dénoûment est le meilleur. Autrefois le rêve des domestiques pouvait être de rester toujours dans la maison de leurs maîtres; aujourd'hui, leur ambition doit être d'en sortir. Les temps sont changés; chacun doit viser à s'appartenir à lui-même. La domesticité ne doit plus être qu'un passage, une étape; vous traversez nos maisons pour y amasser un petit pécule, pour y faire preuve de probité, de dévouement, pour y recevoir de bons enseignements, pour vous y élever à des idées plus hautes; mais le but, c'est l'indépendance. Travailler pour vous, chez vous, voilà votre lot, Julie, et un bon serviteur n'en peut pas rêver un plus désirable. » Ces paroles graves et élevées séchèrent les larmes de Julie. Elle n'en sentit peut-être pas toute la portée, mais ce qu'elle en comprit la rehaussa à ses propres yeux. Elle reprit alors d'une voix émue : « Monsieur me permettra-t-il de venir quelquefois voir madame? — Comment! Julie! mais madame ira vous voir aussi, avec Madeleine, avec moi; je ne veux pas que ces bons souvenirs d'enfance soient brisés entre nos deux filles, et rappelez-vous que le

jour où votre fille se mariera, c'est moi qui serai son témoin et Madeleine sa demoiselle d'honneur. » Ainsi ce petit drame domestique se dénoua sans déchirement, grâce à la fermeté, au bon sens et à la générosité de mon seigneur et maître; car enfin plus d'un mari aurait trouvé ma gratitude un peu chère, et il y a beaucoup de très honnêtes gens qui ne pourraient pas être reconnaissants à ce prix-là. Mais tout le monde peut et doit l'être dans la mesure de sa fortune. Il est juste que de longues années de bons services aient leur récompense. Quant à la question : quels rapports nos filles doivent-elles avoir avec nos domestiques? je réponds : Le moins de rapports possible. En réalité, tout ce qu'elles leur disent, elles nous le taisent; tout ce qu'elles leur donnent, elles nous le prennent. Mon amie a dit le mot qui dit tout : Nous avons conquis nos enfants, gardons-les.

UNE

MAISON BATIE AVEC DES OIGNONS

A M. le comte Horace de Choiseul.

Voilà un titre bien peu relevé, mon cher monsieur, pour y joindre un nom comme le vôtre. Nul pourtant ne lui convient mieux. Nous sommes, vous

et moi, de la même confrérie, la confrérie des amateurs de fleurs. L'amour des fleurs crée entre ceux qu'il possède une sorte de parenté. La conversation ne tarit jamais entre deux amateurs de fleurs, car ils parlent de ce qu'il y a au monde de plus émouvant, le beau; et de plus vaste, la nature. On peut dire de l'amour des fleurs ce que Molière dit spirituellement du tabac : *Il est la passion des honnêtes gens, et non seulement il réjouit les cerveaux humains, mais instruit les âmes à la vertu.* Ne voit-on pas bien, en effet, de quelles façons obligeantes en usent entre eux ceux que touche cette passion? On s'invite à venir voir une belle plante ; on s'envoie les nouveautés florales. On se donne des greffes, on échange des boutures, on se prête des catalogues, et ce perpétuel commerce, où j'ai été, avec vous, bien plus souvent donataire que donateur, est précisément ce qui m'enhardit à vous dédier ma *maison bâtie avec des oignons.*

Il y a, dans une petite ville de notre département de Seine-et-Marne, un homme dont la vie a cela de particulier, qu'elle se lie à la vie d'une fleur. Raconter l'histoire de l'une, c'est faire la biographie de l'autre, car cette fleur a une histoire, et une histoire qui n'est pas moins intéressante que la biographie de cet homme.

Cette fleur est belle, admirée, riche de couleurs variées à l'infini; mais elle a commencé par être inconnue, simple et petite : qui l'a fait monter de cette humble destinée à cette fortune éclatante? Cet homme.

Cet homme est connu même hors de la France, célèbre dans sa profession, et il jouit d'une agréable

aisance; mais il a commencé par être pauvre, obscur. Qui a changé si heureusement son sort? Cette fleur.

La fleur a un avantage sur l'homme : elle a été plus mêlée que lui aux grands événements politiques; sa destinée a suivi le cours et subi le choc des commotions qui ont ébranlé l'Europe au commencement de ce siècle; c'est presque une fleur historique. D'abord, première gloire, elle a eu pour marraines deux impératrices. Vous savez que Joséphine, la femme de Napoléon Ier, était créole; la fleur l'était aussi; ou sinon créole, du moins fille de ces belles contrées tropicales qu'on peut appeler le pays du soleil : elle était originaire du cap de Bonne-Espérance. On l'envoya vers 1807 en présent à Joséphine, et Joséphine en fit un des plus beaux ornements de ses jardins de Saint-Cloud, de Sèvres et de la Malmaison. Mais arrive 1809, c'est-à-dire la bataille de Wagram; puis 1810, c'est-à-dire le divorce de Joséphine. Joséphine descendant du trône, la fleur courait grand risque de descendre aussi de sa gloire naissante; heureusement Marie-Louise, qui avait (elle l'a bien prouvé) une grande parité de goûts avec Joséphine, lui prit cette fleur avec le reste, et la brillante fille des tropiques continua à s'épanouir sous un patronage impérial. Mais voilà qu'arrivèrent 1814 et 1815; l'Empire tomba; la pauvre fleur tomba avec lui, et c'en était fait d'elle, si, par hasard, ne s'était rencontré dans les jardins de Saint-Cloud un enfant plein d'intelligence et de vivacité d'esprit : c'était le fils d'un des jardiniers de Marie-Louise; il montrait déjà cette qualité, qui est la première vertu des jardiniers, des

marins et des auteurs dramatiques : la patience. On n'obtient un succès, on n'arrive à une découverte et on ne crée une plante que quand on sait attendre. Or cet enfant avait ramassé comme épaves, dans le grand naufrage impérial, quelques tubercules de cette belle fleur. Il les serre précieusement pendant l'hiver, bien au sec, bien à l'abri; le printemps venu, il les plante dans des pots; le printemps suivant, il les multiplie en pleine terre, il les varie par des semis, il les féconde par des croisements intelligents, il les enrichit par des alliances avec une espèce congénère et étrangère, et, au bout de quelques années d'expériences, sortit de ses mains toute une famille nouvelle de ces belles plantes : longtemps réservées aux résidences souveraines, elles couvrent aujourd'hui nos marchés publics, s'élèvent dans nos squares, décorent nos plus humbles fenêtres comme les plus riches appartements et fleurissent même jusque dans les chambres des malades. Oui, à toutes ces qualités de beauté dans la forme, d'élégance dans le port, de richesse dans le coloris, de durée dans la floraison, cette fleur joint un avantage immense : son odeur ne fait pas de mal... parce qu'elle n'a pas d'odeur. Loin de moi l'idée impie de regarder le parfum dans les fleurs comme un défaut. Le parfum ! c'est la plus immatérielle des choses matérielles! Son nom seul est charmant. Il éveille en nous l'idée de ce qu'il y a de plus exquis dans les qualités, même de l'âme. Il est à la fleur ce que l'imagination est à l'intelligence, ce que la grâce est à la beauté. On lui a emprunté cette expression à demi-ailée qui peint si bien le charme qu'exercent les plus douces choses et les plus douces créatures

de ce monde; on dit de ce charme *qu'il s'exhale!* Quant à moi, j'ai bien souvent dans ma vie été calmé, excité, rafraîchi, enivré... oserai-je dire inspiré par un parfum. Cependant, il faut bien l'avouer, le parfum est parfois un danger, souvent même un poison; donc, puisqu'il y a tant d'êtres à qui ces joies de l'odorat sont inconnues ou interdites, remercions le ciel qu'il existe des fleurs, à la fois charmantes et inoffensives. Quand on a la tête trop faible, ou l'estomac trop peu solide pour supporter la pétillante vivacité du vin de Champagne, ou la saveur énergique des vins de Bourgogne, ou l'ardeur des vins d'Espagne, on est bien heureux qu'il y ait des vins de Bordeaux; eh bien, cette fleur est le vin de Bordeaux des fleurs.

Je gage, mes chers petits lecteurs, car je connais l'impatience et la logique de votre âge, que, tout bas, vous vous dites : « Tout cela est très bien; mais, d'un côté, il oublie son titre... nous ne voyons pas arriver la maison bâtie avec des oignons... et de l'autre, sa fleur, sa fleur politique, quelle est-elle? Comment se nomme-t-elle? — Devinez. — C'est le lis! — J'ai dit une fleur sans parfum. — La tulipe! — Par exemple! La tulipe fleurissait du temps de La Bruyère. — Nommez-la donc, vous nous faites trop languir. — Je l'espère bien. L'art dramatique n'est que l'art de faire languir les gens... mais pas trop; cette fleur est le Glaïeul. »

Je vous ai dit tout ce que le glaïeul doit à cet homme; mais cet homme ne doit pas moins au glaïeul.

Depuis l'âge de vingt-cinq ans, il est dans un état de souffrance presque continuel. Eh bien, qui

l'a soutenu contre ce mal? qui le lui a fait supporter et parfois oublier? Sa fleur. On ne se doute pas de ce qu'il faut de soins, de travail, de prévoyance, de calcul, pour *créer une fleur*. Dans cette admirable famille de plantes nouvelles, toutes sorties de la même main, il n'y a pas une variété remarquable qui n'ait été préparée, attendue, élevée pendant plusieurs années... je dis élevée, car le créateur est en même temps l'instituteur. La nature, la science, le croisement, ne lui donnent souvent que l'ébauche, l'esquisse pour ainsi dire d'une plante nouvelle; c'est lui qui l'achève par sa culture. Eh bien, ôtez sa fleur à cet homme, vous le livrez pieds et poings liés à son mal. Il ne travaillera plus que pour ne pas mourir de faim, et il maudira son travail comme une douleur de plus. Mais grâce à sa fleur, il s'arrache à son lit malgré la douleur; il pioche, il arrose, il brave le soleil malgré la douleur... ce sont autant de remèdes contre la douleur! Mais qu'est-ce donc quand arrive le jour du triomphe, quand un matin, en allant visiter sa plante, il la voit enfin épanouie sur sa tige, et s'élevant superbe, étincelante, au milieu des perles de la rosée et des rayons du soleil? Plus de souffrances alors! Tout en lui est joie, orgueil; il se porte bien! La beauté de sa fleur est devenue sa santé.

Il n'y a pas jusqu'à la recherche d'un parrain ou d'une marraine qui ne lui apporte une part de plaisir; à peine sa fleur nouvelle épanouie, il pense à la baptiser, il lui cherche un nom digne d'elle, un nom qui soit comme son portrait, et, selon les couleurs dont elle brille, selon qu'elle est délicate, éclatante ou splendide, il l'appelle Meyerbeer ou

Eurydice, Chateaubriand ou Atala, Shakspeare ou Pénélope.

Ce n'est pas tout encore, une telle plante a le droit d'être exigeante. On se vend cher quand on est aussi belle, et ce qui a beaucoup coûté doit rapporter beaucoup. Il est tel de ces tubercules qui ne vaut pas moins de douze francs, et que chaque année voit vendre par centaines. Comprenez-vous que nous nous approchons du titre? Mon Dieu! oui, toute l'explication est là : cette fleur a enrichi celui qui l'a créée; car grâce à elle, il a pu se faire construire une habitation charmante que j'ai bien le droit d'appeler une maison bâtie avec des oignons.

VOYAGE SCIENTIFIQUE

D'UN IGNORANT AUTOUR DE SA CHAMBRE.

A M. Paladilhe.

SECOND FRAGMENT

« Père, est-ce pour aujourd'hui?

— Oui!

— Enfin! c'est bien heureux!

— Monsieur s'impatientait ?

— Je crois bien ! il y a plus d'un mois que nous avons fini notre premier voyage.

— Il m'a bien fallu un mois pour préparer le second.

— Il sera donc très amusant, aussi amusant que le premier?

— J'espère qu'il t'intéressera. Il s'agit d'un objet beaucoup moins utile, beaucoup moins répandu, mais qui a bien son prix.

— Où est-il? dans cette chambre?

— Non, dans le salon; et à voir le tapis qui le recouvre et la place qu'on lui a choisie, on reconnaît en lui l'objet de soins particuliers et d'une sollicitude qui va jusqu'à l'affection : aussi n'est-ce point seulement un meuble, c'est plus, c'est mieux, c'est un ami.

— Un ami?

— Sans doute; les autres objets qui nous environnent répondent presque tous à des besoins matériels, ont été inventés par une nécessité physique : cette cheminée afin de nous garantir du froid, ces sièges pour nous reposer de nos fatigues, ce lit pour rendre notre sommeil plus doux; mais dans le meuble dont je te parle, rien de pareil : c'est notre âme seule qui l'a demandé, qui l'a rêvé. Création mystérieuse posée sur les limites de l'être et de la matière, il n'est formé que de substances inertes, et cependant, comme s'il vivait, il se mêle aux plus intimes sentiments de notre cœur; il excite notre joie, il adoucit notre tristesse, il a une voix, on dirait qu'il a une âme.

— Ah! je comprends, s'écria l'enfant. C'est le piano!

— Tu l'as dit, le piano.

— Et tu l'appelles un ami?

— Oh! oh! repris-je en riant, tu me fais l'effet d'avoir de la rancune contre le piano.

— Dame!

— Ton dame! est significatif. Écoute-moi donc. Certes, c'est une grande conquête que d'avoir fait pénétrer dans nos demeures, sans les leur abandonner, l'air, la lumière et la chaleur; mais saisir ce qu'il y a de plus insaisissable et de plus libre dans la nature, le son; s'emparer du murmure des feuilles et de l'eau, des bruits de l'air, du chant des oiseaux, de la voix du monde enfin, et, après l'avoir saisie, la réduire sous nos lois, l'enfermer dans une boîte qui la tient à notre disposition, faire enfin de l'harmonie une sorte d'animal domestique à qui nous ordonnons de parler, de se taire, et qui, semblable à ce chien obéissant, attend à sa place que nous lui permettions de vivre, n'est-ce pas là un phénomène qui va jusqu'à la merveille?

— Oui! c'est vrai! père. Pourtant...

— Pourtant, tu n'es pas... enthousiasmé.

— Non! pas beaucoup.

— Tant mieux! j'aurai plus de mérite à t'intéresser. Un piano, dans sa plus simple expression, est une harpe appliquée sur une table d'harmonie. Prenez des cordes, tendez-les sur une planche légère de sapin, afin d'augmenter la sonorité, et frappez avec un petit marteau sur ces cordes, voilà le piano. Munis de cette définition, entrons dans un atelier. Nous voilà d'abord en face d'ébénistes, appelés constructeurs, et fabriquant la boîte. La boîte, c'est sa charpente osseuse, c'est son corps. Approche. Quelle construction architecturale! Une masse tout entière en chêne, des parois de plusieurs pouces

d'épaisseur ; toutes les parties non seulement emboîtées ensemble, mais recouvertes d'un placage en un autre bois qui n'en fait qu'un seul corps. Est-ce bien là le séjour préparé à cet esprit léger, charmant, aérien, qu'on appelle l'harmonie ? Ne dirait-on pas plutôt qu'il s'agit d'enfermer un ennemi terrible et tout-puissant ? C'est qu'en effet, dans cette prison mélodieuse, il va s'établir une lutte énergique et sans relâche, et que du combat seul de ces forces rivales, jaillira cette céleste musique dont la première beauté sera pourtant un épanouissement libre et sans effort. Quand le piano est terminé, le chef de la maison, après l'avoir examiné en entier, l'avoir essayé une fois encore, écrit : *Vu !* et, lui délivrant ainsi son passeport, le lance dans le monde... Il vit ! Eh bien, devine par combien d'ouvriers il a passé, combien d'industries différentes il a requises, combien de pays il a mis à contribution ; devine.

— Je ne sais pas.

— Le piano tient aux métiers par la serrurerie, la menuiserie et la mécanique ; aux sciences par l'acoustique et la physique ; aux arts par son essence même ; il ne renferme pas moins de quarante-quatre substances différentes ; il emploie du fer, du cuivre, de l'acier, du laiton, de l'argent, du plomb, de l'ivoire, de la soie, du drap, de la peau et seize espèces de bois différentes. Il demande le chêne pour la charpente, parce que le chêne est plus solide ; le hêtre pour les endroits où il faut des chevilles, parce que le hêtre les serre en se resserrant ; le cèdre pour les manches à marteaux, parce qu'il est léger et élastique ; le cormier pour les sillets, parce qu'il est dur et lisse ; le poirier pour les échappements, parce

que l'échappement doit se taire, et que le poirier n'est pas sonore ; le tilleul pour les claviers, parce que le tilleul se coupe facilement et travaille peu ; il lui faut les sapins blancs de Norvège pour les remplissages ; les sapins rouges de Russie, gras, compactes et non saignés, pour les arcs-boutants enfin les vibrants sapins de la Suisse pour les tables d'harmonie. Ce n'est pas tout; il va emprunter à la Guinée ses ivoires verts, et au Sénégal ses ivoires blancs ; dédaigneux de nos bois indigènes, et ne les trouvant pas assez riches de nuances et de nœuds, il demande sa parure extérieure à la puissante végétation des Antilles, se revêt des magnifiques bois d'acajou, d'ébène, de palissandre, et offre ainsi à notre admiration le spectacle d'un objet auquel il faut, pour se produire, six contrées et trois continents.

— Ah ! bon Dieu ! s'écria l'enfant émerveillé.

— Attends ! attends ! Créé au prix de tant de soins, le piano a besoin des mêmes soins pour vivre. Être délicat et fragile, il redoute le froid et le chaud, l'humidité et la sécheresse, le travail et le repos. Si vous en jouez trop, il se fatigue ; si vous en jouez trop peu, il se rouille. Choisissez-lui dans le logis une place qui ne soit qu'à lui, ni auprès d'un poêle, ni entre deux croisées, ni à côté d'une porte. Car, hélas ! il a en lui un ennemi terrible, éternel...

— Lequel donc ?

— Sa substance même, le bois.

— Mais, père, me dit l'enfant, comment le bois peut-il être l'ennemi du piano, puisque le piano, c'est du bois ?

— Tu vas le voir. Le bois est le plus vivace de

tous les corps de la nature, car, même lorsqu'il est mort, il vit encore. Vous avez beau le couper au moment où il a le moins de sève, dans l'hiver; le faire sécher pendant plusieurs années, le débiter avec art, tuer enfin sa force de toutes les façons, l'étincelle de vie que la nature a mise en lui est si puissante qu'elle s'endort, mais ne s'éteint pas. Le mois de mai arrive-t-il? ce morceau de bois, séparé de son tronc depuis dix ans peut-être, façonné en instrument depuis bien des mois, s'aperçoit que le printemps est venu, le printemps, c'est-à-dire le moment de croître, et il commence à s'agiter. Ouvrez-vous une fenêtre, laissez-vous entrer un souffle humide, soudain, à travers sa prison massive, le bois le pompe, l'aspire, se gonfle, et voilà le pauvre instrument désorganisé, faussé.

— C'est pour cela que maman fait venir l'accordeur?

— C'est-à-dire le médecin; car pour le piano, être faux, c'est être malade, et être malade, c'est mourir, puisque, comme toutes les choses exquises, il n'existe qu'à la condition d'être parfait. Remarque cela. Pour tout autre ouvrage matériel et n'ayant que l'utilité en vue, on peut se contenter d'un à peu près. Qu'une commode, qu'une armoire s'ouvre avec plus ou moins de facilité, ce n'en est pas moins une armoire et une commode; mais un piano, la moindre altération le détruit dans le fond de sa nature, en fait un objet horrible au lieu d'un objet charmant : c'est Apollon changé en Marsyas.

— Ah! oui! quand le piano est faux, maman se bouche les oreilles et elle dit : C'est affreux, c'est horrible!

— Oui ! mais dès qu'il est redevenu juste, quel plaisir ! quel charme ! Quand je regarde un piano, il me semble voir un de ces génies bienfaisants dont la riante imagination de nos pères peuplait les maisons bénies, pour les protéger. Quel hôte délicieux ! quelle animation il répand dans la vie domestique ! Image non seulement de l'harmonie matérielle, mais de l'harmonie morale, il réunit les âmes comme le coin du feu réunit les corps. Il sert aux études de l'enfant...

— Trop ! trop ! me dit mon fils ; ah ! je le déteste quelquefois joliment ton ami quand maman me fait faire des gammes pendant une heure.

— Le fils de notre ami, M. R..., disait comme toi à ton âge. Ah ! affreux piano ! s'écriait-il en sortant de ses leçons, quand je serai grand, je te jetterai dans le feu !

— Je comprends cela !

— Oui ? Eh bien, aujourd'hui il a une place en province, et il dit : Sans mon piano, je périrais d'ennui ! Ainsi en arrivera-t-il pour toi. Cette heure d'ennui te donnera des années de joie ! Si tu savais comme j'en veux à mes parents de ne m'avoir pas forcé à m'ennuyer comme toi ! J'ai dit bien souvent que je consentirais à me laisser couper un doigt... un doigt du pied... le plus petit, pour savoir jouer du piano.

— Tu te laisserais couper un doigt ?

— Peut-être pas maintenant, parce que je suis trop vieux : je ne jouirais pas assez longtemps des intérêts de mon petit doigt coupé ; mais quand j'étais plus jeune, je n'aurais pas hésité. J'admire tant le piano ! j'ai pour lui tant de reconnaissance ! Il est le

grand intermédiaire entre le génie de la musique et nous. C'est grâce à lui que nous possédons tout entiers Mozart, Weber, Beethoven, car non seulement ces maîtres ont écrit des pages admirables pour le piano seul, mais toutes leurs œuvres symphoniques sont réduites pour le piano ; toutes leurs œuvres lyriques sont réduites pour le piano ; c'est le piano qui nous donne l'opéra dans notre chambre, et un spectacle dans un fauteuil. Est-ce tout? Non. Le plus beau des instruments est certainement la voix humaine, et je ne connais guère de concert touchant qu'une belle mélodie chantée par une belle voix ; mais la voix, le chant, ne peuvent pas se produire seuls, il leur faut un soutien, un allié. Qui s'associera à eux? qui les soutiendra? qui les accompagnera? Le piano. Il est le grand accompagnateur, comme il est le grand traducteur. Pas de musique vocale d'ensemble sans le piano, et quel lien que le chant en commun! combien ne réunit-il pas d'hommes qui ne se seraient jamais connus? combien ne rapproche-t-il pas de rangs que la naissance ou la fortune éloignaient l'un de l'autre? Chanter Gluck ou Mozart ensemble, c'est s'aimer en Gluck et en Mozart!

« Laissons donc les railleurs se croire très spirituels en se moquant du piano! Si la musique est la seule langue qui ne soit dans aucun pays une langue étrangère, si son domaine commence où le pouvoir de la parole expire, si elle exprime l'inexprimable, et si elle est la voix de l'infini, comment ne pas admirer l'instrument qui introduit cette muse céleste à notre foyer? »

Mon fils était pensif.

« Eh bien, lui dis-je, commences-tu à te réconcilier avec ton ennemi?

— Oh! oui!

— Écoute donc ce dernier mot qui te prouvera les bienfaits du piano par ses progrès.

« Les autres instruments restent stationnaires ou rétrogradent : les violons d'il y a cent ans étaient supérieurs à ceux d'aujourd'hui; mais le piano se perfectionne toujours, se métamorphose sans cesse; en même temps qu'il grandit comme puissance, il baisse comme prix. Pendant qu'il se déploie en magnifique instrument à queue pour les grands concerts, il se rapetisse en pianino pour trouver place dans les plus petits réduits; il se sent le représentant d'une cause populaire. La France, au commencement du siècle, ne comptait que cinq ou six facteurs, qui fabriquaient cinq ou six cents pianos par an; aujourd'hui, Paris seul renferme plus de deux cents manufacturiers, qui font des milliers d'instruments. Quelle surprise et quel juste orgueil rempliraient l'âme de Schrœder, le modeste inventeur du piano, si, tout à coup renaissant, il était transporté au milieu des immenses ateliers de Wolff-Pleyel, où se fabriquent plus de quatre pianos par jour, soit quinze cents instruments par an, qui en peuplent non seulement Paris et la France, mais encore l'Italie, la Belgique, les États-Unis, le Mexique, les Antilles, et envoient ainsi par tout le monde, des propagateurs du plus noble des arts! Que dirait Schrœder à cette vue, lui qui a peut-être mis deux ans à vendre le petit instrument à cinq octaves qu'il avait mis plus d'un an à faire? Telle est l'histoire des inventions humaines; tel est leur fécond enseignement.

Il ne faut qu'un homme pour trouver une idée, mais il faut des siècles pour l'achever et la produire. Dieu, comme pour unir ensemble les générations et nous dire bien haut que nous ne pouvons rien qu'en nous associant les uns aux autres, Dieu a voulu que tout inventeur ne pût presque jamais lire que le premier mot du problème qu'il devine, et que toute grande idée fût le résumé du passé et le germe de l'avenir. Ainsi s'anéantit l'orgueil de l'individu, convaincu d'impuissance dès qu'il est réduit à lui seul! mais ainsi se relève le génie désintéressé qui se sent lié par son œuvre à l'humanité tout entière, et qui aime ses semblables comme des frères en travail, comme des associés en gloire, mieux encore, comme des amis auxquels il laisse son enfant à élever. »

Je m'arrêtai après ce flot d'éloquence, un peu honteux d'avoir parlé si longtemps tout seul; mais je vis que je n'avais pas perdu mon temps, car mon fils me dit : « Père, demain, je ferai un quart d'heure de gammes de plus pour maman. »

L'ÉLEVAGE ET L'ÉDUCATION

A M. Jules Simon.

On vante avec grande raison l'alliance toute nouvelle de l'éducation de famille et de l'éducation de collège; j'y vois pourtant un danger, je devrais dire

deux. Le premier (tout le monde le signale), c'est que la présence des enfants à la maison les rend trop souvent les maîtres de la maison. Le second, plus rare, mais très réel, c'est que quelques parents, et surtout quelques pères, depuis qu'ils sont mêlés à l'éducation de leurs enfants, s'en mêlent trop et s'en mêlent mal; ils sont trop réglementateurs; ils oublient trop que l'enfant n'est pas à eux, mais à lui, qu'il n'est pas créé pour eux, mais pour lui, et qu'au physique comme au moral, pour la santé du corps comme pour celle du caractère, l'objet de toute bonne éducation est celui de toute bonne politique : enseigner aux gouvernés le *self government*. En un mot, les pères dont je parle sont trop éleveurs et pas assez éducateurs.

Un entretien où j'ai été mêlé expliquera ma pensée.

J'avais hier le plaisir de voir à ma table un voisin de campagne dont je fais grand cas, M. Raymond. Nous ne sommes du même avis sur rien, mais nous sommes du même sentiment sur tout. Je veux dire que, dès qu'il est question d'amour du pays ou d'amour de la famille, nos deux cœurs n'en font qu'un; mais à peine entrons-nous dans la pratique, surtout en fait d'éducation, que nous nous prenons immédiatement aux cheveux, ou, pour mieux dire, nous nous mettons immédiatement à nous moquer l'un de l'autre. Avez-vous fait cette remarque, assez singulière, que la moquerie est parfois une des formes de la sympathie? En général, on raille les gens parce qu'ils vous semblent ridicules; mais souvent aussi il est telle personne avec laquelle vous croisez le fer dès que vous l'apercevez, parce que son esprit met le vôtre en belle humeur, parce que

la bataille avec lui est amusante, parce qu'il a du mordant et parfois vous en donne, et que ses singularités d'esprit ne sont que des marques de sa bonté de cœur.

Alceste est le modèle de ces hommes dont on rit, mais que l'on aime, et que l'on aime pour les travers mêmes dont on rit.

Tel est mon ami Raymond. Je ne sais pas de père plus systématique, plus dogmatique, plus méthodique, voire plus despotique, mais je ne sais pas de père plus tendre, et son despotisme même n'est qu'une des formes de sa tendresse.

J'étais donc à table à côté de mon ami Raymond, et il avait auprès de lui son fils qui a l'âge respectable de mon petit-fils, huit ans.

« Papa, lui dit l'enfant, puis-je avoir encore du rôti?

— Tu en as mangé six bouchées, c'est assez. »

L'enfant rengaîna son appétit.

Passe un plat de carottes :

« Papa, puis-je prendre des carottes?

— Jamais!... s'écria le père. Des carottes! un paquet de ficelles rouges et indigestes! Jamais!... »

L'enfant regarda mélancoliquement le plat s'éloigner et se tut.

Arrive le dessert :

« Papa, puis-je prendre du raisin?

— Oui! sept grains... »

L'enfant prit une petite grappe, en détacha sept grains, et remit le reste sur l'assiette avec autant de conscience que de regret.

Le dîner fini, l'enfant s'élança vivement sur la pelouse.

« Édouard! » dit le père.

L'enfant s'arrêta net.

« Traverse cette pelouse au pas. »

L'enfant se mit au pas. Arrivé aux deux tiers du gazon, se croyant hors du regard paternel, et ses petites jambes de huit ans commençant à lui démanger, il prit tout doucement le petit galop.

« Édouard ! » lui cria... non, je me trompe, lui dit son père, car il ne crie pas; crier, c'est supposer un commencement de révolte chez celui à qui on s'adresse; l'autorité, sûre d'elle-même, ne crie pas; elle parle seulement un peu plus haut si elle est un peu plus loin, mais juste ce qu'il faut pour être entendue. Ainsi fit mon ami Raymond; et l'enfant, au mot... Édouard ! reprit immédiatement le pas.

Son père, se tournant alors vers moi, m'interpella avec cet air de triomphe et de dédain qu'affectent volontiers les gens qui se croient pratiques envers ceux qu'ils appellent des utopistes :

— Eh bien ! qu'est-ce que vous dites de cela ?

— Je dis que c'est absurde.

— Je l'espère bien ! Je ne serais pas sûr d'avoir raison si vous ne me trouviez pas absurde.

— Oh ! oh ! répondis-je en riant, la bataille !

— C'est que je voudrais bien savoir en quoi et pourquoi vous blâmez ma conduite ?

— Je vais vous le dire. Il y a dans tout enfant deux êtres : d'abord, un petit animal... .

— Vous voulez dire un grand animal ! un grand animal très malfaisant, et que par conséquent il faut mater, dompter et museler !... Continuez ! »

Je repris froidement :

« Il y a dans tout enfant deux êtres, un petit ani-

mal et un homme. Eh bien, avec votre système d'éducation, vous tuez à la fois en lui l'homme et le petit animal!

— Ah! çà, qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que ce petit animal?

— J'appelle ainsi cette qualité délicate, mais confuse, irréfléchie, mais toute-puissante, que Dieu a donnée à tous les animaux, y compris l'homme, pour leur apprendre à distinguer ce qui leur est bon de ce qui leur est mauvais, l'*instinct!* Eh bien, nous oublions trop l'instinct dans l'éducation. Nous ne respectons pas assez la bête dans l'homme...

— Vous ne trouvez pas l'homme assez bête? s'écria mon ami Raymond. Vous êtes bien difficile!

— Parlons sérieusement, comme il convient à des pères qui s'entretiennent de leurs enfants. Que faites-vous avec votre fils? Vous vivez à sa place; vous vous installez dans son estomac; vous décidez quand il a faim, quand il n'a plus faim, de quoi il doit avoir faim.

— Eh! voulez-vous que je lui permette de se gorger jusqu'à étouffer, de se nourrir de fruits verts, voire même, si l'envie lui en prend, de champignons vénéneux? Voulez-vous que je laisse si bien la bride sur le cou à ce que vous appelez son instinct, et à ce que je nomme, moi, son appétit bestial, qu'il ruine sa santé présente et future, et qu'au lieu d'un enfant vigoureux et bien portant comme est le mien, je fasse cadeau à la société d'un petit être souffreteux, malingre, nerveux et victime de sa gloutonnerie native de petit animal, puisque animal il y a? C'est là votre système d'éducation, grand merci!

— Qui vous a dit cela, créature têtue et fourchue?

repris-je en riant. Je vous pose seulement cette question : Si la gourmandise est un défaut inné chez l'enfant, n'est-ce pas une raison de plus pour l'habituer à s'en défendre?

— Ah ! le bon moyen de guérir les gens d'un vice, que de leur laisser toute liberté de s'y livrer !

— Eh ! sans doute, c'est un bon moyen, non pas de les y livrer sans contrôle, mais de les laisser entrer en lutte avec leur ennemi, de leur faire sentir par expérience les inconvénients de leurs défauts, pour les en corriger.

— Ainsi, vous laissez vos enfants manger tout ce qu'ils veulent et tant qu'ils veulent?

— Oui ! je les avertis seulement que tel aliment est lourd, que l'excès de tel autre est nuisible, puis, je les livre à eux-mêmes.

— Mais, malheureux ! reprit M. Raymond vivement, si malgré vos avis, ils abusent?

— Eh bien, ils se font mal. Tenez, je vais vous faire frémir en vous racontant l'expérience que j'ai tentée sur ma fille. Nous voyagions. Le mouvement de la voiture et la chaleur excessive l'avaient mise en mauvaise disposition. Une petite marchande nous apporte des fraises à la portière. Ma fille en désire. « Tu n'es pas bien portante, lui dis-je, j'ai peur de ces fraises pour toi. — Non ! donne-m'en ! — Prends garde, tu t'en repentiras. — Je suis sûre du contraire, donne-m'en. — Tu en veux? — Oui ! — Soit, je vais t'en donner. »

— Et vous lui en avez donné?

— Sans doute. Pas assez pour que le mal fût bien grand, mais assez pour que la leçon fût complète, si c'était elle qui avait tort... Car enfin il était

possible qu'elle eût raison; il était possible que son instinct fût plus perspicace que mes craintes, que son estomac fût de force à supporter l'épreuve, et je n'étais pas fâché de le constater.

— Et le résultat, quel fut-il?

— Celui que j'avais prévu... un désarroi complet.

— Bravo! s'écria mon ami Raymond, j'en suis ravi!

— J'en fus ravi de même, répondis-je, car ma fille avait appris trois choses par cette petite expérience : à croire un peu plus à moi, à croire un peu moins à elle, et à résister à un mouvement de gourmandise, en s'apercevant que le châtiment est au bout. Cette leçon vaut bien un malaise, sans doute. Aussi, depuis ce jour, je vous réponds qu'elle ne s'est pas fait mal une seconde fois... Elle est d'une prudence!

— Tout exceptionnelle! Je vous soutiens, moi, que l'instinct des enfants est pervers!

— Dites perverti! En général, ceux qui aiment les fruits verts sont ceux à qui on refuse les fruits mûrs. C'est toujours l'histoire de l'arbre du fruit défendu! Il me semble que la première expérience qui en a été faite dans le monde ne nous a pas assez bien réussi pour que nous soyons tentés de recommencer!

— Les plaisanteries ne sont pas des raisons.

— C'est juste, et je reviens aux raisons. Il est évident que certains enfants ont des appétits désordonnés, vicieux; pour ceux-là, il faut les contraindre, les rationner, vivre à leur place enfin, puisqu'ils ne peuvent pas se conduire. Mais pour les autres, pour la masse, Montaigne nous a donné la règle dans son admirable chapitre sur l'éducation. « Laissons trotter devant nous le jeune esprit, » a-t-il dit. Eh

bien, il faut laisser trotter devant soi non seulement le jeune esprit, non seulement le jeune caractère, mais le jeune estomac, l'étudier, l'initier à l'usage de sa liberté, lui apprendre enfin à s'écouter lui-même. Vous étouffez, vous, le cri de la nature ou vous parlez à sa place; moi, je l'interroge, et je lui obéis. Lequel des deux systèmes est le plus propre à former des enfants vigoureux?

— Lequel? répondit vivement mon ami Raymond; lequel? La réponse est dans un fait péremptoire et indiscutable. Quand un agriculteur veut produire de bons bestiaux, que fait-il? quand un éleveur veut créer de beaux et bons chevaux, que fait-il? quand un amateur veut avoir un bel attelage, que fait-il? Il nourrit ses bêtes tous les jours avec les mêmes aliments, et avec la même quantité d'aliments. Il décide souverainement qu'elles ne mangeront que de l'avoine, et tant d'avoine; que de la paille, et tant de paille; que du son, et tant de son; qu'elles en mangeront trois fois par jour; qu'elles en mangeront à telle heure; qu'elles ne boiront que tant de litres d'eau, et à telle température. Il fait enfin ce que je fais : il s'installe, comme vous dites, dans l'estomac d'autrui; et, grâce à ce despotisme, il obtient des chevaux de sang, des chevaux de course, des bêtes de trait, de labour et de consommation dix fois supérieures aux bêtes ordinaires. Employez la méthode opposée, qu'obtiendrez-vous? Des rosses! Voilà ma réponse.

— Mais, malheureux! m'écriai-je, vous n'oubliez qu'une chose, c'est que vos bêtes sont en esclavage, et y resteront toujours; c'est qu'elles sont élevées dans des écuries, dans des étables, dans des boxes,

et qu'elles vivront et mourront dans des boxes, dans des étables, dans des écuries ! C'est qu'elles auront toujours à côté d'elles un maître chargé de leur mesurer leur avoine et leur son ! Mais votre fils ! votre fils ! il ne dépendra que de lui un jour ! Apprenez-lui donc à se gouverner, puisqu'il doit être son propre gouverneur ! Apprenez-lui donc à nager, puisque demain il sera jeté dans la pleine mer sans autre sauveteur que lui-même ! J'en dirai autant de tous les autres actes de sa vie, de toutes les autres manifestations de son esprit et de son caractère, où votre intervention despotique et systématique anéantit en lui toute personnalité ! Tout à l'heure, vous l'avez forcé à traverser la pelouse au pas ; savez-vous ce que vous lui apprenez par là ?

— Je lui apprends ce qu'il y a de plus utile et de plus rare aujourd'hui, l'obéissance.

— L'obéissance du cheval de manège ! l'obéissance du chien couchant ! mais non pas l'obéissance de l'homme. Toujours l'élevage au lieu de l'éducation ! Oh ! certes, personne n'estime plus haut que moi l'obéissance ; j'y vois la clef de voûte de la famille comme de la société. Sans obéissance, pas d'éducation. L'enfant doit obéir aveuglément, passivement. Mais, à côté de ces principes rigoureux qui sont la loi de l'être qui obéit, il y a les devoirs de celui qui commande. Or, le premier de ces devoirs, c'est de ne promulguer que des lois justes et de les appliquer toujours justement. J'ignore ce que votre fils pense aujourd'hui de votre despotisme sur ses petites jambes de huit ans ; mais ce que je sais bien, c'est que, dès qu'il pourra raisonner, il le trouvera absurde ; il y verra un pur caprice d'autocrate

qui veut faire parade de sa toute-puissance. Vous aurez discrédité en lui le principe d'autorité par l'abus tyrannique et arbitraire que vous en aurez fait. »

Mon ami Raymond se tut et parut réfléchir, car c'est avant tout un homme de bonne foi, et incapable de persister dans une erreur par amour-propre.

Le voyant un peu ébranlé, je poursuivis plus vivement :

« Mon but est tout contraire au vôtre. Je veux implanter dans le cœur de mon fils le respect de mon pouvoir en le lui montrant toujours équitable et désintéressé. Je veux qu'il se soumette à mes ordres avec plaisir, même quand il ne les comprend pas, à force de les avoir toujours trouvés sages quand il a pu les comprendre! Je veux qu'il y ait une part d'adhésion dans son obéissance, et qu'il fasse pour ainsi dire *ce qu'il veut*, en faisant *ce que je lui ordonne*. Car, enfin, j'en reviens toujours au même point, puisque c'est de ce point que tout doit partir, et que c'est à ce point que tout doit aboutir : l'enfant n'est pas à nous, n'est pas fait pour nous, n'est pas destiné à vivre toujours sous notre loi; c'est une créature née libre, née pour être libre; sa grandeur comme son malheur, consiste à avoir été créée pour faire sa volonté. Habituez-le donc à vouloir! et rappelez-vous que l'éducation peut se définir d'un seul mot : l'art d'apprendre à un enfant à se passer de nous. »

Telles furent mes paroles. Réussirent-elles à convertir mon ami Raymond? Je n'ose le croire; il est trop vieux. Mais peut-être seront-elles utiles à quelques pères, et voilà pourquoi je les écris.

LA DOULEUR QUI SAUVE

A M. Élie Delaunay.

Permettez-moi, mon cher ami, de vous dédier ces deux portraits d'enfants, en souvenir des deux chères et vivantes images que je dois à votre talent et à votre amitié.

Elle avait deux fils, l'un de onze ans, l'autre de cinq. Le vers charmant de La Fontaine,

Et le don d'agréer infus avec la vie,

était le portrait du plus petit. Tout lui souriait, et il souriait à tout. Quand on l'apportait au salon, à l'heure du coucher, dans sa petite chemise de nuit, *pour dire bonsoir,* il tendait si gentiment à tout le monde sa figure à baiser, son petit corps se dessinait si rond et si ferme sous la batiste, que chacun, en l'embrassant, ne pouvait se défendre de quelque exclamation sur tant de beauté, tant de santé, et tant de grâce. L'étude lui était aussi facile que le reste. Il avait appris à lire à quatre ans, en trois mois ; conduit par sa mère à un petit cours de musique, il l'emporta sur des enfants qui avaient le double de son âge. C'était un de ces petits êtres

qui vous font croire aux bonnes fées touchant un berceau de leur baguette.

L'aîné formait avec lui un contraste complet : la physionomie douce, mais triste ; l'apparence frêle, la compréhension lente ; peu de mémoire ; une intelligence assez forte, mais voilée ; des facultés, pas de facilité. Les idées du petit ressemblaient aux sources à fleur de terre ; grattez un peu le sable, l'eau jaillit. L'esprit de l'aîné rappelait les puits artésiens ; il fallait creuser à une grande profondeur pour arriver au flot. La lecture, l'écriture, la géographie, le calcul avaient été pour lui autant de conquêtes laborieuses et longues. Ce que son frère faisait en une demi-heure lui demandait une heure à lui, et il passait inaperçu et silencieux au milieu des triomphes de famille du plus petit.

Or, des deux, quel était celui que la mère eût plutôt préféré ? L'aîné. Elle l'aimait pour tout ce qu'il n'avait pas. Elle se reprochait presque, comme s'il y eût de sa faute, tout ce qu'elle ne lui avait pas donné. Elle était en quelque sorte jalouse pour lui des succès de l'autre.

Quand on la plaisantait sur sa prédilection : « C'est de la justice distributive, disait-elle. Le bon Dieu a rogné sur sa part à mon pauvre aîné pour enrichir l'autre ; il faut bien que je rétablisse l'équilibre. D'ailleurs, le petit n'a pas besoin de moi ! Tout le monde l'aime ! Son père est fier de lui ! Il réussit partout et toujours !... Mais mon pauvre silencieux, mon pauvre déshérité, qui ira le chercher dans le coin où il se cache, si je n'y vais pas, moi ?... Puis, sachez-le bien, vous ne le connaissez pas ! Il n'y a que moi qui sache ce qu'il vaut !... Et enfin, ajou-

tait-elle avec une joie profonde... enfin, il m'aime comme il n'aime personne au monde; il a dans son cœur une place à part pour moi! »

C'était vrai! On remarquait chez cet enfant une puissance d'affection et de concentration dans l'affection, qui n'appartient pas à son âge. Déjà grandelet, sa plus vive joie était de se blottir sur les genoux de sa mère; ses jambes dépassaient bien un peu, mais il se pelotonnait si gentiment dans le sein maternel, qu'il le touchait par tous côtés, qu'il le remplissait tout entier! Une fois qu'il était là, commençaient entre eux deux des conversations à voix basse, que prolongeaient longtemps les affinités profondes qui unissaient ces deux êtres. Ils étaient pareils de tant de façons qu'en parlant de leur ressemblance, il fallait mettre ressemblances au pluriel. Petite de taille comme lui, mignonne de visage comme lui, un peu mélancolique de physionomie, elle avait dans son aimable petite personne un trait tout à fait particulier et caractéristique, c'était sa peau; cette peau servait de texte aux étonnements de tout le monde. Elle était si fine qu'on eût dit le tissu d'une fleur, si délicate que le moindre choc la déchirait et y amenait le sang. On se faisait un jeu, dans sa famille, de lui presser le bras, pour voir le doigt s'y imprimer et cette empreinte y durer souvent plusieurs heures. Tel était son cœur. Tout ce qui le heurtait un peu fortement y laissait trace et blessure. Il n'y avait rien là de semblable à la susceptibilité; personne de moins prompt qu'elle à se piquer, à se blesser, à s'offenser. Incapable d'aucun sentiment de malveillance, elle n'en supposait jamais chez les autres; c'est au cœur seulement qu'elle était vulnérable. On

l'accusait pourtant volontiers de froideur, parce que ses sentiments, si profonds qu'ils fussent, restaient toujours contenus et silencieux C'était une flamme très intense, brûlant dans un globe de verre dépoli.

Ce cœur, elle l'avait légué à son fils, et c'était d'elle aussi qu'il tenait cette compréhension un peu lente qui n'était que de l'intelligence en retard ; elle le savait bien, elle que le monde avait si souvent déclarée sans esprit parce qu'elle n'avait pas l'esprit du monde. Ses idées, en effet, étaient exquises et délicates comme son âme, mais circonscrites, peu nombreuses, et se mouvaient dans une sphère peu étendue. Qu'on se figure un beau cygne voguant sur un tout petit lac.

Le jour où son fils eut atteint ses onze ans, il entra au collège comme externe ; à sa première composition, il fut le dernier. Grande colère du père ; il ne parla pas moins que de l'enlever de la famille, et de le placer sous la rude discipline de l'internat d'un lycée. La mère protesta, demanda l'ajournement de la sentence, et, le soir même, elle dit tout bas à l'enfant : « Tu viendras tous les matins à six heures dans ma chambre, je t'aiderai à réciter tes leçons et à faire tes devoirs. » Le jour même, en effet, elle prenait elle-même un maître, en cachette, comme si elle eût fait une mauvaise action. Elle apprenait pour son fils ce qu'elle n'aurait peut-être pas pu apprendre pour elle-même ; elle parvint bien vite au même point que lui, et chaque matin à six heures précises, même quand elle était rentrée du bal à deux heures, il arrivait dans sa chambre avec livres et cahiers, s'asseyait près de son lit, et tous deux à la clarté d'une petite bougie, elle sur son

coude, et lui sur une chaise, ils déclinaient, conjuguaient, calculaient... à voix basse pour que le père n'entendît rien; puis, les devoirs terminés, il lui remettait lui-même la tête sur l'oreiller, l'embrassait, et lui disait tout bas : « Maintenant, rendors-toi, je le veux! » Et elle se rendormait parce qu'il le voulait.

Le résultat, vous le devinez. Un matin, au moment des compositions de Pâques, il arrive à l'heure du déjeuner avec une physionomie radieuse : il figurait dans les six premiers. Elle l'avait créé deux fois; elle l'avait nourri de son intelligence comme de son lait, il était le fruit de son âme comme de ses entrailles; il lui devait tout, et il lui rendait tout en tendresse.

Quelques mois après, un dimanche, en revenant de la première messe, car elle était très pieuse, mais discrète et secrète dans sa piété comme dans tout le reste, elle fut surprise de trouver son fils encore au lit. « Est-ce que tu es malade? — Oui, un peu. J'ai eu des frissons toute la nuit. » Quatre jours plus tard : se déclarait une fièvre de la nature la plus grave. Le père, naturellement expansif, n'était pas plus maître de son visage que de son âme; ses inquiétudes se trahissaient par des larmes et des sanglots; il se reprochait de ne pas avoir assez aimé son fils, et à tout moment, interrogeait le médecin avec une insistance si fiévreuse, que le docteur, qui était son ami, ne pouvait s'empêcher de lui dire : « Au nom du ciel! allez-vous-en! vous avez perdu la tête, et vous me la ferez perdre! Regardez votre femme, et faites comme elle! » Elle était en effet calme et silencieuse : pas de larmes, pas de bruit;

ne parlant jamais de ses craintes, comme si l'idée d'une mort possible ne lui fût jamais venue; ne questionnant le médecin que pour bien se rendre compte de ses prescriptions, rigoureusement ponctuelle à les exécuter, ne se couchant pas, ne quittant pas le chevet du malade, et l'œil constamment fixé sur lui.

Le petit frère était tout consterné, et tout transformé; on avait d'abord pensé à l'éloigner de la maison dans la crainte de la contagion; mais il poussa de tels sanglots quand il s'agit de l'emmener, lui d'ordinaire si docile, il s'attacha avec tant de force aux vêtements de son père, en disant qu'il ne pouvait pas quitter son frère, qu'on se borna à le reléguer dans une pièce éloignée, en lui interdisant l'entrée de la chambre du malade. Sa vie était bien changée! lui qui, la veille, tenait tant de place dans la maison, personne ne s'occupait plus de lui; il errait tout seul dans l'appartement, ou passait de longues heures assis dans un coin du salon, avec un livre de gravures et un oiseau, guettant le moment où son père sortait de la chambre de son frère, pour courir à lui, et lui dire d'une petite voix très émue : « Va-t-il mieux? » Un jour, jour d'espoir, il obtint, à force de supplications, la faveur de voir son frère à travers la porte entre-bâillée, et il lui envoya de là un si tendre et si bruyant baiser, qu'un sourire, le premier depuis quinze jours, passa sur les lèvres du malade. Le malade, à son tour, s'était révélé tout autre dans ces quinze jours de péril. La maladie, ayant violemment attaqué les entrailles, n'avait attaqué qu'elles; le cerveau était resté libre, l'esprit net, et il était arrivé à l'enfant ce qui arrive quelquefois

dans ces terribles crises : il avait beaucoup grandi de corps, et plus encore d'intelligence ; ses paroles, sa physionomie, sa manière même d'accepter la maladie, dénotaient un subit développement intellectuel et moral ; très maître de lui, comprenant son danger, se soumettant sans résistance et même avec une sorte d'empressement à toutes les prescriptions les plus douloureuses, il avait l'air de tâcher de se défendre le mieux qu'il pouvait ; et le médecin, étonné de tant de calme, de tant de fermeté, disait : « Je n'ai jamais vu chose pareille à cet âge ; il me fait l'effet d'un capitaine de vaisseau, debout sur son banc de quart et commandant la manœuvre, un jour de tempête. » En effet, ce n'était plus un enfant ; chaque jour le mûrissait d'un mois ; il semblait vouloir réparer le passé, ou plutôt devancer l'avenir, et vivre en quelques jours les années qui allaient peut-être lui être enlevées, accomplir par anticipation les progrès qu'il n'aurait peut-être pas le temps de réaliser.

Un petit fait rendit visible cette étrange transformation. Son meilleur ami, un de ses camarades de collège, ayant demandé à le voir, le malade, qui était beaucoup mieux, le reçut avec une vraie joie, mais une joie grave ; il lui parla de leur classe, de leurs études, mais en termes si sérieux qu'il ne semblait plus du même âge que son camarade ; c'était un jeune homme de seize ans, causant avec un enfant de douze. Ce contraste frappa tout le monde, les uns d'étonnement, les autres d'une crainte vague que l'amélioration persistante dissipa bientôt. La fièvre tombait, les symptômes alarmants disparaissaient l'un après l'autre, et, le dix-neuvième jour, les pre-

miers signes de la convalescence semblaient se produire si nettement, que le médecin, en quittant le malade, dit à la mère : « Il est sauvé. » Toutes les larmes, tous les sanglots que la malheureuse femme refoulait depuis le commencement de la maladie éclatèrent alors avec tant de force, et se mêlèrent à de tels transports de joie, que le pauvre docteur, au cou de qui elle s'était jetée, ne put se défendre de pleurer comme elle. Elle le reconduisit jusque sur l'escalier, puis rentra dans la chambre, s'approcha du lit en se promettant bien de modérer l'expression de sa joie pour ne pas ébranler le malade... Chose singulière! ses yeux s'étaient refermés ! il ne lui parle pas... il ne bouge pas... il n'avait pas l'air de l'entendre!... Un peu effrayée, elle l'appelle, il ne répond pas... elle lui met la main devant les lèvres, elle ne sent pas son souffle!... « Le docteur! rappelez le docteur! » s'écrie-t-elle tout éperdue... Le docteur remonte; il court au malade... il lui met la main sur le cœur... Plus de battements ! l'enfant était mort!

Ces dénoûments affreux et foudroyants ne sont pas très rares; ce terrible fléau a de ces coups. Le mal est vaincu, mais le malade l'est aussi; la lutte a épuisé ses forces, et, un jour, le cœur s'arrête comme un balancier de pendule; on ne meurt pas, on cesse de vivre.

J'avais vingt ans quand j'ai vu ce que je raconte là, et jamais je ne l'ai oublié! Jamais n'est sorti de ma mémoire le spectacle de ce désespoir de famille. Chacune des trois personnes fut frappée d'une façon différente. Le père porta dans son chagrin toute sa véhémence naturelle d'impressions; les sanglots sou-

levaient sa poitrine à la briser. Un signe étrange marqua la douleur de la mère. Naturellement colorée de visage, un de ses plus grands charmes était dans la fraîcheur de son teint; le jour où elle perdit son fils, le sang abandonna ses joues et n'y remonta jamais. C'était le symptôme d'une de ces révolutions intérieures et physiques qui éclatent parfois chez les mères quand elles ont perdu un enfant. En dehors de cette pâleur mortelle, son chagrin ne se révéla par aucun signe extraordinaire. Elle pleurait beaucoup, mais silencieusement. Elle ne se refusa à voir aucune des personnes de sa famille, ou même de ses amis; elle continua en apparence sa vie habituelle, s'occupant de sa maison, de son mari, de son fils, le tout avec je ne sais quel calme, je ne sais quelle douceur automatique qui faisait mal. Un jour pourtant, une de ses amies lui conseillant d'avoir recours à la prière et à Dieu, elle se leva tout à coup : « Pourquoi me l'avait-il donné s'il devait me le reprendre?... » L'amie se récriant : « Oh! je sais bien que c'est un blasphème! Mais, ajouta-t-elle avec une animation croissante, la foi peut être un consolateur suprême dans les malheurs ordinaires... dans les désespoirs tels que le mien, elle vacille comme tout le reste. J'ai été un mois sans pouvoir prier!

— Tu es trop pieuse pour ne pas croire que tu le retrouveras.

— Oh! oui!... je le crois!... s'écria-t-elle, oui! je le retrouverai!... mais où? quand? comment? sous quelle forme?... Oh! ma pauvre tête se perd dans cette vie infinie où il est entré!... Je l'y suis sans cesse! Il me semble que chaque jour il s'é-

loigne un peu plus de moi !... Que sera-t-il quand nous nous reverrons ? — Un être plus parfait encore, un être angélique. — Mais ce ne sera plus, dit-elle avec un déluge de larmes, le cher petit enfant de douze ans que j'adorais, que je tenais là dans mes bras, qui était tout pour moi, pour qui j'étais tout... Celui-là !... il est mort !... mort pour toujours !... Oh ! si notre Sauveur lui-même descendait encore sur la terre, il ne pourrait pas me consoler !... Et quand, au milieu de la nuit, je me réveille, que je me vois dans ce lit, près duquel il venait s'asseoir, et que je ne l'y retrouve plus... alors... je ne le pleure pas... je le crie ! »

Après cette explosion de douleur, elle tomba épuisée et demeura longtemps anéantie. Puis, peu à peu, la tempête s'apaisa, le voile si violemment et si brusquement déchiré, et derrière lequel avait tout à coup apparu le fond de cette âme, se referma, et dès le lendemain elle retomba, pour n'en plus sortir, dans sa morne et effrayante douceur.

Je n'ai pas parlé du pauvre petit survivant ; il occupe cependant une place importante dans l'histoire de ces trois âmes. Au premier moment, les premiers jours, il resta frappé de cet étonnement un peu effaré qui saisit les enfants et les hommes, en face de la mort entrant soudainement dans une maison. Il pleura beaucoup, voyant beaucoup pleurer, sans comprendre complètement sa propre perte. Mais le progrès de l'âge, la pratique de ce deuil, le silence de la maison, le changement de toute sorte opéré dans les habitudes de la famille, lui ouvrirent peu à peu les yeux. Je voudrais marquer ici un fait psychologique où ma pensée s'est arrêtée bien sou-

vent. Jusqu'à six ans, cet enfant avait été l'image vivante de son père : même vivacité expansive et un peu extérieure, même ardeur, même impressionnabilité ; mais, sous le coup de ce malheur, au milieu de cette atmosphère de deuil qui l'enveloppait, en face surtout de la douleur persistante de ses parents, l'âme de sa mère se réveilla en lui, et sa ressemblance avec elle prit le dessus. On eût dit que son frère, en mourant, la lui avait léguée. Il regrettait plus l'absent que le premier jour ; il pénétra peu à peu dans le sentiment de sa perte, comme on pénètre dans une langue étrangère ; il donnait de temps en temps des signes d'une sensibilité sérieuse et inaccoutumée, en y mêlant toujours, cependant, je ne sais quoi de primesautier et de passionné qui lui était propre. La soudaineté, tel était en effet le trait distinctif de sa nature ; pour lui, aucun intervalle entre concevoir, vouloir et exécuter. Aussitôt pensé, aussitôt fait. On le voyait parfois aller s'asseoir silencieusement sur un petit tabouret aux pieds de sa mère et lui baiser les mains en la regardant fixement, comme s'il eût voulu déchiffrer ce mystère de désespoir. Il semblait que, comme Pascal, le silence de cet infini de douleur l'épouvantait. Le printemps ayant ramené la famille à la campagne, l'enfant se rappela que tous les matins, au déjeuner, son frère mettait à la place de sa mère un petit bouquet de violettes et de réséda. Le voilà donc, à peine levé, qui descend mystérieusement dans le jardin, fait sans bruit sa petite moisson et la glisse avec toutes sortes de précautions sous la serviette de sa mère, en ayant bien soin de se cacher un peu pour jouir de l'effet de sa surprise. Hélas ! pauvre petit ! cet effet

fut bien différent de ce qu'il avait espéré. La mère, à la vue de ce bouquet, crut voir se lever devant elle tout le passé; elle poussa un grand cri et s'évanouit.

Les semaines, les mois, la première année, l'année suivante, s'écoulèrent sans apporter aucune modification à l'état de la mère. Chaque jour elle devenait plus pâle, chaque jour plus douce, chaque jour plus faible. Ce qui ajoutait à sa faiblesse, c'est que, par un phénomène physiologique très étrange, elle avait été prise, depuis son malheur, d'un invincible dégoût pour toute espèce *de chose ayant eu vie*, comme dit La Fontaine; elle ne pouvait supporter en fait d'aliments que le thé, quelques légumes et un peu de pain. Le cours de la vie et le mouvement des affaires avaient ressaisi son mari et l'avaient entraîné forcément dans quelques distractions sérieuses; il demanda à sa femme de le suivre; elle ne s'y refusa pas, elle ne se refusait à rien; mais lui-même, quand il vit cette pâle figure, cette morne image du désespoir, incurable au milieu des riants visages du monde, il comprit qu'il y avait une sorte de sacrilège à lui imposer ce supplice, et elle rentra dans sa solitude, pareille à un débris de vaisseau échoué sur une côte déserte.

Il commença bientôt à trembler pour sa femme. Essayait-il de la tirer de sa torpeur, lui reprochait-il doucement, affectueusement, car il lui portait une véritable et profonde tendresse, lui reprochait-il de s'absorber dans la pensée de son chagrin : « Ce n'est pas ma faute, répondait-elle doucement; je fais ce que je peux... mais vous savez, mon ami, que je n'ai pas d'esprit du tout; j'ai très peu d'idées, et quand il y en a une qui me saisit... qui s'empare

de moi... qui en a le droit comme celle-là... ajouta-t-elle avec un léger tremblement des lèvres, je ne peux pas m'en distraire. »

Le médecin, consulté, ordonna un voyage, les eaux; elle revint dans le même état que lorsqu'elle était partie. L'inquiétude de son mari devint de l'anxiété. « Mais enfin, docteur, disait-il avec terreur au médecin, on ne meurt pas de chagrin? — Non, on ne meurt pas de chagrin, mais on meurt des suites du chagrin. Les jurisconsultes ont créé, à propos des successions, un mot qui m'a toujours causé une sorte de peur; ils disent : « Le mort saisit le vif. » Eh bien, c'est le cas de votre femme. Celui qui n'est plus là l'attire à lui. Les légendes du moyen âge nous peignent ces sortes de fascinations, où, sur les pas, à la voix d'un être surnaturel, des victimes volontaires se précipitent dans les flots! Eh bien, votre femme subit cette espèce de charme fatal; elle suit son fils, et si nous ne l'arrachons pas à cet entraînement, elle le suivra jusque dans l'autre vie. — Mais que faire? que faire? répondait le mari avec désespoir. Où trouver la guérison? où la chercher? — Le seul remède serait une secousse violente, qui la rejetât dans la vie. L'homœopathie n'est pas de mes amies, comme vous savez, mais un de ses axiomes : *Similia similibus,* guérir les semblables par les semblables, est un mot profond. Il y a des douleurs qui sauvent de la douleur. Il faudrait que le péril de l'un de vous la rattachât à vous. Elle se croit indifférente à tout, elle ne sent plus l'affection qu'elle vous porte; mais si elle vous voyait malade, vous ou ce cher enfant que voilà, ajouta-t-il en embrassant le petit qui venait toujours se glisser entre

leurs jambes quand on parlait de sa mère ; si elle le voyait frappé à son tour... si elle craignait de le perdre aussi... oh ! alors, je ne doute pas que son pauvre cœur ne se réveillât en sursaut, sur le coup. Tout ce qui lui reste de liens et de devoirs apparaîtrait violemment à sa conscience comme à son cœur, et elle rentrerait en possession d'elle-même... Mais je ne peux pourtant pas donner à l'un de vous deux une maladie mortelle pour la sauver !... Enfin, attendons, observons et espérons. »

La seconde année de deuil finissait, et, sur le conseil du docteur, la famille alla s'installer à la campagne dès les premiers jours d'avril. Dans le petit domaine occupé par elle, se trouvait une pièce d'eau peu profonde, mais qui, alimentée par une source vive, gardait toujours une fraîcheur glacée. Le père avait autrefois entouré cette pièce d'eau d'un grillage, par précaution contre les chutes ; mais le jardin avait été très négligé depuis leur malheur, et le grillage était à moitié détruit. Quelques jours après leur arrivée, par une de ces gelées printanières plus piquantes, ce semble, que les grands froids d'hiver, le petit, jouant auprès de ce bassin, glissa sur le gazon et tomba dans l'eau glacée. Un domestique qui le vit de loin accourut, le retira frissonnant, les lèvres bleuâtres, les dents claquant les unes contre les autres, et, une heure après, il était saisi d'une fièvre ardente. La prévision du médecin se réalisa. La mère passa au chevet du lit de l'enfant une nuit de désespoir et de remords. Elle s'accusait ! elle se maudissait ! « Dieu me punit ! s'écriait-elle ; je le perdrai ! c'est juste ! J'ai oublié mes devoirs envers lui ! j'ai été une mère ingrate, inattentive !... Il me

rayera du nombre des mères!... » Puis, son imagination s'exaltant, elle se représentait celui même qu'elle avait perdu comme son accusateur... « Je suis sûre qu'il m'en veut aussi, lui! répétait-elle, de l'abandon où j'ai laissé son frère... c'est lui qui l'appelle! Il me le retire!... » Le danger ne dura qu'une nuit. Au matin, la fièvre était tombée, le malade était sauvé. Penchés sur ce lit, les deux pauvres parents disaient au petit malade: « Mais, malheureux enfant! comment as-tu fait pour tomber dans cette maudite pièce d'eau? — Je l'ai fait exprès, répondit tranquillement l'enfant. — Toi! pourquoi? comment? — Papa me disait toujours de bien prendre garde, que, si j'y tombais, je deviendrais bien malade, et le médecin a dit devant moi que si je pouvais devenir bien malade, ça guérirait maman; alors je me suis laissé tomber dans l'eau.» A ce mot, la mère poussa un grand cri, puis tout à coup, avec une sorte de délire : « Oh! lui! lui! c'est un mot de lui! il aurait dit cela, lui! il aurait fait cela, lui! » Et saisissant la tête de l'enfant, qu'elle inondait de larmes, elle lui disait d'une voix entrecoupée : « Tu me le rends! tu me le rends! Tu es toi et lui! Tu es ton frère aussi! »

Le reste, on le devine. Elle ne se consola pas, on ne se console jamais de la perte d'un enfant. La première tempête de l'âme s'apaise; les cris de révolte et de désespoir éperdu cessent, mais pour faire place à une douleur chronique et immortelle, sur laquelle le temps ne peut rien. Les autres pertes sont des blessures; celle-là est une amputation. On peut vivre avec un membre de moins, mais on vit mutilé, et l'on se sent toujours mutilé. C'est ce qui

arriva à cette mère. Elle rentra dans l'existence, elle reprit intérêt aux occupations de son mari, elle reprit part aux études de son fils. On la revit même sourire. Elle se le reprochait un peu tout bas, elle s'en voulait parfois de ne plus être aussi malheureuse, mais la vue de celui qui lui restait la ramenait bien vite au sentiment de ses devoirs; et un jour, après une distribution de prix où l'enfant avait été couronné plusieurs fois, revenant avec lui à la campagne dans une voiture découverte, par un beau ciel, on l'entendit murmurer tout bas : « Je disais que cela m'était bien égal de mourir ! Il est pourtant bien doux de vivre ! »

UN PÉCHÉ VÉNIEL

A M. Victorien Sardou.

Je sais plus d'un péché véniel qui aurait bien le droit de passer péché mortel. C'est le cas d'un défaut dont je veux vous entretenir aujourd'hui, défaut méconnu, c'est-à-dire auquel on ne rend pas toute la justice qu'il mérite, que les moralistes signalent comme un simple travers, où les satiriques ne voient qu'un ridicule, et que je serais presque tenté d'appeler un vice : c'est l'irrésolution.

L'irrésolution a fourni plus d'un sujet de pièce de théâtre; mais on n'en a jamais peint qu'un côté,

le côté comique. Reste l'autre, — le côté douloureux, car l'irrésolution est un défaut qui fait rire ceux qui le regardent, et pleurer ceux qui en sont atteints. L'Évangile l'a peint d'un mot : *Regnum intra se divisum desolabitur*. « Tout royaume livré aux divisions est livré à la désolation. » Eh bien, pénétrons dans une de ces âmes divisées et désolées, étudions-la en pleine anarchie, et que cette analyse psychologique, — je pourrais dire pathologique, — appelle enfin l'attention des pères sur un défaut si commun et si peu observé, si fatal et si peu combattu.

Un irrésolu est à la campagne, dans un séjour qui lui plaît et au milieu des siens. Arrive pour lui une lettre de deux de ses amis. La lettre est pressante, et l'offre qu'elle renferme, bien tentante : il s'agit d'un voyage projeté dès longtemps et dont la belle saison, un heureux choix de compagnons de route, un plan bien tracé, feront un plaisir charmant et profitable. Les deux amis demandent une réponse précise et prompte. Voilà l'irrésolu entre deux partis à prendre : restera-t-il dans l'agréable lieu qui le retient? ira-t-il dans le beau pays qui l'attire?

Au début, cette hésitation n'est pas sans charme pour lui : tout à l'heure il sera ballotté; pour le moment, il n'est que bercé. Cette vague flottaison entre le partir et le rester ressemble au balancement d'une barque sur un flot paisible; elle pousse à la rêverie, et, comme l'irrésolu a toute l'imagination du rêveur, il va de l'un à l'autre projet comme on va d'une fleur à l'autre, les comparant toutes deux, les respirant toutes deux, les possédant toutes deux. Il faut pourtant sortir de cette indécision ; le temps presse, les

deux amis demandent et attendent un oui ou un non. Il faut écrire. La perplexité commence ; après quelques tiraillements dans les deux sens, il incline à rester, d'abord parce qu'il avait presque promis de partir, ensuite parce qu'il y a dans l'irrésolution un fond de paresse, et que vous trouverez toujours l'irrésolu plus disposé à ne pas faire qu'à faire, à demeurer qu'à avancer. Une fois sur cette pente, sa fertile imagination lui fournit aussitôt mille bonnes raisons en faveur de son goût. Pourquoi quitter sa douce vie et courir après un plaisir incertain? On vante beaucoup cette contrée lointaine; mais il faut se défier des voyageurs. Où trouvera-t-il rien qui vaille son chez-soi?... (il ne l'a jamais tant aimé!) sa chère femme... (il ne l'a jamais trouvée si bonne!) son riant jardin... (il ne l'a jamais trouvé si fleuri!). Ne serait-ce pas de l'ingratitude que d'être infidèle à tant de bonheur?... Décidément il ne voyagera pas. D'ailleurs ce pays est très loin... deux nuits à passer en wagon, et il ne dort point en chemin de fer! la mer à traverser, et il souffre beaucoup en mer! S'il allait tomber malade en route, dans une auberge, loin des siens? Sans être débile, il n'est pas vigoureux; et la mauvaise nourriture, les mauvais gîtes, la fatigue... Non! non! ce serait déraisonnable! Voilà qui est résolu ; il ne voyagera pas! Il écrit la lettre de refus, et il la remet à son domestique pour la porter à la poste voisine.

A peine la lettre est-elle partie, qu'il s'opère peu à peu dans l'esprit de l'irrésolu un changement de décoration. On dirait un coup de baguette de magicien. Cette contrée qu'il dédaignait tout à l'heure lui apparaît comme nouvelle et charmante! Tous les

beaux récits qu'il en a entendu faire lui reviennent à l'esprit, embellis encore par le charme attaché à ce que l'on perd! Avec les merveilles du pays, surgissent un à un devant ses yeux tous les avantages, tous les agréments, toutes les utilités de ce voyage. Comment les a-t-il méconnus? comment s'est-il laissé arrêter par de misérables considérations de dépense ou de fatigue? De fatigue! mais c'est de la santé que la fatigue du voyage! Son corps s'en fût fortifié. Rien de pire, à un certain âge, que de s'endormir dans les aises et le repos d'une vie monotone. Jamais il ne trouvera une occasion pareille! Des compagnons pleins de gaieté, d'esprit, d'instruction! Son refus est de la stupidité! plus encore, c'est de la lâcheté! Les reproches se joignent aux regrets; et le dépit, le désir, la honte le jettent dans un tel état d'excitation, qu'il se précipite sur la sonnette.

« Appelez Jean, s'écrie-t-il; s'il n'est pas parti, qu'il ne parte pas et qu'il me rende ma lettre.

— Monsieur, Jean est parti depuis un quart d'heure. »

Il tombe consterné. Tout ce qui l'entoure se décolore et s'assombrit à ses yeux. L'ennui envahit son âme. Son charmant chez-soi lui semble triste comme une prison, quand tout à coup lui revient à l'esprit la réponse qu'on lui a faite à l'instant : « Jean est parti depuis un quart d'heure. » Un quart d'heure, c'est à peine le temps nécessaire à un piéton pour aller à la ville, et Jean est à pied. S'il montait, lui, à cheval? Il pourrait le rattraper à temps. Le voilà parti, le voilà au galop! Il entre dans la ville! Il y entre... au moment où Jean en sort. La lettre est à la poste. Pour le coup, tout est fini. Plus d'es-

poir! Si! il y en a encore un! le télégraphe!... Un télégramme arriverait encore avant la lettre. Il court au bureau télégraphique; il entre; il commence la dépêche. Mais, au quatrième mot, il s'arrête. Une fois la dépêche lancée, il n'y aura plus à revenir... il sera lié! L'irrésolution le reprend. Il sort un moment du bureau pour respirer. Il se promène devant la porte. Écrira-t-il ou n'écrira-t-il pas? L'horloge sonne deux heures. Il tressaille! Allons! il faut se décider. Il se décide... à un parti mixte : il se donne jusqu'à deux heures et demie, pour prendre une résolution définitive. Cette demi-heure est pour lui une véritable angoisse. Enfin la demie sonne. Ah! c'est trop de faiblesse! Il se précipite dans le bureau, et il écrit sans s'arrêter. La dépêche part, demain il fera comme elle... et il retourne chez lui pour tout préparer. Eh bien, je ne jurerais pas qu'en revoyant cette maison qu'il doit quitter le lendemain, une troisième métamorphose ne la lui présente de nouveau toute parée de charmes indicibles; je ne jurerais pas que ses livres, ses fleurs, ses arbres ne deviennent pour lui les objets des plus douloureux adieux, et qu'enfin, au moment de se séparer d'eux, l'amour-propre et la mauvaise honte ne l'empêchent seuls d'écrire un second télégramme pour annuler le premier.

Quelques lecteurs accuseront peut-être cette peinture d'exagération. Elle est exacte comme une photographie. L'irrésolution n'est pas un travers, n'est pas un défaut ; c'est une maladie, maladie bien moins rare qu'on ne pense, sinon à l'état aigu comme je viens de la peindre, du moins à l'état latent et chronique, maladie qui se mêle à tous les actes de

la vie, éclate dans les plus petites circonstances comme dans les plus grandes, et fait le tourment non seulement de celui qui en est frappé, mais des gens qui l'entourent, et enfin, pour tout exprimer en un mot, le paralyse, le martyrise et le ridiculise. Un être irrésolu porte son irrésolution dans le choix d'un habit comme dans le choix d'un état, dans une visite à faire comme dans un voyage à entreprendre, dans les plaisirs comme dans les affaires. J'entends toujours ce dialogue d'un employé des finances avec sa femme à propos de son parapluie.

« Marie, me conseilles-tu de prendre mon parapluie ?

— Fais comme tu voudras, mon ami.

— Crois-tu qu'il pleuve ?

— Je n'en sais rien, mon ami.

— Allons ! je l'emporte.

— Tu fais bien, mon ami.

— Mais s'il ne pleut pas, il me gênera.

— Eh bien, ne l'emporte pas.

— Mais s'il pleut, je serai mouillé.

— Alors emporte-le.

— Tu es insupportable ! Emporte-le... ne l'emporte pas... Que diable ! on a un avis. Crois-tu que je ferai bien de l'emporter ?

— Oui !

— Eh bien, alors je l'emporte... Cependant le baromètre a remonté depuis ce matin... le ciel s'éclaircit... Si le temps devient beau, je ne penserai plus à ce diable de parapluie, et je le perdrai. Ah ! ma foi ! décidément (décidément est le mot favori des irrésolus), je ne l'emporte pas !... »

Le voilà parti. Mais, en passant dans l'anticham-

bre, il a vu son parapluie, il le prend, et... et arrivé en bas, il le dépose chez le concierge.

« Mais, me dira-t-on, c'est de la manie. Voilà pourquoi il faut la guérir. Mais comment? y a-t-il un remède? Oui. Il y en a un, un seul, mais infaillible, qui réussit toujours chez les enfants, si on le fait entrer dans l'éducation, et que j'ai vu pratiquer heureusement, même par des hommes faits. Le voici :

Il y a deux choses dans l'irrésolution : un défaut natif et une habitude. C'est par l'habitude qu'il faut attaquer le défaut natif. Le raisonnement y échouera, les bonnes résolutions n'y suffiront pas ; l'habitude seule en viendra à bout, l'habitude fondée sur une règle. Cette règle est bien simple, elle se compose d'un seul article : *Une fois qu'on a dit : Je ferai une chose, la faire quoi qu'il en coûte et quoi qu'il arrive.*

Je ne parle, bien entendu, que des circonstances où il s'agit seulement de nous. Eh bien, peu importe alors que votre choix n'ait pas été le meilleur. Tout acte humain peut tourner bien ou mal ; chaque fois que nous agissons, nous mettons à la loterie, et il est impossible de dérober à la vie sa part d'*alea*. L'important, c'est de mettre le plus de chances possible de son côté ; et je n'en sais pas de plus sûr moyen que d'apprendre à se décider vite, et, une fois son parti pris, à s'y tenir, car on choisira d'autant mieux qu'on saura son choix irrévocable.

Suivez cette méthode pendant toute l'éducation de vos enfants ; soumettez tous leurs actes et tous leurs désirs à cette gymnastique de la volonté et à cet exercice du coup d'œil rapide ; supprimez enfin de votre programme ce mot si fécond en douleurs et en fautes, le mot *caprice*, et soyez sûrs que vous aurez

mis entre leurs mains un véritable instrument de succès et de bonheur. Mais si, par un hasard fatal, cette éducation ne réussissait pas, il ne vous reste plus qu'une ressource. Votre enfant est-il une fille? mariez-la à un homme énergique qui ne lui laisse pour vertu que l'obéissance. Est-ce un fils? enfermez-le dans une profession où il n'ait pas la libre disposition de lui-même; faites-en un rouage quelconque dans une machine quelconque, car un irrésolu n'est bon qu'à être esclave ou victime.

HISTOIRE

DE QUARANTE MILLE FRANCS

A M. de Sacy.

J'ai été hier témoin d'un fait qui m'a frappé. Peut-être paraîtra-t-il à beaucoup de gens plus singulier que touchant; peut-être même le trouvera-t-on empreint de quelque exagération. Moi, il m'a ému; je ne le juge pas, je le raconte.

Depuis une quinzaine de jours, je suis en villégiature dans les environs de Paris, chez un de mes amis les plus intimes. Sa maison est charmante, et la colonie de passage qu'elle abrite, nombreuse et variée. Nous ne sommes pas moins de quinze à dix-huit à table, et les convives appartiennent à la

haute industrie, à la magistrature, au barreau et aux arts.

Parmi eux figure un ménage qui m'a beaucoup plu. Il se compose du mari, de la femme, et d'un jeune garçon de treize à quatorze ans. Le mari est avocat, cause bien, et ne plaide jamais en causant. Il a en outre un mérite très réel à mes yeux : il aime sa femme à la fois comme on s'aime au bout de quinze jours de mariage et au bout de quinze ans.

Sa femme le mérite bien. Très belle encore, elle a dans la physionomie, dans la démarche, dans le langage, un air naturel de grandeur simple qui contraste singulièrement avec la grâce toute mondaine de nos autres jeunes femmes. Nulle ne se met avec plus de goût ; mais son élégance s'arrête juste au point où la coquetterie commence. Nulle ne conte avec plus d'esprit et de piquant ; mais sa vivacité ne va jamais jusqu'à une expression vulgaire ou à une plaisanterie douteuse. Son aspect général est calme; mais au fond de ses grands yeux sérieux, on voit, on sent une puissance d'émotion qui n'attend pour éclater qu'une circonstance qui en vaille la peine. Il est impossible qu'elle ne sache pas qu'elle est belle, mais elle n'a jamais l'air de le savoir, et on s'arrête souvent au moment de le lui dire, tant elle est mieux et plus que belle, tant la sympathie qu'elle inspire est mêlée de respect. Sa jeunesse a l'espèce d'empire qui n'appartient d'ordinaire qu'à l'âge mûr : elle impose.

Les derniers événements[1] emmenaient chaque matin à Paris, après le déjeuner, tous les hommes de

1. Ce petit récit date de juillet 1870, au début de la guerre.

la colonie, qui allaient chercher des nouvelles et les rapportaient à l'heure du dîner. Hier, à six heures, notre avocat n'était pas encore revenu. Six heures et demie, sept heures, il ne revient pas ; on se met à table sur la prière même de sa femme, dont les lèvres légèrement contractées indiquaient une préoccupation qu'elle dominait sans pouvoir la cacher entièrement. Enfin, à huit heures, au moment où l'on prenait le café dans le jardin, le mari arrive. Il était à la fois défait, pâle et radieux.

« Qu'y a-t-il? que t'est-il arrivé? lui dit-elle en courant à lui toute tremblante et avec un accent qui montrait bien tout ce qui se cachait de tendresse sous cette dignité profonde.

— Rassure-toi ! rassurez-vous !... » répondit-il, car nous nous étions tous levés, et nous l'entourions; son jeune fils lui avait pris la main et la lui baisait : « Rassurez-vous ! Rien de mauvais, rien de fâcheux! au contraire!

— Au contraire ! comment?

— Voilà ! A une heure, j'ai passé devant notre cercle ; un de mes amis, un de mes clients était à la fenêtre ; je monte pour savoir de lui des nouvelles : elles avaient l'air d'être bonnes, tant le monde était dans la joie. Cela m'a grisé. Une forte partie de jeu était engagée ; on me presse de parier, de prendre les cartes ; je cède ; une fois assis à la table, la chance me prend, une chance inouïe, folle ! impossible de quitter la place ! je gagne ! je gagne ! et après cinq heures de jeu, j'avais devant moi quarante mille francs.

— Quelle chance ! s'écrie-t-on de toutes parts. — Est-il heureux, ce scélérat-là ! — Tu as gagné qua

rante mille francs, père? » disait le fils avec joie. N'entendant pas la voix de la femme, je me retournai : elle avait une grosse larme dans les yeux. Prenant alors vivement son mari par la main :

« Viens dîner, lui dit-elle, tu dois être fatigué. »

Et ils sortirent tous deux.

Vous l'avouerai-je? cette larme me déplut beaucoup. Je concevais bien qu'une telle chance rendît cette jeune femme heureuse; mais pleurer! pleurer de joie pour de l'argent, et pour de l'argent gagné au jeu! Il me semblait que ces yeux-là n'étaient pas faits pour ces larmes-là.

Je quittai donc le salon, et j'allai m'asseoir, assez pensif, au fond du jardin, auprès d'une petite source qui sort d'un épais massif d'arbres. J'étais là rêvant depuis quelques minutes, quand j'entendis derrière moi un bruit de pas, puis un bruit de voix, et je reconnus à travers les feuilles l'avocat et sa femme, qui vinrent se placer sur un banc adossé au massif qui me séparait d'eux. Leur conversation semblait vive et émue.

« Voyons, lui disait-il... voyons! calme-toi, c'est de la folie!

— Je ne te dis pas non, mais c'est plus fort que moi.

— Raisonnons!

— Il y a des choses qui ne se raisonnent pas, elles se sentent.

— Tout le monde en fait autant.

— Tout le monde, soit! mais tu n'es pas tout le monde! Enfin, que veux-tu que je te dise? cela me fait mal! »

Et j'entendis sa voix trembler dans les larmes.

« Tu sais bien, reprit-elle avec émotion, que je ne suis pas une femme chimérique. Je ne fais pas du tout fi de l'argent, et quand tu m'apportes tes honoraires après une bonne cause bien plaidée et bien gagnée, je les serre avec joie, j'en suis fière! Pourquoi donc suis-je honteuse de cet argent-là? pourquoi?... Tiens! ajouta-t-elle avec une énergie singulière, veux-tu que je te dise tout? Cela me fait l'effet d'argent mal acquis! »

Il se récria.

« J'exagère, soit! je le veux! Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que cet argent gagné par toi, un autre l'a perdu; qu'un autre est au désespoir de ce qui t'enrichit et t'enchante!... Et puis surtout!... ton fils! notre fils! lui qui n'a jamais reçu de toi que des exemples de désintéressement, d'honneur, et qui t'a vu entrer tout à l'heure tout radieux d'un gain, d'un gain de jeu! Et les félicitations de ceux qui t'entouraient! quelle impression gardera-t-il d'une telle scène? Voilà le plus affreux des vices, l'amour du jeu, implanté et glorifié dans son cœur, par qui? Par toi! oui, par toi! Comment veux-tu que je lui dise et qu'il croie qu'une chose que tu as faite est mal?... Oh! ces maudits quarante mille francs, je les hais! »

Elle s'était levée après ces mots, et s'éloigna; il la suivit. Je restai fort troublé de ce que j'avais entendu, et je rentrai bientôt au salon. Ils y étaient déjà tous deux : lui, soucieux et silencieux; elle, pâle et le front baissé sur son ouvrage. Les journaux du soir arrivèrent. Ils étaient pleins des premières nouvelles de la guerre, des enrôlements, des souscriptions, des dons, de la formation des ambu-

lances volontaires, de tout enfin ce qui a marqué les commencements de cette affreuse campagne.

Un de nos plus jeunes amis dit à l'avocat : « Ah çà, j'espère que vous allez, sur vos quarante mille francs, nous payer au Café Anglais un dîner jusqu'à indiscrétion ! — Et donner une belle parure à votre femme, dit une jeune dame. — Oh ! père, dit l'enfant, emmène-nous en Suisse. » L'avocat ne répondait pas. Enfin, après un court silence, il dit froidement :

« Non ! J'ai fait un autre usage de cet argent.

— Lequel ?

— Je l'envoie aux ambulances volontaires. »

Sa femme se leva d'un bond et lui sauta au cou. Tout le monde resta stupéfait. L'enfant regardait son père sans comprendre.

« Cela t'étonne, lui dit le père ; je vais te l'expliquer. Jusqu'ici, je n'ai jamais dépensé d'argent que celui que j'avais gagné par mon travail. Or, l'argent du jeu, c'est de l'argent récolté sans aucun mérite de la part de celui qui le gagne, et avec beaucoup de chagrin pour celui qui le perd. Je n'en veux pas. »

Une dame se pencha à l'oreille de son voisin, et lui dit : « Je parie que c'est sa femme qui lui a fait faire cette bêtise-là ! »

Voilà mon histoire. Je ne sais ce qu'on pensera de cette jeune femme, mais je sais que je serais bien heureux d'avoir une mère, une fille, une femme ou une sœur qui lui ressemblât.

LA CONSIDÉRATION

A M. Camille Doucet.

« Père, qu'est-ce que la considération?

— Diable! tu me poses là une question à laquelle il n'est pas aisé de répondre.

— Est-ce la même chose que l'admiration?

— Non, on peut être fort considéré sans être admiré, et, par contre, ce qui se voit plus rarement, mais ce qui se voit, on peut être admiré sans être considéré.

— Comment cela?

— L'admiration s'adresse à tout ce qui mérite le nom de génie: génie militaire, génie littéraire, génie politique, génie philosophique. On admire les grands écrivains, les grands orateurs, les grands généraux, les grands ministres; mais il se peut qu'un grand poète soit ridicule à force de vanité, qu'un grand politique pousse l'ambition jusqu'à l'esprit d'intrigue, qu'un grand général soit avide d'argent jusqu'à l'avarice, qu'un grand philosophe soit faible jusqu'à la pusillanimité; auquel cas on les admire sans les considérer; le désaccord entre la supériorité intellectuelle et la supériorité morale, entre le talent et le caractère, empêche la considération.

— Je comprends! la considération, c'est la même chose que l'estime.

— Non! On ne peut pas être considéré sans être

estimé ; mais on peut être estimé sans être considéré. Un petit marchand exerce honnêtement son humble négoce ; un commis remplit exactement son modeste emploi, il a droit à l'estime ; mais s'il n'a pas une véritable valeur personnelle, cette estime ne s'élève pas jusqu'à la considération. La considération va rarement sans une certaine distinction sociale.

— Oh ! je comprends ! les personnes très riches, les personnes très nobles, les personnes très puissantes sont toujours considérées.

— Du tout ! du tout ! Il y a une grande différence entre être considérable et être considéré ! La richesse, la noblesse, le pouvoir, suffisent pour vous donner des flatteurs, des courtisans, des complaisants, des envieux... Mais, Dieu merci ! il faut quelque chose de plus pour inspirer aux honnêtes gens ce sentiment délicat qu'on appelle la considération.

— Mais enfin, qu'est-il donc ce sentiment mystérieux ? peut-on le comparer au respect ?

— Le comparer ? Oui, mais pour montrer en quoi il en diffère. Le respect est un sentiment plus sérieux, plus grave, reposant sur des mérites plus austères ; il ne s'accorde qu'à la vertu, et j'ajouterai à l'âge. Un homme jeune obtient difficilement le respect ; le respecter, c'est le vieillir ; mais la considération a pour base l'honorabilité, qui ne messied pas à la jeunesse ; elle suppose moins des vertus que des qualités, mais des qualités sérieuses, quoique mondaines ; pour la mériter, il faut être non seulement poli, mais courtois ; non seulement probe, mais délicat ; non seulement consciencieux, mais scrupuleux ; non seulement ferme, mais vaillant. Elle implique l'idée d'une grande sûreté de commerce, d'une cer-

taine grâce sévère dans les manières, d'une certaine tenue de conduite, de caractère, de langage, d'une certaine élévation sociale, qui sent non seulement son honnête homme, mais son galant homme; enfin, si j'avais à la définir, je me souviendrais d'un mot qui exprime ce qu'il y a de plus exquis dans une qualité, et, comme on dit: une fleur d'élégance, une fleur de beauté, je dirais : la considération est la fleur de l'estime. »

LE RETOUR

DU VOLONTAIRE D'UN AN

Quand le volontariat fut institué, la mode était de le préconiser; aujourd'hui, la mode est de le battre en brèche, de le tourner en ridicule et de tâcher de le détruire. Tout le monde y travaille. Les républicains l'attaquent comme une institution antiégalitaire; les monarchistes comme une institution républicaine; les familles comme une institution tyrannique; les lmilitaires comme une institution dangereuse.

Ses adversaires les plus indulgents en parlent ainsi que d'un gentil joujou, qui, créé dans un moment d'illusion, a permis aux jeunes gens riches de jouer quelque temps au soldat, mais qui. condamné aujourd'hui par l'expérience, doit disparaître devant la sérieuse réorganisation de l'armée.

S'il ne s'agissait que de l'armée, je me tairais par

incompétence; mais il s'agit de la famille, il s'agit de la plus importante des éducations, celle qui complète et couronne les autres, l'éducation personnelle: voilà pourquoi je ne crains pas de parler; je ne m'adresse ni aux militaires ni aux politiques, je m'adresse aux pères et aux mères. C'est du foyer domestique que je pars, c'est ce qui se passe au foyer domestique, à propos du volontariat, que je veux mettre en lumière.

Les volontaires de 1877 sont rentrés chez eux le 8 novembre.

Depuis plus d'un mois, l'attente de ce jour était, dans les familles, l'objet de tous les entretiens, de toutes les pensées, de tous les projets. Les volontaires n'étaient pas seuls à effacer chaque soir, d'une main fiévreuse, sur l'almanach, le jour écoulé, afin de se rapprocher pour ainsi dire visiblement de la maison regrettée. Les pères, les mères, les frères, les sœurs ne passaient guère un seul repas sans se dire : « Plus qu'un mois! plus qu'une semaine! Dans trois jours, il sera assis à cette place! » Et alors longues discussions pour savoir à quel moment il arriverait. Sera-ce le soir? sera-ce le matin? S'annoncera-t-il par une lettre? voudra-t-il tomber à l'improviste, surprendre, faire son coup de théâtre? Cependant, tandis que se croisent toutes ces questions anxieuses, on fait force préparatifs pour cette réception. Un grand changement en effet s'est opéré dans la condition du jeune homme; quand il est parti, il avait à peine dix-neuf ans, il revient au bout de douze mois... et il est majeur! Oui! le volontariat change l'âge de la majorité. On ne peut plus traiter comme un mineur celui qui a été son

maître absolu pendant un an, sauf les heures du service, celui qui a commandé des soldats, instruit des recrues, appris et enseigné à défendre son pays; il faut nécessairement compter avec lui comme avec un homme. Or, pour cela, quelle est la première chose à faire? Lui préparer dans la maison une place à lui, lui donner une chambre où il soit chez lui, lui remettre, enfin, le signe de la liberté et de la responsabilité, une clef pour lui. Cette clef remise lui donne plus d'une leçon; elle lui dit : *Tu es chez toi*, mais elle ajoute : *Tu es chez nous*. Use de ton logis, mais respecte notre toit. Rien de plus facile que de la lui faire faire, cette clef; mais cette chambre, où la trouver? Il n'y a pas de place de trop dans les logements de Paris. Pour caser le nouveau venu, il faut prendre sur la part des autres. Chacun se serre pour lui; c'est un déménagement complet sans changement de local. Tantôt la mère renonce à son petit salon, tantôt le père déloge ses livres pour loger son fils, et transporte sa bibliothèque dans sa chambre à coucher. Pendant ce temps, les sœurs travaillent à l'embellissement de cette chambre. Dès le mois de septembre, combien de doigts de jeunes filles ardemment occupés à l'achèvement d'une tapisserie, d'une tenture! combien de petits pécules, amassés pièce à pièce depuis un an, et mis à contribution pour l'achat d'un meuble, d'une pendule, toujours pour cette chambre! Le père prêche la simplicité, l'économie :

« Ne me le gâtez pas, ne me l'amollissez pas.

— Ne crains rien, » répond la mère. Puis, elle ajoute tout bas : « Je veux qu'il soit bien à la maison pour qu'il ait du plaisir à y rester; car son goût pour la maison, c'est notre influence succédant à

notre autorité, c'est la confiance devenant de sa part une habitude, et tandis que, toi, tu vas songer à l'organisation de ses études, à un choix d'amitiés sérieuses et utiles, moi je m'occuperai de l'amuser, de lui donner le goût de la bonne compagnie; fais-en un homme, moi je tâcherai d'en faire ce que tes chers écrivains du XVIIe siècle appelaient un honnête homme. »

Il arrive enfin! il entre! Que nous apprend le premier regard jeté sur lui, la première journée passée avec lui? quels changements se sont opérés dans son visage, dans sa démarche, dans ses manières? Je prends à témoin les parents qui ont retrouvé leur fils cette année : n'est-il pas vrai qu'il revient plus fort, plus gai, plus résolu, plus affectueux, c'est-à-dire plus fils en étant plus homme? Il a appris, par la privation, ce que valent les affections naturelles; il a appris, par la comparaison, ce que sont, en regard des autres hommes, un père, une mère, une sœur, un frère; il a appris la règle, l'ordre, la discipline; il a pratiqué à la fois l'immolation et l'exercice de la volonté, tour à tour libre de faire tout ce qu'il voulait, et forcé de faire tout ce qu'il fallait; enfin, pour la première fois, s'est révélé à lui dans toute sa grandeur le mot de patrie. Je pourrais citer à ce sujet des exemples frappants de métamorphoses. Le drapeau est un être; il porte une âme cachée dans ses plis, et de ces plis déroulés et flottants, sort je ne sais quel souffle d'héroïsme qui descend dans les cœurs. Non! on ne vit pas impunément pendant une année autour de cette hampe toute chargée d'une mystérieuse électricité! On ne court pas impunément pendant une année

partout où il y a un danger public, un incendie, une inondation, et tout cela, pourquoi? Pour l'honneur du drapeau. En quel nom? Au nom de la France. C'est comme soldat de la France que partout et toujours le volontaire s'oublie et se sacrifie. De là je ne sais quelle incarnation, quelle évocation de cette créature invisible qu'on appelle la patrie. J'ai vu des jeunes gens partis, non pas sceptiques, mais du moins indifférents à toute idée générale et généreuse, et qui, le jour de leur départ du régiment, ont été tentés de pleurer en rendant leur fusil. Ce qu'ils regrettaient en lui, ce n'était pas seulement le compagnon de leurs fatigues, le témoin de leurs travaux, mais l'arme de la patrie. Aussi n'ont-ils pas voulu lui dire adieu, ils lui ont dit au revoir, et alors serment fait tout bas, à ce cher fusil, de donner avec joie tout leur sang à leur pays le jour où il les appellerait. Ces jeunes gens qui riaient de notre romantique chauvinisme, de nos phrases déclamatoires de 1830, étaient devenus déclamateurs à leur tour! Oh! le beau défaut quand il veut dire dévouement! Ce n'est pas tout; croit-on que le sentiment des intérêts publics leur ait ôté la pensée de leurs devoirs particuliers? croit-on que le travail de la caserne ait engourdi chez tous le travail de l'intelligence? Non! plus d'un, au milieu de ces exercices de soldat, s'est souvenu qu'il devait être autre chose que soldat; il a eu le courage de prendre sur ses courtes heures de repos le temps de se préparer à son rôle futur d'avocat, de magistrat, de juge; il a commencé son volontariat de la science, tout en achevant son volontariat de la guerre. Ce n'est pas tout. Les chefs des grandes maisons industrielles

avancent généralement à leurs ouvriers distingués les quinze cents francs du volontariat; eh bien, pas un seul de ces jeunes gens qui au retour n'ait remboursé, avec son travail, l'avance qui lui avait été faite; pas un qui ne soit revenu plus actif, plus docile, plus ordonné, plus intelligent. A l'École des beaux-arts, deux des prix de sculpture et d'architecture ont été obtenus par des volontaires d'un an. Enfin, un jeune sculpteur questionné par moi m'a dit : « Je suis surpris, monsieur, des progrès que j'ai faits dans mon art pendant cette année où j'en ai été privé. La privation a augmenté ma passion. L'absence de tout travail matériel m'a rejeté plus vivement dans le travail intellectuel, et, chose curieuse! ma main elle-même a profité de l'exercice de ma pensée; je suis revenu à la fois plus artiste et plus praticien. »

Ainsi, l'on peut dire que, moralement et physiquement, au point de vue de la vie de famille et de la vie professionnelle, le volontariat est incontestablement un bienfait pour les volontaires. D'où vient donc la méfiance presque générale qu'il inspire? quels en sont les motifs?

Quelques partisans du passé regrettent l'ancienne organisation militaire : une armée chargée de se battre pour la nation. La réponse est bien simple. Vous l'aviez, cette armée, vous l'aviez plus aguerrie, plus compacte, plus vigoureusement constituée, dit-on, qu'on ne l'avait jamais vue, l'armée de 1870. En a-t-elle été moins vaincue quatre fois en vingt jours? en a-t-elle été moins réduite à l'impuissance? Par quoi? Par le nombre. Il faut donc nécessairement aujourd'hui compter avec le nombre. Un

peuple armé peut seul lutter contre un peuple armé. « Sans doute! répondent les républicains; mais proclamez donc alors l'égalité absolue devant le danger public. Le service obligatoire et égal pour tous. Tout le monde soldat et trois ans de service pour tous les soldats. » Quoi! les trois ans qui s'écoulent de vingt à vingt-trois, c'est-à-dire les trois années les plus fécondes pour l'intelligence! les trois ans où l'esprit se forme, où la vocation se détermine, où les études s'achèvent, où les professions se préparent, où se contracte l'habitude du travail continu et réfléchi: ces trois ans, vous allez les consacrer à des exercices presque exclusivement corporels, par lesquels la volonté s'affermit sans doute, mais d'où la pensée est absente. Que deviennent alors les professions libérales? C'est pourtant quelque chose dans la vie d'un peuple que la vie intellectuelle. Être citoyen, ce n'est pas seulement être soldat. De quel cœur, avec quel succès un jeune homme, après trois années d'interruption, abordera-t-il la rude pratique de l'étude des lois, des arts, des lettres, de la médecine, de la science? Il ne s'agit pas seulement pour lui d'un retard; il aura perdu bien plus que ces trois ans, il aura perdu le goût même de sa profession et la force d'élan que demande tout apprentissage; le grand ressort de la méditation sera brisé en lui. « Eh bien, s'écrient alors un grand nombre de militaires, soyez conséquents avec vous-mêmes, supprimez le volontariat. D'abord vos quinze cents francs constituent une dérogation à tous vos principes républicains; c'est une prime accordée à la richesse, un privilège blessant pour le prolétaire et l'ouvrier;

c'est le remplacement enfin, sous une autre forme, et sous une forme fatale. Qu'apprennent-ils vos volontaires? Rien, puisque, six mois après, ils ne savent plus un mot de ce qu'ils ont appris; et, en attendant, ils désorganisent l'armée ou font obstacle à sa réorganisation. Ce sont des officiers qu'on distrait du service pour les instruire; ce sont des soldats qu'ils corrompent clandestinement pour être soulagés dans leurs corvées; ce sont des habitudes de dépenses, des exemples de prodigalité, d'indiscipline qu'ils introduisent dans les régiments et qui les dépravent!... Si vous voulez maintenir le volontariat, ajoutent-ils avec moquerie et amertume, commencez donc par supprimer les mères! Voilà les plus grandes ennemies de ce prétendu progrès; elles le maudissent et le paralysent; nos officiers sont les confidents forcés, c'est-à-dire les martyrs de leurs doléances et de leurs lamentations! La nourriture, les marches, les exercices, rien n'échappe à leurs anathèmes et à leurs réclamations; elles s'adressent à tout le monde, elles réclament contre le sergent-major auprès du capitaine, contre le capitaine auprès du colonel, contre le colonel auprès du général; elles vont jusqu'au ministre pour obtenir un congé, une faveur, c'est-à-dire une infraction à la règle, et vous croyez qu'une telle institution peut durer!» — A quoi je réponds : Oui, je le crois, car sur quoi tombent vos critiques? à qui la faute? Est-ce à l'institution du volontariat? Non! elle est à ceux qui l'appliquent. Le meilleur des instruments peut devenir détestable, si on en joue mal. Le plus imparfait, pourvu que le principe en soit bon, peut devenir excellent si on le corrige, si on

le perfectionne. La prime de 1,500 francs vous choque? remplacez-la ou complétez-la par un brevet de capacité. Qu'on ne puisse être volontaire qu'après preuve faite d'aptitude aux professions libérales, et qu'au besoin cette preuve suffise. Le volontaire oublie en six mois ce qu'il a appris en un an? Rappelez-le quelques semaines sous les drapeaux pendant trois ans, et il n'oubliera rien. Ce rappel coûterait trop cher à l'État? Faites-en payer les frais aux volontaires. La faiblesse des mères démoralise les fils et désorganise le service? Écartez les mères. Pas de congé! pas de chambre en ville! une loi draconienne qui punisse exemplairement tout soudoiement du soldat par le volontaire. Le grand vice du volontariat, c'est l'indulgence. Les parents donnent trop d'argent, les colonels trop de permissions. L'objet de l'institution est de condenser en un an les études de trois années. Eh bien, condensez de même l'esprit de discipline, d'obéissance, la rude pratique de la vie militaire, et ceux que vous accusez de désorganiser l'armée en deviendront les modèles. En voulez-vous la preuve? Un colonel arrivé d'Afrique il y a six mois, tout plein de préventions contre les volontaires, leur a dit le jour du départ : « Je me méfiais de vous, vous m'avez donné tort. Le régiment a trouvé en vous des modèles de discipline, et le plus vif regret que j'éprouve en vous quittant, c'est de penser que, si la France avait besoin de nous demain, je ne vous aurais pas autour de moi pour montrer avec vous à l'ennemi comment on se bat et comment on meurt pour son pays. »

Ces paroles, je ne les invente pas, je les cite.

Eh bien! ce que ce colonel a dit, plus d'un autre l'a certes dit le même jour. Comment en serait-il autrement? à qui fera-t-on croire que des jeunes gens, instruits et élevés avec soin, ne puissent pas apprendre en un an ce que des esprits incultes apprennent en trois? Rectifiez donc le volontariat! qu'il soit plus difficile d'y entrer, plus difficile d'en sortir, plus dur d'y rester! mais gardez-le, car c'est un élément de notre salut.

J'en appelle à un souvenir toujours présent, au siège de Paris. Supposez que le général Trochu, à qui l'histoire rendra justice, eût trouvé dans cette bourgeoisie parisienne si pleine d'ardeur, dans ces mobiles de province accourus si patriotiquement à la défense commune, quelques milliers de jeunes gens ayant pratiqué pendant un an le métier de soldat; qui met en doute qu'appuyée sur ces premiers éléments, son organisation de nos forces n'eût marché plus vite, que la bataille de Champigny, la bataille de Buzenval n'eussent été peut-être avancées d'un mois? et qui peut dire ce qu'eût pesé un tel mois dans la balance de nos désastres? Ce qui est vrai pour Paris est vrai pour la France; ce qui est vrai pour le général Trochu est vrai pour le général Chanzy; ce qui est vrai pour la guerre étrangère, l'est encore plus pour la guerre civile, pour la Commune. Il n'a peut-être manqué à Paris, le 18 mars, que quelques centaines de jeunes gens habitués à tenir un fusil et à marcher en ligne, pour pouvoir former un centre d'action autour duquel seraient venues se grouper toutes les bonnes volontés indécises, tous les dévouements isolés, et qui aurait suffi pour couper court à cette exécrable

insurrection. Maintenez donc le volontariat comme une arme contre l'émeute; ajoutons, comme un instrument de fusion sociale.

Il faut le dire, bien des germes d'antagonisme, bien des malentendus subsistent encore entre les diverses classes; le volontariat nous le montre au vif. Il met en présence : d'un côté, les recrues de la bourgeoisie et des classes riches; de l'autre, les soldats, qui sortent presque tous du peuple, et enfin, au-dessus, les chefs, qui représentent à proprement parler la classe militaire. Comment les premiers sont-ils reçus par les deux autres? Avec un sentiment de défiance, trop souvent mêlé d'envie chez les soldats, de dédain chez les chefs.

Les militaires ont, en général, grand'peine à prendre les bourgeois au sérieux comme hommes d'action; au fond de ce mot, bourgeois, il reste toujours pour eux quelque chose du mot pékin. Je ne puis oublier que, pendant le siège de Paris, les généraux faisaient beaucoup plus fond, pour la défense, sur Belleville que sur la Chaussée-d'Antin, et que la Chaussée-d'Antin n'inspirait à Belleville ni confiance, ni peur. Eh bien, le rôle des volontaires, leur devoir, leur honneur est de détruire ce double et blessant préjugé; d'éteindre l'envie à force de cordialité et le dédain à force de courage; de contraindre enfin les soldats à les aimer comme camarades, les chefs à les estimer comme soldats. Ainsi pratiqué, le volontariat deviendra une école de concorde publique. Comme le collège, et plus que le collège, il rapprochera les rangs, il effacera les distances, il contribuera à faire de nous une nation. Quant aux mères, assez

peu mères pour gémir d'un an de fatigues et de privations imposées à leur fils, qu'elles le sachent : c'est à ce prix seul que les classes moyennes se rachèteront du reproche de pusillanimité qui pèse sur elles, et la bourgeoisie ne prendra dans la société le rang et le rôle qui lui appartiennent que le jour où chacun de nos fils pourra dire : « J'ai servi ! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
A mes trois petits-enfants	1
Deux mamans diplomates	3
« A madame la reine »	14
L'art d'être grand'mère	16
A mademoiselle Lili	43
Portrait d'enfant	47
Une composition en écriture	52
Les deux réveils	64
La greffe morale	67
Un parvenu	78
La petite fée Béquillette	82
Jean Prié	101
Voyage scientifique d'un ignorant autour de sa chambre (1er fragment)	111
Les trois états de Jacques l'aveugle	127
Un premier symptome	143
L'éducation d'un frère de roi	152
La politesse	171
De l'avantage d'avoir une fille qui ne veut pas apprendre l'orthographe	177
Les cinq éducations	185

Pages.
Une guérison difficile 201
Respect a la vieillesse. 220
La probité dans l'enfance. 221
La France 241
Une mère persévérante. 245
Les enfants et les domestiques 251
Une maison batie avec des oignons. 278
Voyage scientifique d'un ignorant autour de sa chambre (2e fragment) 284
L'élevage et l'éducation 293
La douleur qui sauve 303
Le péché véniel 318
Histoire de quarante mille francs 325
La considération 331
Le retour du volontaire d'un an 333

FIN DE LA TABLE.

Paris. Imp. Laloux fils et Guillot, 7, rue des Canettes.

HQ769.L35 CLAPP
3 5002 00039 1362
Legouve, Ernest
Nos filles et nos fils; scenes et etud

HQ
769
L35

AUTHOR
Legouvé 25548
TITLE
Nos filles et nos fils

HQ
769
L35 25548